



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

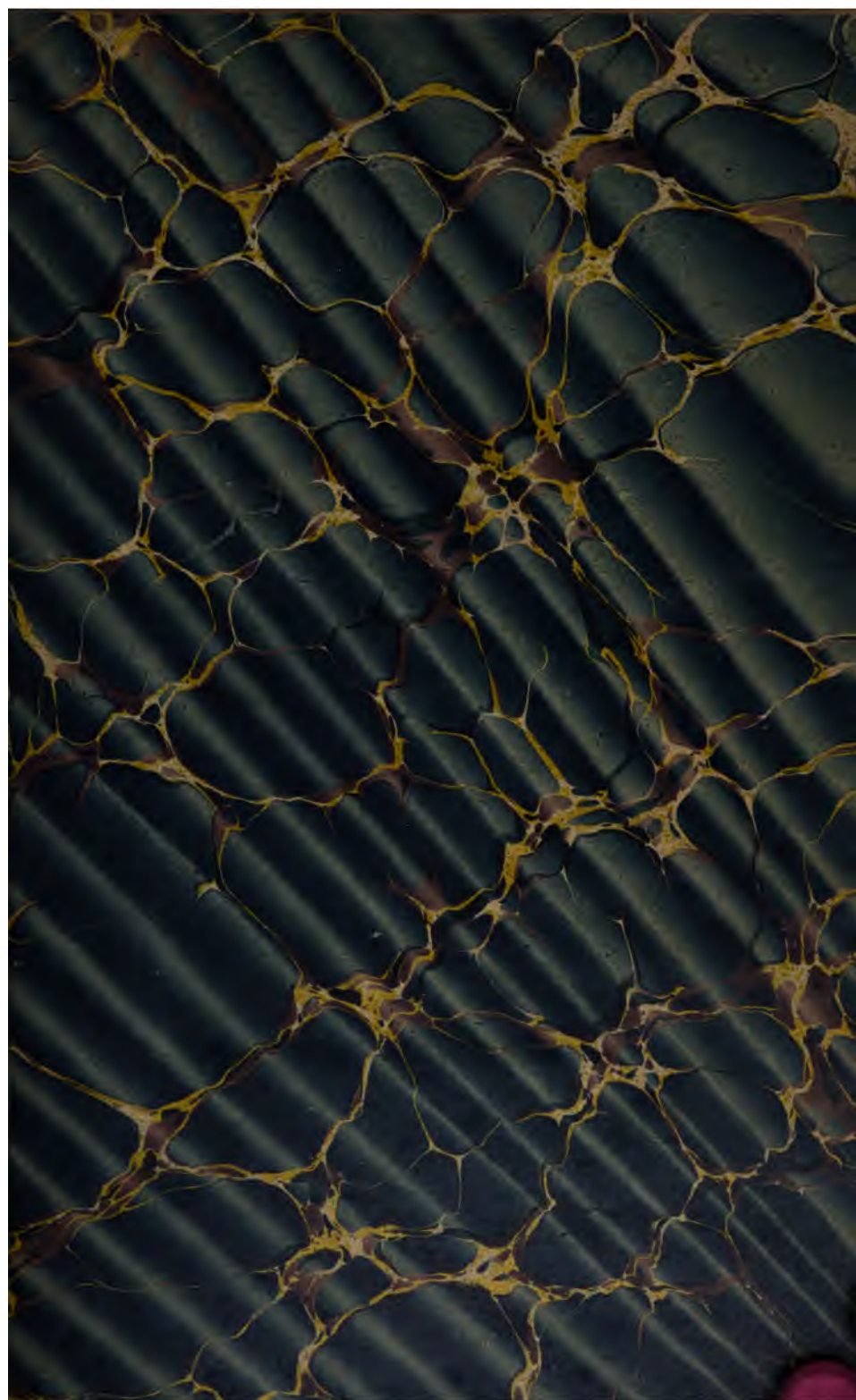


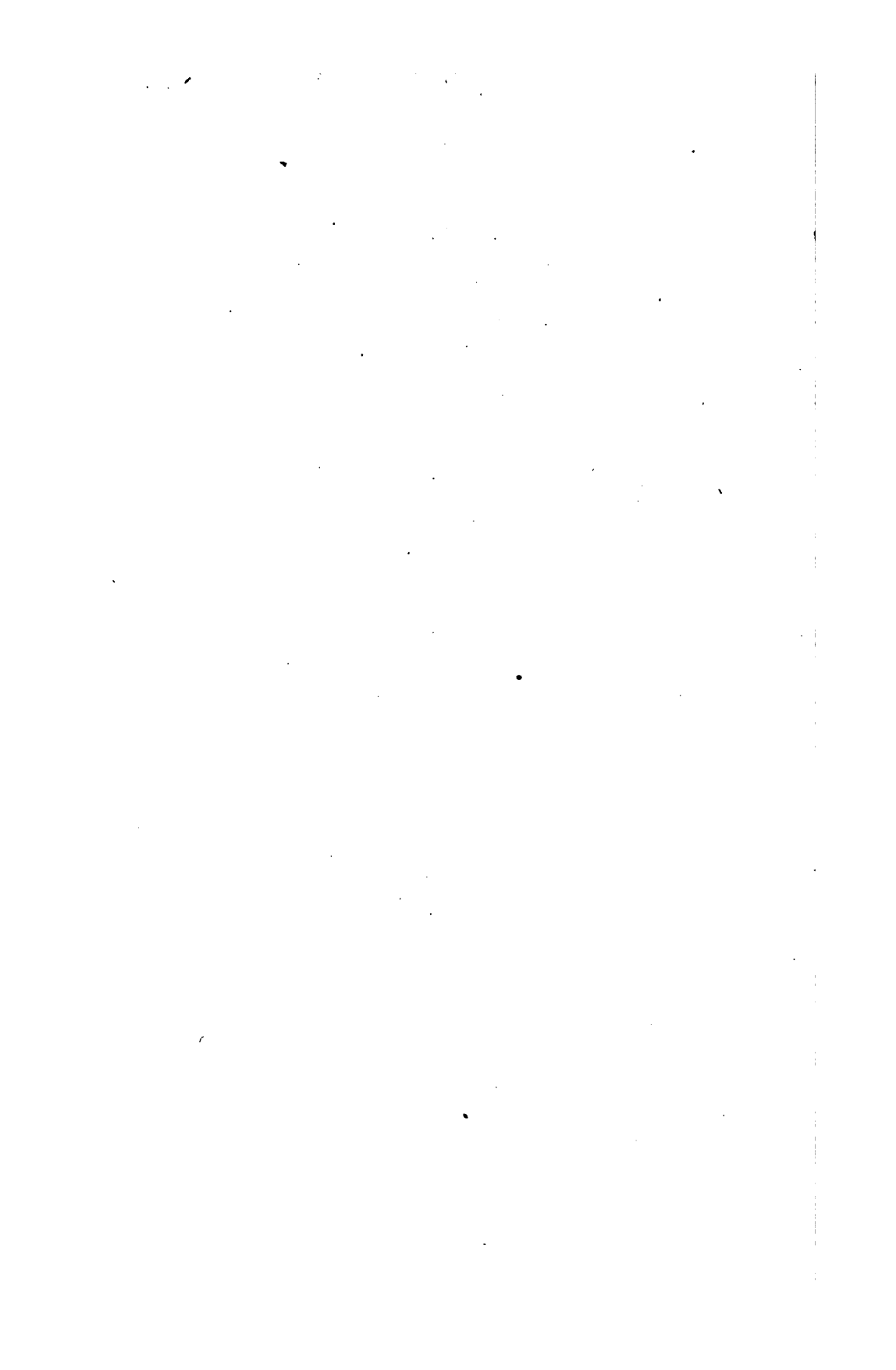


Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford-Messer
Bequest



W. F. FARRER





G
11
15682

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Come Treizième.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

Par MM. BARBIÉ DU BOGAGE, BIANCHI, CORABCEUF, SUEUR-MERLIN,
WARDEN, et autres Membres de la Société, Géographes, Voyageurs
et Hommes de lettres français et étrangers.

.....

Tome Treizième.

.....



PARIS,

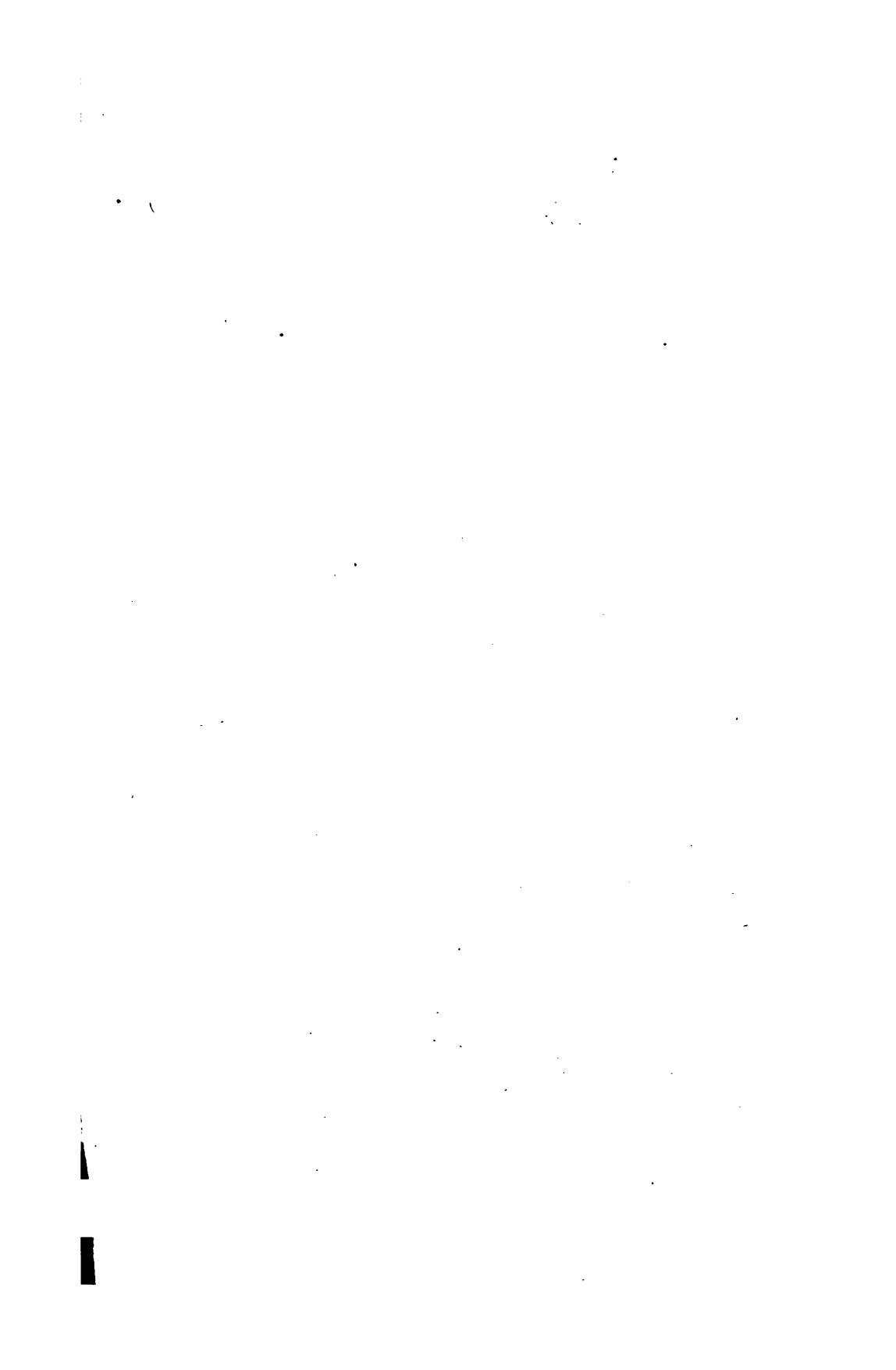
CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1830.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 81. — JANVIER 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT lu à la Société de Géographie dans sa Séance du 18 octobre 1829 ,
par M. LOUIS MARCUS , sur son ouvrage intitulé : *Histoire des Colonies
Étrangères* qui se sont fixées dans l'Abyssinie et dans le Sennaar, etc.

L'ouvrage sur lequel j'ai l'honneur de vous lire un rapport, Messieurs, fait depuis dix ans l'unique sujet de mes études. Il est intitulé : *Histoire des colonies étrangères qui se sont fixées dans l'Abyssinie et dans le Sennaar, depuis le 7^e siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au 4^e siècle de l'ère chrétienne, suivie de dissertations sur la civilisation des*

peuples du Soudan au temps des Égyptiens, des Méroëns, des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains; et de plusieurs traités sur les relations commerciales de ces peuples avec les Nègres.

On voit par ce titre que le contenu de l'ouvrage se divise en trois parties, relatives, la première, à l'histoire des colonies de l'Abyssinie et du Sennaar pendant une époque fixe; la seconde, à la civilisation antique des peuples du Soudan; la troisième, au commerce que les Nègres faisaient autrefois avec les principales nations de l'antiquité. La Société Asiatique m'a fait l'honneur de publier, dans les cahiers de mars, avril et de mai 1829, de son journal, quelques fragmens de la troisième partie de l'ouvrage; dans les deux cahiers prochains du même journal on trouvera un extrait de la première partie du livre, extrait qui est intitulé : *Notice sur l'époque de l'établissement des Juifs dans l'Abyssinie*. Je me bornerai dans ce rapport à exposer le but, le plan et la marche de l'ouvrage entier et à fixer l'époque de la rédaction des inscriptions grecques trouvées par Cosmas et Salt à Adoulis et à Axoum. Ces inscriptions offrent beaucoup d'intérêt aux géographes, puisqu'elles renferment une grande quantité de noms propres de pays, de villes, de montagnes, de fleuves et de peuples, qui présentent dans leur ensemble une topographie très-exacte et assez complète de l'Abyssinie et des pays adjacens. Ainsi, quoique la discussion de l'âge d'un monument offre peu d'occasions de montrer de la verve poétique et oratoire; quoiqu'elle ne prête pas à des récits touchans ou piquans, je n'ai pas dû hésiter un instant à donner la préférence à une discussion sur l'âge des inscriptions d'Adoulis et d'Axoum, sur tous les autres objets dont je me suis occupé dans mon ouvrage. Si les observations que j'ai l'honneur de vous présenter obtiennent votre suffrage, il deviendra constant pour vous que les opinions reçues sur cette matière sont au moins sujettes à de nombreuses objections et demandent un nouvel examen.

La partie principale de mon ouvrage est celle qui se rapporte aux colonies étrangères qui sont fixées dans l'Abyssinie et dans le

Sennaar, depuis le 7^e siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au 4^e siècle de l'ère chrétienne. Les deux autres parties ne sont que le complément de la première. Effectivement elles sont destinées au développement des suites que l'invasion de peuplades étrangères dans l'Abyssinie et dans le Sennaar a eues pour le Soudan, c'est-à-dire pour les pays qui sont situés entre les sources du fleuve blanc de Browne et entre celles de la Gambie et du Sénégal, et sous les 10^e et 7^e degrés de latitude Nord. Les colonies dont je traite font partie de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie, de l'île de Madagascar et de l'embouchure du fleuve Quilmancé. Elles se composaient de guerriers égyptiens, de Juifs, de Syriens, de Grecs nés en Égypte et de Caffres. Elles ont exercé sur l'ancien état de Méroé une influence analogue à celle que, lors de la grande migration des peuples, les Goths, les Huns, les Vandales et d'autres nations barbares ont exercée sur l'empire occidental des Romains. Elles s'élancèrent et s'appesantirent, comme de concert, sur cet état, au moment où les troubles civils et la corruption des mœurs y étaient arrivés au plus haut degré, et vers le temps où l'antique gouvernement hiérarchique du pays s'était trouvé remplacé par l'arbitraire de monarques absolus, choisis dans la caste des guerriers. Elles formèrent donc ensemble la puissance extérieure sous les coups de laquelle le Méroé succomba, puisqu'ainsi que Rome cet état avait perdu sa force intérieure lorsqu'il fut envahi par des nations étrangères. Donc il ne suffisait pas de détailler l'histoire de chaque colonie qui s'est fixée dans l'Abyssinie et dans le Sennaar; il fallait dire aussi quelques mots sur l'influence, ou salutaire ou désastreuse que cette colonie a exercée à elle seule sur les Méroëns, et parler des rapports mutuels des deux nations; il fallait ensuite réunir dans un seul faisceau tous les événements arrivés à l'empire de Méroé par l'établissement de Colons juifs, syriens, égyptiens, grecs et caffres dans l'Abyssinie et dans le Sennaar, et les classer de manière à ce qu'il en résultât un tableau fidèle de la vie de cet ancien empire expirant; enfin il ne fallait pas perdre de vue, soit le bien

et le mal que les colonies se sont faits l'une à l'autre , soit les relations qui ont existé entre elles. C'est ce que je me suis expressément proposé de faire dans le chapitre qui termine la première partie de l'ouvrage. J'ai fait plus : j'ai poursuivi dans toutes ses phases la lutte des idées philosophiques , théologiques et politiques des Juifs monothéistes contre celles des Éthiopiens, des Égyptiens et des Grecs panthéistes ou polythéistes, et de celles-ci contre le fétichisme des Caffres et des Nègres, pour en obtenir quelques éclaircissemens nouveaux sur le caractère, la vie, les mœurs et les coutumes des Méroëns et des nations qui se sont établies parmi eux : tel le chimiste parvient souvent à se procurer la connaissance des parties intégrantes d'un corps composé en le mettant, pour le dissoudre, en contact avec un autre corps composé.

La première colonie dont je parle dans mon ouvrage est celle des Juifs et des Syriens. Elle entra dans l'Abyssinie du temps d'Alexandre-le-Grand; on ne peut dire avec certitude si, avant ce temps, il y avait ou non des Juifs dans ce pays. S'il y en avait, leur nombre était très-petit, et ils seraient arrivés dans l'Abyssinie au plus tôt du temps du roi égyptien Psammétique. J'ai prouvé ces assertions dans un extrait de mon Histoire des colonies syro-juives de l'Abyssinie, extrait qui a été publié dans le journal asiatique de juin et de juillet 1829. Quant à la tradition des Abyssins, que les Israélites se sont établis dans leur patrie du temps de Salomon, fils de David et roi des Juifs (980 avant Jésus-Christ), il résulte des recherches que j'ai faites sur l'antiquité de cette tradition et que je publierai dans mon ouvrage même, qu'elle ne fut connue dans ce pays que vers la fin du 13^e siècle. La tradition des Juifs non-abyssins, que leurs co-religionnaires de cette contrée y demeurent depuis le partage de l'empire hébreu en royaume de Juda et d'Israël, ne remonte elle-même que jusqu'à l'an 200 de notre ère. A cette époque les Juifs de la Terre-Sainte et de l'Égypte pensaient que ceux de l'Abyssinie y demeuraient depuis l'expédition du roi éthiopico-égyptien Tyrrhacon contre Sanherib, roi des Assyriens, tradi-

tion aussi gratuite et aussi fabuleuse que les autres ; on peut en poursuivre les traces jusque vers l'an 50 avant Jésus-Christ.

Quant à l'importance même de l'histoire des Juifs d'Abyssinie, cette histoire n'est pas seulement intéressante comme un monument durable de la haute antiquité des relations des Abyssins et des Sennaariens (Trogodytes et Méroëns, ou Éthiopiens proprement dits des auteurs grecs et romains), avec les anciens Hébreux et les Phéniciens, elle l'est aussi sous le rapport de la civilisation industrielle de l'Asie sémitique antique. Ce peuple Juif, qui compose actuellement à lui seul la classe industrielle et ouvrière des habitants de l'Abyssinie, la composait aussi dans les temps anciens : témoin un passage de Claudia (in Eutropium), dans lequel ce poète latin, né en Égypte, nous apprend que les draperies, les toiles et les tapisseries fabriquées par les Juifs de l'Abyssinie furent autrefois recherchées dans toutes les parties du vaste empire romain. Ce passage est d'autant plus précieux, que selon Bruce et selon des voyageurs portugais des 16^e et 17^e siècles, les Juifs de l'Abyssinie sont encore aujourd'hui les meilleurs drapiers, tisserands et tapisseries du pays. Nous pouvons donc espérer que la connaissance détaillée des arts et métiers chez les Juifs de l'Abyssinie jettera quelques lumières nouvelles sur l'état malheureusement si peu connu de l'industrie et de la technologie chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Syriens et Assyriens, et chez d'autres peuples avec lesquels les anciens Hébreux eurent continuellement des relations dans la Terre-Sainte.

Cet espoir a déjà été réalisé par plusieurs faits que j'ai rapportés dans mon ouvrage ; je me bornerai à mentionner les deux suivans : les Juifs de l'Abyssinie savent peindre en verre, et ils ont appris cet art ou des Phéniciens, auxquels les auteurs anciens attribuent l'invention de la fabrication du verre, ou, ce qui me paraît être plus probable, des Macrobiens et des Syrbotes, deux peuples anciens au sud-ouest de l'Abyssinie, qui, comme je le ferai voir dans le 14^e tome de mon ouvrage, surent peindre en

verre. Les Juifs actuels de l'Abyssinie et les autres habitans de cette contrée cultivent beaucoup le coton, mais ils ne savent pas l'égrainer; il est exporté par cette raison aux Indes où il subit cette opération et d'où on le réimporte dans l'Abyssinie, tantôt cru et blanc, tantôt filé et teint. Je cite dans mon histoire des Juifs d'Abyssinie plusieurs passages des auteurs grecs et romains, qui prouvent qu'il en fut de même dans les siècles les plus florissans de l'Éthiopie et de l'Égypte. Ce fait peut être regardé comme une preuve tout-à-fait nouvelle de l'antiquité des relations suivies des habitans de ces deux pays avec les Indiens. En effet la consommation du coton fut autrefois très-grande en Égypte : les rois et les prêtres portaient ordinairement des habits faits de cette étoffe, et on a trouvé des momies dont les enveloppes contenaient cinquante aunes de coton et au-delà. D'autre part, il n'est pas vrai que les Éthiopiens et les Nigritains se servaient autrefois de poivre et de cannelle, comme de remèdes antiseptiques, et qu'ils tiraient ces plantes des Indes. On a dit de plus que les Indiens tiraient de l'Arabie et de l'Éthiopie l'encens et la myrrhe qu'ils brûlaient sur les autels de leurs dieux ou pour purifier l'air. On a conclu de ces deux faits prétendus que la nature avait en quelque sorte fait une loi aux Éthiopiens et aux Indiens de commercer ensemble. Je n'ai pas le temps de faire voir que l'énoncé de la seconde proposition n'est pas tout-à-fait juste; quant à celui de la première, il est mal fondé et même faux : la consommation de poivre n'a jamais été très-forte dans l'Abyssinie et dans le Soudan oriental. L'auteur du périple de la mer Erythrée ne compte pas le poivre parmi les productions des Indes que l'on importait de son temps (68 de J. C.) dans les ports de la Troglodytique ou Abyssinie. Lorsque Valentin et Salt côtoyaient ce pays, on introduisait très-peu de poivre. La même chose est arrivée lorsque Mendez et Lobo séjournaient dans l'Abyssinie. La cannelle serait indigène dans les pays situés entre le fleuve Blanc de Browne et le Nil bleu, si la plante que les anciens Grecs appelaient cinnamome désignait toujours la plante

que nous nommons cannelle, et que nous recevons des Indes ; mais ceci n'est pas certain. Hérodote est le premier auteur grec qui parle de la plante *cinnamomum* ; il dit (livre , chap.) que cette plante vient probablement des pays où Bacchus a été élevé ; il dit ailleurs (li. , chap.) que Bacchus a été élevé à Nyssa, ville située dans les états des rois de Méroé. Depuis Ératosthène jusqu'à Ptolémée (260 ans avant, jusqu'à 220 ans après J. C.), les auteurs grecs et romains donnent le nom de *regio Cinnamomifera*, (pays à cinnamome ou à cannelle), aux contrées qui sont situées entre le Nil bleu et le fleuve Blanc de Browne. Pline parle de huit espèces de cinnamome, qui viennent de l'Éthiopie. Artémidore, Juba et Arrien, prétendent que le cinnamome que l'on exporte de la ville de Mossyllon, appelée actuellement Zeïla, est le meilleur qu'il y ait au monde. Deux voyageurs français, Poncet et Caillaud, entendirent parler dans leurs voyages du cinnamome ou cannelle de la région cinnamomifère. Ainsi il est certain que cette plante croît entre le Nil bleu et le fleuve Blanc de Browne. Mais le cinnamome de l'Afrique sera-t-il identique ou non avec le cinnamome ou cannelle des Indes ? Voilà ce qu'il serait intéressant et utile de savoir. Selon Hérodote, le cinnamome fut employé par les Égyptiens pour faire des momies, et le cinnamome d'Hérodote venait d'Éthiopie en Afrique.

La seconde colonie, dont je parle dans la première partie de mon ouvrage, vint du midi de l'Égypte ; elle fut composée de Grecs nés dans cette contrée. Elle sortit de sa patrie entre les années 100 et 66 ans avant J.-C., se fixa d'abord sur la côte septentrionale de l'Abyssinie, et y bâtit la ville d'Adoulis, qui, du temps d'Auguste, fut déjà la place maritime la plus commerçante de toute la Troglodytique ou Abyssinie. Cette ville est devenue très-célèbre par deux monumens grecs qu'un moine égyptien, nommé Cosmas, a trouvés dans les environs de cet endroit, et dont l'un a pour auteur un général de Ptolémée III, roi d'Égypte, et l'autre un empereur abyssin. Ce dernier prince vivait, selon moi, entre

les années 100 et 66 avant J.-C., et non vers l'année 330 après J.-C., comme l'a pensé feu M. Salt; ou entre les années 1 et 120 après J.-C., comme le veulent Niébuhr et Buttmann; il fut un des premiers chefs des colons gréco-égyptiens de l'Abyssinie, et conquit ce pays à la tête de leurs troupes. Un de ses successeurs fit ériger, 39 ans avant J.-C., le monument d'Axoum, dont M. Salt nous a fait connaître l'inscription grecque, et que les savans voyageurs Niébuhr, Buttmann, Vincent, de Sacy et d'autres hommes illustres dont je regrette de ne pouvoir embrasser l'opinion, rapportent à l'an 330 de J.-C.

Rapporter ici les raisons par lesquelles on peut prouver que les monumens d'Axoum et d'Adoulis sont dus aux chefs d'une colonie qui de l'Egypte entra dans l'Abyssinie, m'entraînerait trop loin. Je me bornerai donc à vous faire connaître, Messieurs, quelques-unes de celles qui m'engagent à fixer l'époque de l'inscription d'Adoulis entre les années 100 et 66 avant J.-C., et celle d'Axoum à l'an 39 avant le commencement de l'ère chrétienne.

Salt, et ceux qui pensent avec lui que l'érection du monument axoumitain date d'environ 330 ans après J.-C., n'ont produit que ce seul argument à l'appui de leur opinion : *Le roi qui a fait élever le monument d'Axoum y est appelé Azanas (Αζανας), et l'un de ses frères, Sazanas (Σαζανας). On lit dans l'apologie de St-Anathase, que Constance II écrivit en 356 une lettre aux rois Azanias et Sazanias d'Axoum, pour inviter ces deux princes, eux et leurs sujets, à quitter les dogmes des consubstantiels pour ceux des Ariens. Or les Abyssins se convertirent à la religion chrétienne vers l'an 320, et pendant le règne de deux frères. On voit que ces deux frères peuvent être regardés comme les rois Azanias et Sazanias d'Axoum, auxquels la lettre de Constance fut adressée; et comme les noms de ces deux princes sont identiques avec ceux du fondateur du monument d'Axoum et du frère du fondateur, il est très-probable que ces deux personnages sont les deux correspondans de Constance. Que si l'on objecte la tradition des Abyssins qui*

nomment les deux premiers rois chrétiens de l'Abyssinie, Abra et Atzba, et non Azanias et Sazanias, *Abra et Atzba*, nous répondent Salt et ceux qui partagent son opinion relativement à l'antiquité du monument d'Axoum, sont les noms de baptême des deux premiers rois chrétiens de l'Abyssinie; Azanias et Sazanias sont les noms qu'ils reçurent à leur naissance. Lorsque le monument d'Axoum fut érigé par le roi Azanias, lui et son frère Sazanias n'avaient pas encore embrassé la religion chrétienne, car ils se vantent, dans l'inscription du monument, de descendre d'Arès ou Mars, dieu de la guerre; ils portaient donc encore alors leurs premiers noms, Azanas et Sazanas, et non ceux qu'ils reçurent à leur baptême, *Abra et Atzba*.

Je ne m'arrêterai point ici à faire sentir qu'il n'est guère probable que l'empereur romain, ayant appris la conversion au christianisme de ces rois d'Abyssinie, eût appris leurs noms païens et ignorât leurs noms de baptême; ou dans l'hypothèse qu'il aurait connu les uns et les autres, il eût, dans une lettre pour affaire de religion, préféré les noms païens aux noms que ces princes avaient pris à l'instant de leur conversion. Supposons qu'il soit prouvé que Constance n'ait connu que les premiers, et que, dans la réalité, ces noms aient été ceux qu'on lit sur le monument d'Axoum et dans la lettre de Constance, il s'en faudrait encore de beaucoup qu'on eût droit de conclure que les deux princes auxquels Constance a écrit soient précisément les deux princes qui ont fait ériger le monument d'Axoum.

Juba, roi de Mauritanie et contemporain d'Auguste, dit dans Pline (Histoire nat. , VI, 34), que la partie de la Mer rouge qui arrose les côtes de l'Afrique, depuis Ptolémaïs-Theron, ville située sur la côte septentrionale de l'Abyssinie, jusqu'aux environs de Mossyllon (Zeïla), dans la partie sud de la même côte, est appelée *mare Azanium*, mer Azanienne, ou mer d'Azanias; ce nom rappelle celui du fondateur Azanas du monument axoumitain, et un roi de ce nom régna dans l'Abyssinie peu de temps avant le siècle de Juba, et vers l'an 39 avant J.-C.; et à considérer la chose en

elle-même, déjà ce prince a autant de droit que le contemporain de Constance, d'être regardé comme fondateur du monument axoumitain. Mais il y a ici plus qu'un simple soupçon; c'est lui qui effectivement éleva le monument, et la preuve, c'est que sous Constance, les Homérites de l'Arabie heureuse, que le fondateur du monument Axoumitain avait soumis à son sceptre, et qui le firent aussi à celui de l'auteur du monument d'Axoum, n'obéissaient plus aux rois d'Abyssinie; témoin Philostorge qui vivait au commencement du 4^e siècle, et qui nous représente l'Homéritide ou l'Arabie Heureuse, et l'Axoumitide ou l'Abyssinie, comme deux royaumes indépendans l'un de l'autre (*Historia eccles.* III, G. page 470, edit. Vales). Le passage est d'autant plus favorable à notre idée, que Philostorge y raconte la mission que Théophile l'indien, partisan d'Arius, reçut de se rendre dans le midi de l'Arabie pour engager les habitans chrétiens de cette contrée à substituer, dans leur croyance, l'arianisme au consubstantialisme. De l'Arabie heureuse, Théophile se rendit à Axoum dans le même but, et vraisemblablement, c'est Théophile qui, de l'aveu même de M. Salt, fut chargé de remettre aux rois axoumitains Azanias et Sazanias la lettre dans laquelle l'empereur romain les invite à se déclarer partisans des dogmes d'Arius.

Salt (*Travels*, to. Abyssinia, page 406), apprit à Axoum, de la bouche même des prêtres de la cathédrale de cette ville, que les monumens anciens dont on trouve des ruines dans les environs de cette place, avaient tous été construits par ordre du roi Azanias. Le voyageur anglais regarde ce prince comme le même que celui auquel il fait l'honneur de l'exécution du monument axoumitain; mais comme les Abyssins appellent ce prince et son frère Sazanias par les noms Abra et Atzba, et qu'ils ne connaissent point d'autre roi du nom d'Azanias, que celui qui vivait vers l'an 39 avant J. C., et qui, à ce que je pense, a fondé le monument d'Axoum; il est probable qu'ils ont voulu parler de ce prince, lorsqu'ils disaient à Salt, que le roi Azanias était fondateur de tous les édifices anciens que

l'on trouve près d'Axoum. Du reste, les Abyssins connaissent encore les moindres détails de la vie des deux frères Abra et Atzba, leurs premiers souverains chrétiens, et ils aiment à répandre autant de lustre qu'ils peuvent sur le règne de ces deux princes. Si ces deux frères avaient donc été les auteurs du monument axoumitain décrit par Salt, et des autres qu'on trouve dans les environs de cette ville, le souvenir de ces faits si mémorables de ces deux princes se serait conservé chez les chrétiens de l'Abyssinie; il n'en est pas ainsi, et l'on ne peut expliquer le silence qu'ils gardent sur des actes aussi importants, qu'en rapportant l'érection des monumens dont on a trouvé les ruines près d'Axoum, au roi Azanias, qui vivait 39 ans avant J. C. C'est à cette particularité que ce prince doit l'honneur d'avoir été assez connu des contemporains, tant grecs et romains qu'africains d'Auguste, pour qu'ils aient donné le nom d'Azanias à la mer qui bat les côtes de l'Abyssinie. Les Grecs et les Romains qui demeuraient hors de l'Egypte n'eurent pas toujours l'occasion d'apprendre les noms propres des princes régnans de leur temps dans l'Abyssinie. En conséquence, ils donnèrent indifféremment à tous le nom de celui d'entre eux qui s'était rendu le plus célèbre par ses exploits guerriers, et par ses constructions dans le goût des Grecs de l'Egypte. Ils en faisaient autant eu égard aux souverains des Indes et d'autres pays lointains. L'empereur Constance II ignorant les noms païens des premiers rois chrétiens de l'Abyssinie, et leurs noms de baptême, suivit cet exemple commode. L'auteur du périple de la mer Erythrée, qui avait appris dans ses voyages le nom du souverain qui de son temps (68 ans avant J.-C.) régnait dans l'Abyssinie, désigne ce prince par son nom réel de Zoscalès (Za-Stacal), et désigne l'Abyssinie même sous le nom d'empire de Zoscalès. Il applique le nom d'Azanias (Αξανίας), aux pays maritimes de l'Afrique situés au sud de l'Abyssinie, et transporte ainsi ce nom de la dernière contrée, qu'on appela encore du temps de Juba Azanias, à d'autres dont on fit la découverte après le siècle de Juba, selon lequel

l'Afrique finit au sud-est près de Mossyllon, ou Zeïla. Dans la première moitié du 3^e siècle Ptolémée donne encore le nom d'Azanias aux pays maritimes de l'Afrique qui sont situés au midi de l'Abysinie. Ainsi le nom d'Azanias fut connu des Grecs en tout temps, comme nom d'un pays de l'Afrique orientale, dans les quatre siècles qui précèdent celui de Constance.

Le monument Adoulitain date, à ce que nous croyons, du siècle qui précède la naissance de J.-C. Ce fait une fois établi, il est certain que le monument axoumitain a été érigé l'an 39 avant notre ère; car le fondateur du second monument régnait encore sur les pays que l'auteur du premier a conquis; et du temps de l'auteur du périple de la mer Erythrée (68 ans avant J.-C.), le midi et l'ouest de l'Arabie, que le fondateur du monument adoulitain avait soumis à son sceptre, et dont celui du monument axoumitain nous apparaît comme encore en possession, ne furent plus dépendans des rois d'Axoum ou de l'Abyssinie. Tel fut aussi l'état de ces pays du temps de Ptolémée et du temps de Philostorge, contemporain de Constance; donc il est probable que le fondateur du monument axoumitain régna avant Zoscalès dans l'Abyssinie, et qu'il vivait par conséquent avant l'an 66 de J.-C. Avant cette époque, nous ne connaissons qu'un roi de ce nom d'Azanias, que porte le fondateur du monument d'Axoum; ce roi régna l'an 39 avant J.-C; donc on doit reconnaître que le monument en question a été érigé dans le cours de cette année, dès que l'on admet que le monument adoulitain date du premier siècle avant J.-C. Mais était-il véritablement de ce siècle? Ne peut-on le rapporter à des temps postérieurs? Non; car le fondateur du monument adoulitain dit qu'il a conquis toute la côte occidentale de l'Arabie, depuis son extrémité méridionale jusqu'à la ville de Leuké-Komé (Bourgade blanche), qui est située très-proche de l'extrémité septentrionale du golfe d'Élan, dans le nord de l'Arabie. Mais la ville de Leuké-Komé fut conquise l'an 23 avant J.-C., par le général romain Aelius Gallus, et elle est restée, depuis, sous

la domination des Romains jusqu'au siècle de Théodose-le-Grand, et peut-être même jusqu'à celui d'Héraclius et de Mahomet. Lorsque Néron retira les garnisons romaines de toutes les places fortes de l'Arabie où Trajan en avait mis, il ordonna qu'il en restât une à Leuké-Komé. Cette ville est énumérée, dans la Notice des dignités de l'empire romain, parmi celles où il y avait des troupes romaines en garnison.

Ainsi, le monument adoultian a été érigé avant la conquête de Leuké-Komé par Aelius Gallus, c'est-à-dire avant l'an 23 avant J.-C.

(La suite au prochain numéro.)

Promenade aux eaux thermales de Tchesmé. — Ruines d'Erytrée (1).

Tchesmé (2) est aujourd'hui ce qu'on appelle en Turquie un bourg, et quoiqu'on y compte environ mille maisons, il n'en reçoit pas pour cela le nom de ville; titre qui serait sans doute accordé en Europe à de moindres prétentions. Le R. P. Hardouin l'a même appelé un village. Jusque là il n'y a pas grand mal; mais cet auteur, parlant de l'emplacement de l'ancienne Erythrée, décide, *sur la foi de voyageurs*, que cette ville n'est plus aujourd'hui que ce même village nommé en turc Tchesmé. Là-dessus La Martinière insère dans son dictionnaire l'opinion du R. P. Hardouin, sans la moindre restriction, et il en résulte que, dans un grand ouvrage de géographie ancienne, la position d'Erythrée, dont les ruines sont encore si remarquables, se trouve déplacée et confondue avec

(1) Ces notes ont été communiquées au rédacteur du *Courrier de Smyrne*, par un jeune voyageur qui a fait tout récemment une excursion à Tchesmé, et dont les connaissances sont un garant suffisant de la fidélité et de la justesse de ses observations. (N. du R.)

(2) Ou plutôt *Tchèchmè*,  mot persan-turc, qui signifie une fontaine ou une source. (N. du R.)

celle de Tchesmé situé à plus de trois lieues de cette ville ancienne. Ce n'est pas tout, d'autres écrivains, se fondant sur quelques obscurs passages d'anciens historiens, veulent que le port d'Erythrée ait été également appelé du nom de Casystes; ils décident que le bourg de Tchesmé est placé aujourd'hui sur l'emplacement exact d'Erythrée. J'en suis fâché pour les efforts de ces savans, mais, ainsi que je viens de le dire, Tchesmé est à trois bonnes lieues des ruines d'Erythrée. Strabon d'ailleurs dit positivement que le port de Casystes est avant celui d'Erythrée, et quoiqu'on ait voulu dénaturer le sens de ce passage, la situation des lieux n'en est pas moins restée la même. Aussi en parlant par la suite des ruines d'Erythrée, il nous sera facile de décider la question précisément au moyen de la position des lieux.

Tchesmé possède dans ses environs un établissement d'eaux thermales très-renommées pour leurs bons effets dans le pays, si toutefois l'on peut décorer du nom d'établissement une espèce d'abri à peine suffisant pour que les malades ne se baignent pas en plein air, mais qui paraît satisfaire les besoins peu exigeans des indigènes. C'est en général à cette modeste installation que se borne le luxe de facilités et d'agrémens que l'on trouve rassemblés autour des diverses sources minérales du Levant, à l'exception peut-être des bains de Brousse. On ne s'attend pas sans doute à rencontrer dans ces endroits tout ce que le raffinement du goût européen a groupé autour de nos établissemens thermaux pour satisfaire à tous les désirs, comme aussi pour parer au plus léger inconvénient. Tout en négligeant donc ce raffinement de plaisirs variés qui, en Europe, font de ces lieux un séjour de délices, et dont on pourrait, au reste, se passer en Turquie, du moins est-il d'une nécessité indispensable qu'un établissement d'eaux thermales soit bien fourni de tout ce qui doit puissamment contribuer à l'efficacité des eaux, et dont l'absence poussée à l'excès doit en rendre l'effet nul et même nuisible. En première ligne de ces *objets nécessaires* il faudra d'abord placer un édifice où la température de l'eau

thermale puisse être modifiée à la volonté des baigneurs, un logement commode, et le moyen de pouvoir se nourrir selon l'exigence des cas. Rien de tout cela n'existe pourtant aux bains de Tchesmé.

Ces bains sont placés à une lieue de ce bourg et à une demi-lieue du village d'Alatjata, tout-à-fait sur le bord de la mer. Ils consistent en deux chambres voûtées, dont le pavé creusé forme un bassin commun, où les baigneurs entrent pêle-mêle. L'une de ces chambres est destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Du bassin au mur, il y a tout autour un pan de pavé libre, de deux ou trois pieds de large, sur lequel on peut étendre une couverture et s'y reposer en sortant de l'eau. Un appartement, adossé à l'une des deux chambres, et un café turc, forment l'ensemble des édifices élevés en faveur des sources thermales de Tchesmé; c'est là ce que Chandler (qui du reste n'y était pas allé) appelle *de beaux et vastes bains* construits par les Génois.

L'appartement consiste en une seule pièce presque délabrée, pavée en briques, où l'on n'aperçoit pas le moindre vestige de meubles, et destinée à recevoir quiconque veut venir s'y installer. Aussi des voyageurs turcs et grecs viennent y passer la nuit, et l'unique moyen de se placer à proximité des bains, est de se décider à établir sa demeure dans ce réduit hospitalier, sauf les inconvénients passablement nombreux qui peuvent résulter d'une pareille chambrée. Un logement de cette nature pour prendre du repos, et du café pour se rafraîchir. . . . voilà tout ce que l'établissement fournit aux baigneurs, de son propre fonds. On sent qu'il est par conséquent impossible, à moins de force majeure, de prendre son logement aux bains mêmes. On doit donc demeurer au village le plus voisin, d'où l'on part de bon matin traînant avec soi un lit complet, et où l'on revient après s'être baigné, promenade qui doit paraître assez fatigante pour des malades.

Voilà une légère esquisse des inconvénients des localités, mais

il en existe d'autres encore plus essentiels à observer et qui dépendent des eaux thermales elles-mêmes. L'eau vient de source dans l'intérieur des bains; elle marque de 32 à 35 d. th. R. Que l'on ajoute à cette chaleur de l'eau celle de l'atmosphère de la chambre, imprégnée de vapeurs de soufre et où l'air extérieur n'a d'accès que par une seule ouverture étroite qui sert de porte d'entrée, et l'on jugera du courage qu'il faut pour se résoudre à plonger dans cette espèce de chaudière, au milieu d'une atmosphère tellement accablante... Aussi éprouve-t-on des vertiges, des défaillances; on ne peut guère demeurer dans l'eau au-delà de quelques minutes, et l'on en sort tout échaudé pour transpirer ensuite sur un lit de repos pendant deux ou trois heures. L'agrément est un peu rude, et ce ne sera jamais que pour de très-graves indispositions que l'on se décidera à supporter une épreuve de ce genre.

A côté des bains il y a une seconde source à découvert, qui marque 47 d. th. R. L'eau de cette source s'écoule et pénètre dans un terrain marécageux; il résulte de ce mélange ce qu'on appelle dans le pays les boues, dont la température est également très-élevée, où les malades sont aussi condamnés à se plonger, en vertu de l'opinion accréditée sur les lieux, que ce n'est qu'au moyen réuni des boues et des eaux thermales que l'on peut parvenir à se débarrasser de ses maux. Ici nouvel inconvénient plus grave encore; on ne peut entrer dans les boues que de très-bon matin, pour se rendre de là aux bains. Il est un peu difficile d'y entrer jusqu'aux épaules à cause de leur excessive chaleur; on est donc exposé à l'air frais de la pointe du jour, rendu encore plus piquant par le voisinage de la mer. En sortant de là on doit marcher une quarantaine de pas pour arriver au bain. . . . Voilà cependant comment on s'y prend pour se guérir, par exemple, de rhumatismes invétérée; aussi plusieurs individus y arrivent souffrants et s'en retournent estropiés.

J'ai cependant vu des paysans, baigneurs intrépides, plonger dans l'eau thermale du bain sans sourciller, et y rester même très-

long-temps ; les habitudes et le tempérament de ces individus expliquent le phénomène. Leur impassibilité dans cette eau si chaude s'explique par la manière dont ils supportent, pendant les journées de la canicule, l'action des rayons solaires sans en ressentir la moindre incommodité, tandis qu'un habitant des villes, soumis aux mêmes conditions, peut y gagner une fièvre cérébrale.

Ces eaux thermales sont essentiellement sulfureuses, mais elles contiennent aussi du fer, et je me suis assuré par l'analyse que ce métal s'y trouve à l'état de sulfate. Une eau de cette nature doit nécessairement posséder des vertus salutaires, et son efficacité doit être incontestable dans certaines maladies. Des rhumatismes, des débilités nerveuses qui n'auront pas de cause active dans un organe, quelques maladies cutanées, pourront être dissipés par le bénéfice de ces eaux. Mais de combien de précautions ne doit-on pas s'entourer lorsque des maladies semblables obligent à aller chercher un tel remède ! Et pourtant les moindres précautions sont à peu près impossibles. On éprouve un serrement de cœur involontaire en voyant combien la nature est prodigue de ses bienfaits dans certains pays où l'insouciance des hommes les dédaigne et n'en retire presque aucun avantage. Quelques faibles efforts, quelques mesures bien dirigées suffiraient pour créer dans ces endroits un établissement thermal à l'instar de ceux d'Europe, que l'on ferait fructifier très-avantageusement, et dont l'utilité n'est point douteuse. J'ai vu pour ma part un Turc, pris de rhumatismes qui ne lui permettaient pas l'usage de ses jambes, obtenir sa guérison après un mois de séjour aux eaux ; mais aussi, il s'était soumis à un genre de vie tellement accablant, qu'il me paraîtrait presque impossible que quelqu'un parmi nous se décidât à l'imiter avec pleine connaissance de cause.

J'ai déjà dit que beaucoup de malades voyaient leur état empirer après avoir essayé des bains. Outre les motifs que j'en ai donnés, le fait paraît naturel ; on ne sera point surpris, si l'on fait attention à la quantité d'individus atteints d'indispositions telles que les eaux

thermales doivent nécessairement les aggraver, et qui, sans aucun conseil éclairé viennent prendre ces eaux sur la foi de leur renommée, et leur demander une vertu miraculeuse agissant dans tous les cas possibles. Je considère aussi comme un moyen plutôt nuisible qu'efficace cette manie de s'enfoncer dans ces boues si chaudes, dont l'action sur le corps de l'homme ne peut être d'abord aussi utile que celle des eaux, et qui, lors même qu'on en admettrait l'efficacité, laisserait toujours pour contre-épreuve en sa défaveur cette exposition meurtrière à l'air et au serein de la matinée. Du reste, les meilleures raisons ne feraient pas abandonner cette méthode aux habitants du pays; ils trouveraient toujours des preuves suffisantes dans la force de cette vieille renommée qui rend incontestables à leurs yeux les prodiges opérés par ces fanges. Et c'est ainsi que partout l'ignorance se réfugie dans le passé, comme derrière un rempart d'où il est à peu près impossible de la débusquer.

Le terrain où sont placées les eaux thermales, et généralement celui des environs de Tchesmé, présentent les traces évidentes de l'action de causes souterraines qui y auraient agi avec énergie. Celui qui avoisine les sources est couvert d'un sable très-blanc et extrêmement fin, formant des tertres assez élevés, et qui se prolongent sur une distance d'une demi-lieue. Depuis les bains jusqu'au bourg on marche sur du terrain calcaire blanc, et le bruit sonore que les pas des chevaux y produisent indique assez sa détérioration intérieure. A une demi-lieue des sources se présente une montagne peu élevée derrière laquelle est située Tchesmé. Cette montagne est de formation secondaire, et couverte aussi de calcaire blanc. A une petite distance de la crête et sur le versant qui regarde les bains, il existe une ouverture de quatre pieds de largeur, dont le fond est rempli d'eau à une grande profondeur, et qui fume souvent en hiver, en répandant l'odeur de soufre. Les habitants de ces lieux assurent qu'en jetant de la paille, par exemple, dans ce goufre, elle vient reparaitre peu après dans les bassins des bains, et des personnes

dignes de foi m'ont confirmé le fait. C'est sans doute à la base de cette montagne qu'existent les causes productrices des eaux thermales. Le territoire de tout ce voisinage appartient donc visiblement aux terrains volcanisés, et le détritiques qui le couvre contribue puissamment, par l'action des principes qu'il renferme, à le rendre très-propre à la culture de la vigne. C'est à cette culture, comme l'on sait, que le pays doit toutes ses ressources; et la bonne qualité du raisin répond ici à la nature du territoire, ainsi que dans plus d'un endroit où il existe des localités identiques.

A moitié chemin des bains à cette montagne, on voit quelques vestiges d'ancienne date, mais qui ne présentent rien de remarquable. On a aussi découvert dans le bourg même, en creusant pour poser les fondemens d'une maison, des colonnes qui ont servi à décorer, il y a quelques années, la belle église grecque que l'on y élevait alors. Si Tchesmé n'offre point d'ailleurs des ruines anciennes à l'œil du voyageur souvent avide d'objets de ce genre, il n'aura qu'à se transporter à trois lieues de là pour y trouver de quoi satisfaire sa curiosité. Les ruines d'Erythrée sont à une pareille distance de Tchesmé, comme nous l'avons déjà dit, mais il y a cependant plus de quatre heures de marche d'un point à l'autre, à cause d'un circuit que forme la route. On choisit au reste rarement le chemin de terre pour aller visiter ces ruines, puisqu'il est si commode de s'y transporter en bateau, et que par un temps favorable on en fait facilement le trajet en deux heures.

(*La suite au numéro prochain.*)

PICTURE OF AUSTRALIA. — PEINTURE DE L'AUSTRALIE,

Ou tableau de la Nouvelle-Hollande, terre de Van-Diemen, et de tous les établissemens depuis le premier, à Sidney, jusqu'au dernier, à Swan-River (rivière du Cygne). Londres, 1829.

L'objet du livre dont on vient de lire le titre est de fournir des notions plus exactes qu'on n'en avait eu jusqu'ici, sur le climat,

le sol, les productions, les naturels et les colons de l'Australie; et de concilier, autant que possible, les contradictions apparentes des écrivains, qui se sont trop hâtés de tirer des conclusions d'après quelques observations locales et bornées.

Ce livre est évidemment l'ouvrage d'un savant dont l'attention a été principalement dirigée sur l'étude de la philosophie naturelle. Des onze chapitres qui le composent, neuf sont entièrement consacrés à la topographie, la météorologie, la zoologie, la géologie, la minéralogie et la botanique de la Nouvelle-Hollande. La recherche la plus intéressante, quand il est question d'une contrée nouvellement découverte, ou qui n'a point encore été explorée, a pour objet le caractère et les mœurs des aborigènes. A cet égard on trouve dans les relations des navigateurs la même divergence d'opinion que dans les récits de ceux qui ont décrit les colonies. Que les Australiens natifs soient sans la moindre teinture de civilisation, et de vrais sauvages dans toute l'étendue du terme, c'est une chose positive, d'après le témoignage de tous ceux qui ont été à portée d'en faire l'observation. Quelques voyageurs les ont présentés comme naturellement altérés de sang, féroces, et animés d'un instinct hostile contre tous ceux qui approchent de leurs habitations. Que cela ne soit pas vrai sans exception, c'est ce qui résulte du récit d'un grand nombre d'autres, qui ont éprouvé leurs dispositions bienveillantes et hospitalières, et qui attribuent les excès commis sur quelques points de la côte, à un sentiment de vengeance provoqué par les cruautés des Malais et autres étrangers, plus adroits, mais non moins barbares. Lorsque les individus destinés à composer la colonie de Port-Jackson débarquèrent pour la première fois, ils trouvèrent que les indigènes étaient doux et hospitaliers; et ce ne fut que lorsque des déportés, venant à s'éloigner, les privèrent de leurs moyens de subsister, en leur dérobant leurs lances, leurs boucliers, leurs lignes, etc., pour les vendre aux équipages des bâtimens de transport qui les apportaient en Europe comme objets de curiosité; ce fut seulement alors, que les colons éprou-

vèrent quelques légers désagrémens de leur part. Le capitaine Flinder trouva que les indigènes, au fond du golfe Carpentaria, n'étaient ni méchans ni querelleurs ; et dans cette partie de la côte nord-ouest, où l'on a les plus fortes raisons de croire qu'aucun étranger ne fût encore parvenu, le capitaine King les peint comme naturellement fort doux. On peut douter, en effet, que les naturels aient été les premiers agresseurs dans les troubles qui ont éclaté quelquefois. Les Européens avec lesquels ils ont été en rapport avaient le plus souvent violé les lois de leur propre pays ; on peut donc les soupçonner de ne pas avoir été fort scrupuleux avec des peuples incivilisés. Il est plus que probable que les actes de cruauté des naturels de la Nouvelle - Hollande et des terres de Van - Diémen ont été excitées par un esprit de vengeance pour des injustices dont ils avaient été les victimes. Dans leurs récriminations, ces hommes sont implacables, cruels et perfides, volant et assassinant ceux qui les ont offensés ; cependant, lorsque leurs querelles se terminent par un combat singulier, ils observent strictement les lois de l'honneur. Nous allons rapporter un ou deux exemples qui feront connaître la manière de régler ces sortes de combats. Le fait suivant fut raconté par un individu appelé Pamphlet, qui, dans une partie de chasse, blessa avec une lance un naturel Norton - Bay, nommé *le docteur*, parce qu'il portait des marques de tatouage et qu'il arrangeait les différends qui survenaient entre les diverses tribus. Le lieu désigné pour le combat était un espace circulaire d'environ trente-quatre pieds de diamètre et de trois pieds de profondeur, entouré de palissades en bois ; le peuple assemblé pour voir le combat était au nombre d'environ cinquante personnes, hommes, femmes et enfans : les combattans, suivis de leurs amis, s'approchèrent respectivement du rond sur une seule ligne, et se placèrent autour du cercle ; toute l'assemblée était armée, plusieurs d'entr'eux avaient cinq à six lances chacun. Les deux adversaires entrèrent alors dans le rond, et ayant déposé à terre leurs lances les pointes opposées l'une à l'autre, ils commencè-

rent à faire quelques pas en avant et en arrière, se parlant haut, et prenant des attitudes fières et menaçantes, afin de porter au plus haut degré l'exaltation de leur passion. Les femmes ayant été chassées, le plus profond silence régnait dans l'assemblée. Après dix minutes environ passées ainsi, ils rassemblèrent leurs lances avec leurs pieds, s'épiaient mutuellement, comme pour prévenir l'avantage que l'un pourrait prendre sur l'autre par la plus légère distraction. Ils s'observèrent ainsi un instant, et ramassèrent trois lances qu'ils enfoncèrent dans la terre pour s'en servir au besoin. Dans ce moment des cris épouvantables furent poussés par tous les spectateurs, et furent suivis du même silence qui avait régné d'abord. Un ou deux des amis de chaque combattant s'interpellèrent, des deux parties opposées du cercle, pendant quelques minutes, et après qu'ils eurent cessé, le docteur jeta sa lance avec force à son adversaire, qui para le coup avec une espèce de bouclier en bois, appelé *elmong*, dans lequel la lance pénétra à trois ou quatre pouces. L'autre à son tour lanca la sienne qui fut parée de la même manière. A la troisième le docteur traversa entièrement l'épaule de son adversaire, qui tomba immédiatement; alors un ou deux de ses amis s'élancèrent dans le rond retirèrent la lance, et la rendirent au docteur. Ce tournoi finit par de bruyans houras poussés par les deux partis. Ils se retirèrent tous vers des huttes qui avaient été élevées pour cette circonstance, et le jour suivant les amis du vainqueur se réunirent dans le rond pour donner à ceux du blessé l'occasion de le venger; mais il paraît qu'aucun d'eux ne désira le faire, parce qu'ils avaient été blessés tous deux. Il se fit alors une réconciliation entre les deux tribus, qui fut annoncée par des cris de joie et des danses; et un certain nombre de jeunes gens furent choisis dans chaque parti et envoyés dans le rond pour lutter: après cet exercice les deux tribus se réunirent dans une partie de chasse qui dura une semaine.

Pour essayer de se former une opinion sur le degré de civilisation atteint par un peuple nouvellement découvert, l'épreuve la plus certaine est de considérer la condition du sexe

dont la faiblesse est le partage. Où les femmes sont traitées avec douceur l'affection réciproque se développera promptement, les agrémens de la vie remplaceront la violence et la brutalité. L'histoire ne nous offre aucun exemple d'un pays où les femmes aient été les esclaves des hommes qui ait offert de la douceur dans les mœurs. La passion de l'amour, lorsqu'elle est honorable et désintéressée, tend à élever l'esprit et à améliorer le cœur plus qu'aucune autre affection de l'ame. Dans les sociétés les plus policées, l'amour se distingue par les grâces et les agrémens de la jeunesse, et si on ne peut le classer au nombre des vertus, du moins on peut le mettre au rang des charmes de la vie; il inspire, même aux hommes les plus grossiers, le goût des plaisirs calmes et tranquilles, ramène à la vertu les caractères les plus dépravés, et produit une réciprocité de tendresse et d'estime. Les unions de famille qui font le bonheur de l'âge mûr et la consolation des dernières années sont multipliées par les mariages. C'est ainsi que ces unions deviennent une source de joie et de bonheur pour tous les peuples civilisés. Une des preuves les plus décisives de l'entière objection d'un peuple, c'est de lui voir en quelque façon célébrer le mariage par des actes de violence et de cruauté. Chez les naturels de l'Australie, la base des plus douces affections manque entièrement, et leur galanterie et leurs mariages portent l'empreinte du caractère sauvage le plus féroce. Chez eux, les épouses, ces malheureuses victimes de la brutalité et de la cruauté, dit Collins, sont, à ce qu'on assure, toujours prises parmi les femmes d'une autre tribu, et presque toujours ennemie; le secret est ordinairement bien observé, et l'infortunée est enlevée pendant l'absence de ses parens. On lui assène d'abord, sur le derrière de la tête et sur les épaules, des coups avec une espèce de sabre en bois; chaque coup fait jaillir le sang; elle est ensuite traînée à travers les bois par un bras, et avec une telle violence que l'on pourrait croire qu'il doit se séparer du corps. L'amant, ou plutôt le ravisseur, ne tient aucun compte des pierres et des troncs d'arbres qu'il rencontre; une seule chose l'occupe, c'est de mettre sa victime en sûreté

au milieu des siens ; c'est alors qu'il se passe une scène trop révoltante pour être rapportée. Les parens se vengent par la peine du talion, et rendent outrage pour outrage, lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Cette atrocité est si commune parmi ces peuples, que les enfans mêmes en font un objet de divertissement.

Ces hommes sont tellement dégradés, qu'il ne paraissent pas avoir gagné beaucoup en civilisation par leurs relations avec les colons anglais. Notre auteur met en doute s'ils n'ont pas perdu en indépendance, et sous le rapport de leur antique probité, plus qu'ils n'ont gagné en connaissances et en idées nouvelles. Quoique les enfans fréquentent les écoles, qu'ils montrent de l'aptitude à s'instruire, et qu'ils fassent des progrès, cependant, si l'on considère ces naturels comme un seul peuple, ce qu'on pourrait dire de plus exact sur les changemens survenus parmi eux, par suite de leurs communications avec les colons, c'est qu'ils se sont adonnés à l'ivrognerie et à la mendicité. La différence qui existait entre eux et les naturels a été trop grande pour être avantageuse à ces derniers. Ces résultats peuvent être attribués aux circonstances particulières qui ont accompagné jusqu'ici l'établissement des Anglais dans l'Australie. Ces circonstances nous semblent de nature à produire un mal beaucoup plus sérieux lorsque de libres communications auront lieu entre les différentes colonies déjà formées et celles qu'on se propose d'établir. La Russie et l'Angleterre sont, à ce que nous croyons, les premières nations chez lesquelles on a employé l'exil sur une grande échelle pour la punition des crimes. Chez les Russes, les délits politiques sont expiés dans les déserts de la Sibérie ; mais le gouvernement par les décrets duquel ces régions inhospitalières sont peuplées, les regardent simplement comme un lieu où le criminel expie son indiscretion ou sa faute par une peine prolongée.

La législation anglaise, au contraire, a essayé d'atteindre deux objets par le même système, essayant en vain d'augmenter les ressources permanentes d'une contrée éloignée, par le travail forcé de criminels condamnés à la déportation. Il n'y a pas d'exemples

d'une colonie qui ait atteint une prospérité durable par des moyens semblables. Celles de la Grèce, de Carthage et de Rome furent fondées, ou par l'État dont la politique était d'étendre son pouvoir, ou par de riches particuliers qui emportaient avec eux une portion de la richesse et de la force de la mère-patrie. Nos propres colonies d'Amérique furent établies sur un principe à peu près analogue. Des troubles politiques, l'intolérance religieuse ou l'esprit entreprenant des aventuriers, déterminèrent nombre de gens à chercher un asile au-delà de l'Atlantique, et ils y arrivèrent avec toutes les ressources nécessaires pour l'établissement d'une colonie naissante. Dans l'Australie, au contraire, la société se divise en deux grandes classes, celle de l'administration et celle des condamnés. Qu'il y ait de nombreux colons qui, pour échapper à une existence pénible en Angleterre, se soient réfugiés dans un pays où les dîmes, les impôts et les taxes sont inconnues, c'est ce que nous n'ignorons pas ; mais d'une manière ou d'autre, ces colons sont tous dans la dépendance des deux autres classes. La situation de Hobart-Town et de Sidney, sous ce rapport, est réellement la même que celle des contrées de l'Amérique du Nord où existe l'esclavage.

Le tableau suivant de l'état de la société à Sidney et dans son voisinage est à la fois curieux et instructif.

Nous serions très-surpris si la distinction qui existe entre ce qu'on appelle *currency and sterling*, désignés dans l'extrait qui va suivre, ne devient pas un jour une source de dissension aussi féconde que celle d'Orangistes et de Papistes dans une île voisine de l'Angleterre.

« Quand il s'agit d'une population formée comme l'a été celle de la Nouvelle-Galles méridionale et de la terre de Van Diémen, il n'est pas aisé de l'évaluer avec exactitude ; le nombre total peut en être estimé, à la Nouvelle-Galles méridionale, de quarante à cinquante mille individus, nombre à peu près égal à celui des habitants d'une ville d'Europe de troisième ordre. Sur cette population, une moitié environ se compose de condamnés qui sont dans un

état de servitude, et dont un nombre considérable travaille chargé de chaînes; les femmes sont peu nombreuses en proportion des hommes. Environ un cinquième de la population peut consister en condamnés libérés : on peut regarder la moitié du reste des habitans comme nés dans le pays ; en sorte que les émigrans volontaires, y compris les gens attachés à l'administration et les militaires, n'excède pas six ou au plus sept mille ames. Les naturels parcourent les rues et visitent les établissemens, armés de leur lance et de leur bouclier, ce qui annonce une population formée d'élémens assez hétérogènes.

L'union si essentielle à la prospérité d'une société agricole est loin de régner entre les émigrans libres et ceux qui sont nés dans la colonie; différentes causes y font naître des animosités. Un de ces motifs est l'application des noms génériques : les individus nés dans la colonie sont appelés *curreney*, et ceux qui sont anglais ou européens de naissance, sans avoir le titre privilégié de *legitimates*, sont appelés *sterling*. Lorsqu'un homme en place autant par désœuvrement que par prétention à la plaisanterie, et sans trop comprendre ce qu'il disait, employa le premier ces dénominations, la monnaie courante du pays était dépréciée, et avait une valeur au-dessous de l'argent *sterling*. Les désignations de *curreney* et de *sterling* devinrent ainsi à la fois des signes de supériorité et d'infériorité, et tendirent à mettre aux prises les deux classes du peuple l'une contre l'autre. L'histoire de tous les siècles et de tous les pays est remplie de récits de malheurs causés par des sobriquets ; le fait est que dans tous les cas où l'animosité des partis s'étend à un grand nombre de personnes, c'est le nom et le nom seul qui influence la majorité.

On a peu de données pour juger du caractère de la population née dans la colonie ; il n'est probablement pas très-aisé de le savoir dans le pays même ; ce qui est certain, c'est qu'on n'a rien publié jusqu'à ce jour qui porte le cachet de cette observation philosophique et de l'impartialité si nécessaires pour bien juger. Si nous

en croyons les rapports qui ont été faits, les individus ont plus de moralité et de régularité dans leurs habitudes que la population même de la mère-patrie ; mais on ne dit pas si cela s'applique généralement à la dernière, ou seulement à cette portion qui a été émancipée et réhabilitée. Quant à leur constitution physique, on croit y apercevoir une légère détérioration ; les hommes croissent avec plus de rapidité qu'en Angleterre, et commencent plus tôt à décliner ; quoiqu'ils ne soient pas devenus noirs, ils ont le teint pâle : on devait s'attendre à ce changement ; le climat variable de l'Angleterre, qui est si souvent un sujet de plainte, est pourtant ce qui rend la constitution des Anglais si robuste, et propre à toutes les contrées et à tous les climats.

La population coloniale de la terre de Van-Diëmen s'élève probablement à environ la moitié de celle de la Nouvelle-Galle méridionale ; et comme les habitans sont disséminés sur un espace beaucoup moindre, la contrée a l'apparence d'être plus peuplée. Les animosités entre les différentes classes ne sont pas les mêmes qu'à Sidney, bien qu'*Hobart-Town* ait été aussi le siège de troubles sérieux. La terre de *Van-Diëmen* a été beaucoup plus infestée par des condamnés qui avaient pris la fuite. Ces bandits se sont signalés par des traits révoltans de cruauté dans les établissemens éloignés ; les noirs ont aussi un caractère plus féroce et plus implacable que dans le voisinage de Sidney. Cependant ces excès ont été très-réprimés, et la population des deux colonies s'améliore sensiblement.

Nous regrettons que les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur le tableau de l'Australie ; autrement nous aurions été tentés d'extraire la description de la contrée voisine des bords du *Swan-River* (rivière des Cygnes), où la colonisation a dû être tentée d'après des principes de raison et de justice. En résumé, ce tableau réunit à l'instruction l'avantage d'une lecture agréable. (Extrait de l'*Oriental Herald*.)

RAPPORT sur le *Guide des marins pendant la navigation nocturne, etc.*,
par M. Coulier.

Toutes les fois qu'un navire, par l'effet de courans perfides, de vents forcés ou d'une fausse estime, se trouve entraîné durant la nuit près des côtes, on peut deviner avec quelle anxiété le capitaine et l'équipage cherchent les moindres indices capables de leur faire reconnaître leur position. Quelle est leur joie si leurs avides regards peuvent saisir quelqu'un de ces feux tutélaires établis chez les nations civilisées pour indiquer l'entrée d'un port ou l'approche d'un écueil dangereux. Dès qu'ils ont pu reconnaître un pareil signal, leurs doutes sont fixés, leurs inquiétudes cessent, leur manœuvre est assurée, et ils se dirigent vers le port ou se tiennent au large, suivant que les circonstances le commandent.

Dans les divers recueils à l'usage des marins, connus sous les noms variés de *Neptune*, *Pilote*, *Guide*, *Portulan*, etc., on trouve, il est vrai, la description exacte de tous les fanaux, avec leur nature, leurs relèvemens, et l'indication de tout ce qui peut être utile à la navigation. Mais, à notre connaissance, il n'existait encore aucun ouvrage spécialement consacré à cet objet. Sous cet unique point de vue, c'était donc déjà une heureuse idée de la part de M. Coulier d'avoir réuni dans un seul volume portatif la description de tous les phares aujourd'hui existans. Ce manuel ne pouvait manquer d'être intéressant pour les marins de toutes les nations, et il le sera d'autant plus que M. Coulier se sera appliqué à le rendre à la fois et plus complet et plus exact.

Nous avons vu que M. Coulier a puisé aux meilleures sources, et n'a négligé aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour parvenir à ce double but. C'eût été une tâche au-dessus de nos forces que de vérifier tous les articles de son ouvrage : nous nous sommes borné à un petit nombre de ceux qui ont trait aux côtes de France, et nous les avons trouvés en général exacts. C'est un

motif de supposer que les autres le sont également, à quelques exceptions près.

En effet, on sent qu'il est impossible de compter sur une précision parfaite dans un ouvrage de ce genre, qui a dû exiger d'aussi minutieuses recherches, d'autant plus que la nature et l'existence même de plusieurs des phares en question peuvent changer à chaque instant. Malgré les précautions de l'auteur, il a dû se glisser dans son *Guide* des erreurs presque inévitables, que le temps et de nouveaux documens peuvent seuls faire disparaître.

C'est ainsi que M. Coulier nous paraît avoir confondu la manière dont quelques-uns des phares de la France sont éclairés. Cet auteur annonce comme pourvus de lentilles les phares de Calais, Harfleur, et de la tour des Baleines; et celui de Cordoaen aurait encore des réflecteurs. Le contraire a lieu; ce dernier phare seul est garni de lentilles, tandis que les autres sont encore disposés suivant l'ancien procédé. On peut consulter à cet égard le rapport de M. de Rossel, inséré dans les annales maritimes de l'année 1826.

Maintenant, nous allons exposer en quelques mots la marche qu'a suivie M. Coulier dans son ouvrage.

Dans une introduction intéressante, l'auteur, remontant aux premiers temps de l'histoire, nous apprend quels furent les premiers phares établis par la main des hommes. Ces édifices furent jadis plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui sur les plages de la Méditerranée. Mais ce fait n'a rien d'étonnant, si l'on fait attention que d'une part un état plus ou moins complet de Barbarie s'est étendu sur les plages soumises à l'empire des ignorans et féroces successeurs de Mahomet; et que, d'une autre part, sur les rives européennes, les progrès de la navigation ont avantageusement suppléé à cette multitude de feux qui formaient une espèce de cordon le long des côtes de l'Italie, de la France et de l'Espagne.

Passant à l'objet véritable de son travail, M. Coulier part du nord de l'Espagne et passe successivement en revue les phares de la Russie, de la Norwège, de la Suède, de la Prusse, de l'Alle-

magne, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, du Portugal et des divers États de l'Italie. Pour l'Europe, cette revue se termine par les feux de la Grèce et de la Turquie dont la liste n'est pas longue. L'Afrique en offre à peine cinq à six. En Amérique on remarque sur-le-champ que les États-Unis, cette nation essentiellement commerçante et si sagement administrée, en compte un nombre presque aussi considérable que l'Angleterre. L'Asie ne possède guère que ceux que l'Angleterre y a élevés pour son commerce et c'est encore à cette puissance que l'Australie doit le seul que cite M. Coulier pour le Port-Hunter. Ici nous lui observerons qu'il a oublié le beau phare du Port-Jackson sur le même continent; sa lumière est à révolution et à éclipses; La tour qui a été bâtie en 1817, a 76 pieds anglais de hauteur, la falaise qui la porte en a elle-même plus de cent au-dessus du niveau de la mer, et le feu, par un très-beau temps, peut être facilement aperçu à bord d'un navire ordinaire, à 18 ou 20 milles de distance.

Nous nous plaisons à le répéter, l'ouvrage de M. Coulier sera sans doute favorablement accueilli par les navigateurs et prendra rang parmi ceux qu'ils ont intérêt à placer dans leur bibliothèque.

5 janvier.

J. D'URVILLE.



TROISIÈME RAPPORT *annuel des présidens et directeurs de la Compagnie du Chemin de Fer, de Baltimore à l'Ohio, adressé aux actionnaires*, le 12 octobre 1829. 13 pages in-8°.

La route adoptée s'étend de Baltimore au moulin d'Ellicot sur le *Patapsco*, et le long de cette rivière jusqu'à la jonction de ses deux grands affluens septentrional et occidental; le long de ce dernier jusqu'à une chaîne de montagnes nommée *Parr*; le long de la rivière *Bush*, affluent de *Monocacy*, jusqu'à son embou-

chute dans cette dernière, et de là, à l'endroit nommé *pointe des rochers* sur le *Potomac*.

La distance de Baltimore à cette pointe des rochers est de 104 milles, mais les détours la portent à 129. La hauteur moyenne des élévations entre ces deux points est de 886 pieds.

Dans le cours d'une année, la route a été confectionnée sur un espace de 25 milles, avec la plus grande solidité, et disposée entièrement pour recevoir les rainures. La maçonnerie solide, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Baltimore, est de 56,000 perches (de 16 pieds et demi). En passant par la vallée de la chute de *Gwynn*, pour arriver au *Patapsco*, la plus grande excavation est de 79 pieds, et la chaussée la plus élevée est de 57 pieds. Entre *Baltimore* et la vallée de *Patapsco*, distance de 7 milles, les excavations forment un total de 655,568 *yards* cubes, (l'yard est de 3 pieds). La chaussée, dans la même distance, est de 628,629 *yards* cubes total, 1,284,197 *yards* cubes.

Tous les ponts sont en pierre. Celui de la chute de *Gwynn* a 300 pieds de long, en y comprenant les culées avec une seule arche de 80 pieds d'ouverture, et 58 pieds d'élévation jusqu'au parapet. Le pont sur le *Patapsco* a 375 pieds de long, 46 de hauteur, et quatre arches, dont deux de 50 pieds d'ouverture, et deux de vingt. Il y a beaucoup d'autres ponts de dix à vingt-cinq pieds, tous construits de la même manière, en maçonnerie très-solide.

Dans beaucoup d'endroits le long de la vallée du *Putapsco*, le chemin a été pratiqué au travers de couches très-étendues de granit ou de pierres calcaires; et au rocher du Buzzard, il a été creusé dans une masse de roche solide qui s'élève à 58 pieds au-dessus du sol.

On avait estimé les frais de construction du chemin de *Baltimore* à l'Ohio à 20,000 dollars par mille, et l'on croit qu'ils n'excéderont pas cette somme; mais les frais de la partie déjà achevée ont dépassé de beaucoup la première estimation; ce qui provient, 1° des frais occasionés par la difficulté du transport des pierres nécessaires à la construction des ponts et des culées; 2° de l'aug-

mentation du prix des journées après l'estimation; 3^o de la rencontre de couches étendues de pierres dures et d'argiles compactes, là où la surface du terrain n'en avait donné aucun indice; 4^o de la substitution de ponts en pierre aux ponts de bois sur les ruisseaux et sur les chaussées qui traversent les vallées.

Les frais de ce chemin, depuis *Baltimore* jusqu'à la jonction des deux affluens du *Patapsco*, surpasseront de beaucoup ceux des 41 milles qui restent à exécuter jusqu'à la pointe des rochers; lorsque l'ouvrage sera terminé jusqu'à ce lieu, on estime que l'on en aura fait la moitié jusqu'à la vallée du *Potomac*, et cette partie peut être achevée avant la fin de l'année 1830; ensuite on en pourra aisément construire 50 milles par an. (Ce chemin a 300 milles de longueur.)

Entre *Baltimore* et le *Potomac*, distance de 66 milles, à l'exception d'une petite élévation entre ce fleuve et le *Monocacy*, il n'y a qu'une colline, où l'on a trouvé un passage si facile, qu'elle ne donnera lieu qu'à une très-légère augmentation de frais.

De la pointe des rochers, en suivant la vallée du *Potomac*, on peut le prolonger jusqu'à une distance de 180 milles aux mines de charbon de terre du comté d'Alleghany, et dans ce parcours, il ne sera besoin que d'une écluse; avantage dont on ne connaît aucun exemple, ni dans l'Amérique, ni dans aucune contrée de l'Europe.

Afin de reconnaître la manière la plus économique de construire les routes en fer, et de constater leurs avantages, le directeur de la compagnie à *Baltimore* avait envoyé une commission d'acquéreurs dans l'automne de 1828, pour examiner les chemins de fer de la Grande-Bretagne. Elle se composait de Jonathan Knight, ingénieur civil; du capitaine William Gibbsmc Niel, ingénieur topographe, et du lieutenant Georges Whistler, qui ont parcouru tous les chemins un peu importants du Royaume-Uni, et qui ont reçu des ingénieurs britanniques tous les renseignemens qu'ils pouvaient désirer. Ces commissaires, à leur retour à *Baltimore*, ont fait connaître à la compagnie, dans un mémoire étendu, tous les avan-

tages des chemins en fer, qu'ils regardent comme un moyen prompt, certain et économique pour tous les transports.

La compagnie termine son rapport en disant que ce chemin de fer ouvrira à la ville de *Baltimore* un commerce très-étendu avec les vallées fertiles arrosées par le *Potomac* et ses affluens; que les actionnaires ont effectué les cinq premiers versements de fonds, montant à 12 et demi pour cent du capital, et que sur les deux versements suivans, dus au 1^{er} de décembre et de janvier dernier, ils ont avancé, au 12 octobre, la somme de 50,230 dollars.

La compagnie a annexé à ce rapport, 1^o une carte du pays qui renferme les trois routes arpentées par son ordre; 2^o le nivellement des deux principales routes, tracé par le lieutenant J. Barney, de l'armée des États-Unis.

W.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 4 décembre 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bruguière adresse à la Société une lettre qu'il désire insérer en tête de l'Orographie de l'Europe. La commission centrale, voulant remplir en partie les intentions de l'auteur, décide qu'il sera fait une addition au titre du volume, portant que son mémoire a été couronné en 1826, et ordonne en outre l'insertion du rapport des commissaires chargés d'examiner l'ouvrage.

M. Yosy, sur le point d'entreprendre un voyage en Amérique, exprime le désir que la Société veuille bien lui confier des instrumens, ainsi qu'elle l'a fait en faveur d'autres voyageurs.

Renvoi de cette demande à la section de correspondance.

M. Jomard communique une lettre de M. C. Moreau, relative au *fac simile* d'une carte du Musée britannique, composée dans le X^e siècle, et expliquée par M. Playfair, historiographe du roi. Ces documens sont renvoyés au comité du Bulletin.

Le même membre communique une note de M. Dard, relative à la solution du problème des longitudes en mer. Renvoi à M. le colonel Bonne pour en rendre compte.

M. de Vins de Peysac adresse à la Société un recensement de la population de la Havane pour 1823, par don Manuel Pastor, officier supérieur du génie, accompagné d'une traduction française. Remerciemens et renvoi au comité du Bulletin.

M. Warden communique un tableau statistique de la population et des revenus de la province de Cercado (département de Lima), Renvoi au comité du Bulletin.

Le même membre propose à la commission de prendre une décision définitive au sujet de plusieurs cartes manuscrites des côtes du Pérou, soumises à la Société par M. le capitaine Skiddy.

Après diverses observations, le président invite MM. Brué et Duperrey à examiner ces cartes et à en rendre compte prochainement à la Société.

M. Jomard met sous les yeux de l'assemblée de nouveaux échantillons des travaux des jeunes Ethiopiens élevés sous sa direction, d'après le désir de M. le chevalier Drovetti, qui les a envoyés en France à ses frais.

Séance du 18 décembre 1829.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Raboteau, professeur de géographie, écrit à la Société pour appeler son attention en faveur du Géorama, menacé d'être fermé et détruit.

M. Jullien écrit pour appuyer cette demande et engager la Société à prendre sous sa protection un établissement qu'il croit très-utile aux progrès de l'enseignement de la géographie.

Après diverses observations, la commission centrale confirme la décision qu'elle a déjà prise à ce sujet, et par laquelle plusieurs de ses membres étaient autorisés à visiter le Géorama, et à rendre compte du résultat de leur visite dans le Bulletin de la Société, de manière à appeler l'attention du public sur cet établissement.

M. le docteur Reinganum, de Berlin, correspondant de la Société, transmet une lettre de M. Buschmann, accompagnée de deux notices manuscrites dont l'une a pour titre : *Description de Vera-Cruz*; et l'autre : *Index geographicus regnorum Mexici et Guatemalæ*, etc.

La commission centrale vote des remerciemens à l'auteur, et renvoie au comité du Bulletin et à la section de Publication ses deux notices ainsi que sa lettre, contenant d'intéressantes observations sur les sujets qu'il a traités.

M. Yosy remercie la Société des instructions qu'elle lui a adressées sur son voyage en Amérique, et lui offre un mémoire manuscrit de M. Auber, membre de l'Académie de Madrid, contenant plusieurs faits intéressans relatifs à la géologie de l'île de Ténériffe et à diverses questions de physique.

Remerciemens et renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une lettre particulière du même correspondant relative à l'existence de divers documens géographiques et statistiques sur l'empire du Brésil.

M. Warden communique une lettre de M. le chevalier d'Abrahamson, qui demande pour M. le professeur Rafn, de Copenhague, le titre de *correspondant étranger*.

L'admission de M. Rafn est prononcée à l'unanimité.

M. Alex. Barbié du Bocage lit une lettre qu'il a reçue de M. Gauttier d'Arc, vice-consul de France à Egine. Cette lettre contient quelques détails archéologiques, et est accompagnée de deux dessins, dont l'un représente la façade de l'église de Saint-Mathieu à Salerne, et l'autre offre le cartel d'un vase trouvé récemment dans un tombeau à Salamine.

M. Caussin de Perceval écrit à la Société pour lui offrir un

exemplaire du dictionnaire français-arabe de M. Ellious Bocthor, revu et augmenté par ses soins.

M. le capitaine d'Urville dépose sur le bureau une carte de la baie de Tasman, reconnue et levée pendant l'expédition de l'*Astrolabe*.

Le même membre est invité à rendre compte de l'ouvrage de M. Coulier, intitulé : *Description générale de tous les phares existans*. (Voyez page 40.)

M. de Larenaudière écrit à la commission centrale pour la remercier de la confiance dont elle a bien voulu l'honorer pendant quatre ans. Il aurait regardé comme un devoir de la solliciter encore s'il lui eût été possible de remplir une des obligations de secrétaire-général, celle de l'exactitude aux assemblées de la commission.

Aux termes de l'article 16 de son règlement, la commission centrale procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1830, elle nomme, à la majorité absolue :

M. le lieutenant-général Haxo, président.

MM. Jomard et le chevalier Bonne, vice-présidents.

M. Jouannin, secrétaire-général.

La commission centrale se divise ensuite en trois sections composées comme il suit :

Section de correspondance.

MM. Bajot, Alex. Barbié du Bocage, Bottin, Cadet de Metz, baron Coquebert-Montbret, Dezoz de la Roquette, baron de Ferrussac, chevalier Jaubert, Jullien, baron Roger, Sueur-Merlin, Verneur, Warden.

Section de publication.

MM. Beauteemps, Beaupré, Bianchi, Brué, Denair, Dumont-d'Urville, Duperrey, Eyriès, Fontanier, de Freycinet, Lapie, de Larenaudière, César-Moreau, Puissant.

Section de comptabilité.

MM. Barbié du Bocage, Corabœuf, Girard, Letronne, Vauvilliers, baron Walckenaer.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Du 4 décembre 1829.

M. BÉRARD, lieutenant de vaisseau de la marine royale.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 décembre 1829.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages* : cahier de novembre.

Par M. de Peysac : *Annales des sciences de la Havane* ; par M. Ramon de la Sagra, trois cahiers. — Recensement de la population de la Havane pour 1828 ; par Manuel Pastor, un cahier accompagné de deux plans de la Havane.

Par M. Sparks : *The north american Review*, n° 64.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'août de son journal*.

Par la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure ; *Extrait des travaux de cette Société*. Vingt-quatrième cahier.

Séance du 18 décembre.

Par S. E. le ministre de la marine : *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du Roi, exécuté sur les corvettes de S. M. l'Uranie et la Physicienne, de 1817 à 1820, publié par M. Louis de Freycinet, capitaine de vaisseau, commandant de l'expédition. Navigation et hydrographie ; texte, deux volumes in-4° ; atlas, un vol. in-folio.*

— *Voyage autour du monde exécuté par ordre du roi, sur la corvette de S. M. la Coquille, de 1822 à 1825, et publié par L. I. Du-*

perrey, commandant de l'expédition. 1^o Zoologie, 1^{re}-13^e livraisons. 2^o Botanique, 1^{re}-7^e livraisons. 3^o Historique, 1^{re}-2^e livraisons. 4^o Hydrographie, atlas, un vol. in-folio.

— *Le Pilote français* (environs de Brest), rédigé par M. Beaupré, et publié au dépôt général de la marine. 1^{re} partie, un vol. in-folio.

Par M. Caussin de Perceval : *Dictionnaire français-arabe*, par M. Ellious Boethor, 2 vol. in-4^o.

Par M. d'Urville : *Carte particulière de la baie de Tasman*, une feuille.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. Sparks : Numéro 65 du *North american review*.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de novembre.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'octobre.

Par la Société Asiatique : cahier de septembre de son journal.

Par la Société de la morale chrétienne : Numéros 80 et 81 de son journal.

Par la Société de l'Eure : cahier d'octobre de son journal.

Par les rédacteurs : Plusieurs numéros du *Globe*.

Par les rédacteurs : Plusieurs numéros de la *Gazette de l'Instruction publique*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

RENSEIGNEMENTS sur l'Ottawa ou grande rivière.

On croit que ce grand affluent du St.-Laurent qui s'unit à ce fleuve à l'île de Montréal, prend sa source dans les montagnes rocheuses ; mais il n'a encore été exploré que jusqu'aux chutes de la Chaudière, où il a un mille et un quart de largeur, et 12 pieds

de profondeur. Dans l'automne, lorsque les eaux sont basses, elles coulent avec une vitesse de six milles par heure. La masse d'eau qui s'écoule dans ce même espace de temps a été calculée à environ 250,000 tonneaux; et vers la fin de juin ou au commencement de juillet, après la fonte des neiges, elle est peut-être vingt fois plus grande, car alors la rivière, à Hull, a 24 pieds de profondeur. Dans tout son cours déjà connu, son lit est semé de roches calcaires en couches horizontales; ses bords sont escarpés et couverts de bois durs. A la distance d'environ un demi-mille de ses bords, le pays est très-fertile, et orné de bosquets de chênes et de pins rouges.

L'Ottawa renferme beaucoup d'îles, et forme des lacs du second ordre, qu'on désigne, dans le Canada, sous le nom de lacs de 30 milles. Il y en a de si profonds, qu'on n'a pu les sonder; et la couleur de leur eau est tout-à-fait différente de celle des grands lacs d'Ontario, d'Erié, etc. Leurs bords sont généralement marécageux, à cause du débordement annuel des eaux de la rivière. Les troncs des arbres qui y croissent sont à moitié cachés dans l'eau, ce qui donne à ces rivages un aspect fort triste.

Le débordement dure environ un mois, et les eaux ne reprennent leur niveau ordinaire que deux mois après.

Le pays arrosé par cette rivière est peuplé jusqu'au lac des Chats, à environ 180 milles de Montréal. Les habitants le disent très-fertile et très-sain. Dans les terres qui ont été défrichées depuis vingt ans, on voit s'élever de petits villages industriels: celui des Indiens, sur le lac des Deux-Montagnes, est admiré à cause de sa situation pittoresque.

Au moyen d'une écluse, les bateaux à vapeur passent les *rapides* à Vaudreuil. On creuse un autre canal le long de la chute nommée Long-Sault, d'où un autre bateau à vapeur va jusqu'à Hull.

L'Ottawa est le grand canal de communication pour arriver au territoire N. O. du Canada, encore peu connu. Dans plusieurs endroits de ses bords la compagnie occidentale avait établi des

postes qui sont occupés actuellement par la Compagnie de la Baie d'Hudson. On a vainement attendu de ses agens une description de cette grande rivière. N'est-il pas extraordinaire, dit l'auteur de ces renseignements, qu'elle soit encore si peu connue, qu'on ne la trouve pas sur les cartes anglaises. (*Montreal Herald.*) W.

—•—

OBSERVATIONS sur les variations de l'aiguille magnétique dans le golfe de St-Laurent, par le capitaine Bayfield.

Ces variations, dit-il, sont faussement marquées sur presque toutes les cartes en usage parmi les navigateurs qui fréquentent ce fleuve. Ces cartes sont copiées, avec quelques changemens, sur celles du major Holland et de l'amiral Saunders, dressées il y a environ 60 ans. A cette époque, les variations marquées de l'aiguille étaient probablement justes; mais elles ont tellement changé depuis, que plusieurs navires ont été probablement jetés sur la côte, à cause de ces changemens. Par exemple, un navire se trouvant près de la pointe des Monts, se dirige vers le sud d'Anticosti, le capitaine y trouve la variation marquée à $7\frac{1}{2}$, tandis qu'elle est de $23\frac{1}{4}$; par conséquent, il marque plus d'une demi-pointe du compas trop vers le nord; et si la nuit est sombre et le temps mauvais, il court le risque de se jeter sur cette île. Par suite de la même cause, les navires destinés pour Québec se dirigent trop vers le sud, et se jettent sur la côte méridionale.

Le capitaine Bayfield a fourni le tableau suivant des variations de l'aiguille, que l'on peut considérer comme assez exactes pour la navigation:

Brandy Pots.	16 $\frac{1}{2}$ 0.
Ile de Bic.	17 $\frac{1}{2}$
Le cap Chat.	21
La baie des 7 Iles. . .	23
La pointe occidentale	

d'Anticosti. 23 $\frac{1}{2}$
 La pointe orientale. . . 24 $\frac{1}{2}$ (1).

Expédition antarctique.

Les derniers papiers de New-York annoncent le départ du brick *Annawan* pour un voyage de trois années. Ce bâtiment appartenant à une société dans laquelle on distingue M. *Rodman*, de New-Bedford, M. *James Bleeker*, et le capitaine *Leslie*, de New-York, a été équipé dans un but commercial et scientifique. Il est destiné pour les régions glacées du pôle antarctique, et son armement est admirablement calculé pour supporter les hasards et les périls qui l'attendent dans ces mers. L'*Annawan* est commandé par le capitaine *Palmer*, habile navigateur, connu par la découverte d'un continent, ou groupe d'îles considérable, près le pôle antarctique. Il a pour associé, dans son entreprise, le capitaine *Pendleton*, commandant le *Seraph*, vaisseau d'égale grandeur. Ce marin est le même qui devait servir de pilote en chef dans le grand voyage national dont on a tant parlé, et qui a fini par se résoudre en fumée. L'équipage des deux bâtiments, montant à 50 hommes, est composé de jeunes gens robustes, fils de bons fermiers du Connecticut, et plusieurs d'entr'eux y font leur premier voyage. On remarque, entr'autres particularités de l'équipement, le moyen aussi simple qu'ingénieux par lequel des chaloupes élégantes et solides peuvent être transformées à l'instant en traîneaux propres à traverser des plaines de glace.

Le lycée d'histoire naturelle de New-York s'est empressé de concourir à cette belle entreprise; le docteur *James Eights*, d'Al-

(1) Cet article a été publié dans la gazette de Québec et copié dans le *New-York mercantile advertiser*, du 11 novembre dernier. VV.

bany, membre distingué de ce corps, est attaché à l'expédition en qualité de naturaliste. M. *Reynolds*, connu par son active persévérance à appeler l'attention du Congrès sur une expédition du même genre, dirige la partie commerciale. Une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes, et une collection d'instruments précieux, sont dues à la généreuse coopération de plusieurs citoyens. Enfin, en annonçant que la direction de tous les arrangements a été confiée aux soins du cap. *Edmund-Fanning*, agent de la compagnie de la mer du Sud, c'est dire que rien n'a été négligé pour assurer le succès de l'entreprise. On doit donc espérer que le voyage de *Pendleton* et *Palmer* ne le cédera en rien pour l'intérêt et les avantages à ceux de leurs courageux prédécesseurs. W.

SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE EN DANEMARK.

Communication faite par M. le chevalier d'Abrahamson, lieutenant-colonel et aide-de-camp de S. M. le roi de Danemark, à l'assemblée générale de la Société de Géographie, le 11 décembre 1829.

Messieurs,

Parmi les 388 pièces, livres et tableaux dont se compose actuellement la collection complète pour moyens d'exécution de l'enseignement mutuel en Danemark, il y en a 33 qui concernent la géographie, savoir :

Un livre imprimé, et 32 tableaux ou cartes géographiques lithographiés.

Considérés comme cartes de géographie, ces tableaux n'ont, sous ce rapport, absolument aucune valeur pour la Société, et c'est pour cette raison que je ne les lui ai pas présentés depuis longtemps; mais la Société de Géographie pourrait peut-être accorder quelque attention à ce travail, si elle le considérait dans un autre

ordre d'idées, tel que le projet accompli d'enseigner la géographie à toutes les classes de la nation en Danemark.

Si la science n'y a point fait de progrès, du moins l'étude s'en est considérablement propagée.

Je crois que ce pays est le seul où, grâce à un gouvernement éclairé, la géographie est placée au nombre des connaissances jugées nécessaires à tout citoyen ; je crois encore que c'est le seul pays où l'on a pris le soin de faciliter cet enseignement, même dans la plus petite école de village.

Des 32 cartes ou tableaux, il y en a 16 pour l'enseignement et 16 pour les examens ; ces derniers sont sans légendes et sans aucune énonciation de noms. Sur les 16 premiers tableaux, les moniteurs donnent les instructions. Sur les 16 derniers ils font l'examen des élèves ; le maître fait lui-même celui des élèves pour l'avancement de classe en classe, et en général ceux de la dernière sont examinés sur les 16 cartes composées à cet effet.

Voici le contenu des 32 cartes :

Tableau n° 1, carte de l'île de Séeland ;

- 2, de l'île de Bornholm ;
- 3, des îles de Laland et Falster ;
- 4, de l'île de Fionie ;
- 5, de la province de Jutland septentrional.
- 6, du Jutland méridional.
- 7, du Holstein et du Lauenbourg.
- 8, générale du royaume ;
- 9, d'Osland, de Groënland et des îles de Feroë ;

Ces neuf cartes sont destinées à l'enseignement.

Tableau n° 10,

- 11,
- 12,
- 13, les mêmes cartes que celles du n° 1 à 9, mais
- 14, sans légendes et sans noms, pour les examens ;
- 15,
- 16,
- 17,
- 18,

19, carte d'Europe ,
 20, d'Asie ,
 21, d'Afrique ,
 22, d'Amérique ,
 23, d'Océanie ,
 24, mappemonde ,

} pour l'enseignement ;

25, }
 26, } les mêmes cartes, du n° 19 à 24, mais sans
 27, } légende et sans noms, pour les examens ;
 28, }
 29, }
 30, }

31, carte des colonies danoises en Asie, en Afrique
 et en Amérique ;

32, même carte, pour les examens.

Le livre imprimé que j'ai l'honneur de joindre à ces 32 cartes, est la Géographie que j'ai composée pour l'enseignement ; c'est la troisième édition que j'ai la satisfaction de vous soumettre.

Pour faciliter l'enseignement, j'ai divisé ce petit ouvrage en deux parties, conformément au but, savoir :

1^{re} partie, jusqu'à la page 70 ;

2^e partie, jusqu'à la fin.

La première partie appartient aux dix-huit premiers tableaux et aux deux derniers, 31 et 32, savoir, la patrie. Après une explication des signes et une courte introduction, page 5 à 8, contenant surtout les définitions des termes géographiques, cette partie traite :

Pages 9 à 13, du Danemark en général :

13 23, de l'île de Séeland ;

23 24, de l'île de Bornholm ;

24 27, des îles de Laland et Falster ;

27 32, de l'île de Fionie ;

32 33, des îles d'Als et d'Årø, qui se trouvent sur

les deux cartes n^{os} 6 et 15 de la province du
Jutland méridional ;

33	42, du Jutland septentrional ;
42	50, du Jutland méridional ;
50	59, du Holstein ;
59	60, du Lauenbourg ;
60	65, des routes principales du royaume ;
66	des îles de Feroë ;
66	68, de l'île de l'Islande ;
68	69, du Groënland ;
69,	des colonies danoises en Asie ;
69	70, en Afrique ;
70,	en Amérique.

La seconde partie contient , après une courte introduction , pages 73 à 74 :

Pages 75 à 79, Notions générales sur la mappemonde et les cinq parties de la terre ;

79	101, Europe ;
101	116, Asie ;
116	126, Afrique ;
126	142, Amérique ;
143	148, Océanie.

C'est par l'enseignement mutuel que se propage cette instruction. On a commencé par donner la permission d'apprendre la géographie comme une récompense méritée par les élèves les plus assidus à leur travail , et on a fini par admettre à cette instruction tous les enfans généralement. L'avantage de l'enseignement mutuel a été reconnu dans cette application comme dans toutes les autres ; les enfans apprennent la Géographie avec une facilité étonnante , et on ne donne pourtant que quinze minutes tous les jours à cette instruction.

Comme l'utilité de la Géographie pour les enfans , en ce qui concerne la patrie , ne devient usuelle et certaine qu'autant qu'elle

marche constamment unie avec la statistique et la topographie, j'ai cherché, à cet égard, à présenter sur les cartes le plus d'indication possible, omettant toute autre chose que ce que les enfans doivent apprendre.

Je ne crois pas pouvoir vous donner, messieurs, une idée plus exacte de ce travail, qu'en vous soumettant une traduction des explications des signes qui se trouvent sur les tableaux. Vous en trouverez la table au commencement de la géographie; là, j'ai numéroté les signes, en voici la traduction française :

A, pour les tableaux n^o 1 à 18.

- | | |
|---|--|
| 1, résidence du roi. | |
| 2, ancienne résidence. | |
| 3, place forte. | |
| 4, ville. | |
| 5, petite ville. | |
| 6, métropolitaine. | |
| 7, église, ayant des monumens historiques. | |
| 8, université. | |
| 9, institution pour former des maîtres d'école. | |
| 10, château royal. | |
| 11, comté. | |
| 12, baronie. | |
| 13, simple majorat. | |
| 14, couvent (refuge pour des demoiselles d'un certain âge ; réunion libre). | |
| 15, village avec église, | } remarquables par quelques spécialités. |
| 16, village sans église, | |
| 17, maison remarquable, isolée, | |
| 18, moulin à poudre. | |
| 19, manufacture d'armes. | |
| 20, fonderie de canons. | |
| 21, carrières de pierres à chaux. | |
| 22, manufactures en grand nombre. | |

- 23, la population est indiquée par centaines.
- 24, manufactures en petit nombre.
- 25, haras.
- 26, bergerie.
- 27, fanal.
- 28, village, avec permission pour le commerce maritime.
- 29, passage d'eau.
- 30, poste aux chevaux.
- 31, télégraphe.
- 32, garnison.
- 33, bataille ou siège.
- 34, traité de paix.
- 35, chef-lieu de bailliage.
- 36, lieu de recettes générales.
- 37, maison de réclusion.
- 38, forêt.
- 39, bruyère.
- 40, marais.
- 41, frontières du royaume.
- 42, limites de province.
- 43, limites de diocèse.
- 44, limites de bailliage.
- B, pour les tableaux 19 à 32.
- 45, ville capitale.
- 46, place forte.
- 47, ville.

Le livre imprimé et les trente-deux tableaux se trouvent actuellement dans toutes les écoles ; plus de 1400 de ces dernières les ont reçus gratis : nous devons ces bienfaits aux soins et à la munificence inépuisable du roi, dont le zèle ardent pour l'instruction publique est généralement connu et apprécié ; aucun sacrifice ne coûte à ce prince éclairé et infatigable lorsqu'il s'agit d'ajouter, par l'éducation nationale, au bonheur de son peuple, et de créer des moyens pour répandre les connaissances utiles dans les classes inférieures, objet de ses plus constantes sollicitudes.

*Extrait d'une lettre écrite à M. Dubra par M. Brûe des Garantières,
gouverneur pour le Roi aux îles Saint-Pierre et Miquelon.*

Saint-Pierre Terre-Neuve, le 2 octobre 1829.

Je charge M. de Bruix, capitaine du brick de S. M. l'inconstant, de vous faire parvenir une carte anglaise de l'île de Sable, située dans l'E. S. E. d'Alifax à la Nouvelle Écosse. La grande quantité de bâtimens perdus sur cette île a déterminé le gouvernement du Cap Breton à en faire déterminer la vraie position. Je désire que ce renseignement soit agréable à la Société de Géographie, et je m'empresserai de lui adresser tout ceux que je pourrai me procurer à l'avenir.

Je suis très-satisfait de mes essais en agriculture aux îles Saint-Pierre et Miquelon ; j'ai obtenu tous nos légumes, plus de l'orge, de l'avoine et du chanvre, le tout d'aussi belle qualité que celle de France. De nombreux troupeaux prospèrent et couvrent les belles plaines de Miquelon. J'ai complètement restauré l'hôtel du Gouvernement, j'ai fait construire une ferme. . . . à l'une des Miquelon sur le bord d'une rivière et au milieu d'un site qui serait remarquable même en France par sa fraîcheur, j'y ai de bons chevaux, etc.

Note relative aux cartes d'Égypte publiées par MM. les colonels Jocotin et Lapie. (Voyez n. 450 de la Bibliographie du Bulletin n. 80.)

Des observations nous ayant été adressées relativement à la comparaison que nous avons faite dans la *Bibliographie* du Bulletin de décembre 1829, de la *Carte historique, physique et politique de l'Égypte*, par le chevalier Lapie, et de la *carte géographique* réduite par feu M. le colonel Jocotin, d'après celle topographique levée pendant la mémorable expédition de l'armée française, nous croyons devoir déclarer que notre intention, en faisant l'éloge de la carte de M. Lapie, n'a pas été de déprécier celle de M. Jocotin.

Nous nous plaisons à reconnaître que cet ouvrage estimable, dressé en 1803, d'après les travaux de la Commission d'Égypte, et publié seulement en 1818, était tout ce qu'il pouvait être à l'époque de sa composition, et que si son mérite chronologique-géographique n'est point affaibli par la nouvelle production de M. Lapie, celle-ci, qui porte le millésime de 1828, et qui est basée en partie sur les travaux de la même Commission, n'en présente pas moins des améliorations notables, provenant, depuis vingt-cinq ans, soit de déterminations astronomiques nouvelles ou plus exactes, d'observations et d'itinéraires de voyageurs modernes, soit des travaux d'utilité publique, tels que canaux, digues, routes et chemins, qui ont été exécutés en Égypte.

Indiquer sur une même contrée les différences que présentent des cartes publiées par des auteurs judicieux à différentes époques, c'est, selon nous, signaler les progrès de la géographie.

SUEUR-MERLIN.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

456. *Nouvelles tables astronomiques et hydrographiques*, contenant un traité abrégé des cercles de la sphère, la description des instrumens à réflexions, diverses méthodes pour obtenir les latitudes et les longitudes terrestres; une nouvelle table des logarithmes, des sinus, cosinus, tangentes et cotangentes de seconde en seconde, pour les quatre-vingt dix degrés du quart de cercle; par V. Bagay, professeur d'hydrographie. Un fort volume in-4° de 105 feuilles, ou 840 pages, avec cinq planches. Prix broché, 25 francs, et 34 fr. par la poste. Chez Firmin Didot, rue Jacob, n. 24.

457. *Connaissance des temps ou des mouvemens célestes*, à l'usage des astronomes et des navigateurs pour l'an 1832; publiée par le bureau des longitudes. In-8° de 20 feuilles. Paris, chez Bachelier, quai des Augustins, n. 9.

AMÉRIQUE.

458. *Historical account of discoveries and travels in north America*, exposé historique de découvertes et de voyages dans le nord de l'Amérique, par *Hughes Murray*, auteur de l'exposé historique de découvertes et de voyages en Afrique, en Asie, etc. 2 vol. in-8°, avec une carte, 27 sh. (33 fr. 75 c.), cartonné.

Australasie.

459. *Statistical account of the British settlements in Australasia*, statistique des établissemens anglais en Australasie; par W. C. Wentworth, né dans la Nouvelle Galle méridionale.

Cet ouvrage traite les colonies de la Nouvelle Galle méridionale et de la terre de Van Diémen; on y trouve une énumération des avantages que ces contrées offrent aux émigrans, avec leurs relations entre eux et avec les États-Unis d'Amérique et le Canada; des conseils salutaires y sont donnés aux émigrans. On y a joint un supplément contenant les notes du parlement et autres documens relatifs aux établissemens. 2 vol. in 8°, troisième édition, ornée de cartes, etc. Prix 24 sh. (30 fr.) Janvier 1830.

ASIE.

460. *The picture of India, tableau de l'Inde*, offrant d'une manière concise, et cependant très-claire, la géographie, la topographie, l'histoire, l'histoire naturelle, la population indigène et les productions de cette partie si intéressante de la terre; on y trouve en outre un exposé spécial des établissemens européens, ainsi que l'état actuel des territoires soumis aux Anglais et un coup-d'œil impartial de la question indienne; sans oublier ce qui concerne le renouvellement de la charte de la compagnie anglaise. 2 petits volumes in-8°, enrichis de gravures d'après les dessins originaux.

461. *Travels in Chaldea, etc. Voyages en Chaldée*, comprenant une excursion de Bassora à Bagdad, Hillah et Babylone, à pied, en 1827, avec des observations sur les sites et les ruines de Babel, Selencie et de Ctésiphon. 4 vol. in-8° avec 25 éclaircissemens; par le capitaine Mignau, au service de la compagnie des Indes-Orientales. Londres, Colbaru.

EUROPE.

Turquie et Grèce.

462. *Constantinople en 1828*, etc. Constantinople en 1828, avec un appendix, contenant des remarques et des observations jusqu'à l'automne de 1829, par Charles Macferlane Esq. 1 vol. in-8°, chez Sauters et Otley.

463. *Constantinople et la Turquie en 1828 et 1829*; par Charles Macferlane : traduit de l'anglais par M. Nettement. Tome III, in-8° de 12 feuilles et demie, avec quatre cartes. Imp. de Giraudet, à Paris. — A Paris, chez Montardier, rue Gît-le-Cœur. Il sera rendu compte de cet ouvrage intéressant dans un des prochains numéros du Bulletin de la Société de Géographie.

464. *Topographie von Athen*, etc. Topographie d'Athènes, avec des remarques sur les antiquités, traduite de l'anglais de Leake, accompagné de remarques par les professeurs Meyer et Muller, publiés par Rienacker, in-8°, avec cartes et 9 planches. Hulle, 1829. Kümmel.

Angleterre.

465. *The cambrian tourish or post-chaise companion through wales*, etc. Tournée d'un amateur dans le pays de Galles, contenant des esquisses rapides du pays, et une description des mœurs, des coutumes et des jeux des habitants. Joli volume de poche, sixième édition, corrigée et considérablement augmentée, avec des vues et des cartes, prix en carton, 8 sh. (10 francs).

France.

466. *Itinéraire descriptif de la France, ou Géographie complète historique et pittoresque de ce royaume par ordre de routes*; par M. Vaysse de Villiers. Région du sud. Route de Paris à Toulouse. Première partie in-8° de 18 feuilles et demie, plus une planche. A Paris, chez J. Renouard, rue de Tournon, n. 6. Prix 6 f.

Ce volume forme le quinzième de la collection dont les premiers volumes

ont été publiés de 1813 à 1823. Les volumes suivants, qui compléteront l'itinéraire de toutes les routes de la France, paraîtront successivement chez le même libraire.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

467. *Ewing's new general Atlas* etc. Nouvel Atlas général par Ewing, contenant des cartes spéciales de tous les Etats principaux et de tous les royaumes du monde. On y a décrit exactement les découvertes les plus récentes en géographie. *C'est un recueil entièrement nouveau de planches; le prix en a été beaucoup réduit.* In-4°, 14 sh., à demi cartonné (17 f. 50 c.). On fait un grand éloge de ces deux ouvrages. Parmi les voyageurs et les navigateurs dont on a mis à profit les travaux importants, on cite Parry, Francklin, Richardson et Hall, pour l'Amérique du nord; Humboldt, Mollien, Head, etc.; Caldeleugh pour l'Amérique du sud; Deuham, Clapperton et Campbell pour l'Afrique; Burckhardt, Mooscroft, Cochrane et Crawford pour l'Asie, etc. Le succès de cet atlas a été général.

468. *Übersichts karte der lœnder zwischen dem schwarzen und Caspischen meere nach den neuesten und besten Hilfsmitteln bearbeitet*, 1825. 4 fl.

Carte générale des pays situés entre les mers Noire et Caspienne, dressée d'après les renseignements les meilleurs et les plus nouveaux, 1825. 4 fl.

469. *Übersicht sämmtlicher evangelischen missions-stationen in beyden hemisphaeren im jahr*, 1820. 4 fl. Carte offrant le tableau général des lieux où sont situées les missions évangéliques dans les deux hémisphères, année 1820. 4 fl.

470. *Übersichts karte der westlichen Africa's zum behuf der neuesten missions Geschichte*. 4 fl.

Carte générale de l'Afrique occidentale, pour servir à l'Histoire des dernières Missions. 4 fl.

471. *Uebersichts karte der vordern morgenlaender.* 1 fl. Carte des parties intérieures du Levant.
472. *Die Dänische Goldküste auf Guinea.* 1 fl. Carte des établissemens danois, situés à la côte de Guinée. 1 fl.
473. *Vereinigte Staaten von nord America.* 1 fl. Etats-Unis de l'Amérique du nord. 1 fl.
474. *Der norden von Indien.* 1 fl. L'Inde septentrionale. 1 fl.
475. *Karte von Havaii (owahi) der grössten sandwichs inseln.* 1 fl. Carte de Howaii (owahi), la plus grande des îles Sandwichs. 1 fl.
476. *Geography of Rajast'han or Rajpootana.* Géographie du Rajast'han ou Rajpootana, avec une carte du Rajast'han ou Rejwarra, comprenant les principautés du Rajpoot de l'Inde centrale et occidentale; par J. Tod, lieutenant-colonel à l'établissement de Bengal.

NOIROT, Agent de la société de Géographie.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 82. — FÉVRIER 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Suite du RAPPORT lu à la Société de Géographie, dans sa Séance du 18 octobre 1829, par M. LOUIS MARCUS, sur son ouvrage intitulé : *Histoire des Colonies Étrangères* qui se sont fixées dans l'Abyssinie et dans le Sennaar, etc.

Le même fait peut être prouvé par beaucoup d'autres passages des anciens auteurs classiques et par quelques témoignages d'écrivains arabes et abyssins. Mais l'énumération et la discussion de toutes ces preuves occuperaient trop de place dans ce rapport; nous nous bornerons en conséquence à produire encore le fait suivant à l'appui de notre opinion, que le monument adoulitain est du premier siècle avant J.-C. L'auteur du *périple de la mer Erythrée* dit qu'avant que le port d'Adoulis fût fréquenté plus que les autres ports abyssins par des vaisseaux marchands, ceux-ci se rendaient ordinairement à l'île de Diodore, située au milieu du canal de Babel-Mandeb et aux côtes de l'Afrique situées sur ce détroit.

Du temps de Juba, roi de Mauritanie, Adoulis était déjà la ville la plus commerçante de toute la côte d'Abyssinie ; donc le changement du centre du commerce abyssin, dont l'auteur du *périple* parle, eut lieu avant l'an 1 de J.-C. ; car c'est alors que le roi Juba composa pour Caius, neveu d'Auguste, le *Mémoire sur l'Arabie et sur l'Éthiopie*, dans lequel on lit le fait en question relatif à Adoulis (Pline, *Hist. nat.*, liv. VI, p. 34, et la Note sur les auteurs du VI^e livre dans Pline, liv. I). Du temps d'Artémidore, écrivain grec, qui vécut vers l'an 100 avant J.-C., et qui est l'auteur d'une *Relation historique et ethnographique sur la Troglodytique en Abyssinie*, (relation qui est regardée par Diodore et par Strabon comme le meilleur ouvrage sur ce pays), la ville d'Adoulis était encore très-peu connue, et Artémidore n'en parle point. La seule grande ville commerçante qu'il connaisse sur la côte de l'Abyssinie est située à l'entrée septentrionale du détroit de Babelmandel, et par conséquent dans les parages où l'auteur du *périple* plaçait le premier centre commercial de la mer Rouge. Il la nomme Assab ; elle porte encore aujourd'hui ce nom. Les Abyssins prétendent encore aujourd'hui que cette ville est plus ancienne qu'Axoum, et qu'elle fut autrefois et avant Axoum la capitale de leur patrie. Bruce a trouvé dans les environs d'Assab des restes d'anciens bâtimens construits dans le style de ceux de l'Égypte et du Méroé. L'assertion d'Artémidore sur la grandeur d'Assab (πολις ευμνηθη) se trouve donc confirmée par des témoignages plus récents, et on peut croire que cette place perdit de son importance à partir du moment où le siège principal de la mer Rouge fut transporté des environs du détroit de Babelmandel dans les parties septentrionales de l'Abyssinie, et surtout à Adoulis. Ainsi le changement des points de réunion des navires marchands, dont l'auteur du *périple* parle en termes clairs et positifs, eut lieu après le siècle d'Artémidore, c'est-à-dire après l'an 100 avant J.-C., et avant que Juba écrivît pour Caius son *Mémoire sur l'Abyssinie et l'Arabie*, c'est-à-dire avant l'an 1 après J.-C. Maintenant, nous le demandons, est-il

présumable que le fondateur du monument adoulitain ait voulu que le monument érigé pour perpétuer le souvenir de ses exploits se trouvât dans un lieu peu fréquenté par les marchands et les navigateurs de l'Égypte et d'autres pays étrangers ? On est donc forcé de convenir que le monument adoulitain a été fondé à une époque où Adoulis était déjà une ville très-commerçante, c'est-à-dire entre les années 100 avant et 1 après J.-C.

On peut présumer que la translation du siège du commerce de la mer Rouge, du midi de la côte abyssine à la partie septentrionale de cette même côte, ou d'Assab à Adoulis, ne fut pas l'effet du hasard, mais d'une grande révolution de l'état intérieur de l'Abyssinie. Or, le fondateur du monument adoulitain figure comme chef d'une nouvelle dynastie parmi les souverains de l'Abyssinie ; car il avait conquis, les armes à la main, presque toutes les provinces de ce pays. Les événemens qui précédèrent l'érection du monument adoulitain et qui y ont donné lieu, ont donc été de nature à changer la face de l'empire tout entier et à y provoquer des modifications dont le résultat naturel devait être de faire affluer les commerçans étrangers d'Assab vers Adoulis. Ajoutons à cela que les conquêtes du fondateur du monument adoulitain commencent dans les environs d'Adoulis. Mais, selon Juba, cette ville avait été fondée par des esclaves qui s'étaient enfuis de chez leurs maîtres. Ne serait-il donc pas possible que la ville d'Adoulis, dont l'existence est encore ignorée par Artémidore, ait été bâtie après l'époque où cet écrivain grec composa sa description des côtes de la mer Rouge, c'est-à-dire après l'an 100 avant J.-C. Dans ce cas, les mêmes hommes qui fondaient Adoulis auraient conquis peu à peu toute l'Abyssinie et une partie de l'Arabie sous celui de leur chef qui a fait ériger le monument adoulitain. Cette conjecture a pour elle toutes les probabilités ; car l'érection du monument adoulitain doit précéder l'an 23 avant J.-C., et succéder pourtant au siècle d'Artémidore, ou à l'an 100 avant notre ère. Le nom Adoulis est d'origine grecque ; il vient de δούλος, *esclave*,

La quatrième colonie dont je parle vint de l'île de Madagascar et des embouchures du Quilmance. Elle se composait d'hommes de race caffre, ressemblant aux Galas, qui envahirent l'Abyssinie dans le seizième siècle et en venant des mêmes pays d'Afrique; elle occupa, dans le premier siècle avant J.-C., les pays situés entre le lac Dembea et la chaîne montueuse de Synaxie ou de Singion. C'est cette nation de Troglodytes dont Diodore de Sicile (t. 1, pag. 45, édit. Rhodom.) veut parler, quand il dit que plusieurs peuplades parmi les Troglodytes prétendaient être venues du midi de la ligne au pays qu'elles occupaient de son temps. Après avoir fini ainsi l'histoire de chaque colonie prise à part, j'expose les effets de ces colonies les unes sur les autres, et l'effet que toutes ensemble produisirent sur l'ancien empire de Méroé; après quoi j'ai décrit les suites que l'invasion des peuples étrangers dans l'Abyssinie et dans le Sennaar a eues par rapport au Soudan, c'est-à-dire aux pays qui sont situés entre les sources du fleuve blanc de Browne et entre celles du Sénégal et de la Gambie, et sous les 10° et 7° degrés de latitude nord. Mais pour faire cet exposé avec quelque discernement et quelque méthode, il était nécessaire de connaître avant tout la marche des relations antiques des peuples du Soudan avec les autres nations anciennes, afin de pouvoir se faire une idée juste des connaissances et des institutions dont les Nigritains pouvaient être redevables aux Méroëns, aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Juifs, aux Grecs et aux Romains avant la première invasion des peuples de l'Asie et de l'Afrique dans l'Abyssinie et le Sennaar. Il fallait parler ensuite de l'état de la civilisation chez les peuples du Soudan avant l'époque indiquée, afin de pouvoir distinguer les connaissances et les institutions dont l'héritage a été transmis aux nègres par leurs ancêtres, de celles qu'ils doivent aux étrangers qui se sont établis sur le sol de leur patrie.

Je me suis occupé de la première de ces deux recherches, dans un mémoire intitulé : *Essai sur le commerce de l'or que les anciens*

faisaient avec les habitans du Soudan, dont le commencement a été publié dans le *Journal asiatique* de mars, d'avril et de mai 1829. Les résultats de la seconde se trouvent consignés dans un autre mémoire qui a pour titre : *Essai sur les Macrobiens d'Hérodote et sur les Syrbotes de Pline*, et dans les annexes de ce mémoire. Dans l'*Essai sur le commerce*, j'ai démontré que les peuples du nord de l'Afrique et ceux de la Syrie, de l'Arabie et des Indes ont fait autrefois un très-grand commerce avec les habitans du Soudan, mais que ceux-ci n'avaient pas, à la place de leurs connaissances, de leurs institutions, de leurs mœurs, de leurs coutumes, adopté celles des peuples soit du nord de l'Afrique, soit de la Syrie, de l'Arabie et des Indes, pas plus que ceux-ci n'avaient adopté celles des habitans du Soudan. Dans l'*Essai sur les Macrobiens et ses annexes*, je crois avoir parfaitement établi qu'une nation assez civilisée de Nègres demeurait autrefois dans le nord de la Nigritie, entre les sources du fleuve Blanc de Browne et celles de la Gambie et du Sénégal, et sous les parallèles du 10° et du 7° degré de latitude nord. Ce peuple s'isolait autant qu'il pouvait des autres nations anciennes du globe, avec lesquelles il était pourtant sans cesse en affaires. Sa méthode pour concilier ainsi le commerce et l'isolement politique était la même que celle qui a été usitée chez les Chinois dans le même but : on ne laissait pas entrer dans le pays les caravanes venues du dehors ; on les forçait de faire halte aux frontières du pays, et d'y déposer leurs marchandises dans des endroits destinés à les recevoir. Les caravanes s'éloignaient ensuite d'une journée et plus de ces endroits, tandis que les marchands de la Nigritie emportaient les marchandises des étrangers et en mettaient d'autres à la place.

Les relations antiques des Nègres avec les autres peuples anciens de notre globe et leur antique civilisation étant connues, il me resta encore à distinguer autant qu'il est possible de le faire, l'influence que les Phéniciens, les Carthaginois, les Mauritains, les Numides et les Romains des états barbaresques ont exercée sur les habitans

indigènes du Soudan, d'avec les effets produits dans la vie et dans l'histoire des Nigritains, par l'arrivée de Méroëns et de Juifs chrétiens et païens de l'Abyssinie et des pays voisins de cette contrée. A cet effet, j'ai commencé par examiner la tradition d'après laquelle les Poules, les Laobés et les Galoffes prétendent descendre des premiers habitans des états barbaresques chassés de leur mère-patrie par les Musulmans. Ensuite, m'étant convaincu de la vérité de cette tradition, j'ai recherché quel genre de connaissances, d'institutions, de mœurs et de coutumes les anciens Mauritains et Numides pouvaient avoir apporté aux peuples du Soudan; ce qui m'a forcé de parler non-seulement des établissemens phéniciens et égyptiens dans le nord de l'Afrique, de l'expédition du roi éthiopico-égyptien Tyrrhaçon de l'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule, et de la conquête rapide de Thèbes d'Egypte par les Carthaginois; mais surtout de cette tradition remarquable par laquelle les anciens Mauritains et Numides se donnent comme descendans des troupes persanes, mèdes et arméniennes, qu'Hercule avait amenées avec lui dans les états barbaresques.

Des recherches sur l'influence des Phéniciens de l'Afrique; des Mauritains et des Numides sur les peuples anciens et modernes du Soudan, j'ai passé à l'examen des effets produits dans la vie et l'histoire des Nigritains par l'arrivée de colons méroëns et d'habitans indigènes et étrangers de l'Abyssinie. J'ai réuni ces recherches dans un mémoire intitulé : *Examen de l'hypothèse de Boeddich sur l'origine abyssine des Achantis*. J'ai fait précéder ces recherches d'autres qui sont d'une liaison intime avec elles et qui se rapportent surtout 1° aux Juifs des pays de Melli, de Lameen et de Loango dont parlent plusieurs auteurs musulmans, juifs, et quelques voyageurs portugais, allemands et anglais; 2° aux rapports qui existent entre les langues gyz, amhara et agowi des peuples de l'Abyssinie, et entre les idiomes des nations de la Sénégambie, de la Guinée et du Congo; 3° aux traces de la langue copte que l'on rencontre dans les idiomes du Soudan; 4° aux chrétiens coptes et

abyssins de la Nigritie. En rapprochant mes recherches , sur les quatre objets que je viens d'indiquer, des faits et argumens que Bowdich a produits à l'appui de son hypothèse relative à l'origine des Achantis, je me suis convaincu que ce peuple n'est pas d'origine abyssine. Toutefois, je crois qu'une colonie de Juifs abyssins, mêlés à d'autres habitans de ce pays et du Sennaar, s'établit anciennement dans les pays situés au sud-est des montagnes de la Sénégambie et à l'est de la Haute-Guinée; je pense même que les Juifs de Melli, de Lameen et de Loango, sur lesquels j'ai réuni des documens très-précieux, sont venus de l'Abyssinie, et que c'est pour cela qu'on trouve dans les langues des peuples de la Sénégambie, de la Guinée et du Congo, tant de mots gyz, amharas, agowis et hébreux, dont on ne se sert pas dans la langue arabe, ou qui ont dans cette langue une forme différente de celle qu'on leur connaît dans le gyz, l'amhara, l'agôwi et l'hébreu. De là vient aussi que les noms propres bibliques qu'un voyageur danois, nommé Raské, a rencontrés parmi les noms que portent les individus de plusieurs peuplades noires de la Guinée, sont souvent écrits par ce voyageur à la manière des Abyssins, quoique ceux-ci ne les écrivent pas toujours comme les Hébreux, comme les Arabes de l'Asie et de l'Afrique, et comme les Coptes. On dit par exemple *Davity* pour David, dans la langue gyz, et dans les idiomes des nègres de la Guinée; mais David en hébreu, en arabe, en mauresque et en copte; etc., etc., etc.

Tel est l'ouvrage que je suis sur le point de publier et dont j'ai l'honneur de vous exposer le plan et la marche, certain que vous approuverez mes efforts, même quand je me tromperais quelquefois, ce qui doit arriver à l'auteur de tout ouvrage de longue haleine, et dans lequel on parle de matières qui n'ont pas encore été traitées par d'autres écrivains.

Promenade aux ruines d'Erythrée, etc.

(suite.)

Les ruines d'Erythrée, ainsi que Tcheshmé, sont placées sur une presqu'île dont la plus grande longueur est du N. au S., et qui est formée à l'est par le golfe de Smyrne, à l'ouest par le canal de Chio, et au sud par la mer de Samos et le golfe de Scalanova. Au commencement de l'isthme de cette presqu'île et sur son côté septentrional, se trouve situé Vourla, auprès de l'emplacement de l'ancienne Clazomène; Siagik est placé sur le côté méridional, non loin de l'ancienne Téos. A l'entrée de l'isthme est l'*Apocremnus*, qui conserve encore sa signification dans le mot turc *tsarpan*, dont la direction est de l'est à l'ouest; ensuite la montagne *Corycus*, au-dessus de laquelle, dit Strabon, est le port de *Kasystes*, et qui fait suite à la précédente. Puis le mont Mimas, se détachant du *Corycus*, court du sud au nord, partage la presqu'île dans le sens de sa longueur en deux portions égales, et vient se terminer au cap *Melana*, en turc Carabournou. La pointe méridionale de la presqu'île nommée anciennement *corycon promontorium*, conserve aujourd'hui son nom presque sans altération dans celui de cap *Koraco*. Ce cap est formé par la pointe la plus avancée de la côte que domine le mont *Corycus*: derrière cette montagne se trouve le port de Tcheshmé, et c'est le seul que l'on y rencontre avant celui d'Erythrée. C'est donc là le port de *Kasystes* d'après Strabon et selon les localités; aussi l'opinion que j'ai d'abord émise sur la véritable position de Tcheshmé doit paraître maintenant confirmée.

Les ruines d'Erythrée se trouvent situées directement à l'est du golfe, et avant d'y prendre terre on pénètre dans une baie de bas-fond, fermée par les quatre flots nommés anciennement *hippi*. La mer a gagné là sur la plage, puisqu'elle couvre maintenant des objets

en maçonnerie : aussi à peine a-t-on débarqué que l'on foule aux pieds des ruines : les vagues viennent mouiller des fûts de colonnes, des chapiteaux, des fragmens d'ornemens divers, dispersés sur la côte même, et qu'on retrouve partout en avançant d'une demi-lieue environ dans les terres. Une colline se présente d'abord à l'est, à une centaine de pas de la plage. En montant sur cette colline, on marche constamment au milieu d'une énorme quantité de débris d'édifices, appartenant pour la plupart à une espèce de pierre dure dont j'aurai occasion de parler plus bas. Des fragmens de marbre rouge et blanc, parmi lesquels diverses portions de colonnes brisées s'y trouvent aussi en grand nombre. Tous ces fûts de colonnes sont ou unis ou cannelés ; il est presque superflu de dire que les chapiteaux sont tous d'ordre ionique. L'œil est frappé de restes de murs, de pièces de soutien de portes et de pierres taillées, de grande dimension, présentant des creux carrés parallèles où pénétrait le métal qui servait à les lier. On trouve bientôt une ouverture étroite, qui donne dans un souterrain, et dont la voûte est construite au moyen de pierres de taille. Tout indique que cette colline formait une partie intégrante de la ville, et la grande quantité de débris qui la recouvrent ont dû nécessairement appartenir à des édifices très-nombreux. Le terrain de cette élévation est creusé en plusieurs endroits en formes de fondrières, tandis qu'ailleurs des roches nues s'échappent du milieu de cet amas de ruines. Ces roches ont été successivement découvertes sans doute par diverses causes de destruction qui ont agi depuis une longue période de temps, dont l'effet aura été également de combler le terrain du pied de cette colline qui offre partout des traces d'éboulemens.

Dès que l'on commence à descendre sur le versant oriental de la colline, on aperçoit aussitôt une portion encore très-bien conservée de l'amphithéâtre. Les mêmes causes de dégradation dont je viens de parler ont dû agir aussi dans le voisinage de cette colline, puisqu'il n'y a qu'une partie de cet amphithéâtre qui soit encore debout du côté où il était adossé à la colline, tandis que le restant

de l'édifice disparaît successivement, de manière que du côté opposé le terrain est de niveau avec le sol de la plaine. Le segment de cercle que l'on voit aujourd'hui est d'ailleurs considérable : à en juger approximativement, il devait former le tiers du cercle plein, et son étendue prouve que les dimensions générales de l'édifice peuvent être calculées par exemple sur celles de l'amphithéâtre de Nîmes. Les rangs de gradins sont encore en place sur ce segment, et il y a tel rang où il ne manque pas même un seul siège. Quelques portions de murs d'enceinte existent aussi ; ils sont formés d'une pierre noire, à gros grains, extrêmement dure, et qui est très-bien taillée. Chaque pierre a deux pieds de long, et le tout est placé sans ciment. Il en est de même pour un pan de muraille assez étendu que l'on voit du côté opposé de la colline et à sa base. Les gradins sont faits aussi de cette même pierre, et elle constitue généralement tous les débris d'édifices épars sur cet endroit. Strabon parle des carrières de pierre noire du mont Mimas, et l'on peut juger de leur abondance par la grande quantité de pierres de ce genre qui ont servi aux constructions de ces lieux.

En parcourant le même côté de la colline où existe l'amphithéâtre, on rencontre un puits taillé dans le roc, à ouverture très-large, et dont l'eau est à une très-grande profondeur. C'est de ce côté qu'on descend dans la plaine, en traversant des ruines. Un quart d'heure de marche conduit auprès d'un édifice moderne assez élevé, nommé dans le pays *la Tour*. Là on aperçoit les pièces de soutien d'une porte, dont la moitié inférieure est couverte par le sol. L'ouverture en est étroite, et pour y pénétrer on doit d'abord y passer la tête et se glisser sur une pente dont la voûte s'élargit peu après. L'excavation est peu profonde, et l'on distingue facilement à une certaine distance une seconde porte placée de côté : ces deux portes sont carrées. Non loin de cet endroit, il existe aussi un large pavé, mais aucun indice ne fait soupçonner à quelle espèce d'édifice il a pu appartenir. Il y a auprès de là un pan de mur analogue à ceux dont j'ai parlé. C'est dans ce voisinage qu'en

remuant la terre pour des travaux d'agriculture, on découvrit, il y a quelques années, un tumulus en pierre, garni d'un couvercle de même substance, et dont l'intérieur était taillé de biais à l'endroit où devait poser la partie supérieure du corps. Quatre lampions en fer étaient placés auprès de ce tumulus. J'ignore si l'on y voyait quelque inscription. Ce monument a été cédé à un voyageur européen qui depuis a visité ces ruines.

C'est aux divers débris d'ancienne date que j'ai indiqués qu'a dû se borner le coup d'œil trop rapide qu'il m'a été permis de jeter sur ces ruines. Je suis persuadé que des recherches plus attentives découvriraient quelques autres objets intéressants, notamment des inscriptions. Indépendamment de ces vestiges anciens, on voit aussi sur ce terrain les ruines d'une église chrétienne, et l'on y distingue parfaitement la place de l'autel et la portion qui fermait l'autel intérieur, ainsi que cinq chambres voutées, dont la disposition est fort singulière, et dont l'usage paraît difficile à connaître, mais qui sont de trop récente construction pour qu'elles puissent exciter l'intérêt de l'investigation.

On est naturellement porté à faire une remarque générale en voyant les ruines d'Erithrée, remarque que l'on pourrait étendre aux diverses ruines anciennes de ces contrées : c'est qu'un premier coup d'œil jeté sur ces débris y fait saisir les différences de ce qu'on peut appeler les caractères des deux périodes principales qui ont laissé leur empreinte sur ces vestiges : celle des temps anciens, et la seconde, dont je ne chercherai point à fixer le point de départ, mais que l'on peut faire terminer à la destruction du Bas-empire. L'époque actuelle se trouverait confondue avec celle-ci pour le fond, tout en offrant d'ailleurs des nuances propres. Il n'y a en cela, comme on voit, aucune prétention à des distinctions rigoureuses ; il s'agit seulement de rendre avec quelque netteté les diverses sensations éprouvées au milieu des ruines d'Erithrée.

Ces pierres de dimensions si considérables, entassées sur la col-

line; ces pans de murailles si solides , bâtis sans maçonnerie ; le pavé; les deux portes carrées enfoncées dans le sol; les restes de l'amphithéâtre; le tumulus avec ses quatre lampes ; le caractère de plusieurs fragmens de colonnes; une inscription trouvée sur l'enceinte de l'amphithéâtre, et d'autres inscriptions anciennes sans doute , mais trop détériorées pour qu'il eût été facile de les copier à la hâte , formeront autant d'indices qui appartiendront à des époques diverses de la première période. Des vestiges de murs en maçonnerie , faisant, dans plus d'un endroit , suite aux précédens; une très-grande plaque en marbre blanc ; sur laquelle est sculptée une croix en relief , placée sur le haut de la colline ; une inscription sépulcrale trouvée à sa base , dateront des temps postérieurs, tandis que l'église de la plaine et les chambres voutées établiront les titres un peu modestes de ce que j'ai appelé l'époque actuelle.

L'inscription ancienne trouvée dans l'enceinte même de l'amphithéâtre , est tracée sur une pierre siliceuse rougeâtre, longue de cinq pieds et large de deux. L'inscription est placée sur deux lignes dans le sens de la longueur de la pierre, et par-dessus les lettres il y a un ornement en cannelures transversales. La pierre se trouve enfouie dans le sol , et debout; elle paraît être récemment dégagée, puisqu'il y a à peine assez d'espace creusé autour pour qu'on puisse s'y placer afin d'en lire les caractères. Voici le sens de l'inscription :

Le peuple à Denis, fils d'Antéos, pour honorer son courage et ses travaux.

A Denis, fils d'Antéos, gymnasiarque de cet endroit.

Parmi les ouvrages qui ont été offerts à la Société, se trouve un exemplaire de la *Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et de Miquelon*, par M. de la Pylaie. L'auteur, en déposant sur le bureau ce bel ouvrage, a demandé la parole et s'est exprimé en ces termes (1):

Messieurs,

Je m'empresse de faire hommage à la Société de Géographie des premières livraisons de ma *Flore de l'île de Terre-Neuve et des îles voisines qui appartiennent à la France*. Cet ouvrage pourrait sembler au premier abord étranger à la science qui vous occupe spécialement; mais depuis que la géographie n'est plus restreinte à une sèche nomenclature de lieux, de noms de peuples, de longitudes et de latitudes, et que l'on a reconnu que les végétaux concourent eux-mêmes par des formes distinctes à caractériser les localités, la botanique se rattache sous ce rapport, à la science que vous cultivez avec tant de succès. Voulant donner à mon travail un intérêt moins limité que celui des Flores ordinaires, je ne me suis pas borné à ne voir que des individus dans la masse des plantes qui habitent le sol de ces contrées, à les décrire et à les classer méthodiquement; j'ai considéré cette végétation dans son ensemble, et cherché à connaître les rapports qu'elle pouvait offrir non-seulement avec l'Amérique septentrionale, mais encore avec les parties de l'ancien continent, et même les terres de l'hémisphère austral qui se trouvent soumises au même climat. Cet ouvrage mérite donc de fixer votre attention sous le rapport de la géographie botanique.

Aujourd'hui, messieurs, je ne puis vous offrir encore que les premières livraisons de la *Flore de Terre-Neuve*. Comme je passe du simple au composé dans cet ouvrage, cette partie ne traite que de végétaux dont l'organisation est la moins compliquée, et qui quoique dépourvus de fleurs et de sexualité, n'en produisent pas moins des graines, ainsi que les plantes les plus parfaites. On a

(1) Cet ouvrage se trouve chez Didot, rue Jacob, n° 24. Il fait suite par son format aux *Flores de l'Amérique* qui ont été publiées à Paris.

désigné par le nom d'ALGUES cette classe de productions que la nature semble avoir frustrée d'une partie de ses faveurs, et qui pour cela a été si négligée jusqu'à nos jours par les naturalistes; mais elle n'a pas moins de droit à fixer nos regards que le reste du règne végétal, ayant aussi son utilité dans la nature, et pour l'homme lui-même, par l'application qu'il en a faite aux arts ainsi qu'à ses propres besoins.

Toutes les espèces dont il est question dans ces fascicules, que j'ai l'honneur de vous offrir, habitent exclusivement le domaine des mers : elles nous présentent ce singulier phénomène, sous le rapport de la distribution géographique des plantes, que tandis que, sous l'équateur, c'est la végétation des continents qui nous étonne par la grandeur du feuillage, la grosseur et l'élévation de la tige ou du tronc, selon la nature de l'espèce, le contraire existe relativement aux algues marines, puisque c'est sous ce climat qu'elles sont réduites à leurs proportions minimales. Mais nous verrons grandir ces plantes d'une manière comme graduelle, en nous avançant vers les latitudes froides de chaque hémisphère, et nous remarquerons enfin que c'est dans les contrées qui produisent les végétaux dont le feuillage est le plus menu, tels que les arbres résineux, les éricinées, que nous rencontrons le plus abondamment ces algues gigantesques dont la masse compose en quelque sorte une forêt sous-marine au fond de tous les golfes. Certaines espèces de ces Algues reproduisent même, par une conformation en éventail, l'image des feuilles des palmiers de la zone torride.

Nous pouvons déduire de cette observation, qui jusqu'à présent avait échappé aux naturalistes, cette conséquence bien remarquable dans la distribution géographique des plantes : QUE LÀ OÙ DISPARAISSENT SUR LE GLOBE TERRESTRE LES GRANDES FORMES VÉGÉTALES, ELLES PASSENT SOUS LES EAUX.

Ces Algues, quelquefois d'une longueur prodigieuse, arrachées de leur retraite par les courans ou la violence des tempêtes, vont devenir pour le navigateur, incertain sur sa position, des points

de reconnaissance : elles sont pour lui des espèces de jalons épars sur la superficie des mers, qui lui annonceront, outre l'approche d'une terre, quelle est la contrée où il se trouve ; car des pays différens et fort éloignés ne produisent plus ordinairement les mêmes Algues.

Sur l'hémisphère austral, ce sont les *Macrocytes* pyrifères qui nous annoncent les Terres-Magellaniques; le Varec trompette qui nous signale le cap de Bonne-Espérance; l'élégant *Cystocaira trinodis* et son congénère le *Cystocère* moniliforme qui nous avertisent des côtes de la Nouvelle-Hollande. Enfin, dans les mers qui entourent les îles de Terre-Neuve, de Saint-Pierre et de Miquelon, si souvent enveloppées de brumes, le marin saura qu'il arrive sur une côte hérissée de rochers, en observant cette autre laminaire dont la feuille ou fronde ressemble à un large baudrier, garni de chaque côté de plis en forme de festons. Le pied tubuleux de cette plante, que j'ai nommée *Laminaria longicuris*, offre un renflement tubuleux à l'aide duquel il flotte à la superficie de la mer, tandis que la grande feuille par laquelle il se termine, descend et s'enfonce graduellement sous les eaux, en se recourbant en arc.

En étudiant toutes les productions de Terre-Neuve, des îles Saint-Pierre et Miquelon, j'ai donné un soin particulier aux plantes marines. J'ai même suivi le développement des espèces les plus intéressantes durant les trois années que j'ai passées dans cette contrée, qu'on peut considérer à juste titre comme une autre Sibérie, et qui, malgré sa situation correspondante à celle de la France, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'au Pas-de-Calais, nous offre le climat et tous les phénomènes de la région qui se trouve sous le cercle polaire. A mon retour en France, j'ai analysé ces mêmes plantes avec un microscope supérieur à ceux qu'ont employés le même objet MM. Turner et Agardh, aussi ai-je obtenu des résultats nouveaux et d'un grand intérêt pour la botanique.

En concourant ainsi aux progrès de la science, cette partie de

ma *Flora*, messieurs, devient plus digne d'être offerte à une société savante, à laquelle ses travaux ont acquis la plus juste célébrité.

Paris, le 22 janvier 1830.

DE LA PYLAIE, membre résident.

TABLEAU statistique du cap de Bonne-Espérance.

En 1620, les commandans de deux vaisseaux anglais, qui faisaient le commerce de l'Inde, prirent formellement possession de la baie de Saldanha, au nom de la compagnie et de la couronne, mais il ne fut point question du Cap, jusqu'en 1650, lorsque la Compagnie Hollandaise des Indes orientales expédia l'amiral Van Riabeck pour y former un établissement. Cependant, ce corps commercial ne fit jamais les plus légers efforts pour étendre la colonie ou pour en augmenter les avantages, les Hollandais bornant tous leurs soins au Cap, comme port de rafraîchissement pour leurs vaisseaux. Avec des idées aussi rétrécies, et craignant peut-être qu'une colonie plus florissante ne rendît nécessaire un établissement militaire plus dispendieux, ils suscitèrent tous les obstacles pour entraver la marche des nouveaux colons; ils ne permirent point de commerce, à moins qu'il ne passât par les mains de leurs agens; enfin, ils mirent le Cap dans l'entière dépendance de Batavia. En vertu d'une loi digne de cette politique jalouse, la plus courte distance d'une habitation à une autre devait être de trois milles *anglais* dans l'intérieur; c'était le moyen d'empêcher la population de s'accroître. C'est ainsi qu'une contrée très-abondante en richesses naturelles et en moyens de subsistance fut négligée. Les colons prirent des habitudes anti-sociales, les Indigènes se retiraient à leur approche, ou, s'ils restaient, c'était pour être réduits en esclavage par les usurpateurs de leur pays natal. Soit égoïsme, soit indifférence dictée par la politique du gouvernement hollandais, aucune description géographique du Cap ne fut faite, jusqu'au

moment où le pays tomba entre les mains des Anglais, époque à laquelle une carte fut dressée par ordre de lord Macartney.

D'après cette carte, on reconnut que le territoire de la colonie du Cap, par son étendue et par ses dimensions, formait un parallélogramme de cinq cent cinquante milles (885 kilomètres environ) en longueur, et 233 milles (375 kilomètres) en largeur, ce qui fait une superficie des 28,150 milles carrés (72,904 kilomètres carrés). La population de ce grand espace de terrain, sans compter celle de Cap-Town (ville du cap), était de 15,000 blancs, de sorte que chaque individu pouvait passer pour posséder huit milles et demi carrés de terrain au moins. Tout le territoire est divisé en quatre districts, savoir : le Cap, Stellenbosch et Drakenstein, Zwelendam, et Graaf Reynet. Le district du Cap se compose principalement de la partie montagneuse qui sert à désigner en général la péninsule. La montagne de la Table (*Table Mountain*) et le mont du Diable (*Devil's-Hill*) à l'est, et la Tête du Lion (*Lion's-Head*) à l'ouest, forment l'extrémité nord de toute la Péninsule, qui a 36 milles (58 kilomètres) de longueur du nord au sud, et 8 milles (13 kilomètres) de largeur, tenant au continent par un isthme bas et plat.

C'est à False-Bay, sur la rive australe de l'isthme, et à Table-Bay (baie de la Table) sur la rive boréale, que les navires se rassemblent. Ce dernier lieu offre un abri sûr dans la belle saison, c'est-à-dire de septembre en mai, lorsque les vents du sud-ouest sont dominans; au contraire, Simon's-Bay (baie de Simon), sur la rive occidentale de False-Bay, offre le plus de sûreté lorsque ce sont les vents de nord et de nord-est qui dominent. La latitude de Table-Bay est de 33° 55' sud, et la longitude 18° 33' E.; la latitude de Simon's-Bay est de 34° 9' sud, et la longitude de 18° 32' E.

La ville du Cap (Cap-Town) est située à l'entrée de la Baie de la Table, sur une pente; on y compte environ onze cents maisons régulièrement bâties; les rues en sont droites, parallèles,

et se coupent à angle droit. Trois ou quatre places contribuent à l'agrément de la ville : sur une de ces places se tient le marché public, les gens de la campagne occupent la seconde avec leurs chariots, et la troisième sert à exercer les troupes.

Les habitants sont au nombre d'environ seize mille, savoir : six mille blancs et mulâtres, et dix mille noirs. Les mulâtres forment une race mêlée qui tient le milieu entre les Européens et les Africains.

Les productions du règne végétal que fournit la Péninsule du Cap, sont les raisins, tous les fruits d'Europe et la plupart de ceux des tropiques, ainsi que les substances alimentaires de toute espèce. On y cultive de l'avoine pour les chevaux, ainsi que du blé dans quelques parties du district. Outre le raisin nécessaire à la nourriture du marché, on fait environ sept cents pipes de vin ; sur cette quantité, près d'une centaine de pipes consistent en un vin douxereux, appelé vin de Constance et fait avec des raisins muscats ; c'est le produit de deux fermes situées auprès des montagnes. Les vignobles, les jardins et les vergers sont divisés en petits carrés enclos de haies taillées en chênes, en coignassiers ou en myrtes, pour les abriter contre les vents du sud-ouest. Les champs cultivés en grains sont ouverts à tous les vents.

Les productions naturelles de la Péninsule du Cap sont peut-être plus nombreuses et plus belles que dans aucun lieu de même étendue du monde connu. Peu de pays en effet peuvent se vanter d'une aussi grande variété de racines bulbeuses. Vers la fin de la saison des pluies, les plaines au pied de la montagne de la Table et sur la côte ouest de la baie de la Table étalent aux yeux une riche variété de fleurs de toutes les couleurs ; la famille des géraniums de toute espèce qui décore les flancs des collines est si nombreuse, que le botaniste y découvre toujours quelques espèces qui ont échappé aux recherches des premiers naturalistes.

La Péninsule du Cap n'est pas également favorable aux explora-

tions du zoologiste; les montagnes servent encore de retraite aux loups et aux hiènes, et surtout aux premiers, qui se hasarden à pénétrer la nuit dans la ville où ils sont attirés par l'odeur qu'exhalent les boucheries et les abattoirs. On trouve en abondance dans toutes les montagnes un animal de couleur sombre, à peu près de la grandeur d'un lapin, appelé le Das du cap, et décrit par Linnée sous le nom d'Ilyras-Caper's (Ilyras du Cap); il peut se manger, mais il est d'un goût fade. Une espèce d'antilope fait beaucoup de mal aux jeunes pousses de la vigne; on en rencontre encore quelquefois dans l'isthme une autre espèce désignée sous le nom de plongeur, à cause de sa manière de plonger ou de se cacher dans les buissons; mais le steinbok, jadis le plus nombreux de la tribu des antilopes, a disparu de cette partie de l'Afrique et s'est réfugiée dans l'intérieur. Les chevaux du Cap sont pour la plupart originaires de Java ou importés de l'Amérique du sud. Ces derniers, appelés espagnols noirs, sont regardés comme les plus propres au service; cependant les chariots pesamment chargés sont tous traînés par des bœufs; ces animaux sont remarquables par leur force et leur docilité.

Les aigles, les vautours, les corbeaux, etc., se cachent autour de la montagne de la Table. Ces oiseaux de proie ne sont pas sans utilité pour nettoyer les routes de ce qu'elles peuvent avoir d'incommode; c'est une compensation aux déprédations qu'ils commettent. Le gibier sauvage est très-commun en hiver, et toutes les baies et les côtes abondent en excellent poisson, tels que perches de tout genre, soles, maquereaux, et d'autres poissons inconnus en Europe. Les crabes, les moules et les huîtres y sont en grand nombre. Les huîtres ressemblent aux nôtres. En hiver, les baleines viennent souvent dans les baies, où on les prend aisément; elles ont en général de cinquante à soixante pieds de long, et donnent chacune de six à dix tonnes d'huile.

Il y a sur toute l'étendue de ce pays une telle quantité d'insectes, que l'entomologiste y trouve une source inépuisable de recherches.

Une espèce de sauterelle, aux environs du Cap, fait beaucoup de mal aux jardins. Les scorpions, les scolopèdres et de grandes araignées noires sont très-nuisibles ; presque tous les serpents sont venimeux. Une chose digne de remarque, c'est que les mosquitoes sont beaucoup moins incommodes ici que sur le continent opposé d'Amérique et aux Indes occidentales.

L'objet le plus remarquable du Cap est la montagne de la Table dont le côté nord, qui fait face à la ville, présente à l'œil une ligne horizontale d'environ deux *milles* anglais de longueur. Cette masse imposante, formée de roc, apparaît comme si elle était supportée par plusieurs arcs-boutans, s'élevant de la plaine et s'inclinant vers la face de la montagne, environ à mi-chemin de sa base, ce qui lui donne l'apparence d'un fort en ruine. Ces roches sont à 3582 pieds anglais (108 mètres) de hauteur au-dessus du niveau de la baie ; mais le côté oriental, qui fait un angle droit avec la face antérieure, est beaucoup plus élevé. Le côté occidental, le long du rivage de la mer, est sillonné de vallons profonds, et présente des masses pyramidales. Vers le sud, la montagne forme des terrasses dont la plus basse communique avec la chaîne qui s'étend sur toute la longueur de la Péninsule. Les deux aîles de la face antérieure, savoir, la montagne du Diable et la tête du Lion ne forment qu'une montagne avec celle de la Table. La montagne du Diable a une hauteur de 3,315 pieds (1010 mètres) du Lion, dont le sommet s'élève à 2,160 pieds (658 mètres), ressemble à un dôme placé sur une haute élévation conique, tel que celui de St.-Paul de Londres. Il n'y a point de traces d'origine volcanique, et on n'a pas trouvé de restes fossiles dans les couches de la montagne. L'air, au solstice d'hiver et à l'ombre, est en général à une température d'environ 15 degrés de Fahrenheit (8 degrés centigrades) au-dessous de la température de la ville ; en été, la différence est encore plus grande, surtout lorsque le nuage appelé *Nappe de la table* vient à paraître sur la montagne, et indique d'une manière sûre l'approche d'une tempête.

L'année, au Cap, se divise en deux périodes, appelées l'une la bonne et l'autre la mauvaise mousson; mais comme la régularité et la durée n'en sont pas déterminées, il vaut mieux adopter la division en quatre parties: le printemps, de septembre, à la fin de novembre, est la saison la plus agréable; l'été, de décembre à mars est la plus chaude; l'automne, depuis mars jusqu'en juin, offre un temps variable, quoique très-agréable en général; enfin l'hiver, de juin à septembre, est orageux, pluvieux et froid. Les deux vents les plus violens sont ceux de nord-ouest et de sud-est; le premier règne depuis la fin de mai jusqu'à la fin d'août, et quelquefois pendant tout le mois de septembre, l'autre le reste de l'année. Lorsque le vent se fait sentir sur la montagne, il souffle avec impétuosité. Si la tempête éclate la nuit, les corps célestes ont une apparence étrange, les étoiles paraissent plus grandes, et la lune semble vibrer. De novembre en avril il pleut rarement; on a remarqué que, malgré la violence de la tempête, il y a moins de tonnerre et d'éclairs au Cap qu'en aucune autre partie du monde, excepté à Sainte-Hélène.

Le district de Stellenbosch et de Drakenstein s'étend depuis le cap Agullas, point le plus méridional de l'Afrique, jusqu'à la rivière de Koussie, limite la plus septentrionale de la colonie sur une longueur de 380 *milles* anglais et une largeur de 150 *milles*, comprenant une superficie de 55,000 *milles* carrés. Sous l'ancien gouvernement, cette étendue de terrain n'était habitée que par douze cents familles; une portion de ce territoire consiste en montagnes nues et arides, mais le reste est un sol fertile, qui s'étend le long de la grande chaîne de montagnes de False-bay à l'embouchure de la rivière d'Oliphants.

Dans ce même district, à Baran's-Kloof, se trouve un petit établissement de frères Moraves ou Unitaires. Les bons effets des travaux de ces hommes pieux forment un contraste aussi frappant avec le système de colonisation hollandaise, que la douceur du christianisme avec la férocité du paganisme. A peu de distance

de Baran's-Kloof, est une source ferrugineuse, recommandée surtout dans les maladies rhumatismales. Le district voisin, c'est-à-dire celui de Drakenstein, est très-fertile, bien arrosé, et contient plusieurs fermes importantes. Le Fransche-Hoekh ou French-Corner, situé dans le vallon, doit son nom aux réfugiés qui, après la révocation de l'édit de Nantes, cherchèrent un asile dans cette partie éloignée du globe; c'est à eux que le Cap doit l'introduction de la vigne, qui a déjà procuré de grands avantages et en promet de plus grands encore, si on sait en tirer parti. Sur un acre de terrain on peut planter cinq mille ceps, dont chaque mille donnera une pipe de onze cent cinquante-quatre gallons.

Le district de Zwellendam s'étend le long de la côte, entre la rivière de Breede à l'ouest, et la rivière de Camtoos à l'est, au nord des montagnes Noires; il a une longueur d'environ cent quatre-vingts *milles* et une largeur de soixante, ce qui lui donne une superficie de quatre-vingt-dix-neuf mille deux cents *milles* carrés, qui n'est pas habitée par plus de quatre cent quatre-vingts familles. Le principal village est composé d'environ trente maisons, dispersées irrégulièrement dans un vallon fertile, qu'arrose un beau courant d'eau.

La baie de Mossel est au sud-est de ce district; le cap Saint-Blaise, qui est à la pointe occidentale, dans la latitude de $34^{\circ} 10' S.$, et la longitude de $22^{\circ} 18'$ à l'est de Greenwich; sa distance au Cap est d'environ deux cent quarante *milles*. Lorsque les vents soufflent du S. O., O. et vers E. N. E., cette baie offre un ancrage sûr pour les navires. La rivière des Eléphants (Olifants or Elephants river), coule au pied de la seconde chaîne des montagnes Noires, vers l'ouest, et se jette dans la Gauritz; le sol dans le voisinage est très-ferrugineux et la végétation très-active. Les animaux sauvages sont ici les antelopes, les lièvres, les léopards et les chats-tigres; tandis que, dans les forêts plus éloignées, se trouvent l'éléphant, le buffle et le rhinocéros.

Le district de Graaf-Reynet, s'étend aux limites orientales de la colonie à cinq cents milles de Cap-Town (ville du cap); il est séparé des Caffres vers l'est par la rivière du grand Poisson (the great fish river), par le Tarka, le Bambosberg et le Zureberg; la rivière appelée Camtoos, la Gamka ou la rivière des Lions et les montagnes nommées Nieuveld, séparent ce même district de celui de Zwellendam et de Suttendasch du côté de l'ouest; Plattenberg Landmark, la grande montagne de la Table (Great Table Mountain) et le Karreberg, sont la limite des Hottentots, dites Bosjesman vers le nord. Enfin, le Graaf-Reynet est terminé au sud, par la côte maritime. Sa moyenne longueur peut s'évaluer à deux cent cinquante milles et sa largeur à cent soixante milles, formant une superficie de quarante mille milles carrés, laquelle est peuplée par environ sept cents familles. Les habitans sont exclusivement occupés à engraisser les bestiaux, et sont aussi sauvages que les Hottentots-Bosjesman, avec lesquels ils sont perpétuellement en guerre, ainsi qu'ils le sont avec les Caffres.

La baie nommée Algoa (Algoa-Bay) dans ce district est ouverte à tous les points de la boussole, du nord-est au sud-est; on y trouve un bon ancrage par cinq brasses d'eau, assez près du rivage. Cette baie, qui peut avoir vingt milles de tour, abonde en poisson de toute espèce; les baleines noires s'y trouvent en grand nombre; comme il y a beaucoup de sel dans cet endroit, on peut tirer de grands avantages pour la salaison du bœuf et du poisson destinés pour le Cap, ainsi que pour la consommation des navires. Les peaux présentent une autre branche avantageuse de commerce; le sol est excellent pour la culture du grain. On a trouvé des traces d'une riche mine de plomb qu'on pourrait exploiter sans beaucoup de dépense et avec l'espoir de grands avantages.

Les Anglais ont bâti un fort dans cet endroit lorsqu'ils prirent possession du Cap pour la première fois; la colonie ayant été rendue aux Hollandais, cet établissement reçut une grande extension sous le gouverneur Janssens; ce qui le rend d'une importance particulière

c'est sa situation près du pays des Caffres et la facilité d'apaiser, dans leur naissance, les différends qui peuvent s'élever entre les colons et les indigènes.

On peut diviser les colons en quatre classes, dont l'esquisse suivante pourra donner une idée générale : 1^o Population de Cap-Town (ville du cap); 2^o propriétaires de vignes; 3^o fermiers cultivateurs de grains; 4^o nourrisseurs de bestiaux.

Les habitants de la ville se composent d'une race paresseuse et dépravée; ils subsistent principalement du travail de leurs esclaves, qui sont tenus de gagner par leur industrie une somme déterminée chaque semaine, et de servir la famille à laquelle ils appartiennent.

La seconde classe, ou les propriétaires de vignes, sont d'une condition supérieure, étant, comme on l'a déjà observé, pour la plupart des réfugiés français. Ils sont principalement francs-tenanciers, et leurs fermes se composent d'environ cent vingt acres anglais, distribués en vignobles et en jardins; ils ont non-seulement les meilleures maisons ainsi que les propriétés les plus importantes; mais en général leur économie domestique est supérieure à celle qu'on remarque dans la plupart des campagnes de cette partie de l'Afrique. Ils récoltent peu de froment, parce qu'ils s'en procurent aisément par l'échange de leurs vins; c'est de la même manière qu'ils se procurent des bestiaux. La saison pour porter leurs vins au marché est depuis septembre jusqu'à leurs nouvelles vendanges en mars, mais ordinairement cela se fait dans les quatre derniers mois de l'année; les routes sablonneuses qui conduisent au Cap exigent quatorze ou seize bœufs pour traîner deux pipes de vin; un faible droit est imposé sur ce produit et sur l'eau-de-vie qu'on porte au marché de la ville, mais tout ce qui est consommé ou vendu dans le pays est exempt de droits.

Troisièmement, les cultivateurs de grains, habitent le district du Cap ou le voisinage; la plupart sont francs-tenanciers. C'est en général une population très-riche; ils portent au marché une quantité considérable de grains, outre ce qu'ils fournissent aux propriétaires

de vignobles et aux nourrisseurs de bestiaux. Leur charrue, machine vraiment monstrueuse, attelée de quatorze ou seize bœufs, ne fait guère que glisser sur la surface du sol, en sorte que dans les endroits où la terre est tant soit peu compacte, elle est à peine effleurée.

Quatrièmement, les nourrisseurs de bestiaux vivent dans les parties distinguées de la colonie et sont à peine séparés, par une légère nuance, des Hottentots en civilisation ; ils sont la plupart nomades, errans de lieux en lieux, sans habitations fixes, se bornant à construire des huttes de paille, quand ils en ont besoin. Les cases, élevées par ceux qu'on peut appeler stationnaires, sont on ne peut plus malpropres, n'ayant d'ordinaire qu'une chambre dans laquelle toute la famille, parens, enfans, ainsi que treize ou quatorze Hottentots, logent ensemble, aussi bien la nuit que le jour. L'ameublement répond à l'habitation, et l'habillement des hommes et des femmes est approprié au reste.

Les bouchers du Cap envoient régulièrement leurs domestiques qui parcourent le pays pour faire les achats nécessaires : ils donnent des billets, qui sont payés par les maîtres à l'arrivée du bétail. Comme les besoins de cette classe de gens sont très-bornés, et qu'on y satisfait avec fort peu de chose, s'il ne sont pas à leur aise, c'est de leur faute ; au lieu de permettre aux bouchers d'aller acheter le bétail dans le pays, ainsi qu'on vient de le dire, il faudrait établir des marchés à Algoa, à Plattenberg, aux baies de Mossel et de Saldanha, ces marchés établiraient des relations entre les différens districts, et contribueraient à l'amélioration de l'industrie et de la civilisation.

RAPPORT VERBAL sur un mémoire lithographié de Bombay lu à la Société, le 23 avril 1829, par M. BURNS, lieutenant employé à l'état-major d'un corps anglais campé à Luckpoot.

L'auteur de ce mémoire, écrivant dans l'Inde et principalement pour ses compatriotes, n'a pas cru devoir définir quelques expres-

sions qui nous sont sans doute moins familières ; pour y suppléer il a fallu recourir aux géographes anglais qui se sont occupés spécialement de l'Inde, et celui dont le travail a été le plus utile est *M. Walter Hamilton*. Ce secours était d'autant plus essentiel que le mémoire de *M. Burns* est présenté comme formant le supplément d'un autre travail dont celui-ci paraît supposer la connaissance. Il y traitait sans doute de la formation de ce qu'il appelle le *Runn*, tandis que dans son mémoire supplémentaire il ne se propose que de rendre compte des changemens qu'a subis la branche orientale de l'Indus. On doit désirer que le premier mémoire parvienne également à la Société, et alors seulement on pourra se rendre un compte exact de l'ensemble des faits et des conséquences que l'auteur en déduit.

En attendant nous croyons devoir renvoyer aux articles du *Gazetteer* de Hamilton qui se rapportent aux objets que *M. Burns* a eus en vue ; ces articles sont les suivans :

Indus, Cutch, Runn, et Luckpoot.

On y verra que la branche orientale de l'Indus, qui sépare le Delta de ce fleuve de la contrée nommée *Cutch*, était presque entièrement desséchée, lorsque par l'effet d'un tremblement de terre qui eut lieu en 1819, la partie inférieure du cours de cette branche est devenue un bras de mer qui a maintenant 18 pieds anglais d'eau de basse mer, et 24 pieds lorsqu'elle est haute, et que par ce moyen une navigation qui avait cessé depuis des siècles s'est trouvée rétablie.

Le pays de *Cutch*, qui borde la rive gauche de la branche orientale de l'Indus, a pour limites des autres côtés, au nord, un désert de sables, à l'est, le golfe de Cutch, au sud l'océan indien. Ce pays comprend deux régions naturelles ; l'une qui traverse de l'est à l'ouest une ligne de montagnes nues de hauteur moyenne nommées le *Lakhi*. C'est au pied de cette chaîne qu'est le sol cultivé.

L'autre région naturelle est un immense marais salé nommé *Runn* à *Bunnee*, qui n'a pas moins de 8000 milles anglais carrés

de superficie. La petite carte de M. Burns offre la position de ce marais, les lieux qui le bordent, les parties sèches qui s'y élèvent en forme d'îles : cette carte sera probablement une bonne acquisition pour la géographie de cette partie de l'Inde, et lorsque nous serons aussi en possession du premier mémoire, il y aura lieu probablement à faire de tout un extrait raisonné.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 8 janvier 1830.

Le procès-verbal de la séance du 18 décembre est lu et adopté.

M. le chevalier de Montezuma et M. Delgado, admis récemment dans la Société, lui adressent leurs remerciemens et promettent de la seconder dans son utile entreprise.

M. H. Tanner, de Philadelphie, écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de sa nouvelle carte des Etats-Unis d'Amérique, ainsi qu'un mémoire étendu sur les matériaux qu'il a employés pour sa construction.

La commission Centrale vote des remerciemens à M. Tanner, et renvoie sa carte à M. Brue en l'invitant à en rendre compte.

M. Rifaud adresse un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Tableau de l'Égypte et de la Nubie*. Sur son désir, la commission invite M. Bianchi à lui en rendre compte.

M. de Hammer adresse plusieurs exemplaires d'une *carte itinéraire de la route suivie par Sultan-Murad IV, de Constantinople à Bagdad*, avec une note explicative.

Remerciements et renvoi aux commissaires chargés d'examiner les cartes offertes précédemment par l'auteur.

M. de Vins de Peysac adresse la suite des *Annales des sciences de la Havane*, et M. Jared Sparks annonce l'envoi des numéros du *North american review* qui manquent à la collection de la Société.

M. Jouannin dépose sur le bureau plusieurs numéros du *Courrier de Smyrne*, et demande que le Bulletin de la Société soit adressé exactement à M. Blacque, en échange de ce journal.

M. Sueur Merlin communique l'extrait d'une lettre de M. Brué des Garantières, contenant quelques détails sur le résultat de ses essais agricoles aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Cette lettre est accompagnée d'une carte de l'île de Sable, située à l'est-sud-est de Halifax, Nouvelle Écosse.

M. Jomard annonce le retour de M. Gourmelen, voyageur recommandé par M. le comte d'Allonville, qui vient de parcourir différentes contrées de l'Asie. Il a vu Tiflis, la mer Caspienne, les rives de l'Araxe, les sources du Phase et de l'Euphrate; il se propose de remettre à la Société des notes sur les résultats de ses observations. Son projet est de retourner bientôt dans l'Orient.

Le même membre entretient l'assemblée de détails sur les progrès croissans de la régénération en Égypte. Les provinces viennent d'être divisées en départemens, arrondissemens et sous-arrondissemens. Des assemblées provinciales sont établies, et une assemblée centrale composée de plus de deux cents députés de toutes les provinces est réunie dans la capitale. L'instruction y prend chaque jour une nouvelle extension; outre les cent quinze jeunes gens confiés à la France, depuis 1826, pour y être instruits dans l'administration, les arts et les métiers, plusieurs autres Égyptiens sont envoyés pour le même objet en Angleterre et en Autriche.

Il ajoute que l'on publie à Boulaq, port du Caire, un recueil périodique, intitulé : *Nouvelles de l'Égypte*, titre inscrit sur une pyramide derrière laquelle est le soleil levant.

M. Baradère écrit pour demander que son travail sur les antiquités mexicaines soit admis au concours pour le prix offert par la Société.

La commission centrale témoigne le désir de recevoir les autres documens annoncés par M. Baradère, et, en attendant, elle décide que sa collection sera examinée ultérieurement comme les autres pièces du concours.

La Société reçoit, pour concourir au prix offert pour un voyage dans la Babylonie et la Chaldée, une notice portant pour devise : *J'ai désiré plutôt dire des choses certaines et non observées que dire beaucoup ou dire bien.*

L'auteur du mémoire annonce qu'il désire savoir si la Société admettrait comme pièces justificatives les cartes itinéraires avec leurs rectifications. Il pense que ce serait un moyen de juger mieux de ses observations.

La commission décide que l'auteur sera invité à déposer au secrétariat les cartes à l'appui de son mémoire.

Sur le rapport de la section de Correspondance, la commission centrale décide qu'un baromètre de Buntén sera confié à M. Yosy, secrétaire de la société médico-botanique de Londres, qui est sur le point de faire un voyage en Amérique.

Cette même section annonce qu'elle s'occupe de la rédaction d'une nouvelle série de questions, et qu'elle a réparti le travail entre chacun de ses membres. M. le baron Coquebert-Montbret, son président, dépose sur le bureau un grand nombre d'ouvrages en différentes langues, contenant des instructions de géographie et de statistique pour les voyageurs.

La section de Comptabilité présente le budget des recettes et dépenses de la Société, pour l'année 1830 : il est adopté.

La commission centrale nomme aux deux places vacantes dans le sein du comité du Bulletin. M. Sueur Merlin, l'un des membres sortant, est élu de nouveau, et M. Corabœuf est nommé en remplacement de M. le chevalier Bonne, appelé aux fonctions de vice-président.

La commission centrale décide, à cette occasion, qu'un membre cesse de faire partie d'un comité quelconque, lorsqu'il est appelé à siéger au bureau, dont les membres font de droit partie de toutes les commissions.

Séance du 22 janvier 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

S. E. le ministre des affaires étrangères adresse à la Société un exemplaire des voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, par MM. Nodier, Taylor et Cailleux, ainsi que plusieurs livraisons des monumens de la France, par M. le comte de La-horde,

M. Morin écrit à la Société pour lui offrir son quatrième mémoire relatif à sa correspondance météorologique, et solliciter ses encouragemens pour le succès d'une entreprise qu'il croit utile aux progrès de la géographie et de la marine.

La commission centrale, après diverses observations, invite M. le baron de Férussac à lui faire un rapport verbal sur le mémoire de M. Morin.

Le même membre annonce à la Société l'envoi prochain de documens relatifs à la géographie de l'Afrique et des autres parties du monde; il a obtenu ces documens de la Société des missions de Bâle qui est très-disposée à seconder les efforts de la Société.

M. Bottin écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'Almanach du Commerce, pour l'année 1830.

M. Jomard annonce que M. le Prieur, naturaliste, est sur le point de se rendre à Cayenne. Ce voyageur sollicite les instructions de la Société; il est avantageusement connu par les belles col-

ections qu'il a faites au Sénégal et par sa reconnaissance du Oualo.

Le même membre communique un extrait de plusieurs numéros de la Gazette de Boulaq, contenant les premières délibérations du divan général ou assemblée des notables d'Égypte. Renvoi au comité du Bulletin.

M. le baron Coquebert Montbret dépose sur le bureau, pour les archives, la copie d'un fragment d'une carte, portant l'écusson du Dauphin de France, et qui paraît avoir été faite vers le commencement du XVI^e siècle. Le manuscrit de cette carte existe au Musée britannique.

M. le président adresse les remerciemens de la Société à M. de Montbret et le prie de vouloir bien rédiger une note qui sera renvoyée, ainsi que la carte, à la section de Publication et au comité du Bulletin.

M. de Montbret offre aussi à la Société, de la part de M. Grave, un précis statistique sur le canton de Nivilliers (Oise), et rend un compte favorable de deux ouvrages renvoyés à son examen; le premier a pour titre : *A memoir and supplementary memoir of a map of the eastern branch of the Indus*, by Alex. Burns, et le second : *Manuel des voyageurs qui visitent la vallée et les bains de Gastein*.

Renvoi des deux rapports au comité du Bulletin.

M. le baron de Férussac met sous les yeux de l'assemblée une collection de cartes géographiques qu'il a rapportées de son voyage en Allemagne, plusieurs sont remarquables par leur belle exécution d'après des procédés lithographiques.

M. Sueur Merlin communique; au nom de M. de Blossville, une note relative à l'hydrographie des îles Tonga. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Warden communique une note sur l'expédition américaine au pôle antarctique, des observations sur les variations de l'aiguille magnétique dans le golfe de Saint-Laurent; des renseignemens sur l'Ottawa ou grande Rivière, et une analyse du troisième rapport

des présidens et directeurs de la compagnie des chemins de fer de Baltimore à l'Ohio. Voyez page 34, 42, 44 et 45 du bulletin.

Renvoi de ces diverses communications au comité du Bulletin.

M. de la Pylaie, en offrant à la Société la première livraison de sa Flore de Terre-Neuve, lit une note sur l'objet de cette intéressante publication. Renvoi au comité du Bulletin.

L'auteur de la notice destinée à concourir au prix sur la Babylonie et la Chaldée envoie de nouvelles pièces à l'appui de son mémoire.

MM. le baron Coquebert de Montbret, Barbié du Bocage, Eyriès et de Larenaudière sont nommés commissaires.

La Commission centrale s'occupe du choix des candidats à présenter pour les places de correspondans étrangers.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 8 janvier 1820.

M. BÉCASSE, directeur de la compagnie des puits artésiens.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 8 janvier 1830.

Par la Société royale de Londres: *Transactions de cette Société*, deuxième partie de 1829, in-4°.

Par M. Tanner: *United States of America*, by H. S. Tanner, 1829. — *Memoir on the recent surveys, observations and internal improvements in the United States*, intended to accompany his new Map of the United States. Philadelphia 1829, in-8°.

Par M. Rifaud : *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins, ou Itinéraire à l'usage des voyageurs qui visitent ces contrées*. Un vol. in-8°, Paris 1830.

Par M. Fontanier : *Voyages en Orient entrepris par ordre du gouvernement français, de 1821 à 1829*. (Constantinople, Grèce, événemens politiques de 1827 à 1829.) Un vol. in-8°, Paris 1829.

Par M. de Blossville : *Compte rendu au Ministre de la Marine, par M. de Rossel, des opérations faites pendant la campagne de la Chevrette*. Une brochure in-8°.

Par M. Héricart de Thury : *Lettre à l'Académie des Sciences sur les puits, et plus particulièrement sur la nature du terrain ou la constitution physique du sol de la ville de Lyon*, Paris 1829.

Par M. Jobert : *De l'influence des missionnaires protestans sur la civilisation des peuples payens*. Une broch. in-8°, Paris 1830.

Par M. de Peysac : *Annales des Sciences de la Haouane*, par M. Ranon de la Sagra, trois cahiers.

Par les directeurs : Plusieurs numéros du *Globe*, de la *Gazette de l'Instruction publique* et du *Courrier de Smyrne*.

Séance du 22 janvier.

Par S. E. le ministre des affaires étrangères : *Voyages pittoresques et romantiques dans la Franche-Comté*, par MM. Nodier, Taylor et Cailleux. Un vol. in-fol. — *Monumens de la France*, par M. le comte de Laborde, 29^e et 30^e livraisons. — *Auteurs classiques latins*, par M. Lemaire, 8 vol. in-8°.

Par le Bureau des Longitudes : *Connaissance des temps pour l'année 1830*. — *Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1830*.

Par M. de la Pylaie : *Flore de Terre-Neuve et des Iles Saint-Pierre et Miquelon*. 1^{re} livraison in-fol. Paris 1830.

Par M. Bottin : *Almanach du Commerce*, pour l'année 1830.

Par M. Grave : *Précis statistique sur le Canton de Nivilliers (Oise)*. Extrait de l'Annuaire de 1830. Un vol in-8°.

Par M. Morin, *Correspondance pour l'avancement de la Météorologie* (4^e mémoire).

Par M. Jobert : *Mémoire sur le fait de la divisions des terrains en un grand nombre de couches de différentes natures*. Une brochure in-8°.

Par le Directeur : *Revue des deux mondes*, cahier de décembre.

Par l'Académie Royale des Sciences de Caen : *Mémoires de cette académie pour l'année 1827*. Un vol. in-8°.

Par la Société Asiatique : *Journal de cette Société*, cahiers d'octobre et novembre.

Par la Société de la morale chrétienne : *Journal de cette Société*, numéros 83 et 84.

Par la Société d'agriculture de l'Aube : *Mémoires de cette Société*, n° 32.

Par les Directeurs : Plusieurs numéros du *Globe* et de la *Gazette de l'Instruction publique*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Extrait d'une lettre du docteur Siebold, au Lieutenant gouverneur-général des Indes néerlandaises à Batavia (1), d'après la copie incluse dans la précédente au baron de Capellen.

Dezima, 15 février 1829.

Durant mon séjour à *Sedo*, l'astronome et bibliothécaire impérial *Fakahasi-Sakusaimon* me promet de me procurer une copie des

(1) Le Lieutenant-Gouverneur général à Batavia est chargé des soins de la régence dans les cas d'absence ou de maladie d'un Gouverneur-général.

cartes de l'empire du Japon, construites dans les dix dernières années par ordre de l'empereur, selon la méthode européenne; je les reçus à la fin de l'année 1826 et au printemps de 1827, accompagnées de quelques autres ouvrages intéressans concernant *Krafft*, *la Tartarie*, et l'Archipel de *Linkin*; en attendant, par le moyen d'interprètes, j'entretins une correspondance suivie avec cet ami des sciences européennes. Voici maintenant l'origine de la non réussite de tous mes efforts et de l'espoir déçu d'enrichir l'Europe de nouvelles connaissances sur le Japon.

Un démêlé personnel survenu entre l'astronome et un des dessinateurs chargé des copies des cartes qui devaient m'être remises, et une offense grave, reçue de l'astronome, porta ledit dessinateur à se venger de son chef, par l'accusation de livrer à un étranger des copies des cartes impériales, chose absolument défendue par les lois japonaises. Le gouvernement accueillit cette délation, dont les suites furent également fâcheuses pour l'astronome, pour tous ceux qui m'avaient été utiles dans cette occasion, ainsi que pour moi; l'astronome, ses serviteurs, les interprètes, plusieurs de mes élèves, et d'autres japonais, pour peu qu'ils aient été mêlés à cette affaire, furent emprisonnés, tandis que le gouvernement fit une enquête sévère à cet égard.

Le 19 décembre 1828, on me notifia que j'eusse à remettre au gouvernement les cartes géographiques obtenues, et comme j'hésitais à obtempérer à cet ordre, on procéda à une visite domiciliaire, qui cette fois eût des suites moins fâcheuses pour moi que pour ceux qui m'avaient été utiles à cette occasion.

Ayant été chargé par le gouvernement des Indes néerlandaises, en vertu d'un ordre en date du 19 avril 1825, n° 20, de faire toutes les recherches possibles sur la religion, la géographie, le gouvernement, etc., etc., de l'empire japonais, j'avais employé, durant un séjour de cinq années, ma fortune particulière à acquérir tous les objets nécessaires à cette connaissance, de sorte qu'avant ce malheureux événement, j'avais en ma possession une

collection complète de raretés japonaises qu'on évaluait à vingt mille florins, et qui était destinée au musée de S. M., espérant avoir l'honneur d'en faire moi-même l'hommage.

J'avais aussi acquis un grand nombre d'ouvrages de littérature et de sciences; durant quatre mois j'avais éludé les demandes du gouvernement japonais, et en tâchant de ne pas le mécontenter entièrement, j'avais trouvé moyen de conserver les parties les plus intéressantes de mes collections, espérant toujours les soustraire à sa vigilance inquisitoriale, lorsque le 20 janvier dernier, cet espoir fut entièrement déçu, le chef de la factorerie hollandaise ayant reçu la défense formelle de permettre mon départ avant l'issue des recherches commencées.

Le gouvernement japonais a mis tout en œuvre dès le commencement de cette affaire, pour tâcher de découvrir le but politique supposé dans l'acquisition des cartes géographiques, je reçus l'ordre de garder les arrêts chez moi, le 19 décembre dernier, tandis que les interprètes que j'avais employés, mes élèves, mon peintre, mes domestiques, et en un mot, tous ceux qui ont eu la moindre relation avec moi, ont subi un emprisonnement plus ou moins rigoureux.

Ainsi que mes collaborateurs, appelé à comparaître plusieurs fois devant le gouverneur et les juges-instructeurs de cette affaire, on me somma de désigner tous ceux qui avaient comploté avec moi, et ce fut avec d'autant plus de rigueur que l'on insistait à cet égard, que les papiers de ma correspondance avec l'astronome ayant été saisis, le gouvernement crut y découvrir nouvelle matière à ses soupçons à mon égard.

Comme la suite de cette affaire n'était pas seulement de nature à me faire perdre le fruit de mes travaux, mais menaçait encore la vie de plusieurs personnes, je pris la résolution d'avouer la vérité, concernant les cartes et autres collections, en protestant de mon seul but qui était d'étendre mes connaissances scientifiques, de recueillir tous les objets intéressans dans un musée, et de remettre tout ce qu'il me serait impossible de pouvoir conserver; j'espérais

ainsi écarter les soupçons , en gardant toujours quelques précieux documens dont on n'avait pas encore connaissance, et qui auraient compromis de nouveau d'autres personnes, non soupçonnées jusqu'ici.

J'éviterai soigneusement de faire paraître notre gouvernement intéressé dans ma mission scientifique, mais mon dessein est de faire sentir aux Japonais que mes recherches sur l'histoire naturelle, la médecine et les sciences physiques peuvent leur être aussi utiles qu'à nous.

Comme tout ce qui est arrivé n'était nullement à prévoir, je me flatte que Votre Excellence voudra approuver ma conduite, et faire savoir au chef de notre factorerie la manière la plus avantageuse de terminer cette malheureuse affaire, afin que ma mission ne soit pas totalement infructueuse aux sciences.

Extrait d'une lettre du docteur Siebold au baron de Capellen, ancien gouverneur général des Indes-Orientales.

Dezima, 48 février 1829.

Excellence,

Je m'étais proposé d'adresser à Votre Excellence cette année, à mon retour à Batavia, un ample détail de mes recherches scientifiques dans l'Archipel japonais, mais hélas! au moment de m'embarquer avec toutes les richesses géographiques acquises avec d'immenses difficultés, un accident malheureux vint détruire tout mon espoir de pouvoir en enrichir l'Europe.

Je ne puis mieux donner les détails de mon désastre, qu'en envoyant à Votre Excellence une copie de ma lettre adressée le 15 du courant (1) au gouvernement nederlandais à Batavia; dans cette missive, Votre Excellence pourra voir le résultat de tout ce qui m'est arrivé jusqu'ici.

Quelque fâcheuse que ma position soit encore, je puis cependant

(1) Voyez page 84.

donner à Votre Excellence une nouvelle qui m'en console en partie; elle consiste en ce que tous les objets recueillis pour l'histoire naturelle, emballés en 89 caisses, sont arrivés heureusement à bord du *vaisseau Cornelis Houtman*, capitaine de *Song*.

Par mon amour pour les progrès des sciences, Votre Excellence peut être assurée que je ferai tous les efforts possibles, afin que mon voyage en ces contrées ne soit pas entièrement infructueux, et ait au moins encore quelque résultat utile.

En cas que je succombe dans mon entreprise, je n'ai qu'un seul sujet d'inquiétude, c'est l'impossibilité de pouvoir être le soutien d'une mère avancée en âge; je prends donc la liberté de la recommander à la haute protection de Votre Excellence; délivré d'inquiétude à cet égard, j'attendrai avec fermeté la décision de mon sort.

Veuillez agréer, etc.

De l'utilité des ballons pour la Géographie.

Les *Annales maritimes et coloniales* pour l'année 1816 (11^e part., n. 77) renferment un article fort curieux sur l'usage des ballons captifs, par M. Parseval-Deschenes.

Le célèbre Franklin voulant répondre à ceux qui élevaient des doutes sur l'utilité de la machine aérostatique de Mongolfier, disait: *c'est l'enfant qui vient de naître.*

Faut-il qu'une si belle découverte, après avoir étonné le monde, n'ait d'autres résultats que de servir, par intervalle, à l'amusement de quelques grandes villes, et nous sera-t-il permis de rappeler l'attention publique sur l'utilité dont elle est susceptible. Nous allons exposer une idée très-simple, et du nombre de celles qui auraient dû, ce me semble, frapper d'abord par la haute importance et l'entière facilité de son application.

A la fin de son ouvrage sur les *navires des anciens*, M. Leroy, de l'ancienne académie, rappela l'usage d'un ballon retenu par un cordage, sur les vaisseaux dématés dans une tempête, afin d'inviter les secours des autres navires. En suspendant une lumière à ce

ballon , il peut être aperçu la nuit comme le jour , et il devient alors une espèce de phare , que M. Leroy appelle *phare de détresse*. Ces ballons peuvent être aussi employés à bord des navires , afin de les réunir lorsqu'ils sont dispersés par un gros temps ou dans une brume.

On reconnaît facilement l'importance des aérostats dans un voyage de découvertes ou de reconnaissance , lorsqu'on aborde dans une île ou sur un continent inconnu , dit M. P. , tel que celui de la Nouvelle-Hollande. On ose à peine envoyer quelques embarcations pour reconnaître une très-petite partie de ses contours , et quelques détachemens de l'équipage , pour en explorer intérieurement la lisière. Avec quelle facilité , quelle sûreté , et quels avantages seraient deux hommes s'élevant par un temps obscur , dans un ballon retenu avec des cordages. A l'aide d'une bonne *longue-vue* , ne peuvent-ils pas planer sur tout le pays et ce qui l'environne , découvrir un lac , apercevoir un passage , constater l'existence d'une montagne , d'un volcan , d'une forêt qui recèle peut-être une peuplade , ou même graphiquement un plan ébauché , mais suffisant pour déterminer la configuration de l'ensemble et le gisement de chaque point. Avons-nous déjà oublié que c'est par la connaissance prise d'en haut , par le moyen d'un ballon , du terrain qu'occupait l'ennemi , que la France gagna de nos jours une grande bataille ! Pourquoi refuser à la France ces mêmes moyens de conquêtes !... (1). L'élévation des plus hautes montagnes est-elle comparable à celle où l'on peut atteindre avec un ballon ! et le ballon n'est-il pas , par le fait des observations , une montagne que l'homme transporte à volonté.

(1) Dans un moment où l'on s'occupe sérieusement d'une expédition contre Alger , ce même moyen ne pourrait-il pas être aussi de quelque utilité , soit avant le débarquement , pour explorer sur cette côte difficile , les points les plus propres à l'abordage , le cours des torrens et des rivières , ainsi que la nature et la position exacte des nombreux ouvrages de fortifications qui défendent la ville et ses environs , soit encore après le débarquement pour reconnaître les accidens du terrain et la position ou la force des divers camps.

EUROPE.*Russie, Italie, France.***RUSSIE.**

486. Péterabourg, Moscou et les provinces, suite de l'Hermite en Russie, par M. Dupré de Saint-Maure. Trois vol. in-42, ornés de cartes et vignettes. Prix : 44 fr. 25 cent. pour Paris. — L'hermite en Russie forme aussi 3 vol. in-42. Prix : 44 fr. 25 c., à Paris, chez Pillet aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7.

Italie.

487. *Les Polonais en Italie*, tableau historique, chronologique et géographique des travaux des Polonais en Italie pour la régénération de leur patrie, par Léonard Chodzko, in-plano d'une feuille. Imp. de P. Renouard, à Paris; à Paris, chez Barbezat et chez Renouard. Une carte de l'Italie est au milieu du texte.

France.

488. *VOYAGE PITTORESQUE dans les Pyrénées françaises et les départements adjacens*, par Melling. XI^e livraison in-folio oblong de 6 feuilles, plus 6 planches. Imp. de F. Didot, à Paris. À Paris, chez l'auteur, rue de Condé, n° 5; chez Treuttel et Wurtz, Gabriel Dufour et Docagne, Arthus Bertrand, Bossange père. Prix : . . . 30 f. 00 c. Avant la lettre. 50 f. 00 c.

L'édition aura 25 feuilles in-8° et un atlas de 37 cartes ou figures.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Atlas du département du Puy-de-Dôme gravé au burin, par Lecocq, 48 pouces sur 24. À Paris, chez Lecocq, rue St.-Jacques, n° 74.

NOIROT, Agent de la Société.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 83. — MARS 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ANALYSE de l'ouvrage de M. René CAILLIÉ, intitulé : *Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné*, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous, et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. JOMARD, membre de l'Institut.

L'ouvrage de M. Caillié, dont la publication était attendue avec impatience, est composé de trois volumes in-8°, et d'un atlas contenant la carte itinéraire et une carte générale.

C'est en 1816 que M. Caillié se rendit au Sénégal sur la gabare *la Loire*; ce bâtiment, qui marchait de conserve avec *la Méduse*, s'étant heureusement écarté de la route que suivait cette frégate, arriva sans accident dans la rade de St-Louis. Quelques mois après, les Anglais remirent la colonie aux Français.

Le gouvernement anglais formait alors une expédition pour explorer l'intérieur de l'Afrique, sous la direction du major Peddi,

qui mourut en arrivant à Kakondy, sur le Rio-Nuñez, et fut remplacé par le capitaine Campbell. On sait l'issue malheureuse de cette expédition qui pénétra dans le Fouta-Dhialon, y fut retenue par l'ordre du souverain de ce pays, et acheta par une forte rançon la permission de retourner sur ses pas. Dans ce retour qui fut désastreux, le capitaine Campbell et plusieurs de ses officiers perdirent la vie.

Quelque temps après, on forma une nouvelle entreprise qui fut confiée au major Gray. Cette expédition, pour éviter le terrible Almamy (ou souverain) du Timbo, se dirigea par mer vers la Gambie, remonta cette rivière, et, ayant pris terre, traversa le Oulli, le Gabou, et arriva enfin dans le Bondou, pays habité par un peuple aussi fanatique, aussi méchant que celui du Fouta-Dhialon, et dont l'Almamy ne se montra pas moins malveillant pour les Anglais. Ce souverain exigea tant de marchandises, que le major Gray se trouva bientôt épuisé, et fut obligé d'envoyer un officier au Sénégal pour s'en procurer d'autres, espérant par ce moyen obtenir le passage : il confia cette mission à M. Adrien Partarrieu qui, vers la fin de 1818, se trouvait en mesure de rejoindre l'expédition, lorsque M. Caillié, brûlant du désir de participer à un voyage de découvertes, s'offrit pour l'accompagner sans appointemens et sans engagemens d'aucune espèce ; l'offre fut acceptée. La caravane de M. Partarrieu arriva dans le Bondou, où l'attendait le major Gray. C'est à Boulibané, résidence de l'Almamy, que l'expédition s'arrêta. Les Anglais ne pouvant obtenir le passage, furent bientôt forcés de rebrousser chemin, et ne parvinrent à gagner les rives du Sénégal, vers Bakel, qu'à travers des dangers de toute espèce. On était dans la saison des pluies : M. Caillié eut la fièvre qui prit un caractère alarmant ; il quitta l'expédition pour se rendre à St-Louis.

En 1824, M. Caillié demanda l'autorisation de voyager dans l'intérieur de l'Afrique avec l'appui et sous les auspices du gouvernement du roi. M. le baron Roger, alors gouverneur du Sénégal,

cédant aux instances de notre voyageur, lui accorda quelques marchandises pour aller vivre chez les Braknas, y apprendre la langue arabe et les pratiques du culte des Maures, afin de parvenir plus tard, en trompant leur jalouse défiance, à pénétrer plus facilement dans l'intérieur de l'Afrique.

Tel est en abrégé le précis qui sert d'introduction au journal du voyage de M. Caillié.

C'est au commencement du mois d'août 1824 que ce voyageur partit de St-Louis pour se rendre chez les Braknas, tribu puissante de Maures nomades, où il séjourna jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Revêtu du costume du pays, soumis à tous les usages et aux pratiques de l'islamisme, M. Caillié évita avec beaucoup d'adresse d'éveiller la défiance des Maures, si prompt à s'alarmer, et parvint à se procurer une foule de notions neuves et curieuses qu'il eut soin de consigner dans son journal. Nous allons en extraire ce qui nous semble propre à faire connaître la nation des Braknas.

Le pays des Braknas est situé à environ soixante lieues E. N.-E. de St-Louis; il a pour limites au S. le fleuve du Sénégal; à l'E. le pays des Douiches; au N.-E., celui des Kounts; au N. la tribu de Oulad-Lême, à laquelle s'est réunie une autre tribu voisine; elles forment à elles deux un corps de nation redouté à cause des brigandages qu'elles exercent; elles ne suivent pas la religion mahométane. La tribu des Labôs se trouve au N.-E., et à l'O. les Trarzas. Ce royaume est formé de plusieurs tribus qui ont chacune un chef particulier et indépendant. Hamet-Dou est reconnu roi par le gouvernement français; c'est à lui que l'on paie les coutumes pour favoriser la traite de la gomme.

Ces tribus se font souvent la guerre entre elles, et peuvent l'entreprendre sans le consentement du roi. La couronne n'est héréditaire qu'autant que le roi laisse en mourant un fils majeur; s'il meurt sans enfans, ou même s'il ne laisse que des fils mineurs, la couronne revient à son frère, qui la conserve jusqu'à sa mort;

alors, s'il y a eu des fils mineurs du roi précédent, l'aîné rentre dans ses droits et reprend la couronne de son père.

La population des Braknas n'est pas très-nombreuse; elle se divise en cinq classes : les hassanes (ou guerriers), les marabouts (ou prêtres), les zénagues, les laratines et les esclaves.

Les hassanes sont regardés comme les premiers du pays; ce sont eux qui font la guerre : leurs armées se composent d'eux et de leurs esclaves; les zénagues s'y joignent aussi par l'appât du pillage. La même cause y attire quelquefois le commun du peuple, c'est-à-dire les hassanes pauvres; mais ils y vont toujours volontairement, car les princes n'ont pas le droit de forcer les hommes libres à les suivre à la guerre.

Lorsqu'un chef de tribu est dur ou injuste envers ses sujets, ou même peu généreux, chacun est libre d'enlever ses troupeaux et d'aller se joindre à telle autre tribu qu'il lui plaît; aussi rien de moins régulier que la population d'une tribu; elle augmente ou diminue suivant le caractère et la générosité de son chef; celle du roi même n'est pas exempte de désertion.

Ce sont toujours les hassanes qui font des descentes chez les nègres pour les piller et faire des esclaves.

Les marabouts ou prêtres n'habitent pas ordinairement le même camp que les hassanes; ils ne sont pas armés et ne vont pas à la guerre. Le commerce des braknas est entre leurs mains : ce sont eux qui récoltent toute la gomme, sans payer aucun droit; lorsqu'ils l'ont livrée aux Européens, ils vont dans les pays éloignés vendre les fusils et autres marchandises qu'elle leur a produits.

Les zénagues, ou tributaires, sont les plus malheureux des Maures; ce sont les serfs des hassanes; ces derniers en ont tous plus ou moins. Ils exigent d'eux des contributions annuelles. Le tributaire paie exactement son maître; mais celui-ci, injuste et exigeant, demande toujours plus qu'il ne lui est dû, et fait endurer au malheureux les tourmens les plus atroces pour lui extorquer ce qu'il veut.

Quand un tributaire a trop à souffrir avec son maître, il peut s'en donner un autre. Il conduit ses troupeaux et tout ce qu'il possède chez celui auquel il veut se donner, et tâche de lui couper une oreille s'il le trouve endormi, ou de tuer son cheval : dès ce moment, il est le tributaire de ce nouveau maître, qui a sur lui d'immenses droits, tandis que son ancien maître perd tous les siens.

Mais si le fugitif est repris avant qu'il ait pu couper l'oreille ou tuer le cheval, il est fouetté, dépouillé de tout ce qu'il possède et chassé sans miséricorde. Alors il devient extrêmement malheureux ; rarement on lui accorde l'hospitalité ; sa vie n'est plus qu'une longue angoisse : souvent il succombe sous le poids de sa misère, sans qu'aucun de ses semblables daigne jeter sur lui un regard de pitié.

Les haddad (ouvriers en fer) sont de la classe des zénagues, et peut-être plus malheureux encore que ceux qui se livrent à la culture et au soin des troupeaux. Ils ne peuvent habiter de camp particulier, les hassanes les pilleraient ; ils sont obligés, pour se soustraire à leur rapacité, de se tenir dans les camps des marabouts, et de les faire dépositaires de ce qu'ils possèdent.

M. Caillié n'a rien pu découvrir sur l'origine de cette race, ni savoir comment elle avait été réduite à payer tribut à d'autres Maures ; lorsqu'il adressait des questions à ce sujet, on lui répondait que Dieu le voulait ainsi, que c'étaient des infidèles qui faisaient rarement le salam (la prière).

La quatrième classe de la population se compose des enfans nés d'un Maure et d'une esclave noire ; on les nomme laratines. Quoique esclaves par leur naissance, ils ne sont jamais vendus ; ils ont des camps particuliers, sont traités comme les zénagues et assujétis aux travaux. Les laratines fils de hassanes sont guerriers ; ceux qui sont fils de marabouts reçoivent de l'instruction et embrassent la profession de leur père. Fiers du privilège attaché à leur naissance, ils sont peu soumis à leurs maîtres ; ce n'est que par la force que

ceux-ci peuvent les contraindre à leur payer la rétribution qui leur est due.

Les esclaves forment la cinquième classe, et sont tous nègres. Ils sont chargés de tous les travaux du camp, du soin des troupeaux, de la culture des champs, etc., etc. En voyage, les esclaves portent sur leur tête ce qui ne peut être chargé sur les bœufs. Ils sont mal traités, mal nourris, et fouettés au moindre caprice du maître, sans même avoir commis la moindre faute.

La polygamie n'est pas en usage chez les Maures de cette partie de l'Afrique; leurs femmes ne souffriraient pas qu'ils eussent des concubines; le roi lui-même n'a qu'une femme comme ses sujets.

M. Caillié entre dans beaucoup d'autres détails sur le caractère, les mœurs, les usages et habitudes des Braknas, et sur leurs relations commerciales avec les Européens.

Nous ne devons pas omettre la remarque suivante de ce voyageur : « L'opinion généralement reçue que le désert abonde en » bêtes féroces n'est pas exacte; car non-seulement je n'en ai » point vu pendant mon séjour chez les Braknas, mais encore » je n'ai entendu parler d'aucun accident qui annonçât leur présence. J'ai remarqué depuis, pendant mon voyage à Tombouctou, » que ces animaux ne sont pas plus nombreux dans l'intérieur. » C'est dans les pays habités ou voisins des lacs et des rivières, » que se tiennent les lions et les léopards; c'est là qu'ils attaquent » les troupeaux, et quelquefois, mais très-rarement, les hommes. »

M. Caillié parvint à se concilier l'esprit des Maures, et à jouir parmi eux de quelque considération; il eut l'espoir de mettre à exécution le projet qu'il avait formé depuis long-temps de visiter toutes les parties intéressantes du désert, en voyageant comme marchand et comme pèlerin jusqu'à la Mécque, en passant par les villes de Walet et de Tombouctou; de parcourir l'immense étendue du désert en plusieurs sens, de recueillir toutes les notions qui pouvaient intéresser le commerce et la géographie, et de rentrer en Europe par l'Égypte.

Il se rendit à St-Louis pour réclamer de la part du gouvernement la modique somme de 6,000 fr., avec laquelle il se proposait d'acheter un troupeau et deux esclaves qu'il aurait emmenés chez les Braknas pour s'y établir quelque temps, afin d'achever de s'instruire; ayant des moyens d'existence analogues aux leurs, il aurait facilement obtenu des marabouts de les accompagner dans leurs excursions commerciales. M. le baron Roger était parti pour la France : son successeur n'accueillit pas la demande de notre voyageur. Après avoir éprouvé diverses contrariétés, M. Caillié quitta la colonie française, et se rendit à Sierra-Leone; il fut accueilli avec bonté par le gouverneur de cet établissement anglais, qui lui donna un emploi assez bien rétribué. Peu après, en 1826, ce gouverneur fut remplacé par sir Will Campbell, auquel M. Caillié s'adressa afin d'obtenir 6,000 fr. pour faire son grand voyage; il éprouva le même refus qu'on avait fait partout à la simplicité de son extérieur et à ce qu'on appelait l'extravagance de ses projets. Le gouverneur anglais donna pour prétexte qu'il ne fallait pas essayer d'arracher au major Laing la gloire d'arriver le premier à Temboctou.

M. Caillié avait eu connaissance du prix que la Société de géographie de Paris avait promis au premier Européen qui pénétrerait dans cette ville mystérieuse; il résolut avec ses seules ressources de tout tenter pour le remporter; possesseur de près de 2,000 fr. d'économies, il crut que ce trésor suffirait pour l'exécution de son entreprise. Il choisit Kakondy, village situé sur le Rio-Nuñez, à cinquante lieues au N. de Sierra-Leone, et où il n'y a pas d'établissements européens, pour le lieu de départ de son grand voyage.

Avant de se rendre à Kakondy, il convertit ses 2,000 francs, partie en argent, partie en marchandises consistant en diverses verroteries, poudre, papier, tabac, ambre, corail, mouchoirs de soie, couteaux, ciseaux, miroirs, clous de girofle, trois pièces de guinée bleue et un parapluie. Toutes ces marchandises ne formaient pas un grand volume; elles ne pesaient pas cent livres.

Quelques-uns de ses amis lui procurèrent divers médicamens.

« Muni de toutes ces choses utiles, dit notre voyageur, et de
 » deux boussoles de poche pour connaître la direction de ma
 » route, vêtu de mon costume arabe, dont les poches étaient rem-
 » plies de feuillets d'un koran que j'avais déchiré, je m'embarquai
 » à Sierra-Leone, le 22 mars 1827, pour le Rio-Nunez. » Ac-
 cueilli par un Français qui tenait une des principales factoreries de
 Kakondy, où descendaient chaque jour des caravanes de l'intérieur,
 M. Caillié y demeura une quinzaine de jours pendant lesquels il
 recueillit beaucoup d'observations sur les Landamas et les Nalous
 qui habitent les environs du Rio-Nunez, et sur les Bagos, petite
 nation près des îles situées à l'embouchure de cette rivière.

Le séjour à Kakondy fut pour M. Caillié de la plus grande im-
 portance, tant pour se mettre en rapport avec les caravanes qui
 venaient de l'intérieur, et se procurer d'utiles renseignemens sur les
 Maures et le caractère des peuples qu'il allait visiter, que pour mieux
 répandre et accréditer le bruit de son origine arabe supposée (1),
 de son attachement aux préceptes de l'islamisme, dont l'observa-
 tion rigoureuse pouvait seule lui offrir des chances de sécurité et
 de succès.

Avant de suivre notre courageux voyageur dans sa vaste et pé-
 nible entreprise, nous allons extraire de sa relation quelques no-
 tions propres à nous faire connaître les peuples qui habitent les
 environs du Rio-Nunez.

« Les Landamas et les Nalous sont entièrement idolâtres ou
 adorateurs de Fétiches. Les Foulahs du Fouta-Dhialon les ont
 soumis à leur domination.

(1) M. Caillié disait avoir pris naissance en Égypte, de parens arabes; qu'il
 avait été enlevé en France, dès son plus jeune âge, par des Français faisant
 partie de l'armée qui était allée en Égypte; conduit au Sénégal pour y faire
 les affaires commerciales de son maître, celui-ci, satisfait de ses services,
 l'avait affranchi: que, devenu libre, il avait repris la religion musulmane, et
 qu'il désirait retourner en Égypte pour y retrouver sa famille.

» La souveraineté reste toujours dans la même famille ; mais jamais le fils ne succède à son père ; on choisit de préférence un fils de la sœur du roi ; on croit par ce moyen être plus certain que la royauté appartiendra au même sang ; cette précaution est due au peu de confiance que l'on a dans la vertu des femmes de ce pays.

» Il existe chez les peuples des bords du Rio-Nunez une société secrète dont le chef est magistrat, et que l'on nomme le Simo. Il dicte des lois ; elles sont mises à exécution par ses ordres.

» Cet homme se tient dans les bois , et reste toujours inconnu à ceux qui sont étrangers à ses mystères. Il a pour acolytes des jeunes gens qui ne sont qu'en partie initiés dans ses secrets.

» A plusieurs époques de l'année , on admet de nouveaux initiés : ce sont des garçons de douze à quatorze ans ; ils restent avec le Simo pendant sept à huit années.

» La polygamie est en usage chez les Landamas et les Nalous qui habitent pour ainsi dire le même pays.

» Ces peuples font peu de commerce ; ils ne vendent que du sel qu'ils vont acheter chez les Bagos. Du reste , ils sont paresseux , et par suite nullement industriels. La majeure partie ne s'occupe qu'à défricher un champ pour y semer du riz et planter de la cassave , sans se donner la peine de remuer la terre qui deviendrait plus productive si elle était labourée ; ils élèvent quelques volailles , des moutons et des chèvres. Ils ont peu de bœufs et encore moins de chevaux.

» Les Bagos sont idolâtres ; ils ont jusqu'à ce jour conservé leur indépendance. Ces nègres habitent , près de l'embouchure de la rivière , un pays plat qui leur fournit en abondance de gras pâturages pour nourrir leurs nombreux bestiaux , et un sol fertile qu'ils travaillent avec soin ; leur principale récolte est le riz.

» Ces peuples ont des mœurs bien différentes de celles des Landamas leurs voisins. Ils sont plus industriels , et vendent avec avantage aux Européens qui commercent avec Kakondy tout le sel qu'ils exploitent.

» Les Bagos n'ont pas de roi ; chaque village est gouverné par le plus ancien des vieillards ; c'est lui qui règle les différends qu'ils aient, comme les Landamas, un Simo ; cependant celui-ci, dans les cas graves, remplit les fonctions de magistrat.

Le 19 avril 1827, M. Caillié partit de Kakondy pour entreprendre son grand voyage ; il était accompagné d'un guide et d'un Foulah qui portait son modeste bagage, et suivait une petite caravane de marchands mandingues qui se rendait dans le Kankan, pays éloigné de 150 lieues environ à l'E. du point de départ. La relation de M. Caillié renferme, sur les circonstances de son voyage, des détails souvent minutieux mais qu'on lit avec intérêt. Dans ce premier article de notre analyse nous suivrons ce courageux voyageur jusqu'à Timé (à 200 lieues environ de Kakondy), en ne puisant dans son journal que les notions principales qui peuvent nous faire connaître les peuples qu'il a visités.

Dans sa relation M. Caillié tient note de la direction de sa route et des distances parcourues (1) ; il décrit l'aspect du pays, la nature et les productions du sol. Il parle des mœurs, des usages, des coutumes et de la nourriture des peuples ; de leurs pratiques religieuses et de leurs superstitions ; du commerce et de la navigation ; de l'industrie, de l'agriculture et des habitations ; de leurs habitudes guerrières ou paisibles ; en un mot de l'état de la société chez ces peuples encore à demi barbares.

Dix jours après son départ de Kakondy M. Caillié arriva dans l'Imanké, pays hérissé de hautes montagnes et habité par des Foulahs pasteurs ; il possède de beaux troupeaux qui font leurs principales richesses et servent à leur nourriture. Ces Foulahs ont le teint couleur marron un peu clair ; leur figure est belle ; il ont le front un peu élevé, le nez aquilin et les lèvres minces, la forme

(1) Un très-grand nombre d'orientations et de distances sont omises dans la relation pour ne pas interrompre la description des lieux ; elles sont mises en forme de tableau à la fin du tome III.

de la tête ovale; sa seule ressemblance qu'ils aient avec les Mandingues sont les cheveux crépus.

Ces peuples sont très-doux et obligeans envers les étrangers qui traversent continuellement leurs pays montagneux.

Le dix-neuvième jour de marche, M. Caillié arrive au bord du Bâ-Fing, nommé rivière noire, parce qu'il coule sur un lit composé d'énormes roches de granit noir; c'est le principal affluent du Sénégal. Notre voyageur le traverse à gué non loin de sa source et en un point où sa largeur pouvait avoir une centaine de pas.

Le lendemain il passe à Dimoyara premier village du Fouta-Dhialon, qui peut contenir sept à huit cents habitans; il est situé au pied d'une chaîne de montagnes peu élevées qui s'étend dans la direction du N. au S. S.-E. Dans la même journée il arrive à Cambaya, village de son guide, et s'y repose pendant dix-neuf jours.

Voici le tableau qu'il nous offre des habitans du Fouta.

« Les Foulahs du Fouta sont en général grands et bien faits; leur contenance est noble et fière; leur teint marron clair est un peu plus foncé que celui des Foulahs nomades; ils ont les cheveux crépus comme les nègres, le front un peu élevé, les yeux grands, le nez aquilin et les lèvres minces, la figure un peu allongée; en un mot leurs traits se rapprochent de ceux des Européens.

« Ils sont tous mahométans et très-fanatiques; ils ont en horreur les chrétiens, et sont persuadés qu'ils veulent s'emparer des mines d'or situées à l'E. du Fouta; c'est pourquoi ils mettent tant de précaution à leur fermer cette route.

« Les Foulahs sont belliqueux et animés de l'amour de la patrie.

« Ils cultivent dans leurs montagnes beaucoup de riz, du gros maïs et du petit mil. Le principal commerce du pays consiste en sel et en étoffes. »

A cinq jours au S. ~~174~~ S.-O. de Cambaya, on trouve le royaume de Camraco, où, suivant le rapport de plusieurs

Mandingues voyageurs, le Dhioliba prend sa source. A cinq jours au S. S.-E. sont les premiers villages du Sangaran.

Le Sangaran et le Couranco sont de grands pays comme le Fouta ; les habitans sont idolâtres.

Le 30 mai, M. Caillié part de Cambaya, arrive le 10 juin à Bacocouda, village de cinq à six cents habitans, et le 11 à Cousoura, village du pays d'Armana, situé sur la rive gauche du Dhioliba, et peuplé d'environ quatre à cinq cents habitans ; c'est le chef-lieu de cinq petits villages situés sur les rives du Dhioliba. Ce fleuve, dont le cours en ce point vient du S.-O., et coule lentement à l'Est N.-E., pouvait avoir dans cette saison huit à neuf pieds de profondeur, et une vitesse de deux milles et demi à trois milles à l'heure.

Les habitans de Cousoura sont Dhialonkès, la plupart idolâtres ; ils ne voyagent pas et vivent paisiblement en cultivant leurs petits champs que fertilisent les débordemens du fleuve.

Le 13 juin, M. Caillié traverse le Dhioliba à Cousoura : quatre jours après, il arrive à la ville, chef-lieu de Kankan, et y demeure jusqu'au 16 juillet. Pendant son séjour, il fut l'objet de la curiosité et de soupçons élevés sur son origine (supposée arabe), soupçons qu'il parvint à dissiper avec une prudence et une sagacité qui, pendant son voyage, sut toujours lui suggérer des moyens pour chaque obstacle nouveau.

« Kankan, chef-lieu d'un canton du même nom, est une petite
» ville située à deux portées de fusil de la rive gauche du Milo, jo-
» lie rivière qui vient du S. et arrose le pays de Kissi où elle prend
» sa source et se perd dans le Dhioliba, à deux ou trois jours de
» Kankan ; elle est large, profonde et susceptible de porter des
» embarcations tirant de six à sept pieds d'eau ; dans les mois
» d'août et de septembre, elle déborde et fertilise les terrains qui
» l'entourent.

» Cette ville, située dans une plaine très-fertile, ne contient
» pas plus de 6000 habitans. On voit dans les environs et dans

» toutes les directions, de jolis petits villages où logent les esclaves ;
 » ces habitations embellissent la campagne et sont entourées des
 » plus belles cultures ; l'igname, le maïs, le riz, le foigné, l'oignon,
 » la pistache, le Gombo, y viennent en abondance. »

Les habitants de Kankan sont tous mahométans et portent une haine mortelle aux païens ou infidèles. Ils sont gouvernés par un chef nommé Dougou-Tigui ; mais ce chef ne décide jamais rien sans assembler le conseil des vieillards.

Il y a à Kankan, trois fois la semaine, un marché qui est fourni de toutes sortes de marchandises et des choses les plus utiles à la vie.

Les Mandingues sont tous marchands et voyagent beaucoup ; ils vont à pied à Sierra-Leone, à Kakondi, à la Gambie, au Sénégal, et même à Djenné. Le voisinage de Bouré les rend très-riches ; ils tirent de ce pays beaucoup d'or.

Ils sont, dans leurs ménages, de la plus grande propreté, et toujours vêtus de linge très-blanc.

Le Kankan fait beaucoup de commerce avec ses voisins.

M. Caillié expose toutes les notions qu'il s'est procurées sur les pays de Sangorou et de Kissi, situés au sud du Kankan : sur le Toron au S. S.-E., pays habité par des nègres idolâtres ; sur le Ouassoulo, à l'Est, joli pays habité par des Foulahs ; sur le Bouré au N. $\frac{1}{4}$ N.-E., pays situé sur la rive droite du Tankino, et riche en mines d'or très-abondantes.

« Quoique le sol de Bouré soit très-fertile, il n'y a aucune espèce de cultures ; les habitants achètent tout de leurs voisins ; mil, riz, pistaches, piment, etc., etc. »

Le Bouré est habité par des Dhialonkès, en partie idolâtres et soumis à un chef absolu.

Le 16 juillet, M. Caillié partit de Kankan, se dirigeant à l'Est vers le Ouassoulo, et cinq jours après il atteignit Sigala, petit village où réside le chef du pays ; le lendemain, il arriva à Fila-Dougou, dernier hameau du Ouassoulo du côté de l'Est.

« Le Ouassoulo est un pays habité par des Foulahs idolâtres,

» pasteurs et cultivateurs : ils élèvent de nombreux troupeaux de
 » bœufs, quelques moutons et des cabris. Ils ont des chevaux d'une
 » petite race; ils élèvent aussi quelques volailles auxquelles ils met-
 » tent beaucoup de valeur.

» Ce pays est généralement découvert, entrecoupé de quelques
 » petits coteaux; le sol, d'une grande fertilité, produit en abon-
 » dance tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme sobre.

» Les habitans sont doux, humains et très-hospitaliers; ils font
 » peu de commerce et ne voyagent pas, car leur idolâtrie les expo-
 » serait au plus affreux esclavage. »

Le 27 juillet, M. Caillié arriva à Sambatikila, où réside l'Al-
 mamy. Ce lieu, beaucoup plus grand que Kankan, n'est pas aussi
 peuplé; il est indépendant et habité par des Mandingues musul-
 mans.

Le sol est très-fertile et cependant peu employé. Les habitans
 se bornent entièrement au commerce qui n'est pas très-actif; aussi
 sont-ils pauvres et ont peu d'esclaves; leur récolte ne suffit pas
 toujours à leurs besoins d'une année à l'autre; ils sont obligés
 d'acheter du riz des Bambaras.

Le 2 août, notre voyageur quitta Sambatikila, et le jour sui-
 vant, il fit son entrée à Timé, joli petit village, habité par des
 Mandingues mahométans.

C.

(La suite au prochain numéro.)

Rapport à la Société Géographique, sur un ouvrage allemand, intitulé
MANUEL à l'usage des voyageurs qui visitent la vallée et les bains de
Gastein, Vienne, 1827; un volume in-12 de 560 pages.

Au nord de la chaîne granitique des Alpes qui sépare la Ca-
 rinthie du pays de Salzbourg, naissent trois vallées parallèles en-
 tre elles, qui portent leur cours à la Saltza. Ce sont à partir de l'est
 celles de Axl de Gastein et de Rauris. Celle du milieu, qui est la plus

belle et la mieux cultivée, se distingue en outre par des sources d'eaux thermales qui attirent un assez grand nombre de personnes, moins encore pour leur efficacité que pour l'aspect des montagnes dans lesquelles elles sont situées, et qui ne le cèdent en rien à ce que la Suisse offre de plus sublime en ce genre. Ceux qui n'y viennent pas chercher la santé, sont attirés par les beautés pittoresques du pays, et par l'ample moisson qu'il offre aux naturalistes. Aussi cette contrée a-t-elle été souvent décrite. Outre ce que nous lisons à ce sujet dans les voyages de *Hacquet*, et dans ceux du docteur *Schultes*, la vallée de Gastein a été le sujet de plusieurs ouvrages spéciaux, du nombre desquels est celui dont la Société de géographie nous a chargé de lui rendre compte. L'auteur, qui ne se désigne que par le prénom d'*Émile*, ne s'est pas borné à reproduire ce qui avait été dit par ses devanciers : on lui doit la description de plus de 80 routes qui peuvent conduire les voyageurs dans cette contrée reculée, suivant leur point de départ, avec plus ou moins de difficultés il est vrai, mais aussi avec différens degrés d'intérêt. Cette partie de l'ouvrage ne peut manquer d'être fort utile aux curieux qui habitent l'Allemagne méridionale; il ne sera pas moins intéressant pour nous de jeter un regard sur la constitution physique de ce petit pays et sur la manière d'être de ses habitans. Nous allons en donner à la Société une idée rapide.

Les personnes qui arrivent à Gastein par le sud, en venant de *Klagenfurth* ou de *Villach*, ont à franchir d'après montagnes, et même des glaciers, s'ils ne veulent faire un détour très-considérable. L'accès de la vallée est plus facile par le nord; on y entre dans cette direction par un défilé du genre le plus imposant, par lequel la petite rivière torrentueuse qui arrose la vallée se précipite dans la *Saltza*, en franchissant une haute cascade; on parcourt ensuite la vallée qui est encaissée entre des montagnes très-hautes, dont quelques-unes sont couvertes de glaces éternelles; on arrive d'abord au bourg de *Hof-Gastein*, autrefois entrepôt d'un commerce considérable, et habité alors par des négocians riches et célèbres, mais

dépeuplé dans la suite, ainsi que toute la vallée, par les vexations du gouvernement d'alors, et par les persécutions religieuses dont le pays de Saltzbouurg a été le théâtre ; ce lieu n'a conservé de son ancienne splendeur que des souvenirs, des ruines, et environ cent trente maisons de bois. En remontant plus loin dans la vallée, et en approchant des montagnes qui la ferment du côté de la Carinthie, on trouve le village ou hameau des bains, d'environ quinze pauvres habitations, et près de là les sources thermales qui forment ce que l'on appelle les bains sauvages (*Wildbad*) de Gastein. La température de ces eaux ne dépasse pas 38° du thermomètre de Réaumur. Elles se montrent sur le flanc d'une montagne fort élevée, et sortent du *gneis* qui est la roche dominante dans toute la vallée. Quelque jour sans doute le gouvernement autrichien, à qui le pays appartient depuis que l'archevêché de Saltzbouurg a cessé d'être un état souverain, ne manquera pas de procurer aux personnes que ce lieu attire, les commodités qui y manquent entièrement ; mais ce qu'il ne pourra changer, c'est le climat, qui est froid à cause de l'élévation du lieu où les eaux sont situées, et humide, à raison des exhalaisons de ces mêmes eaux, et surtout d'une cascade de 270 pieds de haut, qui en est voisine, et enfin tellement contraire à la santé des habitans, que plusieurs d'entre eux sont affectés de crétinisme.

On doit à l'auteur un petit vocabulaire du dialecte allemand que parlent les Gasteinai. Ce dialecte est au fond celui de l'Autriche, mais avec quelques expressions qui lui sont propres, et que l'auteur a recueillies.

Il a eu soin d'indiquer aussi ce que le pays offre de plus intéressant pour les minéralogistes et les botanistes. En général, son petit volume se laisse lire avec assez de plaisir.

Nous avons regretté seulement qu'il n'y ait pas joint une petite carte, qui aurait ajouté beaucoup à la clarté de ses descriptions topographiques. Il aurait dû également faire figurer le costume des habitans, plutôt que de prendre la peine assez ingrate d'en détailler

les différentes parties. Enfin, à la vue qu'il a donnée de la cataracte de *Willbad*, et qui est assez jolie, il aurait pu joindre quelques autres paysages, représentant les principaux aspects de la vallée, les habitations des campagnards, la forme des églises, etc. Les auteurs qui écrivent des ouvrages du genre de celui-ci ne sauraient trop se pénétrer de cette vérité, que la plume ne supplée que très-imparfaitement à ce qu'il n'appartient qu'au crayon de faire connaître.

Four years in southern Africa. Quatre ans dans l'Afrique méridionale, par M. Cowper-Rose, in-8° de 308 pag., Colburn et Bentley, 1829.

M. Rose ne se présente pas à ses lecteurs comme un autre Mungo-Parck, ni comme un second Clapperton; il s'est contenté de décrire les scènes dont il a eu l'occasion d'être témoin durant de courtes excursions dans la Cafrerie, en jetant un coup-d'œil rapide sur les vastes plaines et les montagnes de cette région, s'entretenant avec ses grossiers habitans, et retournant ensuite à la ville du Cap (cap-Towin), où la population offre tant de mélanges et un tableau si animé.

Avant de passer aux scènes que M. Rose a décrites relativement à l'intérieur du pays, arrêtons-nous un moment, et disons un mot de l'idée qu'il a donnée de la ville du Cap. D'après son récit, les anciens *Africanders*, ou les Hollandais nés au Cap, conservent encore leur aversion pour les nouveaux possesseurs de leur ancien domaine, tandis que leurs descendans s'étudient à copier les mœurs et la tournure des Anglais.

Nous citerons quelques particularités de la description que M. Rose fait de la capitale de l'Afrique méridionale. Tous les dimanches, dit-il, les Anglais et les Hollandais, les Indiens, les femmes esclaves remarquables par leurs agrémens, l'Européen oisif, et le Malay, avec son chapeau élevé et de forme conique, entouré

d'un mouchoir bleu ou cramois en forme de turban et un ceinturon rouge, ses bras nus et nerveux, sa belle taille élevée et ses yeux étincelans, toute cette multitude qui offre tant de bigarures, se réunit dans les jardins du gouvernement; là on se promène le long des allées ombragées par les longues branches du chêne africain, à travers lesquelles les rayons du soleil se font jour, et jettent un éclat momentané sur les vêtemens des promeneurs.

Suivons M. Rose hors de la ville du Cap; là nous avons sous les yeux des scènes qui sont plus propres à intéresser le lecteur. Dans l'espace de plusieurs milles, le pays offrait un désert aride, et la chaleur était telle, que les pierres mêmes semblaient être brûlées. Une chaîne de montagnes dont les vallées sont habitées par plusieurs fermiers hollandais termine cette plaine de sable, et à cinquante milles environ de la ville du Cap, près de *Fransche-Hoek*, établissement de réfugiés français, est le ravin de *Fransche-Hoek-Kloof*, que notre auteur décrit de la manière suivante :

« Près de la vallée est un ravin appelé le Franches-Hoek-
 » Kloof (1), une des passes à travers la montagne, qu'il faut fran-
 » chir quelque part afin de pénétrer dans l'intérieur de la colonie.
 » Cette route a près de sept milles de longueur; elle va en montant
 » depuis la gorge qui s'ouvre dans la vallée, par degré, jusqu'au
 » sommet, et descend de l'autre côté de la même manière; dans
 » les deux cas, elle circule au pied d'une des montagnes escar-
 » pées qui bornent le ravin. Cette route est elle-même bien
 » digne d'être examinée, à cause de la difficulté de son exécution
 » et de l'immense travail qu'elle a exigé. Plusieurs parties en sont
 » taillées dans le roc même; au-dessus s'élève de grandes hau-
 » teurs, tandis qu'un mur en forme de parapet sépare seulement

(1) *Kloof*, dans les environs du cap, désigne en général une passe au milieu des hauteurs et des montagnes; en Albanie, c'est un creux profond et boisé où les animaux sauvages cherchent une retraite.

» les voyageurs d'un précipice, au fond duquel un ruisseau ser-
 » pente et parcourt ce défilé. Ce courant est à une profondeur
 » telle, que son mugissement, lorsque les torrens s'y précipitent
 » des bords escarpés du ravin, et vont grossir son cours d'eau
 » bourbeuse, ne saurait être entendu. »

On trouve de l'intérêt dans le récit que fait M. Rose du commerce des fermiers et des Africains indigènes. Les chariots qui viennent des parties éloignées de l'intérieur du pays sont chargés de provisions, de peaux de lions, de tigres, de léopards, de loups, de lynx rouges et d'autres animaux, ainsi que de cornes de buffles, de plumes d'autruches, et de tapis faits avec des peaux. Ceux qui arrivent des frontières contiennent des dents d'éléphants et d'hippopotames ; des colliers faits de dents des loups et de mâchoires de tigres ; des morceaux de bois précieux ou d'argile, des bracelets de cuivre, des ornemens en ivoire, et des bonnets de femme de couleur bleue, etc. Cependant une partie de ces marchandises est d'une nature toute différente : des javelots ébarbés en fer, travaillés avec un art tout particulier, propre à faire les blessures les plus mortelles ; des haches de guerre garnies de manches en corne de rhinocéros ; des arcs et des flèches de Bushmens. Cette arme, insignifiante en apparence, est des plus dangereuse. L'arc a environ deux pieds six pouces de longueur, et la flèche dix-huit pouces à peu près : celle-ci est faite d'un roseau mince, dans lequel est inséré un petit os aigu, mais fixé si légèrement, qu'il est facile de l'en détacher ; cet os est ébarbé par un crochet en fer placé sur un côté et que l'on croit empoisonné, et de nature à donner une mort certaine.

Dans une des excursions que fit M. Rose, il passa les rivières dites Great Fish river (Grande rivière du Poisson), Keiskamma, Chiloumni, Buffalo, Wamagua, Acoon, Goonovi, Gualaka et Kei. Toutes ces rivières coulent jusqu'à la mer, excepté le Kei. Les bords de ces courans sont tous escarpés sans être élevés, et sont ombragés par l'épais et sombre feuillage du figuier sauvage et

du prunier , entremêlés de saules , d'assegais , de bois-de-fer , de caffeyers cafres , et d'une multitude de grands roseaux fleuris et d'un port élégant. Des arbustes en fleur couvrent les hauteurs qui s'élèvent dans le voisinage de ces rivières ; au-delà sont des plaines abondantes en pâturages.

La Cafrerie est dépourvue d'animaux pour la chasse ; M. Rose pense qu'ils ont été détruits ou expulsés du pays par les indigènes. Les seuls quadrupèdes qu'il vit furent des troupeaux de bétail ; mais l'absence des objets que les chasseurs auraient été bien aises de découvrir fut compensée par la variété et l'agrément des sites qu'ils parcoururent.

La troupe était composée d'un Landrost qui dirigeait l'expédition ; de trois jeunes gens , fils de colons , pleins d'activité et habiles tireurs ; de deux soldats hottentots , de conducteurs , de domestiques , de serviteurs cafres et d'interprètes ; il faut ajouter seize chevaux de selle , un chariot contenant une tente et tout ce qui pouvait contribuer à la commodité ou à l'agrément des voyageurs ; seize bœufs pour traîner ce chariot , et un troupeau de moutons.

Pendant la chaleur du jour , la caravane faisait ordinairement halte durant une heure , et au coucher du soleil , si on était assez heureux pour atteindre une rivière , on plantait la tente , on allumait les feux , et on s'établissait pour la nuit. M. Rose fait une description des plus agréables des lieux dans lesquels ils établirent leur bivouac. Une de ces haltes eut lieu dans une vallée couverte de verdure , le long d'une rivière , et si bien environnée de roseaux épais , qu'elle semblait avoir été formée exprès pour le repos des voyageurs. Tandis que ces derniers étaient occupés à faire les préparatifs pour leur repas , un chariot de missionnaires passa , et on leur dit que le lieu qu'ils avaient choisi était infesté par des hippopotames. Mais les gens de la caravane passèrent la nuit sans être inquiétés , et le lendemain de bonne heure ils traversèrent la rivière pour venir à Wesleyville , le premier des établissemens des missionnaires en Cafrerie.

M. Rose visita l'école attachée à la station des missionnaires dans laquelle plusieurs enfans indigènes apprenaient à lire le hollandais et leur langue maternelle. Il dîna aussi chez le missionnaire, où il rencontra trois autres de ses camarades, et il trouva tout parfaitement en ordre. Le lendemain le voyageur assista au service divin, et ce ne fut pas sans un grand intérêt qu'il entendit les indigènes chanter des cantiques sur les airs sauvages de la contrée. Les prières étaient récitées partie en hollandais et partie en cafre, langue dans laquelle elles avaient été traduites du hollandais, par un indigène qui faisait les fonctions de clerc. M. Rose parle d'une manière très-favorable des missionnaires, et observe que, s'ils ont fait peu de progrès dans la propagation du christianisme, ils en ont fait beaucoup pour adoucir ou détruire les superstitions les plus barbares auxquelles les Cafres sont adonnés.

D'après M. Rose la chasse aux éléphants est le goût dominant de tout Africain en voyage. Notre auteur entre dans les détails les plus circonstanciés d'une de ces chasses à laquelle il assista et où il courut des dangers sur les bords du (Great Fish river), la grande rivière au poisson. La contrée que les chasseurs parcoururent est sauvage, solitaire et couverte d'épais buissons. Elle n'est habitée que par des animaux sauvages et des éléphants. Les seuls routes ou plutôt les seuls sentiers que l'on rencontre sont, dit-on, l'ouvrage de ces gigantesques quadrupèdes.

Le journaliste anglais, en terminant cet article sur l'ouvrage de M. Rose, se plaît à faire l'éloge du style de ce voyageur et des faits intéressans dont se compose sa relation.

(*Monthly review for february 1830.*)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 5 février 1830.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein transmet à la Société deux lettres adressées par M. le docteur Siébold à M. le baron de Capellen, et au lieutenant gouverneur général des Indes néerlandaises à Batavia : dans ces lettres, M. Siébold donne des détails sur les résultats fâcheux de son voyage au Japon, et sur les causes de sa captivité.

Le même membre signale de nouveau à l'attention de la Société les travaux manuscrits sur le Japon de feu M. Titsingh, et adresse, en attendant la publication de sa carte des colonies néerlandaises, un tableau comparatif des positions géographiques de la partie occidentale du golfe de Boni, où il a comparé les points relevés par les Hollandais en 1825, avec ceux qui ont été indiqués jusqu'à présent sur les cartes.

Remerciemens et renvoi de ces documens au comité du bulletin.

M. Morin adresse, au nom de M. Blumhart, inspecteur des missions évangéliques de Bâle, une collection de cartes géographiques des diverses parties du monde explorées par les missionnaires de cette Société, ainsi que plusieurs numéros d'une feuille périodique, et le quatorzième rapport sur les travaux annuels de la mission : il propose aussi l'échange d'un recueil publié par M. Blumhart, avec le bulletin et les mémoires de la Société.

La commission centrale accueille cette proposition, renvoie au comité du bulletin les diverses communications faites par M. Blum-

hart, et invite la Section de correspondance à ouvrir des relations avec la Société de Bâle.

M. le lieutenant-colonel Tod écrit à la Société pour lui offrir la première partie d'un ouvrage sur *la géographie du Rajast'han ou Rajpootana*.

M. Jomard annonce le prochain départ de M. Botta pour l'Arabie et l'Égypte, et prie la Section de correspondance de lui adresser une série de questions.

M. Sueur-Méflin annonce que M. Michaud, de l'Académie française, est chargé par le gouvernement d'une mission dans la Palestine, qui a pour but de rechercher l'itinéraire des croisés, et de reconnaître les lieux où se sont passés les événemens mémorables de l'époque des croisades. M. Michaud doit être accompagné de plusieurs ingénieurs-géographes et dessinateurs.

M. Warden demande que plusieurs savans américains, MM. Bowditch, Morse, Long, Darby, Beck et Heating, soient portés sur la liste des candidats pour les places vacantes de correspondans étrangers.

La Commission centrale nomme une commission spéciale, composée de MM. Bottin, Eyriès et Warden, pour examiner les titres des candidats proposés pour les places de correspondans étrangers, et s'assurer si quelqu'un des correspondans actuels n'a pas cessé, depuis deux années, d'adresser des communications à la Société.

M. le président rappelle, qu'aux termes du règlement, la demande du titre de correspondant doit être faite par écrit et accompagnée de carte, ouvrage ou mémoire relatif à la géographie.

MM. le capitaine d'Urville et Bottin rendent compte, le premier, de l'ouvrage de M. Coulier, intitulé : *Guide des marins pendant la navigation nocturne*; et le second, de la *carte industrielle du département du Nord*, par M. Jodot. Renvoi de ces rapports au comité du bulletin.

Séance du 19 février 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bruguère adresse les épreuves des dernières feuilles de l'Orographie de l'Europe.

M. Denaix écrit à la Société pour lui offrir quatre nouvelles cartes de son Atlas physique, politique et historique de l'Europe. Remerciements.

M. de Lewchine écrit d'Odessa pour offrir une collection du journal publié dans cette ville, ainsi qu'une notice de M. le comte de Serristori, sur les possessions russes au-delà du Caucase. Remerciements et renvoi de la notice à M. Eyriès, pour en rendre compte.

M. Warden offre, au nom de M. Shinner, de Baltimore, le troisième rapport des président et directeurs aux actionnaires de la compagnie des chemins de fer de Baltimore à l'Ohio.

M. Barbié du Bocage offre au nom de M. Rousseau, consul général de France à Tripoli, un manuscrit arabe, contenant l'histoire cette ville, et portant la date de 1244 de l'hégire. D'après le désir du donateur, la commission charge M. Théologue d'examiner si ce manuscrit est de nature à entrer dans le recueil des mémoires de la Société.

Le même membre ajoute que M. Rousseau est sur le point de terminer la deuxième partie de son tableau des tribus arabes, et qu'il se propose de l'adresser à la Société, qui possède déjà la première partie, pour être insérée, s'il y a lieu, dans le recueil des mémoires.

M. Rousseau offre aussi à la Société une caisse renfermant divers objets, tels que arc, flèches, carquois, sac en cuir, etc., apportés de l'intérieur de l'Afrique.

M. le baron Roger fait remarquer que ces objets, annoncés provenir de Temboctou par la voie de Tripoli, sont semblables à ceux de même nature qu'on apporte de l'intérieur de l'Afrique sur

la côte occidentale, notamment dans la Sénégalie. Les cuirs sont préparés, teints, lissés et déchiquetés de la même manière; les dessins qu'on y trouve tracés, insignifiants, quoique assez réguliers, sont presque toujours les mêmes. En général, ceux de ces objets recueillis sur la côte occidentale, sont plus soignés que ceux qu'on vient d'envoyer de Tripoli. Il résulterait de ces rapprochemens, une nouvelle preuve que l'industrie et les arts sont parvenus et se sont arrêtés à peu près au même degré dans une grande partie de l'Afrique centrale, et qu'ils y ont eu une origine commune, qui est sans doute leur introduction par les Arabes et les Maures. C'est sous ce rapport que la remarque pourrait présenter quelque intérêt.

M. Barbié du Bocage communique aussi une lettre de M. David, vice-consul de France à Mexico, dans laquelle ce dernier informe la Société des premiers résultats de ses démarches pour faire connaître ses travaux et la mettre en relation avec les savans de ce pays; il promet de lui envoyer plusieurs documens sur le Mexique, et une collection de cartes et plans maritimes, publiés par le contre-amiral Cortès. Enfin il annonce que M. docteur Coulter est sur le point d'aller explorer la Californie, et il trace l'itinéraire de son voyage.

La commission centrale vote des remerciemens à M. David, et décide, sur la proposition de M. Jomard, qu'on lui adressera, pour être transmise à M. Coulter, une copie des questions sur la nouvelle Californie, dressées par la Société.

M. Sueur-Merlin, lit une note sur la prochaine publication d'une nouvelle carte d'Italie, en 84 feuilles, dressée par M. Litta-Biumi. Renvoi au comité du bulletin.

M. le président, sur la proposition de M. Jomard, désigne une commission spéciale, composée de MM. le baron Coquebert-Montbret, Eyriès, Larenaudière et Warden, pour juger le concours relatif au prix annuel proposé par la Société, pour la découverte la plus importante en géographie.

D'après l'observation faite par M. Brué, que M. le capitaine Franklin n'a pas encore reçu la médaille qui lui a été décernée en 1829, la commission décide qu'il sera écrit à M. Vivier, pour l'engager à terminer le plus tôt possible la gravure du coin dont il a offert de se charger.

M. Jomard annonce que le Voyage de M. Caillié paraîtra lundi, et que l'auteur regrette de ne pouvoir en offrir le premier exemplaire à la Société.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 février 1830.

M. Ph. COULIER.

Séance du 19 février.

M. LUXEUIL, ancien avoué.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 février 1830.

Par M. Blunhart : *Collection de cartes de différentes parties du monde, publiées par la Société des missions de Basle.* — Plusieurs numéros de la Gazette publiée par cette Société. — *Quatorzième rapport sur ses travaux; Basle, 17 juin 1829, 1 vol. in-8°.*

Par M. le colonel Tod : *Geography of Rajast'hani or Rajpootana; avec une carte; 1 vol. in-4°.*

Par M. Ansart : *Journal des Voyages; cahier de décembre.*

Par la Société de la Seine-Inférieure : *Séance publique de cette Société, tenue le 22 octobre 1829.*

Par les directeurs . *Plusieurs numéros du Globe et de la Gazette de l'Instruction publique.*

Séance du 19 février.

Par M. Denaix : *Quatre nouvelles cartes de son Atlas physique et historique de l'Europe*, in-f°.

Par M. Chiarini : *Théorie du judaïsme, appliquée à la réforme des Israélites de tous les pays de l'Europe*; Paris 1830, 2. vol. in-8°.

Par M. de Lewchine : *Notice sur les Provinces russes au-delà du Caucase*; par M. le comte de Serristori, une brochure in-18°: *Collection du journal d'Odessa*, pour 1829.

Par M. Shinner : *Third annual report of the President and Directors to the Stockholders of the Baltimore and Ohio bail road company*, une brochure in-8°.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de janvier.

Par la Société de la Marne : *Séance publique de cette Société*, 1 cahier in-8°.

Par la Société du Var, n° 30 de son Bulletin.

Par M. Arthus Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*; cahiers de janvier et février.

Par la Société de la Morale chrétienne, n° 86 de son journal.

Par les directeurs : Plusieurs numéros du *Globe*, du *Temps* et de la *Gazette de l'Instruction publique*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Burning moutain in Australia.

Montagne brûlante en Australie.

M. Wilton de Paramatta a visité le prétendu volcan voisin de Hunters River (rivière de Hunter ou du Chasseur). A cette occasion, il a publié, dans la gazette de Sydney, une relation inté-

ressante qui jette du discrédit sur ce qu'on avait dû précédemment de ce phénomène.

Il n'y a point de cratère, dit-il, ni rien de semblable entre les pics de deux montagnes auxquels les noirs indigènes ont donné le nom de Wingen. La portion de terrain, connue sous cette dénomination, et où le feu brûle aujourd'hui, s'étend sur deux pentes d'une seule et même montagne. Le feu vient de parcourir, au nord, la partie la plus haute; il s'élève maintenant avec une grande activité sur la face opposée, du côté du midi.

Comme le feu était placé au fond d'une cavité, entre deux crêtes d'une même montagne, M. Mackie a probablement été porté à donner le nom de cratère à ces excavations de la montagne. Le fait est que le roc, à mesure que le feu souterrain augmente, se fend et forme une multitude de cavités de diverses largeurs. M. Wilton examina particulièrement la plus large de ces fentes. Le roc, masse solide de silice, s'était séparé sur une largeur d'environ deux pieds; on en pouvait voir la face supérieure méridionale; la partie ainsi séparée avait glissé, pour ainsi dire, et coulé au fond de la cavité, et formait de cette manière la surface convexe du roc échauffé. Je plongeai mes regards, dit M. Wilton, au fond de la cavité, à quinze pieds environ de profondeur. Les parois du roc étaient à la température de la chaleur blanche comme ceux d'un four à chaux. Des vapeurs sulfureuses et diverses exhalaisons s'élevaient d'une plus grande profondeur; c'étaient véritablement les courans de la forge de Vulcain. J'étais, ajoute M. Wilton, sur cette portion du roc qui avait été séparée d'en haut, et comme je lançais des pierres au fond de la cavité, le bruit qu'elles faisaient en tombant semblait mourir et s'anéantir dans un vaste abîme au-dessous de mes pieds.

La superficie de la montagne sur laquelle le feu est aujourd'hui en pleine activité, peut avoir une étendue d'un acre et demi; 41 ares environ. Il y a sur cet espace plusieurs fentes qui varient de largeur, et d'où s'élèvent des colonnes sulfureuses de fumée;

les bords de ces cavités sont embellis de cristaux efflorescens de soufre, variant en couleur du rouge-orange le plus foncé, occasionné par un mélange ferrugineux, jusqu'à la couleur paille la plus pâle, où l'alun dominait. La surface du terrain, près de ces cavités, était trop chaude pour permettre à notre observateur d'y rester long-temps. D'ailleurs les vapeurs qui en émanaient, affectaient sensiblement les poumons.

M. Wilton observa une matière noire et luisante sur les bords de plusieurs enfoncemens; mais point de laves ou de trachyte d'aucune espèce, nulle trace de charbon. Une source d'eau excellente se trouve sur le côté méridional de la montagne. Je conseille aux curieux qui se proposent de visiter ces lieux, d'en faire une bonne provision; sa qualité rafraîchissante sera loin de leur être désagréable, après les vapeurs suffocantes produites par le feu souterrain. La hauteur de la partie brûlante du mont Wingen, au-dessus du niveau de la mer, peut s'élever à 1,500 pieds anglais, si on calcule d'après l'élévation que M. Cunningham attribue à l'extrême sommité de la chaîne voisine dite Liverpool.

M. Wilton pense que cette montagne est en combustion depuis un temps immémorial; les noirs, qui forment la population actuelle, sont postérieurs à son irruption; il croit en outre que l'intensité du feu ira toujours en augmentant.

Sur une partie de la montagne qui présente des déchiremens semblables à ceux où le feu est actuellement en activité, il y a des arbres très-anciens, et qui doivent avoir poussé depuis l'époque où la combustion avait lieu sur le terrain où ils sont situés; tous les arbres qui croissent à l'endroit où le feu brûle maintenant, aussi bien que sur celui qui a été le théâtre de la combustion, ont été détruits, et les troncs d'un grand nombre à demi consumés sont couchés sur le sol.

M. Wilton monta sur le sommet le plus élevé de la montagne, lequel est au-dessus de la scène de désolation actuelle et la plus récente; il trouva que la cime et les côtés, sur une étendue peut-être

de cent acres , avaient été pour ainsi dire vaporisés ; la plupart des pierres qu'on y trouvait , semblaient avoir été vitrifiées. Cette partie de la montagne était couverte d'arbres dont la plupart étaient évidemment très-vieux. On trouve à peu près la même observation dans la relation de M. Mackie.

M. Wilton trouva des arbres et des plantes à quelques pieds de l'endroit où la montagne est maintenant en combustion. A quelques toises de là , il put observer l'empreinte d'une coquille dans le roc ; des fragmens de pierres ferrugineuses ainsi que de petits échantillons de calcédoine et d'agate s'offrirent aussi à ses regards.

J'ai comparé , dit M. Wilton , les phénomènes qu'offre cette montagne , avec les descriptions de l'action volcanique et du feu souterrain dans d'autres parties du globe ; mais je n'ai pu découvrir de similitude exacte entre eux. On peut donc assurer que la montagne brûlante d'Australie est unique en son genre ; que c'est un nouvel exemple des jeux de la nature , qui , dans cette contrée , s'affranchit des lois que lui ont assignées depuis les savans de l'ancien monde.

Quant à ceux qui peuvent être d'opinion que les substances carbonacées forment un des principaux alimens du gouffre enflammé de *Wingen* , je ferai observer, continue M. Wilton , que j'ai trouvé des fragmens de ce minéral dans le lit de *Kingdom ponds* , à environ sept milles de la montagne. La contrée voisine est évidemment une formation carbonacée. Ce minéral a été trouvé dans une foule d'endroits.

On sait que des tremblemens de terre se renouvellent fréquemment dans les contrées volcaniques ; si nous nous en rapportons à l'almanach du rédacteur de la gazette de Sydney , nous trouverons que des secousses se sont fait également sentir en Australie plusieurs fois depuis le premier établissement de la colonie. On en cite dans les années 1788 , 1800 , 1804 et 1806 ; en 1827 , le 30 octobre , le ciel étant livide et l'atmosphère brûlante , un bruit éclatant , telle que la décharge d'une pièce d'artillerie de fort calibre , se fit en-

tendre à Paramatta, Last, Creek, Prospect et Sydney, dans la direction du nord au sud. Un bruit semblable se fit encore entendre à Paramatta, vers 1825, et je fus informé, d'une manière certaine, ajoute M. Wilton, qu'un bruit épouvantable, ressemblant à l'explosion subite d'une mine, fut signalé dans le voisinage, et partant de la direction de la montagne brûlante, avant sa découverte en 1828. (*Asiatic journal*, janvier 1830.)

South African Institution. Institution de l'Afrique méridionale.
(Cap de Bonne-Espérance.)

Une réunion de cette institution eut lieu le 31 août (1829). Parmi les mémoires lus à cette occasion, nous citerons celui qui a pour titre : *Observations sur l'origine et l'histoire des Bushmen ou Houzou anus*, par le directeur Smith.

L'auteur allégué des raisons pour croire que les Bushmen existaient même long-temps avant l'apparition des Européens en Afrique, et qu'ils étaient probablement contemporains des Hottentots eux-mêmes. Il ajoute que des communautés ou familles d'un caractère semblable à ce que nous entendons par le terou *Bushmen*, habitent tous les déserts incultes désignés sous la dénomination de *great Kamagualand*, et se conduisent envers les Hottentots et les Damaras de leur voisinage exactement comme ceux-ci le font à l'égard des colons sur nos frontières. M. Smith pense donc que ce sont de véritables Hottentots par leur origine. Viennent ensuite des détails intéressans sur leurs facultés mentales, leur physionomie, leur manière de vivre, leur chasse, leurs dépredations, etc.

L'auteur, en terminant son mémoire, s'adresse aux membres qui ont été dans l'habitude d'observer ces tribus sauvages, et leur recommande vivement de faire un recueil de leurs remarques

pour des occasions comme celle-ci , où il s'agit à la fois du bien général et du bien particulier.

Voici le programme des sujets pour lesquels des médailles seront accordées par l'institution à sa prochaine séance annuelle. Les mémoires devront être adressés au secrétaire avant le 1^{er} mai 1830, ou au plus tard ce même jour.

1. Pour le meilleur aperçu sur le caractère , l'histoire et la distribution géographique des Hottentots.

2. Pour la meilleure invention mécanique propre aux transports de tous genres , applicable aux besoins de la colonie, accompagnée d'une description de son inventeur sur son usage.

3. Pour la meilleure communication sur les effets produits par la morsure des serpents venimeux de l'Afrique méridionale et les remèdes généralement adoptés.

4. Pour le meilleur mémoire sur les moyens les plus simples et les plus économiques de former des réservoirs et des bassins pour retenir les eaux , adaptés aux besoins de la colonie. (*Asiatic journal*, janvier 1830.)

Nouvelle carte d'Italie , par M. Biumi.

La communication que j'ai l'honneur de faire est relative à une nouvelle carte d'Italie que doit publier incessamment M. Antoine Litta Biumi, connu, dès l'année 1820, par ses cartes géographiques des états pontificaux. Le prospectus de cette carte m'a été adressé de Milan ; il est écrit en italien , et est accompagné d'une petite carte d'assemblage qui fait connaître l'économie de la nouvelle publication. On m'a fait concevoir l'espoir qu'un exemplaire de la carte serait offert par l'auteur à la Société de Géographie. Toutefois il me semble que cette carte , à en juger par le prospectus et par ce qui m'a été écrit , serait digne de fixer l'attention de la Société. Elle sera composée de 84 feuilles de 0,6 de large sur 0,47 de long ; son échelle est dans le rapport de 9 à 2,000,000, ou de 1 à 222,222. 9. Rédigée à l'instar des atlas de Lesage et de Bu-

chon , elle donnera la topographie des villes , la statistique et l'histoire des lieux les plus remarquables. Chaque feuille sera enrichie de différentes notices concernant les hauteurs de points au-dessus du niveau de la mer , les époques de la construction des canaux et rivières , ponts et autres objets d'utilité publique ; celles des fondateurs des villes , bourgs , édifices ; les dates des alliances des souverains , des traités de paix , des batailles , des naissances et décès des hommes illustres. Elle mentionnera également les terrains abandonnés par la mer , les volcans éteints , et tout ce qui tient à la géographie physique ; des tableaux placés dans les feuilles qui laisseront des vides , donneront alphabétiquement les noms et les chiffres des points trigonométriques et astronomiques qui ont servi à dresser la carte , ainsi que des données sur les populations et les superficies des différentes divisions de l'Italie.

D'autres vides permettront de placer , comme auxiliaires à cette carte , d'autres petites cartes spéciales , telles que celles de l'Italie sous les Romains , du service des postes , etc. Il paraît que le travail de M. Biumi est totalement terminé , et que ce n'est que l'exécution matérielle de la gravure qui en retarde la publication. Ce prospectus fait connaître , sous le titre d'examen , ce que contient chaque feuille. Ceux de MM. les membres de la Société qui voudraient se faire une idée plus complète de la publication de M. Litta Biumi , pourront recourir à ce prospectus que j'ai l'honneur d'offrir avec la carte à la Société , pour être déposé à la Bibliothèque.

S. M.

An account of a journey from Nepal by Tazedo on the frontier of China. Relation d'un voyage à Népal , par Tazedo , à la frontière de Chine , par un Cashmeero-Bhotiah , interprète des négocians sur cette route , communiquée à la Société Asiatique de Calcutta , au nom de M. Hodgson , par M. Bayley.

La première halte du voyage est à Sankhoo , dans la grande vallée de Népal ; dans la troisième halte , on traverse le courant

d'Achatuya ; sa largeur est d'environ quarante pieds , sa profondeur de sept , et son cours du nord à l'est. Le passage s'effectue dans un grand canot dirigé par quatre hommes , et établi tout exprès par le gouvernement de Népal. En suivant une route tracée dans les montagnes , le voyageur arrive à Parabasi ; c'est la quatrième halte ; la route présente une nombreuse population, Parabasi est rempli de Bramines , et il y a beaucoup de forgerons dans le village , qui est la principale fonderie de boulets de canon pour le compte du gouvernement de Gorkha. A Churker, cinquième halte , il y a un réservoir en pierre de dix pas de large sur autant de long , et d'une profondeur d'environ quatre ou cinq pieds ; l'eau en est , dit-on , si chaude , qu'elle ferait bouillir des aliments. Il s'en exhale une odeur sulfureuse très-malfaisante. Des bains pris dans cette eau sont , à ce qu'on croit , un excellent remède pour quelques maladies cutanées.

La huitième halte qui , ainsi que toutes les précédentes , est une fastidieuse répétition de montées et de descentes , porte le voyageur à Dum ; en partant de cette halte et après une descente de trois cos , il arrive à un courant qui forme la limite entre Népal et Bhote.

Sur la rive du courant du côté de Népal est érigée une colonne en pierres sur laquelle on lit cette inscription en nagri : *Ceci est la fin du territoire de Népal*. Sur le bord du même courant , du côté de Bhotiah , est un semblable monument , portant cette indication : *Ici commence le territoire de Bhote*. Une grande planche jetée sur le courant sert à le franchir. Du même courant à Dum , il y a sept cos. Dum est un village contenant environ cent cinquante huttes en paille , occupées par des Bhotiahs. C'est ici qu'on trouve le bois appelé Zabiah , qui est parsemé de veines remarquables et qu'on emploie à faire les petites coupes rondes dont le peuple se sert pour prendre le thé.

A un demi cos de Dum , le voyageur arrive à un endroit dangereux où un passage de quarante pas s'effectue sur des planches qui

n'ont qu'un demi-pied de large, et qui sont posées sur des baguettes en fer placées horizontalement et enfoncées dans le roc au-dessus du précipice, qu'on franchit de cette manière. Ce passage est appelé la route en fer du Lama.

Kutti, dixième relai, est représenté comme une ville considérable où l'on peut se procurer en abondance toutes les choses nécessaires. Les habitans sont en général des Bhotiahs; cependant beaucoup de Cachemiriens, des Newards et quelques Chinois, résident dans cette ville pour y trafiquer. Toute la population porte des habits de laine et parle le Bhotiah. Kutti, sous le rapport de la géographie physique et de la langue de la majorité des habitans, est la frontière de Bhote. Cinq cents soldats, (fusiliers et archers) et plusieurs officiers, avec quatre pièces de canon, sont placés à Kutti, par le gouverneur de Lahassa. Les voyageurs, venant de Népal, montrent leurs passeports à l'autorité militaire à Kutti, laquelle les garde dans ses bureaux, et si ces passeports sont en règle, l'autorité en donne de nouveaux pour être présentés au gouverneur de Tingri. En suivant la route qui conduit au dixième relai, le voyageur arrive au pied d'une haute montagne appelée Yelum Thungla, dont la montée est de cinq cos, et la descente d'un peu plus. La neige ne fond jamais sur cette montagne, et le vent qu'on y ressent est passé en proverbe à cause de sa violence et sa froideur. Des mulets et des troupeaux de moutons sont les seuls animaux qui peuvent gravir cette montagne. Il faut avoir soin de répandre des cendres sur ce chemin escarpé, pour empêcher les animaux de glisser sur le verglas. Pour franchir ce passage, il faut une longue journée de marche; le voyageur n'arrive au pied de la montagne que fort tard dans la nuit; c'est ordinairement là qu'il s'arrête.

A partir de Yelum Thungla, une belle plaine couverte de verdure, émaillée de fleurs, s'étend sur une longueur de deux cos. On voit sur cette plaine une multitude d'animaux agiles, semblables à des mulets et appelés *Kings* par les Bhotiahs.

Le treizième relai est Tingri, ville assez importante des Bhotiahs, où commence une route de poste desservie par des chevaux de poste, pour la Chine, en passant Lahassa. L'hiver est excessivement rude à Tingri. La nourriture ordinaire du peuple est un mélange composé de sattu, d'orge, de beurre et de thé. On prend quatre fois par jour cet aliment à l'état solide, façonné en motte; le thé est la boisson dont on l'accompagne ordinairement. Ici on loue des mulets et des chameaux pour le service des voyageurs. Le quatorzième relai est Shegar, ville d'environ neuf mille maisons habitées par des Bhotiahs; les Lamas sont ici très-nombreux. La ville est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une montagne qui passe pour être sacrée. D'après un conte populaire, cette montagne renferme une mine d'or, à laquelle on arrive par une porte de ce métal, et sur laquelle les Lamas exercent une stricte surveillance. Mille soldats sont stationnés à Shegar, par l'ordre du commandant de Lahassa. Sakiu, ou le vingtième relai, est désigné comme une grande cité assise au pied d'une montagne. Les maisons paraissent noires à force d'être lavées avec du charbon de bois; le peuple porte des habits en laine noire. Les chefs de Sakiu sont deux Lamas, dont la généalogie remonte à la même source que la famille impériale qui règne présentement en Chine. Ces Lamas sont regardés comme des êtres divins, caractère qui leur impose l'obligation de se séparer complètement du monde, et de pratiquer la plus rigoureuse abnégation d'eux-mêmes, ainsi que de se livrer à une contemplation absolue. On voit à Sakiu une immense construction appelée Ukaar, ou Palais de la Mort, vaste cimetière auquel la superstition, comme à l'ordinaire, attribue la cause d'une multitude de circonstances effrayantes. A la fin de chaque année, on tient un registre de la mort, lequel est envoyé à Lahassa (Lassa); à cette occasion, il y a une grande solennité et un service pour la délivrance des âmes des morts. Les Lamas sont de deux espèces; les uns, appelés Kumdamba, vivent dans le célibat; les autres portent le nom de Tumzam. Les grands Lamas de Sakiu, qui sont de la dernière catégorie, vont une fois

l'an visiter Lahassa, qui est à douze jours de marche de la première place. Ils sont reçus dans ces occasions avec beaucoup de déférence et de respect par le gouverneur civil de Lahassa, et ils parcourent cette ville en soignant les malades et en pratiquant d'autres bonnes œuvres.

Au vingt-deuxième relai, après avoir traversé un courant qui a trois pieds de profondeur et quarante pas de large, le voyageur parcourt une plaine unie et cultivée d'environ six cos, et arrive à Natan ; c'est une grande ville, contenant, à ce qu'on dit, trois cent mille habitants qui sont principalement de la caste de Lama. La ville est murée et a deux portes, l'une à l'est, appelée le Bhotiah, et l'autre à l'ouest, nommée Charku. A un cos de Natan est Teshu Lham-bhu, résidence particulière du Grand-Lama, qui préside sur cette partie du Bhota. Il y a dans la place une centaine de Gumbas, ou couvens, et quelques maisons de Cachemiriens, de Newars et de Chinois. On trouve ici un bon bazar qui est ouvert depuis la pointe du jour jusqu'à midi. Un autre cos porte le voyageur à la ville de Digurehec, qui a une grande étendue. Là commence un nouveau langage appelé Changi. Trois mille Bhotiahs et deux mille Khatai sont en garnison dans la ville. Ici le voyageur loue ordinairement d'autres bêtes de somme, s'il continue son voyage.

Laissant Digurchi pour le vingt-quatrième relai, le voyageur, à deux cents ou trois cents pas à l'est de la ville, arrive à une rivière nommée Churrerku. Son cours est du nord au sud, sa largeur d'environ trois cents pas, et sa profondeur fort grande. Elle est traversée par un pont en fer de treize arches ; ce pont, bâti par un ancien Lama, est appelé Samba Ghur, ou le pont de l'est. De la rivière à Pina, premier relai au-delà de Digurchi, la route traverse une plaine cultivée jusqu'à une autre rivière, qu'on passe au moyen d'un pont ; alors le voyageur entre en même temps à Pina. Cette ville est située au pied d'une petite colline dont le sommet est occupé par un faible détachement de soldats Bhotiahs et Chinois.

Toute la route , durant le relai suivant , traverse un beau pays cultivé , produisant du blé , de l'orge et des légumes. A Kyrangzhe , ville où est le relai , il se tient tous les jours un marché au milieu de la ville , du matin à midi , où se font tous les achats et les ventes de la place ; ce n'est point la coutume d'exposer les objets dans les boutiques. On fabrique ici plusieurs sortes d'étoffes de laine , et les teinturiers sont tellement experts , qu'ils peuvent , par exemple , s'il faut en croire notre voyageur , donner au drap une teinte qui rivalise par sa vivacité avec la rose elle-même.

Le vingt-septième relai est Laganché , village d'environ deux cents maisons habitées par des Bhotiahs et quelques Chinois ; au sud du village est un vaste lac ou plutôt une mer , appelée Yamzu , où il y a trois îles formées de rochers , sur lesquels demeurent des bergers. L'eau , qui est extrêmement salée et amère , est très-poisonneuse , plusieurs pêcheurs qui s'y sont établis ; se servent de barques construites en cuir. Au-delà de Laganché , le voyageur traverse une plaine inculte qui s'étend tout le long de la route jusqu'au relai suivant ; beaucoup de cerfs , de kings (onagres) et d'autres animaux sauvages que les Bhotiahs chassent pour s'en procurer la chair se rencontrent ici. Le grand lac de Yamzu accompagne le voyageur jusqu'à Pallé , qui n'est qu'un petit hameau , où cependant il trouve les provisions dont il peut avoir besoin. Un officier de police examine en cet endroit le bagage et les passeports.

La première partie du vingt-neuvième relai s'étend dans une plaine jusqu'à ce que le voyageur arrive au pied d'une montagne appelée Kamba , dont la montée est d'un cos et demi ; une source d'eau excellente se trouve au sommet ; une descente de trois cos conduit au village de Kamba , composé d'environ cent maisons habitées par des Bhotiahs. Il y a dans ce lieu deux soldats chinois pour la police.

Le relai suivant offre une grande et impétueuse rivière de près d'un cos de large ; elle est appelée La Yekochango ; on la traverse sur un pont de fer ou un bac , et , pendant deux ou trois relais , le

voyageur parcourt une contrée plantée de différens arbres fruitiers, comme pommiers, pruniers, etc., à partir de la montagne de Lachani Lachun ; dans le quatrième relai, on ne voit qu'une plaine de sable ; le lieu du relai est Nétang, où il y a beaucoup de boutiques chinoises, et le voyageur peut y acheter des mets tout préparés pour son dîner.

Le trente-sixième relai est la ville de Lahassa ; sur la route est le mont Putla, séjour du Grand-Lama. Le couvent s'élève au sommet de la montagne, cet édifice est magnifique ; les toits en sont dorés et les colonnes d'argent ; les pentes de la montagne sont peuplées et bien cultivées. Lahassa est une vaste et splendide cité environnée d'un mur en pierre. Le chef principal habite au milieu de la ville, et les quatre fonctionnaires, qui lui sont immédiatement subordonnés, en occupent les quatre angles. Ces cinq personnes avec deux autres appelées Tuzeen, dont les attributions officielles sont de rendre la justice, forment un conseil d'état.

La ville de Lahassa a cinq portes qui sont toutes gardées avec soin, particulièrement la porte dite Chinoise, qui conduit à la Chine. Le voyageur perd un jour entier à passer ces portes.

Le froid à Lahassa est extrêmement intense en hiver, mais en été, la chaleur est tempérée, et la brise s'y fait toujours sentir. Les habitans sont principalement des Bhotiahs et des Chinois. A un cos au-delà de Lahassa est une rivière appelée Shanga d'environ cent pas de large, que l'on passe sur des barques en cuir et en bois ; les premières servent aux hommes, les dernières au bétail.

Dans sa marche pour se rendre à Shû-bû-dû, quarante-troisième relai, le voyageur arrive à la rivière de Kung-Joo, sur laquelle est un pont en fer de vingt-cinq arches. Ici un droit de vingt-cinq pices est exigé des passagers. L'eau de Kung-Joo est noire comme du charbon, mais de bonne qualité, et c'est à son efficacité que ceux qui en boivent sont redevables d'être débarrassés du goître.

Shû-bû-dû est une ville de moyenne grandeur. Ici les queues du

yak se vendent pour deux pices la pièce, et le ghee est aussi à très-bon marché. Malgré le bas prix des choses nécessaires à la vie; les voleurs, dans ce lieu, sont très-communs, très-audacieux et très-adroits. Les maisons à Shû-bû-dô sont pour la plupart bâties en bois et en pierre.

Les six relais suivans jusqu'à Tazedo traversent une contrée unie et bien cultivée, abondante en grains, en fruit de toute espèce, et en divers végétaux. Ici les voleurs, pour exercer leur industrie, prennent les déguisemens les plus variés. C'est à Tazedo que notre voyageur termine sa course. Ce lieu, dit-il, est une grande ville qui forme la frontière entre Bhota et la Chine.

Le journaliste anglais, tout en faisant l'éloge de cette relation, regrette que le voyageur n'ait pas donné plus de détails sur les ponts en fer. (*Asiatic journal*, mars 1830.)

Extrait d'une lettre de M. DAVID, vice-consul de France à Mexico, adressée à M. BARBIÉ DU BOCAGE aîné, en date du 23 octobre 1829.

Dans cette lettre, M. David annonce la promesse qui lui a été faite par le ministre de l'intérieur de la République de lui communiquer tous les renseignemens statistiques sur le Mexique qui seraient de nature à intéresser la Société de Géographie. Déjà M. David avait obtenu une collection de rapports présentés par différens ministres de l'intérieur au congrès général depuis 1823, et dont il fait l'offre à la Société (1). Il offre également un mémoire assez

(1) A cette occasion, nous ne saurions trop exprimer le désir d'obtenir, par l'intermédiaire de M. David, deux rapports du gouvernement mexicain, imprimés, mais non publiés : l'un est du ministre de l'intérieur, sur la statistique du pays; et l'autre d'une commission pour la colonisation des deux Californie. Ces documens sont de la plus grande importance.

bien fait de l'ancien gouverneur de l'État de Mexico, M. D. H. de Zavala. M. David annonce en outre l'envoi prochain à la Société de la collection complète des cartes et plans maritimes du contre-amiral Cortes. Cette collection, dont M. David est redevable au ministre de la marine, se compose de 112 planches. Celle que la Société a possédée jusqu'à ce jour n'est que de 42 planches.

J'ai d'ailleurs, ajoute M. David, une bonne nouvelle à annoncer à la Société de Géographie : il s'est enfin trouvé un homme assez actif, assez persévérant pour entreprendre le voyage de Californie dans l'intérêt seul de la science. M. le docteur Coulter, naturaliste distingué de la Grande-Bretagne, doit partir très-incessamment de Mexico pour aller explorer cette intéressante contrée, sur laquelle les trafiquans de Saint-Louis du Missouri n'ont pu donner, malgré leur bonne volonté, que des renseignemens assez vagues. Le docteur Coulter est bon astronome ; il emporte d'excellens instrumens ; il ne peut manquer de faire des observations exactes que la science recueillera sans doute avec intérêt. J'ai eu plusieurs conversations avec ce savant voyageur. Voici son projet.

Il compte aller s'embarquer à San-Blas, pour se rendre par mer à Monterey, dont il fera le centre de ses incursions dans la Nouvelle-Californie ; il ira d'abord reconnaître le lac Timpanogos et le lac Salé ; il s'assurera si le fleuve San-Francisco ou Buenaventura ne prend pas sa source dans ce premier lac ; il reviendra ensuite à Monterey et redescendra par terre vers Port-Diego ; d'où il se rendra à l'embouchure du Rio-Colorado *de Occidente*, qu'il remontera jusqu'à sa source. Il s'assurera ainsi si le lac Timpanogos ne verse pas ses eaux dans le golfe de Californie par le Rio-Colorado, ou s'il s'écoule vers l'Océan Pacifique par le San-Francisco, comme le croient plusieurs géographes.

Après avoir reconnu la source du Rio-Colorado, le docteur Coulter passera les monts Rocheux, le plus au sud possible, descendra le Rio-Bravo del Norte jusqu'au parallèle de Taos, dans

le Nouveau-Mexique, et de là il ira chercher la source de la rivière Rouge ou Rio-Roxo ; dont il suivra le cours jusqu'au Mississipi.

Pour entreprendre ce voyage avec succès, il faut que le docteur Coulter trouve à Monterey ou dans les environs de cette ville une compagnie de chasseurs anglo-américains qu'il puisse prendre à ses gages. Dans le cas où il n'en trouverait pas en Californie, le docteur remontera vers le nord et gagnera le Missouri, où il ne peut manquer d'en rencontrer. Alors il reviendrait de l'est à l'ouest. Il espère de toute manière parvenir au but qu'il s'est proposé. Le docteur Coulter consacre trois années et dix mille piastres fortes à son entreprise hardie et vraiment méritoire. Je lui ai remis plusieurs exemplaires des statuts et programmes de prix de la Société. Je lui ai donné aussi copie des instructions que vous me confiâtes dans le temps. Le docteur s'est d'ailleurs engagé à m'écrire quelquefois et à communiquer à la Société de Géographie les résultats les plus importants qu'il obtiendrait pendant son voyage.

Veuillez agréer, etc.

E. DAVID.

Voyage de M. de Humboldt dans l'Oural, et détail sur le rapport des mines d'or et d'argent en Russie.

Quelques journaux anglais ont parlé du dernier voyage fait par M. de Humboldt au mont Oural et dans la Sibérie occidentale ; une jalousie puérile s'y décèle à chaque ligne. Nous sommes fâchés d'apprendre que l'opinion publique les attribue à un célèbre géologue anglais, qu'une amitié apparente a autrefois lié à M. de Humboldt, et qui à présent se plaît à révoquer en doute la richesse métallique des monts Ouraliens, confirmée par ce savant voyageur. Cependant, d'après les pièces officielles, cette richesse est incontestable. Les mines de la chaîne aplatie de l'Oural sont en effet d'un produit considérable, et doivent être rangées parmi les

plus abondantes en métaux de toute espèce. On se procure principalement l'or par le lavage des bancs de gravier, qui sont vraisemblablement les restes d'anciennes montagnes écroulées. Les frais de l'exploitation ne s'élèvent ordinairement qu'à un douzième, et rarement à plus de deux douzièmes du produit.

L'année passée, on a trouvé plusieurs beaux diamans. Parmi les cristallisations, presque uniques pour leur grandeur, que l'Oural a fourni, on voit un groupe de cristaux d'améthystes énormes, et un seul cristal de beryl, d'une dimension colossale. Les rocs de toute beauté, pour la confection des grands vases de Sibérie, qu'on admire dans toute l'Europe, sont très-communs. La richesse que l'Oural possède en fer surpasse vraisemblablement celle de la Suède; on exploite également une grande quantité de cuivre. Ce n'est que le plomb qui manque; mais on a trouvé des traces d'étain. L'argent ne se montre que mêlé à l'or. Une nouvelle découverte est celle de l'or disséminé dans une gangue de serpentine.

Les monts Altaï, auxquels appartiennent les mines de Kolyvan, sont riches en minéral d'argent. Les lavages d'or, établis par plusieurs particuliers dans l'intérieur de la Sibérie, promettent déjà beaucoup. Quant au Caucase, il paraît être pauvre en métaux précieux; le plomb seul y est assez commun, principalement dans les montagnes habitées par les Ossètes et les Dongores.

L'Europe devrait se féliciter de chaque progrès que fait l'exploitation des mines d'or et d'argent dans l'ancien continent, puisque il se pourrait que tôt ou tard l'Amérique cessât d'alimenter la circulation de ses métaux, si nécessaire dans l'état actuel de la société humaine. En effet, il devient de jour en jour plus certain que les associations pour l'exploitation des mines de l'Amérique ne trouvent nullement leur compte dans cette entreprise, non parce qu'en a exagéré la richesse des montagnes de cette partie du monde, mais parce qu'une grande partie du minéral a déjà passé par le creuset des Européens, et que les localités des mines les plus riches sont défavorables à leur exploitation.

M. de Humboldt compte que l'empire russe produit par an environ 314 1/3 pouds, ou 5,117 et 346/1000 de kilogramme d'or; 1,100 pouds, ou 17,908 kilogrammes d'argent.

En 1828, les extractions ont produit, en or, 318 pouds, dont 115 dans les mines du gouvernement, et 203 dans celles des particuliers; en tout, 5,177 et 40/1000 de kilogramme; en argent, 1,093 pouds, ou 17,794 et 40/1000 de kilogramme; en platine, 94 pouds, ou 1,530 et 320/1000 de kilogramme.

M. de Humboldt estime la valeur de l'or et de l'argent de la manière suivante :

L'or. . . .	4,896,000 écus prussiens.
L'argent. . . .	1,071,000 —
Total. . . .	5,967,000

En comptant l'écu de Prusse à 3 fr. 70 c., cette somme équivaut à 22,078,900 fr.

L'Oural seul a donné :

En 1826 232 pouds d'or (à 16 et 280/1000 de kilogr.)

En 1827 282 — —

En 1828 291 — —

Dans les premiers six mois de 1829, cette même montagne, dans la partie septentrionale de laquelle on venait de découvrir une nouvelle alluvion aurifère très-riche, a produit : en or 142 pouds 2 livres, dont 46 pouds 8 livres dans les mines du gouvernement, et 95 pouds 34 livres dans celles de particuliers; en platine, 43 pouds 31 livres.

L'exploitation de toutes les mines de l'Oural a produit, depuis 1824 jusqu'à la fin de 1828, 1551 pouds d'or ou 25,250 et 280/1000 de kilogramme, représentant une valeur de 23,881,000 écus de Prusse, ou 88,359,700 fr. De ces données on peut tirer une conclusion différente de celle donnée dernièrement par quelques journaux.

Toute l'Europe et la Russie asiatique exploitent par an :

	Véritable produit.	Indications erronnées de quelques journaux.
En or. . . .	26,500 marcs	57,000 marcs.
En argent. . .	292,000	457,942

L'empire russe seul :

En or. . . .	22,200 marcs.	52,548 marcs.
En argent. . .	76,500	240,000

M. de Humboldt attribue les indications erronnées des journaux à une fausse réduction des poids russes. Depuis 1824 jusqu'en 1826, on a trouvé dans l'alluvion de Tlarevo-Alexandrovski, près de Miask, sur le versant oriental de l'Oural, et presque à la même place, dix gros morceaux d'or, qui pesaient ensemble 2 pouds et 34 livres, ou 199 $\frac{1}{2}$ marcs. Parmi ces morceaux il y en avait deux de 13 livres, un de 16, et un de 24 livres 69 zolotnik ($43 \frac{1}{4}$ marcs). Ce dernier est conservé dans la collection impériale de Saint-Pétersbourg, avec un morceau roulé de platine, trouvé à Nijné-Taghilsk, et pesant 10 livres 54 zolotnik (18 $\frac{1}{2}$ marcs). Parmi les curieux échantillons de platine et d'osmio-iridium, le cabinet du roi de Prusse, à Berlin, en possède un de 3 $\frac{1}{5}$ livres. Il a été donné par les frères Paul et Anatole de Demidov, possesseurs de riches mines dans l'Oural.

La plupart des discussions sur la circulation du numéraire dans l'économie politique sont sans fondement, si elles ne se trouvent basées sur une connaissance exacte du produit des mines d'or et d'argent, tel qu'il est entré à différentes époques dans le commerce de l'Europe. D'après les calculs de M. de Humboldt, les colonies espagnoles de l'Amérique ont produit, depuis la découverte de Christophe Colomb jusqu'en 1803, ou dans une période de 311 ans, 3,625,000 marcs d'or et 512,700,000 marcs d'argent. Pendant cette époque, l'extraction de l'or dans le Brésil a été du double de celle des colonies espagnoles; on l'estime à environ 6,300,000

marcs. Mais la grande richesse des mines du Brésil n'a duré que de 1752 à 1761; elle a été, selon le calcul de M. de Eschwege, de 48,000 marcs par an. Depuis le commencement du 19^e siècle, elle est tombée à 2,500 marcs. Quand M. de Humboldt quitta les colonies espagnoles, leur produit en argent était par an de 3,460,000 marcs (dans le Mexique seul 2,340,000 marcs); en or, 45,500 marcs, dont 20,500 dans la Nouvelle-Grenade, qui forme à présent la partie occidentale de la Colombie. Ces données conduisent à une comparaison exacte entre la richesse en or de la chaîne des Andes, celle des parties montagneuses du Brésil et celle de l'Oural. L'argent qu'on a retiré pendant trois siècles du sein de la terre en Amérique, purgé de toutes les matières étrangères, et fondu ensemble, formerait une boule dont le diamètre serait de 63 pieds de Paris. Un globe pareil pèserait 47,331,444 kilogrammes et 903 grammes, en supposant la densité de l'argent représentée par 104,743; ce poids, évalué en livres, sera 96,650,810 lib. 4,921,302. Un kilogramme d'argent pur vaut, sans retenue, 222 fr. 22 cent. 222. La valeur de ce globe d'argent serait donc de 10,518,098,762 fr. 17 c. 1/2, c'est-à-dire près de dix années d'impôt annuel de la France.

Colonie de Swan-River (la rivière du Cygne).

Les derniers rapports reçus à Hobart-Town, de la rivière du Cygne, portent de 350 à 400 le nombre des colons; mais on attendait encore d'Angleterre plusieurs navires chargés de passagers. On n'estime pas à plus de 3,000 acres l'étendue des bonnes terres. A Perth, les colons commençaient déjà à bâtir des maisons; mais à Freamantle ils logeaient encore dans des barraques apportées d'Angleterre. Les Anglais n'avaient rencontré nulle part les Français, qui passaient pour avoir fondé un établissement.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

490. *Voyage de la corvette l'Astrolabe*, exécuté par ordre du Roi, pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829; sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau; publié par ordonnance de S. M., 12 vol. grand in-8°, accompagnés d'atlas contenant près de 600 planches ou cartes grand in-fol., gravées ou lithographiées par les meilleurs artistes, d'après les dessins de M. de Samson, peintre de l'expédition.

85 livraisons.

La première est en vente, et les suivantes paraîtront de quinze en quinze jours sans interruption.

Prix de la livraison, texte et planches sur papier jésus satiné. 14 fr.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, avec les planches sur papier de Chine. Prix : 24 fr. la livraison.

On souscrit au dépôt central, rue des Beaux-Arts, n° 4 bis, et chez les principaux libraires des départemens et de l'étranger.

494. *Voyage de A. de Humboldt et Bonpland*. Sixième partie, *botanique*. Révision des graminées, publiées dans les *Nova genera et species plantarum*, de MM. de Humboldt et Bonpland, précédée d'un travail sur cette famille, par C. S. Kunth. Douzième livraison. In-fol. de 4 feuilles, plus 5 planches. Imprimerie de A. Pihan-Delaforest, à Paris.—A Paris, chez Gide fils. Prix : 48 fr.

Formera un seul volume in-fol. de 80 à 100 feuilles.

492. *Revue Maritime*. Par une Société d'officiers de Marine. On souscrit à

Toulon, chez Bellue. Le prix annuel est de 20 fr. Il paraît un cahier de 60 pages tous les mois.

493. *Essai sur la navigation dans l'air*. Note présentée à l'Académie Royale des Sciences de Paris dans la séance du 24 décembre 1829. Par M. Dupuis Delcourt in-8° de deux feuilles et demie. Imprimerie de madame veuve Ballard, à Paris, chez Delaunay.

AMÉRIQUE.

494. *Travels*, etc. voyages dans l'intérieur du Mexique, ann. 1826, 1827 et 1828. Par R. W. H. Hardy, lieutenant de la Marine royale in-8°, avec planches.

ASIE.

495. *Travels from India to England*, etc; voyage de l'Inde en Angleterre, contenant une excursion dans l'empire Birman, par J. E. Alexander, esquilin. in-8° 1 l. 4 s. 6 d. cartonné, février 1830. Londres, Barbury.

496. *The territorial government*, etc.; le gouvernement territorial et le commerce de la compagnie des Indes Orientales. 1 vol. in-8°, 2 s. chez John Murray, Février 1830.

AUSTRALASIE.

497. *A letter from Sydney, the principal town of Australasia*, etc. Lettre de Sydney ville principale d'Australasie, publiée par Robert Youger, avec l'esquisse d'un système de colonisation. 1 vol. in-12, Londres; Joseph Cross; chez Sirupkin et Marshall et Effingham Wilson, 1829.

498. *Hints on emigration*, conseils sur l'émigration aux nouveaux établissemens des *Swan and Canning Rivers*, rivière du Cygne et Canning sur la côte occidentale de l'Australie (terre de Van-Diemen), avec deux cartes, notes géographiques très-étendues, accompa-

gné du plan de l'élévation de l'habitation d'un planteur et les documens transmis par Stirling et Fraser, avec la traduction d'un extrait des voyages français, de découvertes pendant l'hiver, et d'autres documens précieux. 4 vol. in-8°, 3 s.

AFRIQUE.

499. *Record's of captain Clapperton's last expedition in Africa.* Souvenir de la dernière expédition du capitaine Clapperton en Afrique, par Richard Lander, son fidèle serviteur et le dernier membre survivant de l'expédition; on y trouve aussi les aventures subséquentes de l'auteur. 2 vol. in-8°, Londres: Colburn et Bentley.

500. *HISTOIRE D'ALGER et du bombardement de cette ville en 1816, description de ce royaume et des révolutions qui y sont arrivées*, etc., avec une carte du royaume, etc. in-8° de 22 feuilles, avec deux planches. Imprimerie de David, à Paris. Chez Pilian. Prix: 6 fr.

(Sous presse et devant paraître sous peu de jours.)

501. *ESQUISSE DE L'ÉTAT D'ALGER considéré sous les rapports politique, historique et civil, contenant un tableau statistique sur la situation géographique, la population, le gouvernement, les revenus, le commerce, l'agriculture, les arts, les manufactures, les tribus, les mœurs, les usages, le langage et les événemens politiques et récents de ce pays.* Par William Shaler, consul général des États-Unis à Alger.

Traduit de l'anglais par M. X. Bianchi, avec un plan de la ville, de la rade, des fortifications, etc. et des notes du traducteur. Un v. in-8°, d'environ 400 pages; chez l'Avocat, au Palais-Royal.

EUROPE.

SUÈDE.

502. *A Personal narrative of a journey, etc.* Relation personnelle d'un voyage en Norwège dans une partie de la Suède, et dans les états du Dane-

mark, par Dervent Couway, 4 vol. 5 sh 6 d. avec une vue du château de Cromborg. Londres, Hurth.

503. *L'ESPAGNE, fragment d'un voyage inséré dans la Revue Française*, par le comte Alexis de Saint-Priest, in-8° de 3 feuilles. Imprimerie de F. Didot, à Paris.

Italie.

504. *An autumn in Italy*, etc. Une automne en Italie ou relation d'un voyage dans les États Autrichiens, Toscans, Romains et Sardes, en 1827; par J. D. Sinclair, Esquisse. Londres, chez Hurst, et Edimbourg, chez Constables.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

505. *Carte de l'Europe* représentant ses divisions—Id. id. Le tableau des peuples.—Id. id. Les places fortes.—Carte des lieux célèbres.—Tableau de l'Europe vers 1074.—Tableau de l'Europe, vers 1300, 6 cartes gravées au burin, par Denaix, 20 pouces sur 30. A Paris, chez Denaix, rue d'Assas.

506. *CARTE TOPOGRAPHIQUE ET SPÉCIALE DU ROYAUME D'ALGER, du littoral des côtes dans une étendue de plus de trois cents lieues, orné du plan détaillé de la baie et des fortifications de la ville et d'un tableau de rapport des divers point de la France pour le départ de l'expédition*, d'après Lâpie, ingénieur, et sur les dessins de l'interprète cheikh Joussouf, ingénieur, une feuille colombier colorié. A Paris, chez Langlois, rue de Savoie, n° 6. Prix: 2 fr.

507. *CARTES D'ALGER ET D'ORAN.*

Chez Bellue, à Toulon (Var). Ces deux cartes contiennent plus de cent lieues de côtes, une vue de la ville et de la place, où sont indiquées toutes les batteries, les monumens de la ville et des environs, ce qui donne à ces cartes tout l'intérêt du moment.

Chaque carte se vent séparément 3 fr.

NOIROT, Agent de la Société de Géographie.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 84. — AVRIL 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Analyse du Voyage à Temboctou (2^e article.)

M. Caillié ne se proposait de séjourner à Timé que le temps nécessaire pour se remettre des fatigues d'une longue marche à pied et des inconvénients qui en sont les suites; mais la persévérance de ce voyageur devait être mise à toutes les épreuves. Atteint d'un mal au pied, dont la guérison fut très-longue, M. Caillié se trouvait encore à Timé dans les premiers jours de novembre; à cette époque la plaie de son pied était presque fermée, notre voyageur avait l'espoir de profiter de la première occasion de se remettre en route, lorsque, dans le même temps, de violentes douleurs à la mâchoire lui apprirent qu'il était attaqué du scorbut, affreuse maladie qu'il éprouva dans toute son horreur. « Mon palais, dit-il, » fut entièrement dépouillé, une partie des os se détachèrent et

» tombèrent; mes dents semblaient ne plus tenir dans leurs alvéoles, mes souffrances étaient affreuses... Je fus plus de quinze jours sans trouver un instant de sommeil. Pour mettre le comble à mes maux, la plaie de mon pied se rouvrit, et je voyais s'évanouir tout espoir de partir! Que l'on s'imagine ma situation! Seul dans l'intérieur d'un pays sauvage, couché sur la terre humide, sans médicamens, sans personne pour me soigner que la bonne vieille mère de mon hôte, etc. Enfin, après six semaines de souffrances aiguës, je commençai à me trouver mieux. » Une femme de Timé qui connaissait cette maladie lui prescrivit l'usage d'un remède dont l'effet fut lent mais efficace. M. Caillié se rétablit. Il se trouva en état de partir dans les premiers jours de janvier, c'est à dire après cinq mois de séjour à Timé.

Avant de suivre M. Caillié dans son voyage à Djenné, d'où il comptait se rendre à Temboctou, nous allons extraire de son journal quelques notions sur le pays de Timé.

Le village de Timé est situé à deux jours au sud de Sambatikila, à quinze au nord de Teuté et Cani et à dix jours à l'O. de Tangrera : il peut contenir cinq ou six cents habitans, partie Mandingues et Bambaras : les premiers sont musulmans, et les seconds sont payens ; cependant les deux nations vivent en bonne intelligence. Les Mandingues, naturellement paresseux, ne sont pas aussi propres dans leurs habits que les habitans du Fouta et du Kankan, mais ils sont mieux tenus que les Bambaras. A trois ou quatre milles environ, à l'est du village, se trouve une chaîne de montagnes où dans la saison pluvieuse s'amoncellent les nuages, en sorte que pendant cinq mois il pleut continuellement.

Il passe quelquefois par Timé des caravanes de Saracolets qui vont dans le S. acheter des esclaves. Ce n'est pas une nation, mais une classe de marchands qui voyagent dans toutes les parties de l'Afrique ; il y a des saracolets dans tous les pays nègres, Mandingues, Bambaras, Foulahs, Dhialonkès, de Kayaga, de Bondou, etc., etc. ; ils sont tous mahométans et ont entre eux un

idiome particulier que les autres nègres, même ceux de leur nation, n'entendent pas ; ils ont partout la réputation d'être très-riches et enclins au vol.

Le 9 janvier 1828, M. Caillié partit de Timé pour se rendre à la ville importante de Djenné, située à 125 lieues environ au N. N.-E. Ce voyage a duré soixante-deux jours à travers une population qui se livre à la culture des terres, au commerce, et dont l'industrie semble augmenter à mesure qu'on approche de Djenné. M. Caillié est passé par soixante-onze villages dont la population varie depuis cinq cents jusqu'à neuf cents habitants. Dix jours après son départ, M. Caillié, qui suivait une petite caravane de marchands mandingues arrive à Tangrera, village habité par des Bambaras et des Mandingues. Ce village est de la grandeur de Sambatikila et compte à peu près la même population ; le commerce y est très-actif. Il s'y rend de nombreuses caravanes du Sud et de Ségo, Yamina et Kayaye ; elles apportent du sel, qu'elles échangent contre des toiles du pays. C'est une espèce d'entrepôt, où les marchands venant sud qui ne veulent pas aller jusque sur les bords du Dhioliba font le commerce à Tangrera.

Les habitants de Tangrera sont commerçans et cultivateurs. Ils fabriquent des étoffes de coton et ont des communications fréquentes avec les villes situées sur les bords du Dhioliba. Ils ont des troupeaux de bœufs, des moutons et quelques chèvres, plusieurs jolis chevaux, chose rare dans le pays.

Le 20 janvier, M. Caillié quitte Tangrera ; le lendemain il passe à Bangoro, petite ville murée qui peut contenir trois à quatre mille habitants : le jour suivant à Débéna, autre ville dont la population est évaluée de quatre à cinq mille habitants.

Le 27, notre voyageur arrive sur les bords du Bagoué, rivière blanche des nègres ; elle vient de l'E. N.-E. et coule à l'O. S.-O. ; ses rives, très-boisées, sont élevées de 30 à 40 pieds. Cette rivière déborde dans la saison des pluies, inonde la campagne et rend ses environs marécageux ; sa largeur en cet endroit est à peu près celle

du Milo à Kankan : elle est profonde et navigable pour de grandes embarcations. Suivant le rapport des naturels et des voyageurs mandingues, le Bagoé vient du sud, passe à Teuté et va se perdre dans le Dhioliba, un peu plus bas que Ségo.

Il s'arrête le même jour à Missabougou, à 160 milles de Timé, 53 lieues environ, là il retrouve une institution dans le genre de celle des *Simos*, qu'on voit chez les peuples qui habitent le Rio-Nunez et même chez les Timannès.

Le 9 février, il atteint Couara, joli village distant de Timé de 232 milles (environ 77 lieues), et traverse ensuite une rivière appelé Koraba, qui vient du S., coule rapidement du N-E. à l'E. passe à Kayaye, grande ville à 5 jours au N. N-O. de Couara, et se perd dans le Dhioliba aux environs de Ségo. Le Koraba, que l'on nomme aussi Couoraba, est navigable pour des embarcations de 60 à 80 tonneaux. En avançant vers les bords du Dhioliba, M. Caillié a remarqué un grand changement dans l'industrie des naturels. Ils sont mieux habillés, s'adonnent au commerce, leurs marchés sont mieux approvisionnés, et leurs cultures mieux soignées. La grande quantité d'étrangers qui passent et font une forte consommation y rend les comestibles très-chers.

Le 21 février à Coloni, à 284 milles de Timé (95 lieues), joli petit village de 400 habitants; la campagne est bien cultivée. Ce village est le premier de la dépendance de Ségo Ahmadou, chef des Foulahs, et fait partie du petit royaume de Djehné. Ce pays fut conquis sur les Bambaras par les Foulahs, qui y ont établi des mosquées. Les Bambaras qui ne professent pas le culte musulman paient un léger tribut. Il y a beaucoup de Mandingues établis dans le pays dont ils ont la plus grande partie du commerce entre les mains. Les Foulahs n'ont ici d'autre occupation que l'étude de la religion : leurs esclaves cultivent les terres et pourvoient aux besoins de leurs maîtres. Ces Foulahs ressemblent en tout à ceux du Fouta-Dhialon.

Le 10 mars, M. Caillié arrive à Galia ou Congolia, situé sur le

bord du Dhioliba, à 10 milles de Djenné ; ce petit village est habité par des Foulahs, qui transportent dans des pirogues les nombreuses caravanes qui arrivent à Djenné. Le Dhioliba, qui paraît venir en cet endroit de l'O. $\frac{1}{4}$ N-O., coule lentement au N-E. Sa vitesse est d'un nœud et demi par heure, ses rives généralement découvertes et très basses ; sa largeur 500 pieds environ, et quant à sa profondeur elle oblige qu'on se serve de rames vers le milieu du fleuve.

Le 11 mars, M. Caillié entre dans Djenné : c'était le soixante-deuxième jour de son départ de Timé.

L'importance de la ville de Djenné nous engage à en donner une description détaillée.

Cette ville est située dans la partie orientale d'une île qui est formée par deux bras secondaires du Dhioliba (dont la branche principale passe à une distance de 10 milles à l'est de Djenné) et sur une élévation de sept à huit pieds qui la préserve contre les débordemens périodiques du fleuve ; elle peut avoir deux milles et demi de tour. Ses maisons sont construites en briques cuites au soleil : elles sont aussi grandes que celles des villageois d'Europe. La plupart ont un étage ; elles sont toutes à terrasses, n'ont pas de fenêtres à l'extérieur : les chambres ne reçoivent d'air que par une cour intérieure. Les rues ne sont point alignées, mais assez larges pour un pays où l'on ne connaît pas l'usage des voitures ; on peut y passer huit ou neuf personnes de front ; elles sont très-propres et balayées presque tous les jours.

La population peut être évaluée à huit ou dix mille habitans, qui sont tous mahométans : elle est composée de Foulahs, de Bambaras, de Mandingues et de Maures. On y parle les langues propres à ces quatre nations, et de plus un dialecte particulier appelé Kiasour, qui est la langue adoptée jusqu'à Temboctou. Les habitans sont doux et très-affables envers les étrangers, du moins ceux de leur religion, car les Foulahs, qui forment la majeure partie de la population, ne permettent pas l'entrée de la ville aux infidèles, en

quand les Bambaras idolâtres viennent à Djenné, ils sont obligés de faire la prière, sans quoi ils seraient maltraités.

Les habitants ont plusieurs femmes, qu'ils ne maltraitent pas comme les nègres situés plus au S; elles sortent sans être voilées.

Les Maures négocians qui habitent Djenné font le principal commerce; ils s'associent plusieurs ensemble, et ont de grandes embarcations qu'ils expédient, pleines de denrées indigènes, à Temboctou où ils ont des correspondans qui leur envoient en échange du sel, du tabac, et des marchandises d'Europe.

Les nègres de Djenné sont aussi négocians, mais leur commerce est moins considérable.

Les anciens voyageurs nommaient Djenné le pays de l'or : le fait est que les environs n'en produisent pas, mais les marchands de Bouré et les Mandingues du pays de Kong en apportent fréquemment; c'est une des branches de commerce de ces riches négocians. Ils s'occupent aussi de la traite des esclaves; ils envoient ceux-ci à Tafiét et dans d'autres directions, telles que Mogador, Tunis, Tripoli.

La ville de Djenné est bruyante et animée; tous les jours il part et arrive des caravanes nombreuses de marchands; il y a un concours continuuel d'étrangers et d'habitans des villages environnans qui viennent vendre leurs denrées et acheter du sel et d'autres marchandises.

Autour du marché, on voit des boutiques assez bien garnies en marchandises d'Europe qui se vendent très-cher; toile de coton, indiennes, guinées, écarlate, quincaillerie, pierre à feu, etc., etc. Presque toutes ces marchandises paraissent être de fabrique anglaise. M. Caillié y a vu quelques fusils français, qui sont très-estimés.

Djenné était anciennement une ville indépendante, mais aujourd'hui elle fait partie d'un petit royaume dont Ségo Ahmadou est le chef; celui-ci est Foulah de nation et musulman fanatique.

Ce chef, à l'époque du voyage de M. Caillié, faisait une guerre très-vive aux Bambaras de Ségo qu'il voulait soumettre à la loi du prophète; mais ces Bambaras sont belliqueux et lui résistaient. Cette guerre faisait beaucoup de tort au commerce de Djenné, parce qu'elle interceptait toute communication avec Yamina, Sansanding, Bamako et Bouré, d'où l'on tire l'or qui circule dans tout l'intérieur.

Djenné ne doit plus être considérée comme le point central du commerce; c'est Yamina, Sansanding et Bamako qui en sont les véritables entrepôts; les Maures de toutes les parties du désert, et les nègres du Soudan, depuis le pays de Kong jusqu'à ceux de Galam, de Bopdou et du Fouta-Dhialon viennent y faire le commerce. Les marchés de Djenné ne peuvent profiter du même avantage à cause de leur éloignement de Bouré. Depuis la guerre, les Maures désertaient cette place de commerce pour se rendre à Sansanding.

A trois jours vers le N-O. de Djenné est situé le royaume de Massina, pays habité par des Foulahs mahométans qui viennent fréquemment à Djenné pour y faire le commerce. Leur pays est très-fertile et gouverné par un roi, frère et allié de Ségo Ahmadou.

M. Caillié resta treize jours à Djenné, chez un négociant maure qui le combla de soins généreux. C'est à Djenné que M. Caillié apprit qu'un chrétien venu à Temboctou, après avoir été arrêté dans la route et accablé de coups, y était resté long-temps pour se rétablir, mais qu'il y était mort; notre voyageur supposa que cet Européen était l'infortuné major Laing.

Le 23 mars, M. Caillié, muni de lettres de recommandation, adressées par son hôte à son correspondant de Temboctou, s'embarque sur le Dhioliba pour se rendre enfin à cette ville mystérieuse, éloignée vers le nord de Djenné d'environ 130 lieues.

Le voyage de M. Caillié dura vingt-huit jours pendant lesquels il tint note de toutes les circonstances de sa navigation, du nom des villages qu'il vit sur les rives du Dhioliba: leur nombre est de

trente-neuf, et leur population varie depuis trois cents jusqu'à neuf cents habitants.

Du port de Djenné (sur une branche du Dhioliba) au cours principal du fleuve, il peut y avoir dix milles : il est en cet endroit très-profond, et a trois fois environ la largeur de la Seine au Pont-Neuf. Ses rives sont très-basses et très-découvertes. M. Caillié estime que, poussée par le courant, l'embarcation faisait deux milles à l'heure.

Le 26, il passe devant Isaca, situé sur la rive droite du fleuve, à trente-six lieues environ de Djenné; ce village est peuplé de Foulahs semblables à ceux du Fouta-Dhialon. C'est à un $\frac{1}{4}$ de mille d'Isaca que le grand bras, qui, au dire des nègres, part de Ségo, rejoint le fleuve. Ce bras, qui vient de l'O., est très-large et paraît navigable pour de grandes embarcations; son cours n'est pas rapide car ses eaux paraissent dormantes.

M. Caillié entre ici dans des détails très-curieux sur la construction des pirogues qui servent au trajet de Djenné à Temboctou, et dont le port est quelquefois de 90 à 100 tonneaux, sur leurs chargemens, etc., etc.

Le 31, M. Caillié passe à Cona (24 lieues au-dessous d'Isaca), situé sur la rive droite : c'est le premier village du pays de Banan; il peut contenir environ huit cents habitants tous nègres; il y a dans le pays quelques Mandingues et Foulahs qui y font le commerce.

Le pays de Banan est indépendant de celui de Ségo Ahmadou; il est situé sur la rive droite du fleuve et s'étend très-loin à l'E. Les habitants ont tous les traits des Mandingues, dont ils sont une famille; seulement, ils parlent une autre langue. Ils sont tous mahométans, ont beaucoup d'esclaves qu'ils occupent dans leurs cultures. Ils s'adonnent aussi au commerce et aux soins des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres.

Le 2 avril, notre voyageur, après une navigation très-lente, atteint l'embouchure du grand Lac Débo (à 18 lieues au-dessous de Cona.)

« Environ à six milles au S-O. de cette embouchure se trouve un rocher qui s'élève en pain de sucre, il est situé dans un marais inondé, couvert d'herbe toujours verte. A neuf ou dix milles au-delà est une petite île située dans le lac. Une troisième île formant également un rocher se trouve au milieu des deux premières un peu à l'E. de la ligne qui les joint.

» On voit la terre de tous les côtés du lac, excepté à l'O. où il se déploie comme une mer intérieure. En suivant sa côte N., dirigé à peu près O. N-O. dans une longueur de quinze milles, on laisse à gauche une langue de terre plate qui avance dans le sud de plusieurs milles; elle semble fermer le passage du lac et forme une espèce de détroit. Au-delà de cette barrière, le lac se prolonge dans l'O. à perte de vue. Cette barrière divise ainsi le lac Débo en deux, l'un supérieur, l'autre inférieur. Celui où les embarcations passent, et où se trouvent les trois îles, est très-grand; il est entouré d'une infinité de grands marais. On aperçoit la terre de tous côtés, hormis à l'ouest. »

Le 4 avril, M. Caillié arrive à Débo (à 20 lieues du lac) gros village et point de ralliement pour toutes les embarcations qui font route ensemble pour Temboctou à cause du voisinage d'un peuple assez rapproché de cette ville et qui vient à bord des pirogues exercer des actes de brigandage. Les naturels nomment cette nation *les Sourgous* et les Maures les appellent *Touarihs*.

« Il y avait sur le port de Sa quatre à cinq cents personnes, marins et habitants du village. Le port était couvert de marchandises emballées, prêtes à être transportées à bord des embarcations. Le commerce me parut d'une activité étonnante. La flotille avait quelque chose d'imposant que je ne m'attendais pas à trouver dans l'intérieur de l'Afrique. Le mouvement qui régnait de tous côtés me faisait croire que j'étais dans un port marchand d'Europe. »

Tous les villages, depuis le lac Débo font partie du pays de Diriman qui s'étend très-loin à l'E.; il y a aussi beaucoup de Foulahs pasteurs qui habitent les bords du fleuve, et qui s'éloignent avec leurs troupeaux lors des débordemens.

« Les Dirimans ont beaucoup de ressemblance avec les habitants de Djenné ; ils ont comme eux les cheveux crépus et le teint noir, de beaux traits, le nez aquilin, les lèvres minces et de grands yeux ; ils sont armés de deux ou trois piques, et font usage de l'arc et des flèches ; quelques-uns d'entre eux sont armés de fusils et même d'un sabre ; ils tirent ces armes de chez les Européens. Les Dirimans ont la réputation d'être voleurs et cruels.

» Le fleuve semble se perdre dans les marais ; les rives en sont si basses, qu'on dirait que dans cette saison même il est tout prêt à déborder ; ces marais s'étendent à perte de vue et sont peuplés d'une infinité d'oiseaux aquatiques de toute espèce, de troupeaux de bœufs, de moutons et de quelques chevaux qui appartiennent à des Foulahs pasteurs.

» Lors du débordement du fleuve, tous les marais sont couverts de huit à dix pieds d'eau (et même davantage), au-dessus des herbes ; alors cette immense plaine ne forme plus qu'un grand lac. Toutes les peuplades de Foulahs pasteurs sont obligées de se retirer dans l'intérieur des terres où les pâturages sont abondants pendant la saison des pluies. »

M. Caillié a vu dans le fleuve quelques caïmans et beaucoup d'hippopotames. Il a vu aussi beaucoup de traces d'éléphants assez près du fleuve.

Le 19 avril, M. Caillié débarqua au port de Cabra et de là se rendit à la petite ville du même nom, située sur une éminence qui la préserve de l'inondation ; elle est éloignée de trois milles au N. du grand port et peuplée d'environ mille à douze cents habitants qui sont occupés à travailler soit pour débarquer les nombreuses marchandises qui viennent de Djenné, soit pour les conduire à Temboctou ; ils se servent pour cela d'ânes et de chameaux.

Un peu avant Cabra le fleuve se divise en deux branches ; la plus forte peut avoir trois quarts de mille de large ; elle coule lentement à l'E. S-E., l'autre prend son cours à l'E. 1/4 N-E. ; elle est profonde et a trente-cinq à quarante pas de largeur. Un petit canal

conduit à la ville de Cabra ; lors de l'inondation les marais sont couverts de dix pieds d'eau, les grosses embarcations peuvent aller mouiller devant Cabra.

Le 20 avril, M. Caillié se rendit à Temboctou, situé à cinq milles au N. de Cabra et à huit milles du fleuve dans la même direction. La moitié du chemin offre quelques traces de végétation ; l'autre moitié est découverte et plus sablonneuse. Au premier aspect Temboctou ne présente qu'un amas de maisons en terre, mal construites ; dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant et de la plus grande aridité.

M. Caillié fut reçu chez le négociant maure auquel son hôte de Djenné l'avait recommandé, et en fut accueilli d'une manière toute paternelle. La maison où il était logé était vis-à-vis celle qu'avait habité le major Laing : il n'y avait qu'une rue à traverser pour aller de l'une à l'autre (1).

Nous allons réunir les détails les plus importants que M. Caillié nous donne sur Temboctou, où il est demeuré quatorze jours.

« Cette ville mystérieuse, qui depuis des siècles occupait les savans, et sur la population de laquelle on se formait des idées si exagérées, comme sur sa civilisation et son commerce avec tout l'intérieur du Soudan, est située dans une immense plaine de sable blanc et mouvant, sur lequel il ne croît que de frêles arbrisseaux rabougris. Elle n'est fermée par aucune clôture.

» La ville de Temboctou forme une espèce de triangle et peut avoir trois milles de tour. Les maisons, construites en briques de forme ronde et séchées au soleil, sont grandes, peu élevées, et n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les rues sont propres et assez larges pour y passer trois cavaliers de front. Des cases en paille, de forme presque rondes, comme celles des Foulahs pasteurs servent de logement aux pauvres et aux esclaves. Il y a sept mosquées, dont deux

(1) M. Caillié donne, sur la mort de cet infortuné voyageur, des détails qui s'accordent avec ceux qui nous sont parvenus.

grandes sont surmontées chacune d'une tour en brique dans laquelle on monte par un escalier intérieur.

Temboctou peut contenir dix ou douze mille habitans qui sont tous commerçans; les nègres de la nation Kissour forment la majeure partie de cette population. Beaucoup de Maures sont établis dans cette ville, s'y adonnent au commerce et retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles. Il y vient aussi beaucoup d'Arabes amenés par les caravanes, qui séjournent dans cette ville et augmentent momentanément la population.

Le roi ou gouverneur est un nègre: sa dignité est héréditaire: son fils aîné doit lui succéder. Il est assisté par un conseil de vieillards toujours composé de noirs. Les Maures ne sont pas admis à prendre part au gouvernement: ils reconnaissent parmi eux un supérieur, mais ils n'en sont pas moins justiciables des autorités du pays.

« Tous les habitans natifs de Temboctou sont zélés mahométans. Leur costume est le même que celui des Maures; ils ont quatre femmes, mais celles-ci ne sont pas voilées comme dans l'empire de Maroc; elles sortent quand elles le veulent et sont libres de voir tout le monde.

» Les hommes sont de taille ordinaire, bien faits, se tenant très-droit et ayant une démarche aisée; leur teint est d'un beau noir foncé; ils ont le nez un peu plus aquilin que les Mandingues, et, comme eux, les lèvres minces et de beaux yeux.

» Les habitans de Temboctou sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtemens et dans l'intérieur de leurs maisons. »

M. Caillié entre ensuite dans une foule de détails sur les usages et les habitudes de ces peuples qu'il serait trop long de rapporter.

« Au loin dans la plaine, il croît quelques graminées mêlées de chardons dont les chameaux se nourrissent.

» Le bois à brûler est d'une grande rareté aux environs de Temboctou; on va très-près de Cabra pour s'en procurer: on en fait un objet de commerce. Les riches seuls en brûlent; les pauvres

font usage de fiente de chameaux. L'eau se vend également : une mesure d'environ un demi-litre coûte un cauris (demi-centime).

» Temboctou n'a d'autres ressources que son commerce de sel, son sol n'est aucunement propre à la culture. C'est de Djenné qu'elle tire tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement, le mil, le riz, le beurre végétal, le miel, le coton, les étoffes du Soudan, les effets confectionnés, les bougies, le savon, le piment, les oignons, le poisson sec, les pistaches, etc., etc.

» Si les flotilles venant à Cabra étaient arrêtées en route par les Touaricks, les habitants de Temboctou seraient dans la plus affreuse disette. Pour éviter ce malheur, ils ont soin que leurs magasins soient toujours amplement fournis de toute espèce de comestibles.

Les négocians maures établis à Temboctou reçoivent en consignation des marchandises qu'on leur envoie d'Adrar et de Taflet ; il leur en vient aussi de Taouat, Ardamas (ou Ghadamez), Tripoli, Tunis, Alger ; ils reçoivent beaucoup de tabac et diverses marchandises d'Europe, qu'ils expédient sur des embarcations pour la ville de Djenné et ailleurs. Temboctou peut être considéré comme le principal entrepôt de cette partie de l'Afrique. On y dépose le sel provenant des mines de Toudeyni ; ce sel est apporté, à dos de chameaux, par des caravanes de Maures de la tribu de Zaouât qui vont le chercher à la petite ville de Toudeyni.

L'intérieur de Temboctou offre un aspect triste ; on ne rencontre dans les rues que les chameaux qui arrivent de Cabra chargés de marchandises apportées par les flotilles ; quelques réunions d'habitants font la conversation, et beaucoup de Maures, couchés devant leur porte, dorment à l'ombre. On n'y voit pas comme à Djenné ce grand concours d'étrangers venant de toutes les parties du Soudan.

Après avoir séjourné quatorze jours à Temboctou, M. Caillié se décida à opérer son retour par la voie de Maroc, en profitant d'une occasion qui lui était offerte par une caravane destinée pour Ta-

filet. Il savait qu'il n'en partirait pas d'autre avant trois mois, c'est ce qui l'engagea à hâter son départ malgré les invitations réitérées de son hôte, qui préférerait lui voir prendre la route de Tripoli par Ardamas plutôt que celle de Maroc.

Nous donnerons, dans notre troisième et dernier article, l'analyse de cette dernière partie de la relation de M. Caillié.

C.

(*La suite au prochain numéro.*)

RAPPORT sur un mémoire concernant l'île de Ténériffe.

M. Josy, avant son départ pour l'Amérique du Sud, a offert en don à la Société de Géographie un manuscrit concernant l'île de Ténériffe, que vous avez renvoyé au comité du Bulletin pour être examiné. Je suis chargé de vous soumettre les résultats de cet examen.

Ce manuscrit est daté d'Orotava, le 16 avril 1828, et signé par M. Pierre-Alexandre Aubert de l'académie de Madrid, et professeur de mathématiques au collège d'Orotava. C'est un mémoire qui a pour objet d'appeler l'attention des savans sur l'importance des observations que l'on peut faire à Ténériffe, la principale des îles Canaries.

Les questions que renferment les 126 articles dont ce mémoire est composé entrent pour le plus grand nombre dans le domaine de la physique. Nous indiquerons sommairement les sujets que l'auteur a traités, en fixant toutefois votre attention sur ce qui peut appartenir à la géographie dont nous devons nous occuper spécialement.

Les deux premiers articles renferment des notions intéressantes sur la température de l'île de Ténériffe : « Cette île, la principale des » Canaries, se trouve si rapprochée de la zone équatoriale, que son » climat participe bien plus de cette zone que de la tempérée. En » général, les hivers y sont tièdes au fond des vallons nombreux

» répandus sur toute sa circonférence, modérés sur le penchant
 » des hautes montagnes qui la parsèment dans divers sens, froids
 » sur les plateaux boisés qui occupent son centre, et pourtant en-
 » core passables au sommet du pic même. La neige qui couvre
 » encore celui-ci pendant six mois de l'année du côté du nord, et
 » deux ou trois mois seulement du côté du midi, s'amasse sur les
 » plateaux et descend plus ou moins bas sur le penchant des mon-
 » tagnes : mais elle s'arrête à environ 533 toises (103 8^m 8) au-
 » dessus du niveau des mers, même dans les hivers les plus rigou-
 » reux. Les étés, au contraire, y sont modérés au bord de l'Océan,
 » plus chauds dans les vallons, tempérés sur les plateaux, et sein-
 » blables aux printemps de la France ou de l'Angleterre sur le cône
 » qui termine le pic. La plus grande hauteur du thermomètre de
 » Fahrenheit ne dépasse guère 80° (26° 66 du thermomètre centi-
 » grade) sur le môle de Santa Cruz, de là elle croît légèrement sur
 » le chemin de Santa Cruz à Laguna, diminue ensuite et se réduit à
 » environ 63 degrés (17° 2) à Laguna même : passé ce terme, elle
 » baisse lentement jusqu'au sommet du pic où elle est encore de
 » 50 degrés (10° 0) à l'ombre dans les plus longs jours de la cani-
 » cule. Le printemps est très-couvert dans la vallée d'Orotava et
 » superbe à Santa Cruz ; c'est tout le contraire en automne.

» La quantité de pluie qui tombe sur les différens points de l'île
 » est extrêmement variable : réduite à peu près à deux ou trois
 » pouces, année commune, sur les terrains bas des côtes, elle
 » augmente rapidement en s'approchant de la station ordinaire des
 » nuages où elle est si considérable, que, malgré la qualité et le
 » peu de profondeur du sol, la végétation s'y développe avec une
 » énergie inconnue à la zone tempérée. De cette hauteur elle diminue
 » avec rapidité jusqu'aux plateaux : mais c'est au sommet du pic
 » que la sécheresse est vraiment extraordinaire, comme l'ont
 » éprouvé tous les voyageurs qui l'ont visité. »

L'auteur expose ensuite ses idées sur la formation et l'origine
 de cette île, qu'il attribue à l'action des volcans souterrains : il en-

tre à ce sujet dans l'examen fort étendu de la configuration et de la nature du sol tout volcanique à la surface de l'île et au fond de la mer; ce qui le conduit à développer toutes les considérations géologiques qui viennent à l'appui de son opinion. La description des cavernes donne occasion à l'auteur de reproduire des notions intéressantes sur les habitans primitifs de l'île de Ténériffe. « C'est » dans ces cavernes et dans des grottes moins profondes dont » l'île est criblée que les anciens guanches déposaient les cadavres » que le temps et la barbarie des conquérans ont détruits ou » profanés. Nous avons souvent rencontré des amas d'ossements » brisés dans les grottes que nous avons visitées, et leur blancheur » prouvait assez qu'ils n'avaient pas appartenu, à des corps » embaumés, à ces momies qu'on retrouve encore quelquefois » dans les lieux les plus inaccessibles et où les bergers et les » orseilleurs n'ont pu pénétrer. » De l'examen du caractère des têtes il résulte que les anciens guanches appartenaient à deux races différentes, l'une ayant la même régularité que présentent les statues qui nous sont restées des Grecs, l'autre offrant tous les traits des Kalmouks et des Tartares; ce que semblent confirmer quelques fragmens de leur histoire qui ont échappé à la barbarie des temps.

Il résulte aussi des recherches de l'auteur que les guanches n'embaumaient qu'un petit nombre de leurs morts, et qu'ils se contentaient de déposer les autres dans les grottes à l'état de nature et sans les couvrir d'aucuns vêtemens: du moins n'en trouve-t-on aucun vestige dans les environs. « Mais pourquoi les plaçaient-ils » presque tous dans des lieux qui sont à présent inaccessibles, même » au courage intrépide des orseilleurs? sont-ce les éboulemens qui » ont détruit les cheminées par où ils y parvenaient, ou s'y laissaient-ils descendre par le moyen de cordes comme le font les orseil- » leurs d'à présent? On voit encore à Ténériffe et à Canarie des » madriers énormes fixés à des hauteurs qu'on ne peut mesurer des » yeux sans frémir, et que la main du temps n'a pas encore détruits.

» C'est là qu'on peut encore espérer de trouver les corps embau-
 » més de ces momies si bien conservées, qui ornent plusieurs ca-
 » binets, et que les habitans grossiers et barbares de ces îles se hâ-
 » tent de détruire aussitôt que le hasard les leur fait découvrir. »

Quelques auteurs ont avancé que ces îles contenaient jadis une
 multitude de chiens qui leur valurent le nom que porte maintenant
 tout l'archipel qu'elles forment. L'auteur serait tenté de le croire en
 voyant le soin que prenaient les guanches de placer leurs cadavres
 dans des lieux inaccessibles à tous les quadrupèdes. « Si aucun animal
 » carnassier n'avait habité ces îles, quel motif auraient-ils pu avoir
 » d'exposer les vivans pour placer les morts ?

» La race des guanches est détruite. Le langage qui survit souvent
 » à la destruction des nations a péri avec eux. Pas une seule expres-
 » sion ne rappelle la syntaxe des guanches et la source où ils ont
 » puisé. Ce ne sont plus que quelques expressions triviales, des mots
 » détachés, des noms de villages, de montagnes, de rochers, de ra-
 » vins, de pierres, de plantes, et d'animaux qu'il serait facile de
 » recueillir en parcourant l'île dans toutes les directions et dont la
 » comparaison avec ceux d'autres langues pourraient soulever le
 » voile qui couvre l'origine des guanches. Quelques usages con-
 » crés dans la partie sud de l'île, aideraient dans ces recherches trop
 » négligées maintenant et qui ne sont cependant pas sans intérêt.

» Il existe encore à Ténériffe une espèce de chèvres dont on ne
 » trouve le type nulle part. Elles sont grandes, bien faites, à l'œil
 » hardi, à poil noirâtre traînant jusqu'à terre et à barbe d'une longueur
 » qui n'a point d'exemple. Ces chèvres habitent toujours les parties
 » plus élevées de l'île et ne descendent jamais dans les vallons sans
 » y être forcées par les habitans qui les ont apprivoisées en partie.
 » Aussitôt qu'elles peuvent recouvrer la liberté, elles reprennent
 » la direction des hauteurs où elles sont souvent victimes de la vo-
 » racité des chiens qui abandonnent l'homme pour se mettre à leur
 » poursuite. Ce sont les seuls grands animaux qui paraissent avoir
 » conservé leur caractère primitif.

« Les poissons sont extrêmement nombreux aux Canaries , et » beaucoup plus que ne semble le comporter le peu de plantes qu'on » voit sur les plages que la mer laisse à découvert. » L'auteur, ne s'étant point livré particulièrement à leur étude , se contente de dire que presque toutes les espèces qu'il a eu occasion de voir lui ont paru différentes de celles d'Europe.

« En partant des bords de la mer, et en avançant graduellement » vers les hauteurs, on voit la végétation se développer par zones » très-marquées. D'abord on trouve celle des vignes et des maïs » qui s'étend jusqu'à environ 250 (1) toises de hauteur sur la partie » septentrionale de l'île : mais cette culture est encore négligée vers » le sud, et y est remplacée par celle du blé et de l'orge. Ensuite » vient la zone des chataigniers, des céréales et des luxins qui » monte jusqu'à 500 toises (2); là commence la zone des bruyères » arborescentes, des ilex, des lauriers et des cistes : elle est d'au- » tant plus facile à remarquer qu'elle répand, par son vert sombre, » une teinte triste et lugubre sur les terrains qu'elle couvre. C'est » là que s'arrêtent ordinairement les nuages et où par conséquent » l'humidité est extrême. En sortant des bruyères on entre dans » les cytises, qui règnent presque exclusivement jusqu'à 800 toi- » ses (3) de hauteur. Cependant dans quelques endroits ils ont » cédé la place aux pins qui, lorsqu'ils s'emparent d'un terrain, » n'admettent aucun autre phanérogame dans leur voisinage. La » cinquième zone, composée de spartium et de thym, s'étend » jusque dans les Canadas à 1400 toises (4) et remontant même » encore 200 toises (5) plus haut sur les flancs du pic.

Le climat très-doux de la vallée d'Orotava semble favorable à l'établissement d'un jardin botanique et d'acclimatation. L'auteur

(1) 487^m.

(2) 975^m.

(3) 1559^m.

(4) 2729^m.

(5) 1600' — 3118^m.

entre à ce sujet dans les plus grands détails sur les avantages qui en résulteraient.

Malgré la douceur du climat à Ténériffe, la température y varie souvent comme partout ailleurs, mais dans des limites plus resserrées. » Au port de l'Orotava cette différence va quelquefois jusqu'à 30 » degrés du thermomètre de Fahrenheit (14 °. 5 environ) ; mais » elle est presque stationnaire au Pic. En 1785, le 30 août, les com- » pagnons de Lapérouse la trouvèrent de 48 degrés (8 °. 9) ; l'au- » teur de ce mémorial la trouva de 49 degrés (9 °. 5) le 9 juillet 1825, » et un voyageur qui la visita le 28 février 1828 la trouva encore » de 46 degrés (7 °. 8). Il n'y a donc qu'une différence d'environ 3 » degrés de Fahrenheit (1 °. 7) entre la canicule et l'hiver à cette » prodigieuse hauteur (3710^m 1909 ¹), pendant qu'au bord de » la mer au bord de l'Orotava, la température était alors de 76 à » 84 degrés (24 °. 4 à 28 °. 9). » On sent combien cette espèce de permanence rend les observations du Pic intéressantes, et le parti qu'on en pourrait tirer pour la météorologie ; aussi l'auteur expose-t-il les diverses considérations qui sont propres à faire connaître tous les avantages qui résulteraient de l'établissement de cinq observatoires dans l'île de Ténériffe, savoir : le 1^{er} au sommet du Pic ; le 2^e et le 3^e sur les flancs de cette sommité à 500 ¹ au-dessous, et plus bas dans la région des nuages ; à 500 et 700 toises au-dessous du point le plus culminant ; le 4^e dans la ville d'Orotava, et le 5^e au bord de la mer. « Avec ces cinq observatoires on pourrait » étudier l'atmosphère dans toutes les situations possibles où elle » peut se trouver, et recueillir en une seule année plus de données » qu'on ne pourra jamais s'en procurer dans tous les observatoires » d'Europe ensemble.

» La proximité à laquelle Ténériffe et les autres îles Canaries » se trouvent de la zone équinoxiale les met en rapport avec elle. » Pendant la plus grande partie de l'année, c'est le vent de N.-E. » qui se fait sentir dans tout cet archipel. Cette espèce de con- » stance des vents produit un phénomène qu'on ne remarque guère

» ailleurs ; ce sont ces calmes plats qui règnent sur la partie S.-O.
 » des îles, et qui s'étendent à une distance plus ou moins considérable
 » sur la mer, suivant que l'île est plus ou moins élevée, ce qui en
 » rend le tour très-difficile dans toutes les saisons. Les calmes
 » s'étendent à la distance d'environ vingt lieues sous le vent de
 » Ténériffe, lorsque le N.-E. règne depuis quelque temps. C'est ce
 » vent dominant qui donne un aspect différent aux deux extrémités
 » de l'île, et à la mer qui l'environne ; vers la pointe de Anaga, la
 » mer est houleuse et très-agitée ; elle est plate et tranquille comme
 » un lac près de la pointe de Teno ; et la ligne qui sépare le calme
 » du vent est marquée par un remoux et par un tourbillonne-
 » ment des eaux qu'on aperçoit facilement à quelque distance,
 » même dans les nuits les plus obscures.

» L'extrémité N.-E. de l'île est en général bien plus froide et
 » plus humide que celle qui lui est opposée ; la végétation y est
 » plus active, les plantes d'Europe y viennent mieux, et les habi-
 » tans même y jouissent d'une fraîcheur et d'un air de santé frap-
 » pant, qu'on ne retrouve point en avançant vers le sud. C'est tout
 » le contraire vers la pointe de Teno. Là le teint est plus basané,
 » les formes plus trapues, plus ramassées et surtout moins élé-
 » gantes ; on dirait deux races différentes d'hommes. La diffé-
 » rence des vents qui règnent sur ces deux parties de Ténériffe
 » n'est pas l'unique cause de ce phénomène : la configuration du
 » terrain doit en avoir sa part. En général, elle est plus montueuse,
 » plus inégale, plus élevée vers l'E. que vers l'O., et l'humidi-
 » tés se fait bien plus sentir dans la première de ces deux extrémi-
 » tés, les eaux ne se perdant pas dans les terrains avant d'arriver à
 » la mer, comme vers Teno, où les laves beaucoup moins com-
 » pactes leur livrent passage partout ; la végétation y acquiert des
 » dimensions superbes, et en défendant le sol contre les rayons
 » du soleil, elle contribue à rafraîchir l'atmosphère.

» La constitution physique des habitans, les alimens, les mœurs,
 » les usages n'ayant presque aucune ressemblance dans les deux ex-

» trémities de l'île, les maladies y doivent prendre un caractère
 » particulier. Ce sont celles des climats tempérés qui dominent vers
 » la pointe N.-E., et celles de la zone torride, ou plutôt de l'Égypte,
 » qui se font principalement sentir vers le S.-O. L'éléphantiasis,
 » cette affection cutanée qui dépare l'espèce humaine, est presque
 » inconnue dans les montagnes de la première ; mais en partant
 » de ce point, elle devient d'autant plus commune qu'on s'ache-
 » mine davantage vers l'autre.

» C'est à Santa-Cruz que semblent se développer d'abord les
 » maladies qui affligent l'Europe, quoiqu'il n'y arrive guère plus
 » de bâtimens étrangers qu'au port de l'Orotava : C'est là que com-
 » mença l'épidémie qui en 1810, 1811 et 1812, dévasta les basses
 » régions de l'île.

» L'action continuelle des vents orientaux sur les vagues de l'o-
 » céan atlantique est la cause probable du Gulf-Stream, de ce
 » courant immense qui s'étend des Canaries aux Antilles, traverse
 » le golfe du Mexique, revient dans l'océan par le canal de Baha-
 » ma, rase Terre-Neuve, se porte de l'O. à l'E. jusqu'aux côtes de
 » l'Irlande, et revient enfin aux Canaries en longeant les côtes du
 » Portugal. Sa vitesse doit varier suivant les lieux, et être plus con-
 » sidérable entre les Antilles, dans le golfe du Mexique, et surtout
 » dans le canal de Bahama. » L'auteur cite une observation qui peut
 » servir à la déterminer depuis le canal de la Manche jusqu'à Lan-
 » zarote. « Le 24 septembre 1825, le marquis de Villafuente, fai-
 » sant route pour l'Angleterre, jeta à la mer près du cap Lezard
 » une bouteille contenant un billet où étaient indiquées en espa-
 » gnol, en français et en anglais, le lieu et l'heure de l'expérience,
 » et les noms du marquis et de deux de ses camarades de voyage ;
 » cette bouteille fut retrouvée à Lanzarote sur la fin d'avril de l'an-
 » née suivante, et est encore entre les mains du capitaine du port
 » de Naos. Elle employa donc huit mois ou 240 jours à parcou-
 » rir environ 450 lieues ; ce qui fait près de deux lieues par jour,
 » en supposant que la vitesse du courant ait été constante pendant
 » ce trajet.

» Malgré la longue durée des vents orientaux aux Canaries ,
 » malgré la température élevée que conserve encore le courant qui
 » les embrasse ; enfin, malgré le peu d'étendue de ces îles, les vents
 » de terre ne manquent jamais de s'y faire sentir depuis le coucher
 » du soleil jusqu'à peu près son lever, toutes les fois que le ciel
 » est serein. » Ici l'auteur entre dans quelques détails sur les courans atmosphériques et sur la formation des nuages , et fait l'application de cette théorie à Ténériffe.

Le reste du mémoire, à partir de l'article 46 (il y en a en tout 126), n'est qu'une suite de considérations relatives aux phénomènes atmosphériques, qui, mieux observés, peuvent faire faire de grands progrès à la météorologie. L'auteur propose à cet effet divers perfectionnemens dont sont susceptibles les instrumens qui peuvent nous donner la mesure des variations de la densité de l'air, de la lumière, de la chaleur, etc., etc. La Société de Géographie pourra, si elle le juge convenable, donner communication à qui lui en témoignera le désir de cette dernière partie du mémoire qui intéresse une branche importante de la physique, et qui ne peut trouver place dans le recueil de ses mémoires. Quant à l'extrait dont on vient de donner lecture, le comité vous soumet la proposition de l'insérer dans un prochain numéro du bulletin.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 5 mars 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le chevalier d'Abrahamson annonce à la société son prochain retour à Copenhague, et lui renouvelle ses offres de service.

M. Fontanier, nommé récemment membre de la commission centrale, adresse ses remerciemens à la société.

M. de Hammer remercie la société des observations qu'elle lui a transmises sur les cartes jointes à son histoire ottomane, il exprime toutefois des doutes sur la position de Lefké, que l'un des commissaires place sur le Sangarius.

M. David, vice-consul de France à Mexico, dans une lettre écrite à M. Barbié du Bocage, aîné, annonce qu'il a fait insérer dans le *Courrier de la Fédération Mexicaine* un extrait du règlement de la société et de ses programmes de prix, et qu'il se propose de lui faire divers envois. A cette lettre est jointe une circulaire de la société qui vient de se former à Mexico pour le progrès des arts industriels et de l'agriculture.

M. Caillié écrit à la société pour lui offrir un exemplaire de son voyage à Temboctou; il exprime le désir que cette publication puisse obtenir son honorable suffrage.

M. Caballero écrit à la société pour lui faire hommage d'un second mémoire critique qu'il vient de publier au sujet du dernier volume du dictionnaire géographique de l'Espagne et du Portugal, par M. Miñano.

M. Baradère exprime de nouveau le désir qu'il soit fait un

rapport le plus tôt possible sur sa collection relative aux antiquités de Palenqué.

M. Jouannin, au nom d'une commission spéciale, lit un rapport sur le concours annuel relatif à la découverte géographique la plus importante, faite pendant le cours de l'année 1828.

D'après les conclusions du rapport, la société a décerné une médaille d'or de 500 francs au voyage de M. Caillié dans l'Afrique centrale; mais en même temps, elle a cru juste et convenable de décerner un hommage bien mérité à la mémoire du courageux et infortuné major Laing, qui avait précédé M. Caillié à Temboctou; elle a voté en conséquence une pareille médaille d'or qui sera offerte à sa veuve. La société a jugé aussi qu'il était juste d'accorder une mention honorable à M. le capitaine d'Urville.

M. A. Barbié du Bocage, au nom d'une seconde commission, fait un rapport sur le concours relatif au prix d'encouragement proposé pour un Voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée. Messieurs les commissaires, tout en donnant des éloges au travail qui leur a été soumis, pensent qu'il n'y a pas lieu à lui décerner le prix.

Les conclusions du rapport sont adoptées.

M. Eyries fait un rapport verbal sur une notice de M. le comte de Serristori, relative aux Possessions russes au-delà du Caucase; il pense qu'un extrait de cet opuscule pourrait être inséré au *Bulletin*.

M. Brué demande qu'il soit fait une modification à l'énoncé du prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie; il est invité à rédiger sa proposition et à la déposer sur le bureau à la prochaine séance.

M. Roux de Rochelle, ministre de France aux Etats-Unis, ancien secrétaire-général de la Commission centrale, la remercie de la faveur dont elle l'a honoré pendant sa mission à Hambourg, en lui donnant le titre de Correspondant; il désire soumettre à la Société quelques travaux sur la géographie, liée à l'étude de la na-

ture et de l'histoire. La commission l'invite à lire dans la prochaine séance quelques lettres de ce recueil.

, Séance du 19 mars 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

S. Exc. le Ministre des affaires étrangères adresse à la société le portrait de S. M. Louis XVIII. La Commission centrale lui vote des remerciemens.

La Société d'agriculture et d'horticulture de l'Inde adresse à la Société le premier volume de ses *Transactions*. La Commission centrale lui vote des remerciemens, et décide qu'elle lui adressera en échange le recueil des mémoires de la société.

M. le professeur Rafn, de Copenhague, admis récemment au nombre des *correspondans étrangers* de la Société, lui adresse ses remerciemens, et promet de seconder ses efforts en lui faisant toutes les communications qu'il croira utiles aux progrès de la science.

Le même correspondant adresse le programme d'un prix proposé par la Société de la littérature danoise *pour le développement des notions que les Scandinaves avaient de la connaissance du monde, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du 13^e siècle.*

M. Emile Trimmel, de Vienne, adresse aussi ses remerciemens à la Société, et lui offre de coopérer à ses travaux.

M. Raffelsperger fait hommage d'un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Secrétaire du voyageur en Europe*.

M. Yosy écrit de Londres pour remercier la Société du baromètre qu'elle veut bien lui confier pendant son voyage, ainsi que des lettres de recommandation qu'elle lui a adressées de la part du Ministre de la Marine, pour les Commandans des forces navales et les Consuls français en Amérique; il promet à la Société de saisir avec empressement toutes les occasions de l'informer du résultat de ses excursions scientifiques.

M. de la Roquette, au nom d'une commission spéciale, fait un

rapport sur la Collection d'Antiquités mexicaines recueillie par M. Baradère, et communiquée à la Société afin de concourir au prix offert pour la description des monumens de Palenquè et de Mitla, et celle des pays dans lesquels ces monumens ont été découverts; messieurs les commissaires jugent qu'il n'y a pas lieu à décerner le prix, et proposent de proroger le sujet à 1832; ils proposent en même temps de faire une mention honorable des Recherches de M. Baradère, et de lui voter des remerciemens pour les communications qu'il a faites à la Société.

M. Jomard soumet le programme d'un sujet de prix relatif à l'*Origine des races nègres asiatiques*. La commission centrale adopte ce sujet et retire du concours celui qu'elle avait proposé pour la *Recherche des divers peuples répandus dans l'Océanie*.

La commission centrale entend avec beaucoup d'intérêt la lecture que lui fait M. Roux de Rochelle de l'une des lettres dont il lui avait annoncé la communication dans la séance précédente; elle l'invite à vouloir bien lire quelques lettres du même recueil à l'assemblée générale du 26 mars.

L'heure avancée ne permet pas à M. Rifaud de communiquer un fragment de son voyage en Egypte et en Nubie; mais, d'après son désir, cette communication est renvoyée à Messieurs les membres du bureau, qui jugeront si elle est de nature à être présentée à l'Assemblée générale.

§ 2. Admissions, Ouvrages offerts, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 mars.

M. le lieutenant-général comte de LAFERRIÈRE.

M. le comte de SERRISTORI, colonel de l'état-major de Russie.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 mars.

Par M. Caillié : *Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, par René Caillié, avec une Carte itinéraire et des Remarques géographiques par M. Jomard*; 3 vol. in-8°, avec Atlas; Paris, 1830.

Par M. Jomard : *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, ou description historique et pittoresque de plusieurs des principaux monumens de cette contrée, etc., tom. 2 et 4, in-8°.*

Par M. Beltrami : *Le Mexique*; Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

Par M. Caballero. *Añadiduras a la Correccion fraterna y suplemento de Miñano* ó sea tomo XII de su Diccionario geographico-estadístico de España y Portugal; 1 vol. in-12.

Par M. Gide : *Nouvelles annales des voyages*, cahier de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de janvier et février.

Par la Société de la Morale chrétienne, n°s 87 et 88 de son journal.

Par les Directeurs : Plusieurs n°s du *Globe*, du *Temps* et de la *Gazette de l'Instruction publique*.

Séance du 19 mars.

Par S. Exc. le ministre de la marine : *Voyage de la corvette l'Asolabe, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1826, 1827, 1828, 1829, sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau, publié par ordonnance de Sa Majesté, Partie historique*, 1^{re} livraison du texte, 1^{re} et 2^e livraison de l'atlas.

Voyage de la corvette la Coquille, 14^e livraison de la partie zoologique.

Par M. Jomard ; *Recherches géographiques sur le voyage de M. Caillié dans l'Afrique centrale*, un vol. in-8°.

Par M. Raffelsperger : *Le Secrétaire du voyageur en Europe*, 2 vol. in-8° et atlas in-f°.

Par MM. Ansart, de Leuven et Mauroy : *Revue des deux Mondes*, ou *Journal des Voyages*, cahier de janvier.

Par M. Jullien : *Revue Encyclopédique*, cahier de février.

Par M. le Glay : *Nouvelles conjectures sur l'emplacement du champ de bataille où César défit les Nerviens*, une brochure in-8°.

Par la Société de la Charente : *N° VI de ses Annales*.

Par la Société de Poitiers : 2 cahiers de son *Bulletin*.

Par la Société de la Seine-Inférieure : *Extrait des travaux de cette société*.

Par M. Arthus Bertrand ; *Bibliothèque physico-économique*, cahier de mars.

Par les Directeurs : *Plusieurs n°s du Globe, du Temps, du Courrier de Smyrne et de la Gazette de l'Instruction publique*.

Procès-verbal de la Séance générale du 26 mars 1830.

M. le baron Hyde de Neuville, président de la Société, occupe le fauteuil, et ouvre la séance à huit heures du soir, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance générale, dont la rédaction est adoptée, M. de la Roquette, secrétaire de la Société, donne lecture de la correspondance, et met sous les yeux de l'assemblée la liste des ouvrages offerts à la Société (voir p. 179). M. le président offre des remerciemens aux donateurs, et ordonne le dépôt des ouvrages dans la bibliothèque.

Plusieurs candidats sont présentés et admis au nombre des membres de la Société (voir p. 179).

M. Jouannin, secrétaire-général de la commission centrale, lit, au nom d'une commission dont il est rapporteur, un rapport

sur le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, faite pendant le cours de l'année 1828 ; la commission a accordé une médaille d'or de la valeur de 500 fr. au voyage de M. René Caillié dans l'Afrique centrale, une médaille d'or d'une valeur égale à la veuve de l'infortuné major Laing, et une mention honorable à M. le capitaine Dumont d'Urville (voir p. 180).

En remettant à M. Caillié, présent à la séance, la médaille qui lui était décernée, M. le président lui a témoigné au nom de la Société tout l'intérêt qu'elle avait pris à ses travaux. « Les fati-
 » gues que vous avez endurées, a ajouté M. de Neuville, les pri-
 » vations de tout genre que vous vous êtes imposées, les dangers
 » que vous avez courus dans ces climats brûlans, et au milieu de
 » peuplades inhospitalières, rien n'a pu dompter votre courage
 » infatigable ; vous avez tout bravé pour l'amour de la science.
 » Vous venez de rendre à votre patrie et au monde savant un
 » grand service ; vous avez frayé une route nouvelle, dont un jour
 » à venir, le commerce saura tirer un grand parti ; vous avez
 » montré à nos explorateurs une mine féconde qui, à mesure qu'elle
 » sera exploitée, appellera sur vous la reconnaissance des savans.
 » Acceptez, monsieur, le tribut d'éloges et de remerciemens que
 » vous méritez, et que je vous adresse non-seulement au nom de
 » la Société, mais, j'ose le dire, au nom de tous les Français. »

M. de la Roquette, secrétaire de la Société, donne ensuite lecture d'un autre rapport sur le concours relatif à la description des monumens de Palenqué et de Mitla, et à celle des pays dans lesquels ces monumens ont été découverts. La majorité de la commission, dont il était l'organe, a pensé que toutes les conditions du programme n'ayant point été remplies, le sujet de prix devait être prorogé à 1832. Elle a pensé en même temps que M. Baradère, le seul qui se fût mis au nombre des concurrens, méritait une mention honorable et des remerciemens pour les recherches auxquelles il s'est livré, et pour les communications importantes qu'il a faites à la Société. (Voir pag. 186.)

Un troisième rapport est lu par M. Alexandre Barbié du Bocage. La commission nommée pour prononcer sur le concours relatif à un voyage dans la Babylonie et la Chaldée a été d'avis que le seul mémoire envoyé à la Société ne satisfaisant pas, malgré les éloges qu'il mérite, aux désirs exprimés dans le programme, ne pouvait obtenir la médaille d'or qui avait été proposée ; elle a pensé en outre que le sujet de prix devait être retiré. (Voir p. 183.)

M. Jomard, vice-président de la commission centrale, a annoncé au nom de la commission, que le sujet de prix pour des recherches sur l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie, ou les îles du grand Océan, situées au sud-est du continent d'Asie, mis vainement au concours, depuis plusieurs années, était retiré, et qu'il était remplacé par un nouveau sujet de prix, sur l'origine des nègres asiatiques. (Voir page 195.)

Après avoir rappelé les divers sujets de prix qui n'ont point obtenu de solution, M. le président accorde la parole à M. Roux de Rochelle, ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, et membre de la société, qui donne lecture de quelques lettres sur la géographie liée à l'étude de la nature et de l'histoire.

On procède au dépouillement du scrutin pour le renouvellement du bureau de la Société pour l'année 1830.

M. le duc de Doudeauville est élu président ; MM. le baron Coquebert de Montbret et le contre-amiral baron Roussin, membres de l'académie des sciences, sont nommés vice-présidents ; M. le capitaine Dumont d'Urville, secrétaire, et MM. le baron Saint-Cyr Nugues, lieutenant-général, et le baron Sylvestre, membre de l'académie des sciences, scrutateurs.

La séance est levée à dix heures et demie.

DE LA ROQUETTE.

Assemblée générale du 26 mars 1830.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. Warden : *L'Art de vérifier les dates* ; tome XII , contenant l'*Histoire de la Colombie*. Paris, 1830, 1 vol. in-8°.

Par la Société d'agriculture et d'horticulture de l'Inde : *Transactions de cette Société* ; tome 1^{er}. Serampore , 1829.

Par M. de Vins de Peysac : *Tableau statistique de l'Île de Cuba*.

Par M. Dufour : *Carte de la régence d'Alger et d'une partie du bassin de la Méditerranée*. Paris, 1830, une feuille.

Par M. le comte de Chabrol : *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine* ; 1829.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. Antoine-Camille CALLIER , officier au corps royal des ingénieurs-géographes.

M. F. CORROY , médecin , directeur de l'hôpital militaire de Tabasco.

M. le baron DESAULSES DE FREYCINET , contre-amiral , gouverneur de la Martinique.

M. Charles HUMBLÔT.

M. MÉCHAIN , consul général de France à Tanger.

M. MORSSON , élève vice-consul , gérant du consulat de Moldavie.

M. PUTOT , homme de lettres.

M. Pie-Joachim-Amédée STAMATY , officier au corps royal des ingénieurs-géographes.

RAPPORTS SUR LE CONCOURS DE 1830.

Médaille annuelle pour la découverte géographique la plus importante.

La commission que vous avez nommée pour décerner la médaille annuelle à la découverte géographique la plus importante faite en 1828, s'est rassemblée sous la présidence de M. le baron Coquebert-Montbret. Son premier soin a été de former une liste des principaux voyages de découvertes parvenus à sa connaissance. Ils se distinguent en voyages nautiques, circumnavigations, reconnaissances des côtes, excursions dans l'intérieur des terres. Nous en mentionnerons plusieurs dont l'époque sort de la limite fixée par le programme ou n'est pas parfaitement connue. Celles de M. Legoaran de Tromelin, et de M. du Haut-Cilly dans le grand Océan, l'expédition américaine à la Nouvelle-Shetland, et surtout le voyage de M. le capitaine Dumont d'Urville à Vanikoro et autour du monde, nous paraissent les excursions maritimes les plus intéressantes : si ce dernier n'avait pas été précédé dans la découverte des vestiges de Lapérouse par le capitaine Dillon, déjà mentionné dans le rapport de l'année dernière, la Commission lui aurait peut-être adjugé l'une des récompenses annuelles. Après la grande circumnavigation du capitaine Owen sur les côtes d'Afrique, depuis la mer des Indes jusqu'à Sierra-Leone, qui s'est terminée en 1828, travail dont le mérite et l'importance le mettent sur la ligne des découvertes, nous citerons les reconnaissances de M. le contre-amiral Roussin et de M. le Prédour sur les côtes de l'Afrique occidentale, du capitaine Steenhoom sur celles de la Nouvelle-Guinée, et de M. Beechey dans les mers polaires.

Les voyages méditerranéens sont en très-grand nombre ; il n'a pas été possible de les connaître tous, ni de bien apprécier leur importance relative, mais il est probable qu'aucune grande excursion n'a échappé aux journaux scientifiques. Après le voyage du général Ashley au lac Timpanogos, trop antérieur au concours

pour y participer , le plus ancien est celui de feu M. Muller dans l'intérieur de Bornéo : les documens que la société a reçus font connaître une grande portion de cette contrée , les rivières qui arrosent la partie occidentale et l'enchaînement des montagnes , mais plusieurs parties de ce travail sont conjecturales.

M. P. Gérardin a mis à profit sa position au Sénégal pour faire des reconnaissances intéressantes dans le haut du fleuve et sur la rive droite ; on lui doit des collections zoologiques précieuses. M. Duranton , envoyé dans le Bambouk , a reconnu plusieurs des mines qui en constituent la richesse.

Les voyages de M. Fontanier , de M. Ch. Bélanger et de M. Héber en Asie , ne sont pas moins dignes de fixer l'attention. On sait que le premier a publié deux volumes qui font pressentir l'intérêt de ceux que l'on attend. Le second , qui a traversé la Péninsule indienne , qui a vu le Bengale , le Pégou , Java , etc. , en a rapporté de véritables trésors littéraires et des observations dont on doit désirer la publication. C'est encore dans cette partie du monde que le docteur Siebold s'est distingué : son ardeur pour les découvertes l'a entraîné aux extrémités de l'Asie orientale ; aujourd'hui , victime de son zèle pour les sciences , il est retenu captif et subit le sort du voyageur français Bompland. Il faut attendre des communications plus détaillées que celles que nous avons reçues , pour apprécier le mérite de ses découvertes et prononcer sur leur importance.

M. Hodgson a fait , dans le Népal , des observations aussi neuves qu'importantes (1) ; elles portent plus particulièrement sur l'histoire , la langue et la littérature de ces contrées que sur la géographie ; et , d'un autre côté , le point de départ des Européens établis sur les bords du Gange , leur donne un très-grand avantage sur ceux qui partent de l'Europe. Pour ce

(1) *Voy.* tome 16 des Mémoires de la Société Asiatique de Calcutta.

motif, nous ne mentionnerons pas les dernières excursions faites par les compatriotes et collègues de M. Hodgson. Mais la science est très-redevable à ce dernier explorateur pour l'itinéraire entre le Nepaul et la Chine, plein de détails curieux.

Un voyageur célèbre, qui a parcouru les rives du Nil supérieur pendant 7 à 8 ans, et qui maintenant est de retour en Europe, M. Ruppell, a de véritables titres à votre attention ; mais ses recherches ne sont pas publiées. On ne possède guère que des extraits insérés dans les recueils scientifiques et les premières livraisons de ses observations d'histoire naturelle. On peut en dire autant du savant voyageur Ehrenberg pour ses voyages en Egypte et en Nubie, antérieurs du reste à l'époque du concours.

Nous ne parlerons pas des voyages entrepris pour l'archéologie, dont l'objet est trop différent du programme pour balancer vos suffrages ; mais les excursions faites en Patagonie par M. King et par M. d'Orbigny, celles des colons de Swan-River, les voyages de M. Maw à travers les Andes et le long de l'Amazonie, du lieutenant Hardy au Mexique, et de M. Basil Hall dans l'Amérique du Nord, le même à qui l'on doit une relation du Brésil fort estimée, méritent ici une mention très-distinguée.

Après cette énumération, incomplète sans doute, la Commission fixera vos regards sur un des principaux voyages de découvertes exécutés en 1828. Aujourd'hui que les résultats en sont publiés (1), il sera facile à tout lecteur d'en apprécier l'importance : chacun nomme ici le voyageur français René Caillié, qui est parvenu dans l'Afrique centrale par la voie de l'Occident. Le mérite de cette excursion ne consiste pas seulement dans le voyage de Temboctou. M. Caillié est parvenu à trois degrés plus au Sud-Est que n'avaient fait ses prédécesseurs ; et dans le nord (si

(1) Journal d'un Voyage à Temboctou, etc., Trois volumes in-8° avec cartes et planches.

l'on excepte Mungo-Park), il est allé à sept degrés plus avant. La première partie de sa route, qui se rapproche de deux lignes connues, est cependant riche de remarques neuves et instructives; et au-delà du Bâfing (ou Haut-Sénégal), chaque pas est également neuf, chaque observation est pour ainsi dire une découverte. De Timé, le point le plus avancé au Sud-Est, le route de M. Caillié vers Djenné est encore toute neuve; elle nous fait connaître le bassin du grand fleuve central, ainsi que le cours des eaux et la configuration du pays dans un grand espace. La description de la ville de Djenné et la connaissance de la position de Bouré, célèbre par ses mines d'or et son commerce, sont des acquisitions extrêmement précieuses. Enfin, la navigation du fleuve, décrite dans le plus grand détail, l'indication des embranchemens du Dhioliba, soit au-dessus ou au-dessous de Djenné, soit aux environs de Temboctou, et surtout la reconnaissance du grand lac Dhiébou, sont autant de découvertes d'un grand intérêt géographique; et cependant, nous n'avons pas encore parlé du séjour à Temboctou, ni de la description de cette ville, ni du passage à travers la Sahara, ni de l'indication exacte des puits du désert, ni des renseignemens sur les peuplades voisines des routes qu'il a fréquentées, ni du soin qu'il a mis à s'enquérir partout des mœurs, des usages, de la population, des productions et des richesses du sol. Il n'appartient pas à la Commission d'insister davantage sur l'importance du voyage; mais nous avons cru devoir justifier, par quelques détails la résolution qu'elle a prise de décerner une grande *médaillon d'or* de 500 fr. au voyage de M. Caillié dans l'Afrique centrale; mais, en même temps, elle a cru juste et convenable de décerner à la mémoire du courageux voyageur anglais, qui avait précédé, à Temboctou, notre compatriote, un hommage bien mérité: elle a voté, en conséquence, une pareille *médaillon d'or*, qui sera offerte, au nom de la Société de Géographie, à la veuve de l'infortuné major Laing.

La Commission a jugé ensuite qu'il était juste d'accorder une mention honorable à M. le capitaine Dumont-D'Urville.

Paris , le 5 mars 1830.

COQUEBERT-MONTBRET, JOMARD, LARENAUDIÈRE,
EYRIÈS, WARDEN, Ch. BONNE, JOUANNIN.

Prix d'Encouragement pour un Voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée.

Les commissaires chargés de l'examen du concours relatif à la Babylonie et à la Chaldée, ont pris connaissance du seul Mémoire déposé au secrétariat de la Société.

Le programme de la Société était ainsi conçu :

« Visiter et décrire tout le pays qui s'étend depuis le fond du golfe Persique jusqu'à la hauteur de Hit et de Baghdad, le long du cours de l'Euphrate et du Tigre, entre les monts Zagros et les déserts de l'Arabie, et en dresser une carte où l'itinéraire du voyageur sera tracé avec l'indication des distances parcourues. L'auteur joindra à sa relation les plans particuliers qui doivent servir à son intelligence; entre autres, ceux du vieux et du nouveau Baghdad, des ruines de Babylone, en désignant et cotant les monumens principaux qui existent encore; ceux des ruines de Séleucie et de Ctésiphon, du fameux Pallacopas et des travaux qui ont été faits partout aux alentours, et les dessins des inscriptions.

La position de Baghdad est déjà déterminée à 33° 19' 40" lat. et 42° 4' 30" long. orientale de Paris. Niebuhr a fixé celle de Hillah; il faudrait également donner astronomiquement celle de Bassora, que Beauchamp n'a relevée qu'à peu près, et, en général, celle du plus grand nombre de lieux que l'on pourra. On recherchera vers son embouchure l'ancien Eulœus ou Choaspes, et l'on remarquera si le lac Chaldaïque ne présente point encore quelques parties de sa surface qui ne soient pas comblées par les sables.

» Il est à désirer que le voyageur puisse relever la chaîne qui court à l'orient du Tigre, la hauteur des montagnes qu'il rencontrera, les niveaux du cours de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que leur vitesse respective.

» Toutes les observations qu'il lui sera possible de recueillir sur le climat, le sol, sa constitution, la nature de ses productions, sur l'importance de chacun des lieux qu'il verra, sur le genre de constructions et sur les matériaux mis en œuvre, sur les endroits d'où ils auront été tirés, sur les ruines des villes ou des monumens encore subsistans, sur les canaux anciens servant à l'irrigation des terres ou à la navigation, sur les travaux de l'industrie moderne et les objets de commerce, enfin sur la force physique et morale du peuple, et son caractère, entrent dans le plan de cette description; mais la Société ne fait pas une condition indispensable d'un travail complet sur les questions accessoires. On doit s'attacher surtout à la géographie positive, à la géographie comparée et à la géographie physique.

» Les noms de lieux et de monumens, indépendamment de leur traduction, devront être écrits dans la langue et les caractères en usage dans le pays. »

Ce programme imposait, comme on le voit, de grandes obligations; ont-elles été remplies? Votre Commission ne l'a point pensé. Les observations de l'auteur du Mémoire déposé se bornent à l'examen du pays de Kermanschah à Baghdad et de Baghdad à l'embouchure du Shatt-el-Arab, et à ce Mémoire ne se trouve joint aucune carte, ni aucun plan comme le prescrivait la Société, si ce n'est une légère esquisse de la sinuosité inférieure du Tigre que l'auteur a notée, et quelques autres croquis.

L'auteur a présenté quelques faits dignes d'intérêt, mais qui cependant n'ont point paru remplir entièrement les vues de la Société. Les commissaires regrettent vivement que le temps n'ait sans doute point permis à cet auteur de compléter ses observations. Ils

pensent donc , tout en donnant des éloges au travail qui leur a été soumis , qu'il n'y a pas lieu à délivrer la médaille d'or proposée , et ils sont d'avis que le sujet de prix soit retiré du concours.

Paris , ce 5 mars 1830.

J. B. EYRIÈS , LARENAUDIERE ,
COQUEBERT-MONTBRET , ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE.

Prix pour la Description des monumens de Palenqué et de la Péninsule d'Yucatan , et pour celle des pays dans lesquels se trouvent ces monumens.

La Commission que vous avez nommée pour prendre connaissance des matériaux communiqués par M. Baradère , sur les Antiquités mexicaines , a dû adopter pour base de son examen le programme du prix offert pour la *Description des monumens de Palenqué* , etc. La Société demandait : 1^o des cartes exactes des pays où les ruines sont situées ; 2^o la hauteur des points au-dessus du niveau de la mer ; 3^o des recherches sur l'état physique et les productions du pays. Elle demandait aussi des recherches sur les traditions , les mœurs et les coutumes des anciens habitans , ainsi que sur leur langage. Quelque intérêt que présentent les dessins et les peintures que M. Baradère a recueillis à Mexico , les fragmens qu'il a rapportés de Mitla , et les manuscrits qu'il s'est procurés , la Commission ne peut y trouver la solution des questions posées par le programme. Plus le sujet a d'importance , plus la société doit désirer un travail complet , exécuté sur les lieux mêmes , et répondant à l'attente des savans. L'attention générale est éveillée sur ce problème historique ; enfin des voyageurs américains et français sont en route pour se rendre sur les ruines de cette cité remarquable , et pour explorer la péninsule d'Yucatan , qui en renferme beaucoup d'autres , peut être non moins intéressantes. Dans ces circonstances , et , attendu que M. Baradère n'a pas encore reçu

du Mexique les relations et descriptions qu'il avait annoncées à la Société, la majorité de la commission a pensé que le sujet de prix devrait être prorogé à 1832. Elle a proposé en même temps qu'il fût fait une mention honorable des recherches auxquelles M. Baradère s'est livré, et qu'il lui fût adressé des remerciemens pour les communications qu'il a faites à la Société; cette mention honorable et ces remerciemens lui sont acquis, à juste titre, notamment à cause des manuscrits et des peintures qu'il a recueillis, et dont la Bibliothèque du Roi vient de s'enrichir.

Paris, le 19 mars 1830.

WARDEN, ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE,
JOMARD et DE LA ROQUETTE.

PROGRAMME DES PRIX.

MÉDAILLE ANNUELLE.

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 fr.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur, de mille francs au voyageur qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1829, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont elle aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au voyageur qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

1° *Voyages dans le Soudan, à l'ouest du Darfour.*

Les pays situés entre le Darfour et le lac central de l'Afrique (ou le lac Tchâd), peuvent être considérés comme totalement inconnus des Européens. Cette contrée, qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la géographie de l'Afrique centrale, doit partager, avec la région de Temboctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour hâter le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad, en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un PRIX ÉGAL sera offert à celui qui, en partant des rives du Misselad ou de la ville de Ouaro, résidence du sultan de Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les principales rivières qui coulent dans cet espace et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin la direction générale de ces rivières, telles que Bahr-Koulla (ou Goulla), Bahr-Dago, Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1° sur le lit et l'ancien cours d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du lac Tchâd, entre Tangalia et Mabah; 2° sur le lac appelé Fittré et les rivières qu'il reçoit ou qui en sortent. Ils chercheront quelles sont la direction et la pente des eaux dans tout

cet espace, et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays, sur la nature et l'élévation relative des montagnes (1).

2° *Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.*

La Société offre une somme de deux mille francs, et un ano-

(1) *Renseignemens sur les pays à l'ouest du Darfour, d'après les relations récentes fournies par les Indigènes à M. Kœnig, voyageur français en Nubie.* (Voir le Bulletin de la Société, N° 42, tome VI, page 169 et suivantes, octobre 1826.)

Le royaume de *Bargou*, dont l'étendue de l'est à l'ouest est d'environ 18 journées, est situé à l'ouest-nord-ouest du *Darfour*, il n'y a que neuf heures d'intervalle entre les limites des deux royaumes. La distance entre *Kobé* et *Nemrou*, capitale de *Bargou*, est d'environ 16 jours de marche; au pas de caravane. Le sultan actuel, nommé *Youssouf*, réside à *Ouarré*.

Boulala est une province large de 7 jours d'étendue; sa capitale est *Kouka*, peut-être le *Koukou* que l'on voit sur les cartes au N. E. de Barnou.

Le lac situé au N. E. du grand lac *Moukbi* (ou lac de Barnou), s'appelle *Atkachin Koumri*.

On prétend que la rivière *Goula* (peut-être *Koulla* des cartes), venant du sud, se divise en deux branches à la hauteur de *Gebel Koumri*; que l'une forme le *Bahr-Abyad* et que l'autre vient passer à *Baghermi*. Selon un autre rapport, la *Goula*, à 8 jours au sud de *Baghermi*, se sépare en deux branches, allant l'une au S.-E. et l'autre au N.-E.; celle-ci, à la hauteur de *Dâr-Rounga*, va passer à *Denka*, et de là à *Choulouk*, pour se jeter dans le *Nil*; elle prend le nom d'*Ambirkey*, depuis sa naissance jusqu'à la hauteur de *Denka*.

On trouvera dans le même Bulletin, des renseignemens fournis par des habitans de *Mandara*; 1° sur le cours du *Schâry*; 2° sur la montagne *Koumri*, située à plus d'un mois au sud-est de *Mandara*; 3° sur une grande rivière inconnue, qui prend sa source dans la montagne nommée *Guidim*, à plus de deux mois, dit-on, au S.-S.-E. de *Mandara*; 4° sur le mont *Quintou*, situé dans le sud du mont *Koumri*; on prétend qu'à l'est de *Gebel Quintou*, il existe une rivière qui va se jeter dans le *Nil*; 5° sur le mont *Ouartchia*, à 25 jours au sud de *Baghermi*, renfermant une source dont les eaux se dirigent vers l'est.

nyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32^e degré de longitude orientale, et vers le 10^e parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le *Loffih* (1) et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On désire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot; la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin, il essaiera de former les vocabulaires des différentes nations.

N. B. UNE SOUSCRIPTION EST OUVERTE au bureau et chez le trésorier de la Société, afin que ce prix d'encouragement et les deux prix précédens puissent être portés à la valeur des récompenses réservées pour les découvertes importantes.

(1) Ce fleuve, si l'on en croit plusieurs rapports, aurait une communication avec la principale rivière du Soudan. Un habitant de Baghermi a rapporté aussi à M. Kœnig, qu'il existe au sud de son pays, une montagne d'où sort une grande rivière dirigée vers l'est. (V. le Bulletin, tom. VI, pag. 171 et 175.) — (Voy. la Note qui précède.)

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE
DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE MINEURE.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie , les contrées qui , au midi de la chaîne du mont Taurus , portaient autrefois les noms de Lycie , Pamphylie et Cilicie. Le capitaine anglais Beaufort a levé les côtes de ce pays , on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes , bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés : on mesurera leur hauteur barométriquement , et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine , et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain , et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés , semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée ,
» faite par l'auteur , d'après ses observations personnelles , et accompagnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat , le sol , les productions , la culture , l'industrie , le commerce et la population , dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera , autant qu'il lui sera possible , le plan des villes anciennes , dessinera les monumens , copiera les inscriptions grecques , romaines , arméniennes , et même musulmanes , qu'il rencontrera , et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront

offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konieh, Ak-shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différens noms, suivant le langage de différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1831.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1830.

**PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS
L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.**

Une Médaille d'or de la valeur de 7,000 fr.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude du nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société désire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'an 1832.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1831.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenquè, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo Palenquè, près le rivièrè du Micol, dans l'état de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font désirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'état d'Honduras (4); celles de l'île Peten, dans la laguna de

(1) *Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio: London, 1822, in-4°.*

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(4) On compare les restes d'Utalatlán, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz ; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (1); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (2).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques : ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes ; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin, l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda (3).

(1) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(2) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

(3) Voy. Vues des Cordillères et monumens, etc., par M. le baron de Humboldt, tom. I, pag. 383, in-8°, tom. II, pag. 592 et pl. ix.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1832.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1831.

ORIGINE DES NÈGRES ASIATIQUES.

Une Médaille d'or de la valeur de 1,000 fr.

Selon les historiens chinois, des races nègres ont habité les montagnes de Kuenlun, au nord du Thibet. Il existe des débris de ces mêmes races, dans les montagnes qui séparent l'Annam de Kambodje. La nation des Sameng, dans les montagnes de la presqu'île de Malacca, est aussi le reste d'une peuplade nègre; elle parle une langue particulière, qui est mêlée de malai. Cette dernière langue se retrouve parmi les nègres de l'Océanie, et, en général, on reconnaît qu'il a existé des rapports entre ces peuplades et la race malaie, race qui s'étend, comme on sait, depuis l'île Formose jusqu'à Madagascar, comme de la Nouvelle-Hollande aux îles Sandwich.

On demande un mémoire de recherches et de rapprochemens sur la question relative à l'origine de ces peuplades nègres.

On souhaite que l'auteur fasse connaître, et compare ensemble les différentes races nègres qui ont habité ou habitent en diverses contrées de l'Asie Orientale, et qu'il expose les relations qui ont pu avoir lieu entre elles et la race malaie. Il est à désirer que l'auteur appuie ses recherches sur les écrivains chinois.

Le prix consistant en une médaille d'or de 1000 francs, sera décerné dans la première Assemblée générale de l'an 1832.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1831.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

1° Une Médaille d'or de la valeur de 800 francs, et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société a mis au concours, en 1824; le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une Carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1831.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1830.

2° NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens

déjà déposés dans les archives des Ponts-et-Chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de 25 au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1830.

M. PERROT, membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle 1831.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale avant le 31 décembre 1830.

Total du nombre des Prix : vingt-trois de la valeur de DIX-NEUF MILLE DEUX CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue Dauphine, n° 36), et chez le trésorier (rue de la Tixeranderie, n° 13), afin d'ajouter aux prix d'encouragement pour les voyages en Afrique.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société désire que les mémoires soient écrits en français ou en latin; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours, doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse,

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, *rue et passage Dauphine, n° 36.*

Paris, 26 mars 1830.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Nouvelle expédition anglaise en Afrique.

On annonce le départ du fidèle domestique du malheureux Clapperton , Richard Lander , pour l'Afrique. Il est accompagné de son frère. Ils se rendront sur la côte de Guinée à Badagry , où ils seront recommandés au souverain du pays par le gouvernement anglais. De là , ils se dirigeront vers Katunga , puis vers Boussa. Leur but est de suivre le cours du Niger jusqu'à sa fin. Si ce fleuve débouchait dans le golfe de Benin , ils reviendraient par cette route ; si , au contraire , c'est lui qui se décharge dans le lac de Tschad , ils traverseront le grand désert , et s'en retourneront par le Fezzan et Tripoli.

Voyage de M. Dessalines d'Orbigny en Patagonie.

Depuis quatre années , M. d'Orbigny voyage aux frais du gouvernement ; il a parcouru une grande partie de l'Amérique méridionale , et la nouvelle que l'on a reçue de la prochaine arrivée des collections d'histoire naturelle qu'il a réunies témoigne de son zèle. Huit mois de séjour dans la Patagonie et au milieu des Indiens lui ont permis de recueillir beaucoup d'observations sur cette extrémité sud de l'Amérique ; non sans courir toutefois de grands dangers. Cette contrée paraît très-aride , surtout vers le sud ; les déserts affreux de l'Afrique peuvent seuls lui être comparés. Une uniformité fatigante et un horizon immense se montrent de

tout côté. Aucune route que celle que l'on se fraie soi-même. Il ya nécessité de se faire accompagner et d'être bien armé, pour le pouvoir parcourir avec sûreté, car aux fatigues de la route se réunissent les périls auxquels expose naturellement le caractère des habitants. Trois races d'Indiens se partagent tout le pays compris entre Buénos-Ayres et le détroit de Magellan : 1° les *Araucanos* qui sont les plus guerriers les plus nombreux et les plus à craindre ; 2° les *Puelches*, qui ont été presque détruits dans les guerres qu'ils ont faites aux Araucanos, et 3° les *Patagons*, qui habitent les terres plus au sud jusqu'au Rio-Negro. M. d'Orbigny a étudié tous ces Indiens avec soin, et a recueilli des vocabulaires de leur langue. Ce sont les Patagons qui lui ont, par leur bizarrerie, fourni le plus d'observations intéressantes. Ces hommes ne sont point des géans, comme on s'est plu à le dire pendant long-temps, mais de beaux hommes fortement constitués. — Lors des dernières nouvelles qu'il a données, M. d'Orbigny était de retour à Buénos-Ayres.

Délivrance de M. Bompland.

Enfin le docteur Francia a rendu la liberté à M. Bompland. Au mois de novembre dernier, le prisonnier, après avoir obtenu un passeport du docteur, s'était rendu à *San-Borja*, village des Missions brésiliennes sur l'Uruguay ; il se disposait à revenir en Europe, où il rapporte de riches collections d'histoire naturelle. Ces détails ont été donnés par une lettre de commerce venue de Buénos-Ayres, et datée du 14 novembre 1829.

Exploration des côtes de la Nouvelle-Guinée.

Une expédition Néerlandaise partie des ports d'Europe et composée du *Triton*, commandé par le capitaine Steenhoom, et du

brick *l'Isis*, avait pour but d'explorer la côte nord de la Nouvelle-Guinée, et d'en prendre possession. Plusieurs officiers et savans en firent partie. Elle a accompli sa mission. En longeant la côte de cette terre, on a découvert par 3° 42' S. et 153° 57' E. de Greenwich, une baie que l'on a nommée *baie du Triton*, dans laquelle on a construit un fort. Ce fort, où le pavillon national fut arboré le 23 août 1828, reçut le nom de *Bus*. Plusieurs faits importants pour la géographie, la science nautique et l'histoire naturelle, prouvent les résultats heureux qu'il faut attendre de cette expédition politico-scientifique. L'établissement permanent d'un comptoir européen dans ce pays amènera sans doute des découvertes d'un haut intérêt.

Ile de la Sonde. — Cochenille et vers à soie naturalisés à Java. — Culture du thé.

On avait fait dans l'île de Java et Madura des tentatives pour y naturaliser la cochenille, mais l'on n'avait obtenu que peu de succès. Depuis, de nouveaux soins ont été donnés à la culture du nopal, en sorte que le nombre des insectes qui produisent cette couleur s'est tellement accru, que, dans le courant de l'année 1828, on ne comptait pas moins de 50 plants de nopal qui en étaient couverts. La cochenille recueillie à Buitenzorg est considérée comme étant d'une qualité excellente, et telle qu'elle peut rivaliser avec celle qui provient de l'Amérique.

De grandes espérances sont également fondées sur le ver à soie que l'on commence à élever à Java, et dont l'éducation a également réussi. On vient d'y faire des essais pour la culture du thé, qui ne promet pas moins de succès.

Intérieur de la presqu'île de Malacca.

Le journal intitulé *The Malacca Observer* (l'Observateur de

Malacca), en date du 14 juillet 1829 , en rendant compte d'une course à Assan , dans l'intérieur , parle de sources chaudes situées dans un lieu appelé Ayar Panas , et , à ce qu'il paraît , très-fréquentées. Voici ce qu'il dit de leur degré de température. Le 12 mai , la source chaude avait une température de 152° therm. Farenheit (66 à 67 therm. centigrade) , tandis que l'eau froide était seulement à 74° (23 à 24° centigr.). Je pris , dit l'auteur , de l'eau de la source et je la mis dans la coquille d'une noix de coco : en une minute sa température était descendue à 130° , puis à 112 , 86 , et enfin à 76° Fahr. , après 2 , 5 et 10 minutes d'intervalle. L'expérience ne fut pas poussée plus loin ; sans doute la température aurait fini par tomber à 74 degrés Fahr. , comme l'eau environnante.

La route d'Ayar Panas à Rheim est bonne lorsque le temps est beau ; le paysage en est très-varié. A Rheim , l'on jouit d'une vue fort agréable. Rheim n'est qu'un grand village ; mais ce qui plaît surtout dans ce lieu , ce sont la politesse et les dispositions bienveillantes des habitans. Vous entrez dans une maison fort propre , vous pouvez être assuré qu'une réception amicale vous y attend ; on vous procure tout ce que vous demandez ; on met à votre disposition tout ce qu'on peut vous offrir , et aussitôt que vous le désirez.

De Rheim à Assan , la route est très-mauvaise ; vous trouverez des étangs dont l'eau est stagnante et remplie de sangsues ; rien ne vient diversifier la scène. Si vous approchez d'une maison , vos oreilles sont étourdies par les cris timides des femmes , et les hommes ne s'avancent vers vous qu'avec défiance. A mesure que vous approchez , soit pour demander une noix de coco , soit pour prendre des informations , tout le monde fuit , et vous n'entendez plus rien que les aboiemens des chiens.

Quant au caractère général des Malays , qui habitent cette partie de la péninsule , voici comment l'auteur s'exprime : « Lors-

» que les Malays sont fâchés , ils se soucient fort peu de leur vie ;
 » ils sont polis et fort cérémonieux les uns envers les autres ; ils
 » répondent aux bons procédés que l'on a pour eux , et sont très-
 » sensibles à tout ce qu'on leur fait. Ils sont très-reconnaissans et
 » vont même au-devant de vos désirs. Un nain malay m'en
 » a offert un exemple ; je dis *nain*, car cet homme , âgé de 28 ans
 » à peu près , n'avait qu'environ 4 pieds. Comme il était très-
 » pauvre , je lui donnai quelques pièces de monnaie ; il fut très-
 » reconnaissant , et , le lendemain matin , il m'apporta des œufs ;
 » comme de raison , je voulus lui les payer , mais j'eus beaucoup
 » de peine à lui persuader de prendre l'argent. Un jour , il m'ap-
 » porta des plantains ; tout ce que je pus dire et faire ne put le
 » déterminer à recevoir l'argent , et , à la fin , force me fut de les ac-
 » cepter ; j'eus lieu de me féliciter d'un acte qui m'avait si peu
 » coûté , car il m'apporta souvent des œufs , du fruit et d'autres
 » choses ; mais , il ne se fit plus scrupule d'en recevoir la va-
 » leur. Les Malays aiment beaucoup à fumer ; un pauvre homme
 » dont j'avais grandement pitié parce qu'il était sourd et muet ,
 » me faisait des signes pour avoir un cigarre ; je ne lui fis jamais
 » éprouver de refus , mais , c'est une justice à lui rendre , il ne
 » m'en demandait pas souvent ; il m'apportait ordinairement une
 » noix de coco. Il était flatté d'être employé en qualité de cooly
 » pour conduire deux sepays invalides (soldats indiens) à Ma-
 » lacca. C'était l'homme le moins disposé à recevoir que je vis
 » jamais. — Je revenais un soir avec mon fusil , lorsque je vis , non
 » sans surprise , un Malay en prière , ou peut-être , à propre-
 » ment parler , je fus plus frappé de la manière dont il priait. Son
 » dieu semblait être un arbre. Ses mains étaient croisées dévote-
 » ment sur sa poitrine , et , selon toute apparence , il était plein
 » de ferveur ; il semblait parfaitement indifférent à notre pré-
 » sence. Après être resté debout un peu de temps , il se prosterna
 » à terre , baisa le tronc de l'arbre , et répéta à plusieurs reprises.

» cette action, se levant et se prosternant alternativement : à la fin,
 » il resta à terre ; je le laissai dans cette posture. »

Navigation par la vapeur entre Suez et Bombay.

Le gouvernement de Bombay a publié des instructions et des réglemens relativement aux passagers qui s'embarquent sur les bâtimens à vapeur de la Compagnie, soit pour se rendre dans la mer Rouge, soit pour en revenir. Le premier bâtiment a dû mettre à la voile de Bombay vers le 19 novembre dernier. Chaque passager est tenu de payer 1200 roupies pour la traversée de Bombay à Cosseir et à Suez, et autant pour revenir à Bombay. Indépendamment de la table, ils ont un domestique à leurs ordres. Ceux d'entre les passagers qui préfèrent enmener leur domestique paient, pour un domestique d'Europe, 150 roupies, et pour un indigène, 75 seulement. Ce sont des officiers de marine attachés à la compagnie qui commandent ces bâtimens ; ils sont spécialement attachés à ce service.

Assassinat de M. Schultz dans le Kourdistan.

Une lettre de Tiflis du 1^{er} janvier apprend que M. le docteur Schultz, qui voyageait en Orient aux frais et par ordre du Roi de France, venait d'être massacré dans le Kourdistan. Les premières nouvelles de ce cruel événement sont parvenues par l'intermédiaire de l'envoyé d'Angleterre ; on en ignore encore les détails. M. Schultz était accompagné de deux domestiques, d'un soldat et d'un sergent persan ; ils ont péri avec lui. M. le colonel Macdonald, de qui le voyageur avait reçu, pendant son séjour à Tauris, la plus noble hospitalité, s'est empressé d'envoyer sur les lieux un homme de confiance pour recueillir, s'il est possible, les papiers et les effets du docteur Schultz. Des démarches ont été faites de concert avec l'envoyé de Russie pour assurer la punition des coupables.

Voyage de MM. Meyer et Ménétrier dans le Caucase.

Les deux naturalistes MM. Meyer et Ménétrier, envoyés par l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg pour explorer la chaîne du Caucase, sont arrivés à Bakou; ils ont dû y séjourner pendant l'hiver et reprendre au printemps leurs courses aux environs et sur les bords de la mer Caspienne.

Hauteurs de la chaîne méridionale de l'Oural.

M. le colonel Terletzky de Chaterinenbourg est le premier qui ait mesuré, le baromètre à la main, des sommets de la chaîne de l'Oural méridional. Voici le résultat de quelques-unes de ces opérations :

Grand Taganaï à 18 verstes de l'usine de Zlatooust; le pic du milieu s'étend au-dessus du niveau de la mer, 45^e degré de latitude à. 3675 $\frac{9}{10}$ (1)

— Au-dessus du niveau de la rivière Aï, à l'écluse de l'usine à 2566 $\frac{5}{10}$

Le niveau de l'Aï à Zlatooust est donc plus élevé que celui de l'Océan de 1109 $\frac{4}{10}$

Le pic du milieu du *petit Taganaï* au-dessus du niveau de la mer. 3375 $\frac{8}{10}$

— Au-dessus de celui de l'Aï à Zlatooust. 2266 $\frac{8}{10}$

Montagne *Oural-Taou*; le volcan éteint au milieu de la crête, à 12 verstes de Zlatooust vers l'usine de Miask, au-dessus de la mer. 2584 $\frac{6}{10}$

— Au-dessus de l'Aï à Zlatooust. 1423 $\frac{8}{10}$

Montagne *Yourma*; le volcan éteint le plus élevé

(1) Ces mesures sont données en pieds anglais. Le pied anglais 3,0479449 décimètres.

au-dessus de la mer.	3367 $\frac{3}{10}$.
— Au-dessus de la rivière Sikaclga, devant le mine d'or de Soïmonoff.	2263 $\frac{9}{10}$.
— Au-dessus du lac d'Oufa, d'où sort la rivière du même nom.	1645

La crête de la montagne <i>Ourenga</i> à Zlatooust, correspondant à la montagne <i>Kossotour</i> , au-dessus de la mer.	1567 $\frac{3}{10}$.
— Au-dessus de l'Aï à l'écluse.	503 $\frac{4}{10}$.

La montagne <i>Aousch</i> (Ouschkoul), située près des mines d'Anne, et que les Baskhirs considèrent comme sacrée, s'élève au-dessus de la mer de.	1952 $\frac{6}{10}$.
— Au-dessus du lac Aoushkoul de.	703 $\frac{6}{10}$.

(*Journal d'Odessa*).

Cité irlandaise enfouie sous les sables.

L'Italie n'est pas la seule contrée de l'Europe où de grandes catastrophes ont fait disparaître à nos yeux des villes entières. Si les cendres du Vésuve ont comblé Herculaneum et Pompéi, et les ont pendant long-temps dérobés à notre attention, une cause différente a, dans d'autres parties de l'Europe, produit les mêmes résultats. Il existe, sur la côte méridionale du comté de Wexford, en Irlande, une baie peu étendue, resserrée entre deux montagnes. Un rivage sablonneux, un sol inégal, aride et couvert seulement d'une chétive végétation, le distingue du pays environnant, qui est fertile, et offre même à la vue quelques beaux sites. Des éminences de ce sol sont disposées parallèlement et viennent se couper à angles droits; et telle est leur régularité, que l'on est, au premier abord, tenté de l'attribuer au travail de l'homme. Cette conjecture ne tarde point à se réaliser lorsque l'on reconnaît le sommet d'un ancien clocher qui s'élève au milieu de cette solitude. Là, en effet, était située la ville de *Banno*, que les sables ont complètement

enseveli. Ces lignes parallèles, les dépressions régulières du sol, tout indique la direction de ses rues. En suivant une de ces rues, dit la relation qui rapporte ce fait important, on voit qu'elle se rendait à la mer, où l'on découvre, en creusant légèrement dans le sable, les restes d'un quai construit en briques.

A l'extrémité de la ville et assez loin de la mer, on voit encore un monument à demi-enseveli dans lequel on descend par le toit. C'est une église dont l'intérieur a été peut-être déblayé par quelque voyageur, ou qui, fermé de toute part au moment de la catastrophe, aura été ainsi préservé de l'envahissement des sables amoncelés à l'extérieur. A en juger d'après le style, ce monument serait de beaucoup antérieur à l'invasion des Normands dans la Grande-Bretagne. Cette découverte précieuse aurait dû sans doute exciter assez l'attention pour que l'on entreprît quelques fouilles sur cette plage solitaire; l'on ne l'a point fait, aussi rien n'explique bien cette sorte d'indifférence dans laquelle on semble être resté à l'égard de Bannow. On ignore l'époque de la destruction de cette ville, qui ne doit cependant pas remonter à un temps bien reculé. Bannow, au dire de Maurice Regan et de sir James Ware, aurait été une ville florissante. Ses richesses et sa population paraissent avoir été assez considérables, comme on doit le conclure du relevé fait à Wexford, aux archives du comté, dans les registres de perception d'impôts de cette commune, registres dont la date remonte à plus de huit cents ans, et où se trouvent ces indications qui nécessairement annoncent une population active, riche et nombreuse.

Si l'époque où Bannow devint la proie des sables ne peut être précisée, il est à remarquer que le même phénomène qui causa sa ruine n'a point absolument cessé. On voit encore, à l'entour de grands amas d'un sable fin et nouveau, que le vent agite continuellement, mais qui s'arrête cependant dès qu'il rencontre quelque obstacle, et s'étend ensuite de manière à couvrir quelquefois un es-

pace assez étendu. De là vient que l'aspect a tout à fait changé , aussi bien autour de Bannow qu'à Bannow même. Une carte topographique du comté , dressée en 1657, montre dans la baie , et vis-à-vis dont un canal la sépare , l'île de Slade , et des instructions , contenues dans un recueil d'observations nautiques , donnent aux marins qui traversent ce canal le moyen d'éviter les rescifs qui en rendaient la navigation dangereuse. Aujourd'hui , tout est réuni à la terre : rochers , île , canal , rien n'existe plus ; tout du moins a cessé d'être distinct : *sic volvere fata!*

Histoire de la Géographie.

La Société pour la littérature danoise vient de proposer le sujet de prix suivant :

Développemens systématiques des notions que les anciens Scandinaves attachaient à leur connaissance du monde ; depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du treizième siècle.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 fr. ; il sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'année 1832. Les manuscrits devront être remis au secrétariat de la Société , à Copenhague , avant le 1^{er} novembre 1831.

L'auteur de la dissertation devra puiser dans les sources indigènes , et surtout dans les écrits historiques de l'antiquité , et devra recourir aux mythes autant qu'ils paraissent se lier aux connaissances géographiques des anciens. Il cherchera de même des éclaircissemens dans les romans de chevalerie , lorsqu'il y aura lieu de croire que les noms de pays , etc. , ne sont pas extraits d'ouvrages étrangers , mais qu'ils sont propres aux idées et au langage des habitans du nord.

L'ouvrage devra être accompagné de cartes exactes : 1^o d'une *carte générale* représentant le monde connu ; 2^o de *cartes particulières de tout le nord*. Les dernières présenteront les noms de toutes les

contrées et de tous les lieux dont il sera fait mention dans le cours de la dissertation. Elles indiqueront, en outre, la position respective des pays et des provinces qu'on y aura rapportés, en égard aux faits connus ou à la probabilité des conjectures; et, pour ne rien omettre de ce qui peut offrir les garanties les plus sûres de son exactitude, l'auteur devra autant que la place le lui permettra, donner sur ces cartes les dénominations latines.

Union encyclopédique pour la propagation des connaissances utiles.

M. Bailly de Merlieux vient d'organiser, à Paris, une association qui, sous le titre d'*Union encyclopédique pour la propagation des connaissances utiles*, ne peut rendre que d'utiles services. A l'instar d'une Société du même genre qui existe en Angleterre depuis 3 ans et dont M. Brougham est président, cette Association a pour but de faire composer, et de répandre par toute la France des Traités élémentaires sur chacune des branches des connaissances humaines. Toutes les combinaisons propres à lui faire produire les plus grands résultats s'y trouvent réunies.

Ainsi un *Conseil de perfectionnement*, composé de 60 Membres-Assistans et de 120 Membres-Auxiliaires, choisis parmi les savans les plus éminens dans tous les genres, doit présider la rédaction des Traités.

Le Tableau, donné dans le Prospectus, de tous les ouvrages qui doivent composer cette *Bibliothèque universelle*, laquelle comprendra, dans trois séries, les *Sciences*, *Lettres et Beaux-Arts*, les *Arts industriels*, *Manufactures et Métiers*, l'*Histoire*, la *Géographie* et les *Voyages*, assure que le nombre des volumes fixé ne sera pas dépassé.

Un Recueil mensuel, sous le titre de *Mémorial encyclopédique*, destiné à enregistrer les progrès journaliers de chaque branche des

connaissances , sert de Supplément et de suite nécessaire à la Collection , qui deviendra par là une véritable *Encyclopédie progressive* , toujours complète et toujours nouvelle.

Enfin le *mode de souscription* , tout-à-fait neuf , assure , mais aux premiers Souscripteurs seulement : 1° l'avantage de ne payer les volumes que 2 fr. au lieu de 3 fr. 50 c.; 2° les *trois-quarts* dans les bénéfices de l'Entreprise ; bénéfices qui peuvent être tels que , si les ouvrages publiés par la Société obtiennent seulement un succès *six fois moindre* que ceux publiés par la Société anglaise , ces Souscripteurs auront *gratis* une *Bibliothèque* en 300 volumes avec un *Recueil périodique* , et , en outre , un revenu annuel de 100 fr. Ces souscripteurs sont ainsi Actionnaires intéressés dans l'Entreprise ; mais ils ne sont sujets à aucun appel de fonds , et les versements n'ont lieu que par fractions de 2 fr. au fur et à mesure de la réception des livraisons.

Nous ne pouvons entrer dans plus de détails sur cette vaste entreprise , dont le Prospectus lui-même est un grand ouvrage ; nous ajouterons seulement que le but principal de la Société étant de répandre partout des connaissances positives , le nombre des souscriptions admissibles a été fixé , pour chaque ville et pour chaque département , en raison de la population.

Le *Prospectus détaillé* et le *modèle de souscription* seront adressés gratis aux personnes qui en feront la demande , avant la clôture de la Souscription (*par lettre affranchie*) , au Bureau de la direction de l'UNION ENCYCLOPÉDIQUE , rue du Jardinets , n° 8 , à Paris. — Ils sont aussi déposés au Bureau du Journal , et chez tous les Libraires et Directeurs des Postes.

ERRATA

du Bulletin N° 83 (Mars).

Page 112 , ligne 7 ; d'Armana , lisez : *d'Amana* ; et page 113 , ligne 22 ; du Tankino , lisez : *du Tankisso*.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

508. *Astronomie pratique*. Usage et composition de la connaissance des temps, ouvrage destiné aux astronomes, aux marins et aux ingénieurs, par L. B. Francoeur. 1 vol. in-8°.

Cette nouvelle publication de M. Francoeur remplit toutes les conditions que l'on doit désirer dans un ouvrage destiné aux astronomes, aux marins, aux ingénieurs, et même nous ajoutons aux voyageurs instruits qui veulent rendre leurs explorations utiles au perfectionnement de la géographie: elle offre dans un seul volume, d'un format commode et portatif, l'ensemble de toutes les questions relatives à l'astronomie, usuelle, avec des exemples de calcul présentés, pour tous les cas, sous des formes qui en rendent l'exécution très-facile.

Géographie ancienne.

509. *Nouvelles conjectures sur l'emplacement du champ de bataille où César défait les Nerviens*. Par M. le Glay. 8°, Cambrai, 1830, Hurez.

AMÉRIQUE.

510. *L'art de vérifier les dates*, depuis 1770 jusqu'à nos jours, T. 12, contenant l'histoire de la Colombie; par M. Warden. in-8°, Paris, 1830, Dénaire.

511. *Le Mexique*; par M. BELTRAMI; 2 vol. in-8°, Paris, 1830, Crevot.

ASIATIQUE.

512. *Au roi et aux chambres sur les véritables causes de la rupture avec Alger*, et sur l'expédition qui se prépare, par Alexandre de Laborde, député de la Seine, etc., in-8°, Paris, 1830, Truchy (3 fr.).

513. *Souvenirs d'Alger*. Souvenirs d'un officier français; son séjour en Afrique, de 1811-1814. Situation civile et militaire de ce pays, armée militaire, productions du pays, moyens de s'en rendre maître et de s'y maintenir, plan d'attaque, projet d'organisation d'une armée spéciale, seule propre à faire la guerre avec succès dans ce pays. Par Contremoulins, de Nantes, capitaine en congé illimité. Paris, 1830. (1 fr. 50.)

Océanie.

514. *Journal d'un voyage autour du monde*, exécuté sur la corvette la *Coquille*, commandée par M. L. J. Duperrey, pendant les années 1822, 1823, 1824, 1825, 1830. Par R.-P. Lesson, Paris, Amable Gobin.

L'ouvrage se composera de 12 livraisons ornées de 30 gravures (prix de la livraison 3 fr. 50 c.).

ASIE.

515. *Travels in Kamtschatka and Siberia*. — *Voyage au Kamtschatka et en Sibérie*, avec une relation d'un séjour en Chine, par P. Dobell, Esq. conseiller de S. M. l'empereur de Russie, 2 vol. in-8° avec planches. London. (2 l. st.)

516. *Voyage militaire dans l'empire Ottoman*, ou *Description de ses frontières et de ses principales défenses*, soit naturelles, soit artificielles, avec 5 cartes géographiques, par le baron Félix de Beaujour. T. II, partie de l'Asie; Paris, 1830. Firmin Didot.

Aujourd'hui que cet ouvrage est complet, nous ne saurions trop insister sur son importance. A l'observation exacte d'un voyageur éclairé, l'auteur semble avoir réuni le coup d'œil d'un militaire habile.

EUROPE.

517. *La Grèce ou Description topographique de la Livadie, de la Morée, et de l'Archipel*, contenant des détails curieux sur les mœurs et usages des habitans de ces contrées, par G. B. DEPPING, avec une carte et 8 vues, d'après Dodwell. 4 vol. in-48, Paris, 1830. Aimé Payen.

Cet ouvrage est le résumé de tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur la Grèce.

518. *Travels in Morea. — Voyage en Morée*, par W. M. Leake, F. R. S., auteur de « A Tour in Asia Minor » etc., 3 vol. in-8° avec une carte et des planches (21. 5 s.).

Russie.

519. *Notice sur les bains de mer et des Limans ou lacs d'Odessa*, par le docteur P. C. Hepithes. Odessa, 1829, Walthier.

Cet ouvrage, qui semble spécialement consacré à l'art de guérir, renferme aussi quelques notions spéciales sur le pays.

Italie.

520. *Voyage archéologique dans l'ancienne Etrurie*, par le docteur Dorow, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit de l'auteur, par F. B. Eyriès, in-4°, 16 planches, Paris, 1829. Merlin.

Espagne.

21. *Esquisses sur l'Espagne* de V. A. Huber, traduit de l'allemand par Louis Levrault, in-8° (7 fr.) Paris, 1830. Levrault.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

522. NOUVEAU PORTULAN DE LA MÉDITERRANÉE, depuis le détroit jusqu'à la mer Noire, 2 vol. in-8° avec plans (20 fr.). Toulon. Bellue.

523. *Carte de la régence d'Alger et d'une partie du bassin de la Méditerranée*, par M. A. H. Dufour. 4 f. (3 fr.) Paris, Simonneau.

524. VUE DE LA VILLE D'ALGER, d'une grande partie de la côte et des montagnes qui l'environnent. — *Plan de la ville et de ses monumens. — Carte de la province; avec un texte explicatif*, par J.-G. Barbié du Bocage. 1 feuille grand-jésus; Paris, 1830. Knecht et Boissy, Treuttel et Wurtz, Benard, Picquet. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Cette vue, qui est d'une vérité frappante, le plan qui l'accompagne et la carte, ainsi que le texte, font partie d'un travail plus considérable et inédit de M. J. G. Barbié du Bocage, sur l'histoire et la géographie de la régence d'Alger, travail qui forme 3 volumes avec atlas. La carte de la province est extraite d'une grande carte manuscrite de la Barbarie occidentale, construite sur la même échelle.

Cette publication offre d'autant plus d'intérêt que la vue, qui est en rapport avec le plan, permet de suivre tous les mouvemens des armées, et que chaque batterie, chaque lieu remarquable, y est désigné par son nom sans nuire à l'effet pittoresque.

NOIROT, Agent de la Société.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 85. — MAI 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Analyse du voyage à Temboctou. (3^e et dernier article).

« Le commerce de Temboctou est considérablement gêné par le voisinage des Touariks, nation belliqueuse, qui rend les habitants de cette ville tributaires. Si ces derniers se refusaient à les satisfaire, il en résulterait des inconvéniens graves, parce que les Touariks sont très-nombreux, et assez forts pour interdire toutes communications entre Temboctou et Cabra : alors cette ville, qui n'a par elle-même aucune ressource en productions agricoles, se trouverait réduite à la plus affreuse disette.

» Les Touariks sont nomades, et habitent les bords du Dhioliba, depuis le village de Diré jusqu'aux environs de Haoussa. On les regarde comme une race d'Arabes, dont ils ont en effet une partie

des habitudes ; mais ils parlent un idiome particulier. Ces peuples portent les cheveux longs , ont le teint très-brun comme les Maures , le nez aquilin et le front un peu élevé ; l'expression de leur physionomie est sauvage et barbare. Ce sont eux qui se réunissent en nombre pour attaquer les caravanes venant de Tripoli : celles de Maroc sont moins exposées à leur brigandage , parce qu'ils s'étendent peu dans la partie du nord. »

M. Caillié s'étonne qu'un si grand nombre de peuplades restent paisiblement sous le joug avilissant et ruineux de ces Touariks , lorsque , si elles voulaient se réunir et s'entendre , elles pourraient les écraser si facilement. « Les Dirimans , les Ginbolas , les Kis- » sours et les Maures , des tribus de Zaouat et de Salab , réunis , » seraient bien supérieurs aux Touariks , et ils s'en délivreraient » pour toujours. » Les Touariks craignent les armes à feu et n'en font pas usage , tandis que tous les nègres de Temboctou et les Maures des tributs sont armés de fusils doubles ; mais les nègres , en général , sont indolens ; et les Maures , adonnés au commerce , n'ont pas le caractère martial.

» Cependant les Foulahs qui habitent aux environs du fleuve ne sont pas soumis à ces barbares : cette race , bien supérieure à la race purement nègre , est pleine d'énergie , et trop belliqueuse pour subir un joug aussi honteux. Ces Foulahs ne parlent pas la langue poulh du Fouta-Dhialon ; ils parlent la langue de Temboctou , et ont en outre un idiome particulier dont ils font usage entre eux. Ces Foulahs sont nomades.

Les vivres sont très-chers à Temboctou : M. Caillié se serait trouvé très-embarrassé si , comme à Tincé , il avait été obligé de pourvoir à sa nourriture ; ses moyens eussent été bientôt épuisés : c'est donc à la générosité du négociant maure qui le reçut à Temboctou , qu'il eut l'obligation de son retour par le Grand Désert. M. Caillié ne possédait alors qu'une valeur réelle de trente-cinq piastres en marchandises , qu'il tenait en réserve pour se procurer

un chameau, afin de se rendre sur les bords de la mer, soit en passant par le Grand Désert, soit en retournant à l'O. Son hôte l'engagea à rester à Temboctou, et lui offrit des marchandises pour faire le commerce à son compte particulier, ajoutant que, lorsqu'il aurait fait des bénéfices, il pourrait retourner dans son pays sans le secours de personne. Mais M. Caillié craignait d'être découvert : il refusa ces généreuses propositions, et prit la résolution de partir par la première occasion, qui ne tarda pas à s'offrir. Ce fut une caravane destinée pour el-Araouân et le Tafilet.

« Les Maures de cette caravane, dit M. Caillié, étaient bien loin d'être aussi doux et aussi civilisés que ceux qui sont établis dans la ville. Ce sont ces espèces d'hommes que les Maures d'une classe supérieure nomment Zénagues (tributaires). Ils sont très-ignorants ; beaucoup ne connaissent pas même les prières du Coran ; ils font cependant les cérémonies religieuses. Mais un étranger pauvre, et ne connaissant pas leur langue, est à leurs yeux une personne très-peu recommandable, pour laquelle même ils ont une sorte de mépris. Je m'attendis donc à beaucoup souffrir dans la traversée du désert. »

Avant de quitter Temboctou, M. Caillié trace un projet de voyage pour l'exploration du cours du Dhioliba, depuis Cabra jusqu'à son embouchure. Selon ce voyageur, le meilleur moyen serait de traverser, en qualité de négociant arabe, le grand désert de Sahara, avec des ressources suffisantes et cachées.

« Je suppose, dit M. Caillié, que le lieu choisi pour le départ soit Tanger ou Rabat, on prétextera, pour s'en absenter, une affaire de commerce à Fez ; de là on ira au Tafilet, toujours pour le même objet, et du Tafilet à Temboctou.

» Arrivé dans la ville de Temboctou, s'y établir, y élever une maison de commerce, éviter surtout de paraître riche, se familiariser avec les habitans du pays, et mettre une grande circonspection sur tout ce qui a rapport à la religion. Après avoir séjourné

dans cette ville pendant seize ou dix-huit mois, pendant lesquels on aurait dressé quelques esclaves Mandingues ou Bambaras, parlant les langues kissour et touarik, il faudrait se procurer une bonne pirogue de moyenne grandeur, bien construite, pour mettre à bord les marchandises et provisions convenables.

» Pour ne faire naître aucun soupçon au moment du départ, il faudrait laisser à Temboctou une certaine quantité de marchandises, avec un esclave affidé, chargé de les vendre, sous la direction d'un négociant maure, pendant l'absence du voyageur.

» Quand on sera sur le fleuve, dans la pirogue, avec six esclaves bons nageurs, il faudra marcher de préférence la nuit, à cause des peuplades vagabondes, Touariks ou autres. Si on les rencontre le jour, on peut s'en débarrasser en leur faisant quelques cadeaux.

M. Caillié pense que la marche rapide de la petite pirogue rendrait le voyage beaucoup moins pénible et moins dangereux qu'entrepris avec une grande embarcation.

De Temboctou à Haoussa on compte une vingtaine de jours de navigation ; mais dans une petite pirogue, on peut faire ce trajet en douze jours, et atteindre ensuite rapidement l'embouchure du fleuve, surtout s'il va se perdre dans l'océan.

« Suivre ce plan, dit M. Caillié, serait beaucoup moins dangereux que de partir du golfe de Benin, où l'on éprouvera toujours de grandes difficultés pour remonter, soit à cause du climat, soit de la part des habitants. »

Le 4 mai 1828, la caravane que suivait M. Caillié partit de Temboctou, faisant route au N. sur un sable presque mouvant et entièrement aride ; mais à deux milles de la ville, il y a quelques arbustes semblables aux genévriers, et des bouquets de mimosa assez hauts, donnant un peu de gomme de mauvaise qualité. Les habitants de Temboctou envoient des esclaves jusque-là pour couper du bois à brûler.

La caravane comptait près de six cents chameaux, et parcourait environ deux milles, terme moyen, à l'heure. M. Caillié, dans la crainte qu'on ne vît sa boussole de poche, s'il la tirait pour la consulter, se réglait le jour sur le soleil et la nuit sur l'étoile polaire.

M. Caillié donne ici des détails très-curieux sur la composition de la caravane dont il faisait partie, sur les moyens mis en pratique par les Arabes pour se guider à travers le désert, etc., etc.

La caravane faisait halte au milieu du jour, pour reprendre sa marche pendant la nuit (vers onze heures du soir).

Le 9 mai, un peu avant le lever du soleil, les Maures qui accompagnaient M. Caillié lui montrèrent l'endroit où l'infortuné major Laing avait été assassiné : on y remarquait l'emplacement d'un camp. Plusieurs Maures de la caravane avaient été témoins de ce funeste événement.

Le soir du même jour, la caravane arriva à El-Araouân, et campa en dehors de la ville.

Le 10, M. Caillié se rendit à El-Araouân, chez un correspondant de son hôte de Temboctou, qui le reçut très-bien, et le fit loger dans une de ses maisons. Notre voyageur séjourna dans cette ville jusqu'au 19.

« La ville d'El-Araouân est située (à 46 lieues environ au N. un peu O. de Temboctou) dans un bas-fond, entourée de hautes dunes de sable, qui se prolongent à l'O. ; il peut y avoir cinq cents maisons construites dans le même genre, mais plus basses et moins solides que celles de Temboctou, et qui peuvent contenir chacune six habitans, en y comprenant les esclaves : les rues en sont plus larges et aussi propres.

Cette ville, comme Temboctou, n'a aucune ressource par elle-même ; elle est l'entrepôt des sels de Toudeyni, qui s'exportent à Samanding, sur les bords du Dhioliba : elle est habitée par

des Maures de Raouât et de divers pays des bords de la Méditerranée.

El-Araouân n'est pas aussi commerçant que Temboctou, d'où il est obligé de tirer toutes ses provisions; car son éloignement de Samanding ne lui permet pas de les tirer de cette ville, qui se trouve à 25 jours dans l'O.

El-Araouân est le point d'arrivée des caravanes qui viennent du Tafilet, du cap Magador, du Drah, de Taouât, des villes d'Aghdâmos et de Tripoli. Elles apportent des marchandises des manufactures d'Europe, et quelques productions de leurs pays.

M. Caillié fut exposé plusieurs fois aux insultes des Maures d'El-Araouân, qui lui marquèrent de la défiance: ils ne pouvaient se persuader qu'ayant passé sa jeunesse chez les chrétiens, il consentît à renoncer à leurs usages.

La ville de Oualet, dont a parlé Mungo-Park, est, selon M. Caillié, à dix jours à l'O. N. O. d'El-Araouân: elle fait un commerce de sel avec Samanding, Jamina et Ségo, qui est à quinze jours au S. Le sel, principal objet de son commerce, se tire des mines de Ouaden (Hoden des Cartes), qui sont situées dans le grand désert, à quinze ou dix-huit jours au N. de Oualet.

Le 19 mai au matin, M. Caillié partit d'El-Araouân. La caravane était nombreuse, et se composait de quatorze cents chameaux chargés de diverses productions du Soudan, comme or, esclaves, ivoire, gomme, plumes d'autruches, étoffes en pièces et en habits confectionnés.

A six milles au N. d'El-Araouân, la caravane arriva à Mourat, petit village composé de cinq maisons; il y a une école où les enfans des habitans de la ville viennent étudier le Coran.

« En sortant de Mourat, on trouve des puits assez profonds, et remplis d'eau saumâtre; on s'y arrêta pour boire encore une fois à longs traits: car, en quittant ces lieux, on allait entrer dans

une partie du désert où, pendant huit jours, on devait marcher sans trouver d'eau. »

Mourat est le dernier lieu habité que mentionne le journal de M. Caillié, depuis El-Araouân jusqu'au camp d'El-Harib, qui en est éloigné de plus de 318 lieues, et que la caravane atteignit le 29 juin, c'est-à-dire quarante-un jours après son départ de Temboctou.

Dans la direction que suivait la caravane, on ne rencontre que dix stations où se trouvent des puits. M. Caillié eut beaucoup à souffrir de la soif, et surtout des mauvais traitemens des Maures, ses compagnons de voyages, notamment de celui qu'il avait payé pour lui servir de guide, et auquel son digne hôte de Temboctou l'avait recommandé; mais ces recommandations furent sans effet, M. Caillié, privé des moyens qui auraient pu en imposer à son guide, fut souvent obligé d'implorer le secours des autres Maures de la caravane.

Nous allons extraire du journal de notre voyageur quelques circonstances remarquables de son voyage à travers le grand désert de Sahara.

» Le 26 mai, la caravane arriva aux puits de Téliq (distance de 76 lieues environ d'El-Araouân); ce sont les seuls que l'on trouve depuis Mourat, que nous avons dit être à six milles de cette ville. Un vent d'E. qui soufflait avec violence, soulevait des monceaux de sable, et par l'effet de la sécheresse qu'il répandait partout, l'eau des outres diminuait considérablement.

Trois jours avant d'arriver aux puits de Téliq, la caravane, pendant le moment de nepps (elle était campée depuis les dix heures du matin), fut exposée aux plus grands dangers par des trombes de sable. Une de ces trombes surtout, plus considérable que les autres, traversa notre camp, culbuta toutes les tentes, et, nous faisant tournailler comme des brins de paille, nous renversa pêle-mêle les uns sur les autres. Nous ne savions plus où

nous étions ; on ne distinguait rien à un pied de distance ; le sable , comme un brouillard épais , nous enveloppait dans de noires ténèbres ; le ciel et la terre semblaient confondus et ne faire qu'un tout.

« Durant ce bouleversement de la nature , la consternation était générale ; on n'entendait de tous côtés que des lamentations ; le plus grand nombre se recommandaient à Dieu , en criant de toutes leurs forces : « Il n'y a qu'un seul Dieu , et Mahomet est son prophète ! » Au milieu de ces cris , de ces prières et des mugissemens du vent , on distinguait par intervalles les gémissemens sourds et plaintifs des chameaux , aussi effrayés et bien plus à plaindre que leurs maîtres ; puisque depuis quatre jours ils n'avaient rien mangé. Tout le temps que dura cette affreuse tempête , nous restâmes étendus sur le sol , sans mouvement , mourant de soif , brûlés par le sable et battus par le vent :

« Comme nous n'osions toucher à notre eau , de peur que les puits de Tégig ne fussent à sec , je ne sais ce que nous serions devenus si , vers trois heures , le vent n'était pas tombé . »

La caravane trouva les puits de Tégig comblés par les sables : « Les Maures se mirent aussitôt à les déblayer , et l'on fit boire enfin les pauvres chameaux , qui , sentant le voisinage de l'eau , étaient indomptables. Quand on les chassait à coups de corde , ils couraient au loin , et revenaient en ruminant s'accroupir autour des puits , en posant leur tête sur le sable frais qu'on en retirait. Les puits , dont l'eau est très-abondante , mais saumâtre , n'ont pas plus de trois à quatre pieds de profondeur . »

« A l'E. des puits , où le sol est le moins élevé , on voit les ruines de quelques maisons construites en briques de terre blanche ; elles sont presque couvertes par le sable qu'y porte le vent . »

« Toudeyni est situé à moins d'une demi-journée à l'O. des puits de Tégig. C'est de cette petite ville que l'on tire tous les sels qui s'importent de Tombôctou , à Djenné , et de là dans tout le

Soudan. Les mines de sel y sont à trois ou quatre pieds de profondeur au-dessous du sol, et par couches très-épaisses.

Le 31, la caravane arriva aux puits de Crancès, qui sont éloignés d'environ 24 lieues au N.-O. de celui de Téliq. On espérait y trouver de l'eau, mais ils étaient à sec.

Le 1^{er} juin, — aux puits de Trsas, qui sont situés dans une plaine de sable entourée de dunes; ils ont sept à huit pieds de profondeur: l'eau en est salée et détestable. M. Caillié apprit des Maures, qu'il avait existé très-anciennement à cette place un gros village, dont les habitans exploitaient les mines de sel de Trsas.

Le 5 juin, — aux puits d'Amoul-Gragine: ils ont sept à huit pieds de profondeur; l'eau en est bourbeuse et salée, mais moins désagréable que celle de Trsas.

Le 9, — aux puits d'Amoul-Taf, qui sont situés entre des rochers de granit gris. Ces puits n'ont que quatre pieds de profondeur; l'eau en est douce, mais peu abondante.

Le 12, — aux puits d'El-Ekseif, dont l'eau est très-bonne; ils sont situés au bout d'un ravin bordé d'énormes blocs de granit. Ces puits ou sources sont ombragés par un joli bosquet de dattiers.

De cette station jusqu'au camp d'El-Harib, la caravane s'arrêta à quatre autres stations où il y avait des puits. La végétation qui commençait à paraître; annonçait l'approche de la limite du désert.

Le 29 juin, la caravane arriva au camp d'El-Harib, après avoir traversé des défilés entre de hautes montagnes de granit. Elle y séjourna pendant treize jours. C'est dans ce camp que se trouvait la famille du guide de M. Caillié.

« Ma joie fut extrême, dit notre voyageur, de me trouver dans un lieu habité; l'idée que désormais je pourrais me désaltérer à mon aise, me fit oublier les fatigues du désert. »

« En entrant au camp, mon vieux guide Aly (qui m'avait de-

vancé) vint au-devant de moi en riant, et me demanda la main en signe de paix; il s'informa de ma santé d'un air d'intérêt qui me surprit; il me fit même loger dans la tente de sa vieille sœur, qui n'osait s'approcher de moi, tant elle était prévenue. Bientôt j'eus de nombreuses visites d'hommes et de femmes; car Aly avait raconté à ses compatriotes les diverses circonstances qui avaient déterminé mon passage à travers le désert pour revoir mon pays. Les femmes, que je trouvais beaucoup plus curieuses que les hommes, ne cessaient de m'importuner; elle parlaient toutes ensemble, et je ne savais à qui entendre. Pour attirer mon attention, l'une me frappait sur l'épaule, l'autre sur la tête, une troisième me tirait fortement par mon coussabe.

» Cependant M. Caillié ne tarda pas à être maltraité par la famille d'Aly; on croyait ne pouvoir mieux faire que d'imiter le chef qui, dans toutes les occasions, lui témoignait une haine implacable.

Voici, d'après M. Caillié, quelques notions sur le pays d'El-Harib.

Le territoire d'El-Harib (distant d'environ 315 lieues au N., un peu O. de Temboctou) est situé entre deux chemins de petites montagnes qui se prolongent de l'E. à l'O., et le séparent vers le N. de l'empire de Maroc, dont il est tributaire. A une journée dans l'O., on trouve la tribu des Tajacantes; à quatre journées, dans cette même direction, sont situées les tribus de Oulad-Uoun, qui habitent près de la ville d'Adrar, qu'il ne faut pas confondre avec le pays d'El-Drah, petit arrondissement qui s'étend de l'E. à l'O. et du N. au S. entre le Maroc et El-Harib. A cinq jours à l'O. du camp d'El-Harib on trouve la ville de Sous; à quatorze, dans la même direction, celle de Soueyrah (Mogador) et à dix ou onze dans le N. N.-O. Maroc, capitale de l'empire de ce nom, où les nomades vont quelquefois.

Les habitants d'El-Harib sont divisés en onze tribus nomades,

dont M. Caillié donne les noms. Ils élèvent une grande quantité de chameaux, qui, dans la saison des pluies, leur fournissent beaucoup de lait, dont ils se nourrissent : c'est en quoi consiste leur principale richesse ; ils ont quelques moutons et peu de chevaux.

Tous les Maures d'El-Harib font les voyages du Soudan ; ils vont à Temboctou, à El-Araouân et à Samanding : les négocians du Tafilet, d'El-Brale et du Sôueyrah (Cap Mogador), leur donnent des chargemens pour leurs chameaux. Ces voyages les occupent souvent neuf à dix mois ; ils n'apportent en retour que de l'or et quelques esclaves, qu'ils vendent au Maroc.

Toutes les marchandises qui viennent du Soudan à El-Harib, par la voie des Maures, ne sont transportées au Tafilet ou ailleurs que par les Berbers, ou sous des escortes qu'ils fournissent à prix convenu : sans ces précautions, les marchands seraient volés et massacrés en route. Les Berbers, tous bien armés et montés sur de beaux chevaux bien harnachés, parcourent continuellement le pays d'El-Harib, pour se faire nourrir par les Maures, et même souvent leur enlèvent leurs bestiaux.

Nous regrettons que les bornes de cette analyse nous empêchent de citer les diverses particularités du séjour de M. Caillié au camp d'El-Harib ; elles caractérisent parfaitement les habitans du nord du désert de Sahara, sur lesquels M. Cochelet nous a donné des notions fort curieuses, recueillies durant sa captivité chez les Maures qui fréquentent la côte de Uoun. (Voyez la relation si touchante et si pleine d'intérêt du naufrage de *la Sophie*) (1).

Le 12 juillet, la caravane partit du camp d'El-Harib sous l'escorte de Berbers, qui devaient l'accompagner jusqu'au Tafilet.

Le 14, elle campa au voisinage de Mimcina, grande ville d'El-

(1) Voyez aussi la lettre que M. Cochelet a adressée à M. Jomard, aussitôt après l'apparition du Journal de Voyages de M. Caillié, et inséré dans le présent numéro du bulletin, p. 233.

Drah, éloignée de 24 lieues environ à l'E. N.-E. du camp d'El-Harib, et située entre deux chaînes de montagnes qui se prolongent dans la direction de l'O. à l'E. Cette ville, entourée de murs, est habitée par des Berbers et des Maures cultivateurs, qui nourrissent quelques moutons à laine, des chèvres, des volailles, et ont beaucoup de dattiers, dont ils tirent leur principal revenu.

Le 15. — Au départ de Mimcina, un maure du Tafilet se joignit à la caravane; lui et ses gens étaient montés sur des mulets : c'est la bête de somme qui sert le plus ordinairement pour faire ce trajet, car le chemin est trop pierreux pour les chameaux, qui s'y blessent; cependant le guide de M. Caillié faisait conduire ses marchandises par les siens.

Le 18. — La caravane fit halte aux puits de Bohayara, situés à 12 lieues au N. de Mimcina, à la proximité d'un camp de Berbers, qui viennent y abreuver leurs troupeaux de brebis et de chèvres. « Ces hommes habitent dans les gorges des montagnes, où ils élèvent de nombreux troupeaux de moutons et de chameaux; ils cultivent un peu d'orge et de froment; ils sont nomades, mais ne changent pas aussi souvent de place que les Maures. Quand ils s'éloignent de leurs petits champs, ils laissent toujours quelqu'un pour les garder. »

Le 23. — M. Caillié arriva à Ghourland, village principal du Tafilet, situé à 48 lieues environ au nord de Mimcina, et le terme du voyage de la caravane.

« Arrivés à Ghourland vers neuf heures du matin, nous fûmes bientôt entourés d'une foule d'enfants, qu'attirait la curiosité : nous campâmes à l'ombre des dattiers, à la porte du village. Au bruit de la caravane venant de Soudan, une grande quantité de Maures et de Juifs, sales et mal vêtus, vinrent nous visiter; ils entourèrent bientôt le bagage. Plusieurs de mes compagnons me prévinrent de faire attention à mon sac de cuir et à la pagne que j'avais sur moi : car si je ne prenais pas garde, on me la volerait

même sur le dos ; ils me conseillèrent de ne pas trop m'écarter du village, parce qu'il y avait des voleurs qui, croyant que j'apportais du Soudan beaucoup d'or, pourraient bien me faire un mauvais parti. Les négocians maures vinrent enlever leurs marchandises. Je pris mon bagage sur l'épaule, et suivis mon guide chez le vieux Haggi-le-Mekké, chef de Ghourland ; je traversai plusieurs longues rues très-étroites, et j'arrivai à la maison de mon nouvel hôte : on me fit entrer dans une cour intérieure assez propre, donnant entrée aux chambres et magasins.

» Je déposai le petit sac où étaient mes notes dans un magasin fermant à clef ; mon sac lui-même avait un cadenas, ce qui me tranquillisait beaucoup sur la curiosité des Maures. Les jeunes fils de Haggi-le-Mekké me firent un très-bon accueil.

» Mes nouveaux hôtes me semblaient si bien disposés en ma faveur, que je m'attendais à avoir une chambre chez eux ; mais je me trompais ; car après le déjeuner on m'invita à aller prendre mon logement à la Mosquée, monument destiné à servir Dieu et à héberger les voyageurs ; j'y vis effectivement beaucoup d'étrangers, qui m'entourèrent et m'accablèrent de questions.

» Nul étranger n'est admis ici dans l'intérieur des maisons, de peur que les femmes, qui ne doivent voir d'autres hommes que ceux de leur famille, ne soient exposées à des regards indiscrets. En conséquence les voyageurs vont prendre gîte à la Mosquée, et l'hôte chez lequel ils sont descendus leur envoie leurs repas : on les fait appeler à la maison à l'heure du souper ; mais on ne les reçoit que dans un corridor très-obscur.

M. Caillié resta six jours à Ghourland.

Le 29 juillet. — Haggi-le-Mekké vint avertir le voyageur de se tenir prêt à partir pour Fez.

Avant de quitter le pays, M. Caillié en fait une description succincte.

« Le Tafilet est un petit arrondissement faisant, comme El-

Drah , partie des états de l'empereur de Maroc ; ses habitans paient quelques impositions à ce souverain : il y entretient un bacha ou gouverneur , lequel fait sa résidence dans la ville de Ressant.

» Le sol du Tafilet est très-productif : on y cultive beaucoup de blé , toutes sortes de légumes et de fruits d'Europe.

» Les habitans font un grand commerce avec le Soudan et El-Araouân ; ils y envoient du tabac en feuilles , qu'ils récoltent dans leur pays ; ils expédient aussi des marchandises d'Europe , et reçoivent en échange de l'or , de l'ivoire , de la gomme , des plumes d'autruche , des effets confectionnés et des esclaves.

« Les marchandises que les négocians expédient à Temboctou , par le moyen des Maures nomades d'El-Harib , que l'on peut considérer comme les voituriers du Soudan , sont transportées sur les confins du désert par les chameaux des Berbers , qui les remettent aux Maures , chargés par engagement de les conduire à leur destination ; car les Berbers ne font pas , comme les Arabes , les grands voyages des pays nègres.

» Les habitans du Tafilet sont très-industrieux : on voit en abondance , dans les marchés , des couvertures de laine , des coussabes , des cuirs tannés , des pagnes , des souliers , des nattes , des plats en bois , tous objets travaillés dans le pays.

» Dans tous le pays d'El-Drah et du Tafilet , il y a des juifs qui habitent les mêmes villages que les musulmans ; ils y sont très-malheureux , vont presque nus et sont sans cesse insultés par les Maures. Les uns sont brocanteurs , les autres ouvriers ; ils prêtent leur argent à intérêt aux marchands qui font le commerce du Soudan , et n'y vont jamais eux-mêmes. Les Maures , qui leur supposent beaucoup plus de fortune qu'ils n'en ont réellement , les tourmentent souvent pour les rançonner ; enfin non-seulement ils paient tribut à ceux-ci et à l'empereur , mais ils sont encore harcelés par les Berbers. »

Le 2 août , M. Caillié partit avec une caravane qui se rendait à

Fez. Il arriva dans cette ville le 12, ne s'y arrêta qu'un seul jour, dans la crainte qu'un plus long séjour ne lui fût nuisible. D'ailleurs ses ressources se réduisaient alors à quelques pièces d'argent et quatre boucles en or venant des mines de Bouré : il lui importait donc, avant qu'elles fussent épuisées, de gagner promptement les bords de la mer, pour tâcher d'atteindre la résidence du consul de France.

M. Caillié se rendit de Fez à Méquinez, et de là à Rabat, dans l'espoir d'y trouver le consul de France; mais ce ne fut qu'à Tanger que cet espoir fut rempli. Nous passons sous silence les incidens du voyage de M. Caillié jusqu'à Rabat et du séjour assez dangereux qu'il y fit jusqu'au 2 septembre. Nous nous hâtons de le suivre à Tanger, où il arriva le 7 septembre au soir.

« Comme j'entrais à pied, dit M. Caillié, la sentinelle ne me dit rien, ce qui m'évita le désagrément d'avoir une explication qui eût rendu mon départ bien plus difficile, et peut-être eût causé ma perte.

» J'allai au foudac déposer mon sac, et dès le même soir je courus dans la ville, pour tâcher de découvrir le consulat de France. Je vis beaucoup de mâts de pavillon, mais comme il faisait nuit, je ne pus distinguer celui de ma nation. C'était un moment bien critique pour moi; je n'osais m'adresser aux musulmans, qui n'auraient pas manqué de me demander quelle affaire j'avais avec les chrétiens. S'ils eussent découvert mon intention, je perdais pour toujours l'espoir de revoir ma patrie : je couchai au foudac, où je passai une nuit bien agitée.

» Le lendemain je retournai dans la rue où j'avais vu les mâts de pavillon. J'aperçus une porte ouverte; un chrétien était auprès : je l'abordai, en examinant avec soin si je n'étais vu de personne, et lui demandai en anglais la résidence du consul britannique : vous y êtes, me répondit-il. Mais craignant, si je parlais trop long-temps à cette porte, d'attirer l'attention des curieux, je

voulus entrer dans la maison pour lui demander la demeure du consul de France ; alors cet homme s'y opposa , en me repoussant avec horreur , tant j'étais sale et défiguré. Je lui demandai la demeure du consul de France : il me dit brusquement , il est mort ; mais en même temps il appela un juif , qui m'enseigna la porte du vice-consul.

» Comme elle était entr'ouverte, j'y entrai : une femme juive appela M. Delaporte, qui me reçut avec empressement et me fit monter dans un appartement où je ne pouvais être aperçu de personne. Je compris l'étendue des dangers que je courais , aux craintes que M. Delaporte me laissa apercevoir sur les difficultés de me faire sortir de ce pays. »

Cependant M. Delaporte fit en sorte que le jour suivant M. Caillié pût entrer, de nuit au consulat , pour n'en plus sortir que pour s'embarquer et voguer vers l'Europe.

Notre voyageur quitta avec plaisir les haillons sales qui le couvraient, pour prendre les vêtemens européens que lui donna le vice-consul.

« Il me serait difficile , ajoute M. Caillié , de rendre les sensations que j'éprouvai lorsque je me vis débarrassé pour toujours du costume arabe ; je repassais dans mon souvenir les privations , les fatigues que j'avais éprouvées , la longueur de la route que je venais de parcourir dans un pays immense (1) , à travers mille dangers ; je croyais faire un rêve , et je me demandais s'il était bien vrai que je pusse être bientôt rendu à ma patrie , si cet espoir n'était pas une illusion. »

» Le vice-consul s'empressa d'écrire à M. le commandant de la station française à Cadix ; il lui dépeignit , sous des couleurs très-

(1) Le voyage entier de M. Caillié , depuis Kakondy jusqu'à l'arrivée à Tanger , a duré cinq cent huit jours , sur lesquels on doit compter , d'après le relevé du journal , deux cent sept journées effectives de marche.

vives, les dangers auxquels j'étais exposé en séjournant plus longtemps dans cette ville. Le commandant, déterminé par ces pressantes sollicitations, envoya une goëlette du Roi à Tanger pour me prendre et me transporter à Toulon. »

Le 27 septembre 1828 M. Caillié, déguisé sous des habits de matelot, s'embarqua à bord de la goëlette *la Légère*, et arriva à Toulon après dix jours d'une traversée heureuse.

Un appendice, qui complète le tome III de la relation que nous venons d'analyser, se compose des remarques et recherches géographiques sur le voyage de M. Caillié, par M. Jomard, membre de l'Institut, avec l'analyse de la carte itinéraire et de la carte générale du voyage, rédigées par le même. Ces remarques sont suivies des vocabulaires français-mandingue, français-kissour, recueillis par M. Caillié et comparés à ceux de Mungo-Park, Bowdich, Jackson, Denham, etc., etc.

Ces nouvelles recherches de M. Jomard, auquel on est redevable de beaucoup d'éclaircissemens sur la géographie de l'Afrique centrale, font connaître l'importance des documens nouveaux que l'on doit aux observations de M. Caillié, et dont voici les principaux résultats.

1° Nous avons une connaissance plus exacte des montagnes du Fouta-Dhialon et du partage des eaux entre le Sud et le Nord.

» Le Fouta-Dhialon, Timbo et ses montagnes sont l'origine du Rio-Grande, de la Gambie, de la Falémé, du Sénégal, etc.

» Le Soulimana et ses montagnes sont la source du Dhioliba d'un côté, et celles de la Rokelle et du Mungo de l'autre.

» Outre cette ligne de partage, il y en a une autre qui sépare les eaux de la Sénégambie de celles du Timannie; elle résulte de l'examen attentif des marches de M. Caillié. Il a traversé en effet deux rivières notables, le Kakirîman et le Cocoulo toutes deux très-rapides. Il les a vues versant à sa droite, c'est-à-dire au Sud, dans le bassin du Timannie. Au-delà, c'est-à-dire après Popoco, toutes

les rivières qu'il a franchies versaient à gauche et vers le Nord, dans la Sénégambie.

» 2° M. Caillié nous donne le cours du grand fleuve central, son étendue, sa largeur, sa navigabilité etc., presque depuis sa source jusqu'à Temboctou, et celui de plusieurs affluens tous ignorés jusqu'à lui.

» 3° La connaissance complète de Djenné grande ville plus importante que Temboctou, pour le commerce et les productions.

» 4° La position du lac Débo ou Diéhou à peine connu de nom, et que M. Caillié rencontra à moitié chemin de Djenné à Temboctou.

» 5° La grande bifurcation du fleuve dont les deux bras font autour de Djenné une fle immense fort essentielle à connaître sous tous les rapports.

» 6° Une exacte connaissance du pays de l'Or (Bouré) et d'El-Araouân ville du désert très-importante, qui n'est mentionnée sur les cartes, que comme une simple station avec un puits d'eau saumâtre.

» 7° Les nombreux détails sur la ville de Temboctou, but principal du voyage de M. Caillié.

» 8° Enfin des notions exactes et nombreuses sur les vastes solitudes du désert de Sahara, dans la direction parcourue par les caravanes depuis Temboctou jusque dans le Tafilet. L'énumération de ces documens nouveaux constate suffisamment l'importance des services que M. Caillié a rendus à la géographie de l'Afrique centrale.

C.

Note sur un article du Quaterly Review, relatif au voyage de M. CAILLIÉ à Temboctou.

Un journal anglais (*Quaterly Review*, n° 84) révoque en doute le voyage de M. Caillié à Temboctou : entr'autres motifs il se

fonde sur ce que l'aspect du ciel n'était pas tel que le dit le voyageur, le 7 de mai, à onze heures du soir, près de Temboctou. A la vérité ce n'est pas la constellation d'Orion que M. Caillié a pu voir, le 7 mai à onze heures du soir, du côté de l'Est : alors cette constellation était couchée pour le parallèle de Temboctou. Il est peu surprenant que M. Caillié, qui ne s'est pas livré à l'étude du ciel, ait pris une constellation pour une autre. Cette méprise prouve au moins que sa relation n'a pas été altérée : le lecteur ne préfère-t-il pas toutes les observations d'un voyageur, même avec ses erreurs, à un ouvrage élaboré et corrigé à loisir ?

Selon la critique, les deux Chariots n'étaient point près de l'horizon, comme le dit M. Caillié, ils se trouvaient alors au-dessus du pôle. Mais, pour être au-delà du pôle, la petite Ourse n'était point pour cela fort loin de l'horizon, puisque l'extrémité de la queue était à 18° seulement, et le haut du petit Chariot, à une trentaine de degrés d'élévation.

Les autres critiques sont encore moins fondées, et aucune d'elles ne suffit pour faire douter de l'authenticité du voyage : la plupart se réduisent à de pures chicanes.

1° M. Caillié parle d'un canal entre Cabra et son port. Là-dessus le journal se récrie sur la nouveauté de ce fait, et il trouve plaisante l'idée d'un *canal artificiel*, creusé dans l'Afrique centrale : mais rien n'est plus facile à concevoir que l'existence d'une petite branche, ce qu'on appelle au Sénégal un *marigot*, entre Cabra et le fleuve, branche qui a pu fort bien être ignorée de tous les voyageurs africains, ou même s'être formée depuis peu. Que Cabra soit *sur le bord même de la rivière*, cela est possible, et se conçoit, si le canal aboutit à un point différent. De même que les *rues* soient propres, cela ne contredit pas le rapport de M. Caillié, disant que le *port* de Cabra est d'une très-grande malpropreté.

2° Les circonstances du récit de la mort de Laing, selon la critique, sont extrêmement *incorrectes* ; et cependant M. Caillié les

tenait dit-il, de l'hôte du voyageur anglais. *Qu'il décline le nom de cet hôte*, dit le journal, et l'on jugera de sa véracité! Un pareil défi n'est sans doute pas sérieux. Depuis quand les voyageurs sont-ils tenus de nommer tous les individus qu'ils ont rencontrés, ou de se rappeler leurs noms?

3° Osman, le chef ou gouverneur de Temboctou, ne peut pas être *un nègre au teint noir et à cheveux crépus*, parce qu'il est le lieutenant du sultan des Fellatahs ou Foulahs? Mais n'a-t-on jamais vu un conquérant préposer un indigène au gouvernement d'une des provinces conquises? La conduite de celui-ci envers le major Laing serait une preuve du fait contesté. Cet homme l'avait fort bien accueilli à son arrivée; si, obligé de céder aux ordres de Bello, ou de Ahmed Labo, il le fait sortir de Temboctou, il ne permet pas du moins qu'il tombe victime dans les murs de la ville.

4° Le roi ou gouverneur était un Fellatah, un *blanc*, dit le journal anglais. Ce n'était donc pas une femme qui gouvernait, comme a prétendu le domestique de M. Tyrwhit; voilà deux récits contradictoires. Comment les opposer à la fois au récit de notre compatriote? Que l'on commence par les accorder.

5° Point de Touariks en 1828, dit le journal anglais, dans le voisinage de Temboctou; leur domination était anéantie; mais le rapport du major Laing, sur ce point, est-il assez détaillé pour conclure le fait d'une manière générale? à qui fera-t-on croire que l'autorité des Fellatahs s'étende sur le Sahara, et puisse empêcher les excursions d'une peuplade aussi puissante que les Touariks?

6° Laing a péri, selon la relation faite à M. Caillié, le 5^e jour de son départ de Temboctou; tandis que le rapport fait à Tripoli par le domestique africain le fait succomber le 3^e jour. Que conclure de cette dissidence entre tant de récits? Tous ont passé par les bouches des indigènes: l'on en connaît cinq différens: deux faits à Tripoli, trois à Saint-Louis, un, dans le désert même de

Temboctou, à M. Caillié ; tous différens dans les détails ; cependant ils s'accordent sur les circonstances principales.

7^e. Le journaliste anglais ne comprend pas que du haut d'une butte extérieure de décombres, on puisse apercevoir l'intérieur des places et des rues de la ville, et il compare ce point de vue à celui qu'on aurait ici du *Pont-Neuf*. Je me borne à renvoyer le censeur aux hautes montagnes de décombres qui servent de ceinture à la ville du Caire. Au reste, on conviendra sans peine de l'imperfection de la vue *perspective-cavalière* donnée par le voyageur ; mais il faut bien s'en contenter, en attendant que la route qu'il a ouverte soit tentée par un plus habile dessinateur.

Le reste de la critique se borne à des plaisanteries, qui ne sont pas également heureuses, ni faites pour ébranler la conviction de tout lecteur de bonne foi, qui aura lu la relation entière. C'est de l'ensemble du récit que résultent les motifs évidens de crédibilité.

On s'est attaché à les développer dans les *remarques* jointes au 3^e volume du voyage ; puisque M. Caillié trouve encore des incroyables, l'auteur de ces remarques aura à s'applaudir plutôt qu'à se reprocher d'y avoir donné quelques développemens. Mais cette incrédulité même du journaliste étranger est-elle bien réelle ? Qui-conque lira attentivement sa longue critique, sera fortement tenté de n'y pas croire.

Nous terminerons, en citant le témoignage d'un voyageur véridique, M. Cochelet, dont le suffrage a bien quelque poids. Voici la lettre qu'il écrivit à M. Jomard le 5 du mois dernier, aussitôt après l'apparition du journal voyage de M. Caillié :

» Châteauroux, 5 mars 1830.

» Monsieur,

» Vous devez penser que j'ai été un des premiers lecteurs du voyage de M. Gaillié. L'intérêt général qu'il excite devait s'augmenter pour moi par bien des souvenirs. C'est avec avidité que

j'ai porté mes regards vers le point principal du voyage, vers la ville qui cesse désormais d'être enveloppée du voile mystérieux que quelques hommes courageux avaient vainement voulu lui arracher; mais je l'avoue, c'est lorsque l'intrépide voyageur gagne la partie nord du désert de Sahara que ma curiosité s'accroît. Là je deviens juge compétent. La description si exacte du territoire d'El-Harib, voisin de celui où j'ai séjourné et qui n'est pas sans avoir avec ce dernier ses traits de ressemblance, des observations ethnographiques si justes, qu'elles dépeignent parfaitement les habitants nomades de cette contrée, m'ont donné une grande idée de la véracité qui a dû dicter le reste du récit.

» J'eusse désiré rencontrer M. Caillié aux lieux mêmes que j'ai visités sur cette côte de Noun à Ouâd Noun, où passent tant de caravanes pour Temboctou. Là sans doute j'aurais trouvé la vérité plus évidente encore, et j'aurais reconnu jusqu'aux personnages qui m'abreuvaient d'amertume aux jours de ma captivité. Mais dans le nord du désert de Sahara, il est facile de juger des habitudes d'une tribu par celles de la tribu voisine. Ces peuples nomades scénites adoptent les mêmes usages par leurs fréquentes communications...

» *Signé COCHELET.* »

Tel est l'homme qu'un recueil anglais ne craint pas d'accuser d'imposture. Peut-être ces soupçons injustes deviennent-ils encore plus inconvenans après l'éclatant témoignage rendu par une Société française à la mémoire du major Laing (1)!

(1) Une grande ¹⁰médaille d'or a été votée par la Société de Géographie, le 10 mars 1830, en l'honneur du major Laing, pour être offerte à sa veuve.

Réponse de M. CAILLIÉ à l'article du QUATERLY REVIEW ,

Paris, le 1^{er} mai 1830.

MONSIEUR ,

ABSENT de Paris , je n'ai pu répondre plus tôt à un article publié dans le *Quarterly Review* , et attribué à M. Barrow , où l'on révoque en doute l'authenticité de mon voyage.

Je viens , monsieur , vous supplier , dans l'intérêt de la science , de vouloir bien donner de la publicité à ma réponse.

M. Barrow a la réputation d'être fort savant : ce qui suppose de la politesse et l'amour de la vérité. Or l'article dirigé contre moi manque également de politesse et de bonne foi.

Je ne saurais donc admettre qu'un homme du mérite de M. Barrow en soit l'auteur , à moins qu'il ne le déclare lui-même. Je repousse également en son nom toute excuse fondée sur l'intérêt ou sur l'amour-propre national ! Les intérêts de la science ne sont ni anglais , ni français , ni chinois , les découvertes utiles appartiennent au monde !

Mais , quel que soit le nom de mon adversaire , quel que soit le ton de sa critique , il lui faut une réponse , et je la fais par respect pour les savans qui ont reconnu l'authenticité de mon voyage ; par respect pour mon roi , qui a daigné m'en promettre la récompense ; et par respect pour l'Europe qui , en lisant ma relation , a bien voulu y reconnaître non une science qui m'est trop étrangère , mais le caractère simple , naïf , inimitable de la vérité.

Mon critique me reproche d'avoir placé un *canal artificiel* de trois milles dans l'intérieur de l'Afrique ; il ajoute que Cabra est bâti , non sur les bords de ce canal , mais sur les bords du Dhioliba , ce qu'il sait , dit-il , positivement par le major Laing , qui a visité ce bourg pour prendre des informations sur le cours du fleuve.

J'ose dire que la mauvaise foi ou l'ignorance paraît ici dès la première ligne.

Voici le fait : dans la saison des basses eaux, les immenses marais qui avoisinent Cabra se dessèchent entièrement, et alors les embarcations de 25 tonneaux se rendent dans le village par un lit étroit auquel j'ai donné le nom de *canal*, faute d'autre mot pour peindre sa forme ; mais l'invention d'un canal *artificiel* au centre de l'Afrique, fait de main d'hommes, appartient entièrement à mon critique, et je m'empresse de lui en rendre tout l'honneur.

Loin de moi l'idée de révoquer en doute la véracité du major Laing ; mais je sais qu'il n'a visité Cabra que de nuit : il est possible qu'à cette époque le lit du fleuve fût plein et les marais inondés, ce qui justifierait entièrement la description qu'il en donne ; les eaux s'étendent à droite et à gauche, le major a pu voir Cabra sur les bords mêmes du Dhiolibà.

Je ferai remarquer ici que mon critique, d'après la relation *non encore publique* du major Laing, fixe à cinq milles la distance de Cabra à Temboctou ; or, s'il veut bien ouvrir le tome II de mon voyage, page 301, il verra que je fixe également cette distance à *cinq milles*. Comment me trouverai-je si bien d'accord avec le voyageur, si nous n'avions parcouru la même route !

Au reste, Laing, en visitant Cabra, a dû faire la description de ce village et parler des dattiers qui se trouvent vers l'est, très-près de ce bourg, et des Balanites - *Egyptiaca* qui sont à l'ouest, ainsi que d'un jeune arbre planté au milieu d'une petite place où les nègres vont danser les jours de fête. Je ne fais point mention de ce lieu dans ma relation, ni de l'arbre, dont j'ignore le nom, il se trouve près du chemin qui conduit à Temboctou ; si mon critique a les papiers du major Laing, il peut vérifier cette description.

« M. Caillé nous apprend que le nom de son hôte était Abdal-

» lahi ; mais pourquoi nous cache-t-il si soigneusement celui de
 » Laing... Heureusement le nom de ce personnage nous est
 » connu ; nous invitons donc M. Caillié à le décliner , s'il le
 » peut. »

Voilà un singulier défi ! Il est en effet bien extraordinaire que j'aie gardé dans mon souvenir le nom d'un homme qui exerça envers moi la plus touchante hospitalité, et qui , au moment de notre séparation , se dépouilla de son manteau pour m'en couvrir ! Quelle parité peut-il y avoir pour moi entre un tel homme et l'hôte du major Laing ? Ce dernier ne m'a jamais été désigné dans la ville que sous le nom de l'hôte du chrétien , et j'avoue que si son nom véritable a été prononcé devant moi, cette première dénomination, qui m'allait droit au cœur, l'a entièrement effacé de ma mémoire. Quelques jours après mon arrivée à Temboctou, étant à ma porte, on me montra la maison qu'avait occupée le major Laing; j'en vis sortir un homme que l'on me dit être son hôte; pressé d'en obtenir des renseignements, je l'abordai pour le questionner. J'eus depuis occasion de l'entretenir plusieurs fois, et c'est de sa propre bouche que j'ai recueilli une partie des détails que j'ai consignés dans mon Voyage.

« Le chef suprême de Temboctou est nommé par M. Caillié
 » Osman ; c'est le lieutenant-général du sultan Labo. M. Caillié
 » lui donne tantôt l'épithète de prince ou roi, tantôt celle de gou-
 » verneur ; quoi qu'il en soit, ce n'est certainement pas un nègre à
 » teint noir foncé, à cheveux blancs et crépus , comme le voyageur
 » français le décrit, (mais un Foulha ou Fellata , probablement
 » aussi blanc que M. Caillié. »

Grâce à Dieu ! voilà un reproche qui me prouve que M. Barrow n'est pas l'auteur de l'article auquel je réponds. M. Barrow, qui a visité l'Afrique , se serait bien gardé de me faire une telle objection ; il sait comme moi que les Foulhas ou Fellatas sont noirs et ont les cheveux crépus, bien que leur teint soit moins foncé que

celui des nègres mandingues. Quel est donc le critique qui a osé écrire à la face de l'Europe que les Fellatas étaient blancs ? Quant au chef de Temboctou, chez lequel mon hôte me conduisit, il avait en effet les cheveux blancs et crépus, et le teint noir foncé, et cependant n'était pas Fellata, comme le veut le critique ; il était *Kissour*, c'est-à-dire de la race qui habite Temboctou. En 1828, les Fellatas ne commandaient point dans cette ville ; je ne sais ce qu'il en était en 1826, mais à peine en ai-je rencontré une douzaine en 1828.

« Nous ne concevons pas non plus comment la dignité du chef » peut être héréditaire, et comment son fils doit lui succéder, puis- » que le sultan Labo n'a conquis le pays sur les Touaricks qu'en » 1826, comme nous le savons par le major Laing. »

Ces observations prouvent assez que le critique n'a aucune idée du pays dont il parle. Tout y change de face pour ainsi dire avec les saisons. Ainsi tantôt une ville paraît sur les bords du fleuve ; tantôt, par le dessèchement des marais, elle en est à trois milles ; tantôt des peuplades nomades s'emparent d'une cité, y lèvent un tribut, et, passant comme le fleuve, se retirent avec leur butin. Qu'y a-t-il donc à s'étonner que le major Laing ait trouvé Temboctou sous la domination des Fellatas, et moi sous celle des Kissours, qui sont les véritables habitans du pays ? Le major sera arrivé après une invasion, et moi, deux ans plus tard, après la retraite des vainqueurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1828 le sultan Labo n'était pas le maître de Temboctou, et que la ville était rentrée sous la domination de son chef, ou de son roi naturel, titre que je n'ai donné au cheik que pour me faire entendre, comme j'ai appelé canal un bras étroit du Dhioliba.

« Au surplus, tous les rapports donnés par M. Caillié sont ex- » trêmement confus, car il dit qu'il n'y a pas à Temboctou de » *gouvernement régulier* : le roi, ajoute-t-il, est un père de famille » qui gouverne ses enfans. Il est juste et bon, et n'a rien à crain-

» dre de ses sujets. — Cependant, dans une ville où se réunit un
 » si grand nombre d'étrangers de toutes les parties de l'Afrique,
 » on serait tenté de supposer l'existence d'un gouvernement ré-
 » gulier. »

J'entendais par gouvernement régulier, un système de lois écrites, une administration établie, et des forces militaires régulières. Or il n'y a rien de tout cela à Temboctou, puisque pour rendre la justice, le chef, comme on me l'a dit, assemble les vieillards, qui décident de tout d'après leurs lumières ou leur conscience. D'ailleurs cette ville n'est point, comme l'avance mon critique, le rendez-vous des caravanes de toutes les parties de ce continent, on n'y voit que celles qui partent de la Barbarie; les marchands des autres parties de l'Afrique viennent commercer à Jenné et non à Temboctou.

A tout prendre, je suis peut-être excusable de n'avoir pas, en quatorze jours, approfondi toutes les formes de gouvernement d'un pays dont j'entendais à peine la langue, et où chacune de mes questions pouvaient me mettre en péril.

Lorsque j'ai publié la relation de mon voyage, je n'ignorais pas que les papiers du major Laing étaient sauvés, et je m'en réjouissais dans la pensée que sa relation viendrait un jour appuyer la mienne, et lui prêter les lumières qui me manquaient. C'est dans ce but que j'ai pressé ma publication pour le devancer. Heureux de retrouver dans la sienne des tableaux parfaits des lieux dont je n'ai pu donner que de légères esquisses, combien j'aimerais à apprendre qu'il s'est assis comme moi sous les cotonniers qui ombragent quelques cases de paille non loin de la grande mosquée! la végétation est trop rare à Temboctou pour que ces arbres n'aient pas attiré l'attention du major. Il est impossible que ses yeux ne se soient pas fixés sur le palmier Doam, seul arbre de cette espèce qui se trouve dans la ville, et dont l'aspect triste m'a fait souvent regretter les beaux ombrages de ma patrie. J'espérais encore ressei-

sir, dans cette relation, quelques-uns des sentimens qui m'ont agité si loin de mon pays; car les voyageurs, quelque soit la langue qu'ils parlent, sont comme des amis à qui les mêmes objets font éprouver les mêmes sensations.

« L'hôte de M. Caillié n'a pas pu lui dire qu'une attaque avait été » faite contre le major Laing par les Touaricks, quand on eut découvert qu'il était chrétien. Il est constant que Laing, pendant » son voyage, a toujours passé pour chrétien, et qu'il n'a jamais » quitté l'habit européen. »

Il faut que l'auteur de cette critique compte bien sur l'inattention de ses lecteurs, pour se donner le plaisir de réfuter une sottise : il me fait dire tout le contraire de ce que j'ai dit. Partout où j'ai parlé du major, j'ai parlé de la religion qu'il professait hautement, et des persécutions dont il fut l'objet; nulle part dans mon ouvrage on ne trouve ces mots : *quand on eut découvert qu'il était chrétien*; on y lit textuellement que lorsque la caravane dont le major faisait partie fut arrêtée par les Berbiches, Laing, *reconnu pour chrétien*, fut horriblement maltraité. Ce qui veut dire en bon français lorsqu'on eut *reconnu* qu'il y avait un chrétien dans la caravane.

Je le demande à tous les esprits justes, est-il possible de m'attaquer avec plus de mauvaise foi?

Quant à l'aspect du ciel, il est possible que je me sois trompé! je n'avais point fait alors d'études astronomiques, et j'ai pu me méprendre sur le nom d'une constellation. C'est donc une pure chicanerie sur une ignorance que j'ai avouée.

Je passe à la forme de la ville de Temboctou. J'ai dit qu'elle était triangulaire, et mon critique me reproche d'en avoir donné un dessin où elle a la forme d'un parallélogramme. Singulière inadvertance pour un homme qui a la prétention de relever les inexactitudes, et qui ne se donne pas même la peine de lire au bas de la gravure ces mots : *Vue d'une partie de la ville de Temboctou*. Faudra-t-il encore lui répéter ici que c'est une *partie* de la ville et non la ville entière que j'ai dessinée?

Une nation rivale a pu concevoir un peu de jalousie du succès inespéré d'un voyage qu'elle avait tant à cœur de voir terminer par un des siens : voyage pour lequel elle a dépensé des sommes si considérables, et perdu tant d'hommes distingués.

Pauvre, sans appui, sans science, j'ai accompli cette œuvre. Je suis venu dire à l'Europe ce que c'était que Temboctou. La vérité fait tout le mérite de ma relation. Un dévouement sans bornes au roi et à la France fait tout le mérite de ma personne. Qu'on ne me les dispute pas, ces biens acquis par tant de souffrances ; du reste, je livre mon style et mon ignorance à tous ceux qui, au lieu d'avoir été à Temboctou, se sont perfectionnés dans l'art.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CAILLIÉ.

EXTRAIT du rapport fait à la Société de Géographie dans la séance du 5 février, 1830, et à la Société d'Encouragement, séance du 10 février, 1830, par M. BOTTIN.

Carte industrielle du département du Nord, de M. JODOT (1).

Deux parties distinctes sont à examiner dans le travail de M. Jodot, savoir : l'exécution topographique et la partie statistique.

La topographie du département du Nord s'étend sur deux feuilles colombier. Elle est sur l'échelle de 1 centimètre pour 2000 mètres, ou de 1 à 200,000 mètres, et paraît avoir été dressée et exécutée avec un grand soin ; il est même probable qu'il n'a pas encore été publié en France de cartes de département qui soit plus exacte pour

(1) Cette Carte a trois pieds de large sur deux pieds de haut, 2 feuilles colombier bien coloriées. Prix : 6 fr.; chez l'auteur, rue de Sèvres, n° 28, faubourg Saint-Germain.

l'orthographe, l'auteur ayant eu soin d'en soumettre l'épreuve à la révision d'hommes qui connaissent le mieux le pays. M. Jodot prévient lui-même, dans une note, que les élémens qui ont servi de base à son travail ont été: pour la triangulation générale les cartes de Cassini; pour la direction des routes et canaux les nombreuses cartes dressées par les ingénieurs en chef des ponts et chaussées dans le département; pour la limite des frontières et des divisions cantonales, la nouvelle carte générale de la France qui s'exécute par les soins du Ministre de la Guerre; pour les détails, les plans de masses du cadastre.

Dans cette carte, des cordons bien différenciés entr'eux indiquent les limites du département, des arrondissemens, des cantons, les lignes de douanes distinguées en première, seconde et troisième lignes. De plus, au moyen de trente-cinq signes spéciaux, on y remarque tout ce qui y est consigné d'une manière particulière; dix de ces signes appartiennent à la topographie proprement dite, ils indiquent les chefs-lieux de justice de paix, de cantons, de villages et communes, les hameaux et fermes, les bureaux de douanes, les routes royales et départementales, les chaussées et chemins vicinaux, les canaux de navigation, les rivières canalisées; vingt-deux se rapportent aux produits naturels, aux usines qui les exploitent et aux autres différentes branches de l'économie publique; ils renseignent les manufactures, mines de houille, de fer, carrières de marbre, de grès, de pierres bleues et blanches, moulins à vent et à eau, scieries, fourneaux et usines, forges, hauts fourneaux et fonderies, machines à vapeur, tréfileries, tôleries et ferblanteries, briqueteries, tuileries et poteries, papeteries, distilleries et brasseries, verreries à bouteilles et à verre, foires et marchés, relais de poste aux chevaux, bureaux de poste aux lettres; les trois derniers signes rappellent des époques historiques, camps, batailles gagnées ou perdues; on n'a pas oublié que c'est dans les plaines du département du Nord que la France a été sauvée deux fois, à Bouvines

en 1214, à Denain en 1712. Plusieurs de ces signes ont été inventés par l'auteur et l'idée nous en a paru ingénieuse.

Trois tableaux se trouvent annexés à la carte topographique : l'auteur a soin de prévenir que les élémens en ont été puisés dans l'ouvrage déjà cité de M. l'ingénieur en chef Cordier, dans les 14 annuaires statistiques également cités, ou bien recueillis par lui-même sur les lieux.

Le premier de ces tableaux (nous en avons donné les détails) contient l'explication nécessaire à l'intelligence de la carte ;

Le second est l'état des communications industrielles ;

Ces communications sont : 1° les routes royales , 2° les routes départementales ; 3° les canaux et rivières navigables.

Les routes royales au nombre de quinze dont une de première classe , deux de seconde classe et douze de troisième classe , parcourent en longueur totale 599.747 mètres, dont 528.837 en pavés, le reste en empierrement. 212 ponts et pontceaux sont établis sur ces routes royales.

Treize routes départementales qui n'étant pas toutes décrites ne permettent pas d'indiquer leur développement ni la nature de leur construction. C'est une lacune que l'auteur aura bientôt remplie.

Deux ports de mer, Dunkerque et Gravelines se trouvent dans le département du Nord.

15 canaux et 8 rivières navigables, 4 canaux en projet. Pour la plus grande partie de ces canaux et rivières, la carte indique la longueur dans le département, la largeur à la surface de l'eau, la profondeur d'eau, le nombre d'écluses à sas et simples, la charge ordinaire des bateaux.

Après ce tableau des communications publiques vient la météorologie d'après les observations faites à Lille pendant dix ans : le nombre moyen de jours de pluie par année a été 163, et la quantité moyenne d'eau tombée annuellement, y compris la neige et la grêle, est évaluée à 0 m. 7511 (27 pouces 9 lignes).

Température moyenne de l'année d'après le thermomètre de Réaumur en 80 degrés, 8° 7'; d'après le baromètre, 26° 88'.

Nous aurions désiré que M. Jodot eût puisé ses renseignemens météorologiques dans les cahiers du professeur M. Delzennes, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, fait des observations à Lille avec une attention presque minutieuse et à l'aide d'instrumens qu'il a lui-même perfectionnés.

Le troisième tableau de M. Jodot a pour objet de présenter les forces productives du département. Il passe successivement en revue la population, la division territoriale en hectares, l'énumération des moyens d'exploitation agricole et manufacturière.

Tous les chiffres de M. Jodot sont établis par arrondissement. Ceux de la division territoriale et de la population offrent pour l'ensemble du département 60 cantons, 659 communes.

Le total de la population est de 962,648 habitans dont 315,381 individus habitent les communes urbaines et 647,267 les communes rurales, d'où il suit que le rapport de la population des villes à celles des campagnes est de 2,052.

Le nombre des maisons est de 179,209 et celui des ménages seulement de 158,631. Ces données pourraient, au premier abord, paraître erronées; M. Jodot parera à l'objection bien fondée qui pourrait lui être faite, en substituant le mot édifices à celui *maisons*, car il est à notre connaissance particulière que les recensemens exécutés dans le département du Nord ont porté sur les édifices d'exploitation, soit rurale, soit manufacturière, en même temps que sur les maisons d'habitation et cumulativement.

Les ménages dans ce département populeux sont composés d'environ six individus.

Ce ne sont pas là les seules données statistiques qu'on peut recueillir sur la carte de M. Jodot.

On y trouve que la superficie totale du département est de 581,614 hectares qui se réduisent en 341 lieues carrées de 25 au

degré, et que l'arrondissement qui présente le moindre nombre d'habitans par lieue carrée est celui d'Avesnes le plus méridional du département, qui donne 1651 hab. 97; tandis qu'au centre, l'arrondissement de Lille offre par lieue carrée 6,057 hab. 80, ce qui le constitue le plus populeux de la France.

La population pour tout le département est de 3288 hab. 75 habitans par lieue carrée.

D'autres rapports non moins intéressans trouvent leur élément dans les travaux de M. Jodot.

Ainsi on voit que le département compte plus de moitié de sa superficie en terres labourables, un cinquième en prairies naturelles, un seizième en terres en jachères, un vingtième en prairies artificielles, un trente-deuxième en routes et chemins, un soixante-deuxième en jardins potagers et parcs, un soixante-quatorzième en terrains incultes, un quatre-vingt-quatrième en maisons, moulins, usines, un quatre-vingt-onzième en bois, un cent quatrième en marais, un deux cent soixante et quatorzième en eaux stagnantes, étangs, un deux cent quatre-vingt-douzième en eaux courantes, rivières, un cinq mille deux cent trente-huitième en mines et carrières.

On voit aussi qu'il y a une bête à cornes par 2 hectares, un mouton par 3 hectares, un porc par 7 hectares, un cheval par 8 hectares, un âne par 127 hectares, un mulet par 720 hectares, et enfin une ruche d'abeilles par 55 hectares.

Enfin on y apprend que dans ce département, si remarquable par sa bonne culture, il y a des nuances d'arrondissement à arrondissement; ainsi les jachères occupent un quart des terres labourables dans l'arrondissement d'Avesnes, un huitième dans les arrondissemens de Dunkerque et de Hazebrouck, un neuvième dans celui de Cambrai, un douzième dans ceux de Douai et de Valenciennes, tandis que dans l'arrondissement de Lille, il ne reste terme moyen qu'un hectare en jachères sur 60.

Le département du Nord, dont le sol est en général si fertile et si admirablement bien cultivé, n'offre en produit minéraux à l'industrie de ses habitans que du fer, du charbon de terre, des cendres fossiles, du marbre, des grès à paver, des pierres de taille bleues et blanches, des moellons calcaires et du sable quartzeux. Aux cendres fossiles près, la carte renseigne par des signes les points d'exploitation de tous les autres produits; on trouve de plus dans les tableaux statistiques qui enrichissent cette carte que les exploitations de charbon de terre soient situés dans les arrondissemens de Douai et de Valenciennes; qu'elles produisent ensemble 3,098,296 hectol. dont plus des 9/10 pour l'exploitation colossale d'Anzin et de Fresne, la première et la plus importante que possède la France en ce genre; qu'à l'arrondissement d'Avesnes seul appartiennent les exploitations de fer et de marbre, les premières produisent par an 1,124,523 kil. de minéral et les carrières de marbre 152 mètres cubes, qui sont tous sciés dans les usines du département. 121 fours à chaux, 76 raffineries de sel qui sont presque tous en même temps des fabriques de savon mou, et 90 distilleries de grains complètent dans la carte de M. Jodot l'aperçu statistique industriel qu'il a tracé.

S'il est peu de départemens qui soient aussi bien percés de canaux et de routes, il y a lieu de douter qu'il y en ait aucun autre (la Seine excepté) qui compte autant de moyens de communication.

Selon M. Jodot, le nombre des voitures publiques dans le Nord était de 488 au moment où il dressait sa carte.

M. Jodot n'a rien tant à cœur que de perfectionner son travail; aussi provoque-t-il les observations, et déjà il se propose d'y ajouter les postes de Douanes, l'emplacement des brigades de gendarmerie et il fera avec empressement toutes les corrections d'orthographe qui lui seront indiquées. C'est en effet le véritable et peut-être le seul moyen de parvenir à cette exactitude rigoureuse sans laquelle il n'y a pas de carte parfaite. Une critique a été faite de sa carte dans un des journaux du département du Nord. M. Jodot a pris avec

bonne foi, dans cette critique, le peu qu'il y a trouvé d'utile à son travail : c'est la seule vengeance qu'il se propose de tirer du ton peu mesuré avec lequel il a été attaqué par son compatriote.

M. Jodot n'a pas seulement le mérite d'avoir publié la première carte industrielle que nous ayons encore sur un département de la France : en 1827 et en 1828, il lui a été décerné en séance publique deux médailles d'or par la Société de Géographie, la première pour le Nivellement et la Description topographique et physique de toute la vallée de la Meuse française sur une étendue de plus de 40 myriamètres ; et la seconde pour un pareil travail sur la vallée de l'Oise.

Il possède une collection assez nombreuse de dessins qu'il est dans l'intention de publier, tous relatifs à la construction des édifices publics et particuliers, à l'exploitation des canaux, des mines, des chemins de fer, etc. ; il a en porte-feuille plus de 2000 dessins de broderies inédits, dont il est auteur, et de nombreuses applications à toutes celles des branches de l'industrie qui ont recours à l'impression. Il n'attend, pour communiquer au public industriel cette riche collection, que le moment où il aura obtenu de l'autorité le brevet d'imprimeur lithographe à Paris, brevet qu'il sollicite avec instance depuis plusieurs années.

Tel est, messieurs, le compte que j'avais à vous rendre de la carte industrielle du département du Nord ; ce compte est fidèle, et je pense qu'il vous aura amené à souhaiter comme moi qu'un pareil monument d'utilité soit élevé dans chaque département. Rien n'est impossible à l'émulation lorsqu'elle est stimulée ; et dans cette matière surtout, c'est aux Sociétés de Géographie, de Statistique et d'Encouragement qu'appartient la tâche de stimuler. Je demande, dans cette vue, qu'une note sur la carte industrielle de M. Jodot soit extraite du présent rapport et insérée dans le Bulletin de la Société.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 2 avril 1830.

La séance est ouverte sous la présidence de M. le duc de Doudeauville, président de la Société.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. le baron Coquebert-Montbret, le baron Silvestre et le capitaine d'Urville, nommés à la dernière assemblée générale aux fonctions de vice-président, de scrutateur et de secrétaire, adressent leurs remerciemens à la Société.

M. Barbié du Bocage communique une lettre de M. Stanhope, où il est fait mention de l'offre de M. James ***, architecte de Londres, d'adresser à la Société une collection lithographiée des ornemens des anciennes églises gothiques de l'Angleterre.

M. Jomard communique, au nom de M. Morin, un Mémoire sur les hauteurs barométriques des montagnes de la Forêt-Noire, extrait de la *Hertha*.

MM. les colonels Bonne et Corabœuf font observer qu'un travail semblable, mais plus complet, rédigé par M. le commandant Delcros, est destiné à être inséré dans un des numéros du Bulletin.

M. le colonel Bonne annonce à la Société le départ très-prochain de M. Michaud et des ingénieurs géographes attachés à sa mission scientifique en Orient, et demande que la Société leur adresse des instructions sur l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie-Pétrée, qu'ils se proposent de visiter. La rédaction de ce travail est renvoyée à la section de correspondance, qui est invitée à s'adjoindre plusieurs membres de la Société;

MM. Barbié du Bocage offrent de mettre à sa disposition des questions adressées dans le temps à divers voyageurs par feu **M. Barbié du Bocage**.

Sur la proposition de **M. Jomard**, la commission centrale invite aussi la section de correspondance à rédiger une instruction semblable pour les ingénieurs géographes attachés à l'expédition d'Alger, en complétant le travail de **M. Malte-Brun**, inséré dans la première série de questions publiée par la Société.

M. Jullien fait connaître à la Société que **M***** professeur de géographie à l'école spéciale de commerce et d'industrie établie à Charonne, emploie avec succès dans cette école, pour l'enseignement géographique, des cartes tracées sur une carte noire, sur laquelle les élèves peuvent ajouter avec la craie, aux divisions générales de chaque pays, les indications des subdivisions particulières de localités, les routes suivies par les voyageurs célèbres, les directions des montagnes, des fleuves, et compléter ainsi de mémoire, sous l'inspection et d'après les demandes du professeur, chacune des cartes qu'on lui fait étudier. L'inventeur de ces cartes désire en faire hommage à la Société, et les publier sous ses auspices.

M. Jomard, sans contester le mérite et l'utilité des cartes dont il s'agit, croit pouvoir assurer que des cartes du même genre ont déjà été employées.

La Société suspend toute délibération à ce sujet, jusqu'à ce que les cartes lui aient été présentées.

Séance du 16 avril 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté après quelques observations.

MM. le baron de Freycinet et **Coulier**, admis récemment comme membres de la Société, adressent leurs remerciemens.

MM. le général Delachasse de Vérigny, directeur du dépôt de la guerre, et **Andrieux**, secrétaire perpétuel de l'Académie-

Française, remercie la Société de l'envoi du 3^e volume du Recueil de ses mémoires.

M. Huber, en transmettant une lettre de M. de Peysac, accompagnée de plusieurs numéros des *Annales des Sciences de la Havane*, annonce à la Société qu'il se propose d'extraire de ce recueil les parties qui lui paraîtront offrir quelque intérêt pour le Bulletin.

M. Jomard communique, de la part de M. Muller, des renseignemens relatifs à la mort du major Laing, fournis par un Maure de Tisshit, nommé El-Hadgi-Sidi Ahmed, venant de Temboctou, et actuellement à Saint-Louis. Le même membre communique une lettre de M. Lautier, datée de Toubabou-Kane, contenant des détails donnés par le Maure Bouya sur Temboctou, et sur la route qu'il a suivie pour se rendre dans cette ville.

Renvoi de ces documens au comité du Bulletin. (Voir p. 252).

M. Jomard ajoute que des voyageurs français se préparent à une excursion dans l'Afrique centrale, par la voie de l'Égypte.

M. C. Moreau annonce qu'une semblable expédition doit partir incessamment d'Angleterre.

M. Alex. Barbié du Bocage rend compte à la commission centrale des mesures prises par la section de correspondance, pour procurer des questions aux officiers du corps royal des ingénieurs-géographes attachés à la commission scientifique de M. Michaud. Il dépose sur le bureau une copie des instructions rédigées, en 1815 sur la Syrie, par feu M. Barbié du Bocage, pour divers voyageurs. La section s'occupe des questions à présenter à l'occasion de la campagne d'Alger.

M. Jomard dépose sur le bureau, 1^o une lithographie exécutée par un des jeunes Égyptiens envoyés en France par le vice-roi d'Égypte; il commence à s'occuper de la gravure des cartes. 2^o Un numéro de la Gazette de Boulaq, en date du 9 ramadan 1245. Il appelle en même temps l'attention de la Société sur les jeunes

Ethiopiens confiés à ses soins par M. le chevalier Drovetti, et invite les membres de la Société qui voudraient se convaincre de leurs progrès, à assister à la séance générale de la Société d'éducation, à laquelle ils seront présentés.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 avril 1830.

M. MELDOLA, interprète-expert pour les langues danoise, suédoise, allemande, anglaise, etc.

M. PHARAON, orientaliste.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 avril 1830.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de mars.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de janvier.

Par la Société Asiatique : *Nouveau Journal Asiatique*, cahier de janvier.

Par la Société de la Morale chrétienne ; n^{os} 89 et 90 de son journal.

Par la Société des méthodes d'enseignement : n^o 22 de son journal.

Par MM. les Directeurs : *Plusieurs n^{os} du Globe, du Temps et du Lycée.*

Séance du 16 avril 1830.

Par S. Exc. le Ministre de la marine : 3^e et 4^e livraisons des planches du voyage de l'*Astrolabe* (historique).

Par les Directeurs : *Revue des Deux Mondes, Journal des Voyages*, cahiers de février et mars.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de mars.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier de mars.

Par M. Sparks : *The north American Review*, janvier 1830.

Par M. A. Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*, cahier d'avril.

Par M. de Peysac : *Annales des sciences de la Havane*, 4^e trimestre 1829.

Par la Société de Mende : *Mémoires de cette Société pour 1829*.

Par la Société de l'Aube : n^o 33 de ses *Mémoires*.

Par la Société de Seine-et-Oise : *Rapport fait à cette Société par M. Polonceau, sur une nouvelle machine à battre les céréales, inventée par M. de Marolles*, in-8^o.

Par les Directeurs : *Plusieurs n^{os} du Temps et du Lycée*.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extrait de la lettre de M. LAUTIER, datée de Toubabou-Kané,
10 avril.

Monsieur CHAIZE, directeur de la Compagnie.

.....

« Parmi les caravanes se trouvait le maure Tischite nommé Bouya, que j'avais comme passager en montant à Galam, qui est connu de M. Devès et du commandant Roger, auquel il a donné des renseignements sur Tombouctou, et duquel il avait reçu l'invitation d'accompagner M. de Beaufort. Cet homme avait emporté de

Saint-Louis et de Sainte-Marie beaucoup de marchandises ; il a été pillé l'année dernière , et avec le peu qu'il a sauvé il s'est procuré 150 gros d'or qu'il m'a apportés : comme il a été à Tombouctou, il m'a donné des renseignemens certains sur cette ville. On peut y aller dans un mois par le désert , mais jamais aucun voyageur n'a osé s'y hasarder. On s'y rend en deux, en se dirigeant à Saissanding ou Ségo. Si l'on voyageait en Afrique aussi commodément et avec autant de sécurité qu'en Europe , certainement le trajet serait moins long. Le commerce principal de cette ville consiste en captifs de choix ; ils se vendent 50 à 60 gros d'or : ensuite les toiles bleues , fusils doubles , écarlate , mousseline , et quelques autres objets de fantaisie. On reçoit en retour des grandes pagnes ou couvertes en laine , des ceintures et bandouillères en soie , de l'or. Ils ont une monnaie d'argent particulière ; ils font de la poudre et élèvent des vers à soie. Le costume des habitans approche beaucoup de celui des Turcs ; ils portent comme eux un damas ; ils ont beaucoup de chevaux. Bouya m'a confirmé encore ce que j'avais eu l'honneur de vous dire , que les habitans de cette ville ne viendraient jamais commercer à nos comptoirs ; ils ne vont pas même à Ségo , et c'est à Djenné qu'est le rendez-vous des pirogues ; en cherchant à établir la concurrence avec les marchands qui commerçaient avec elles sur le Niger , nos caravanes seraient toujours pillées. Toutefois , pour me conformer aux ordres que vous m'avez donnés , et au désir du gouverneur de Saint-Louis , j'ai proposé ce voyage à Bouya ; j'ai voulu lui confier des marchandises moyennant qu'il me laisserait son fils ou son esclave de confiance , il m'a refusé ; tout ce que j'ai pu obtenir , c'est qu'à son retour il accompagnerait et servirait de guide à la personne que je voudrais envoyer , et qu'on lui paierait la valeur de deux esclaves , mais qu'il ne serait responsable de rien. Je ne demande pas mieux que d'envoyer à Tombouctou ; mais , au bout du compte , il faut trouver une personne qui veuille y aller , et

jusqu'à ce jour, malgré toutes mes démarches, je n'ai pu y parvenir. Comptez sur mon zèle pour faire tout ce qui dépendra de moi. »

Renseignements relatifs à la mort du major LAING, fournis par un marchand maure de Tischit, nommé El-Nadji-Sidi-Ahmed, venant de Tombouctou, et actuellement à Saint-Louis.

Le major Laing, parti de Tripoli avec une nombreuse caravane, était accompagné de Nadji Mohammed el Ghadamsi, homme de confiance qui lui avait été donné par Youssouf Pacha, et d'un Juif, qui remplissait les fonctions d'interprète. Dix jours lui suffirent pour se rendre à Ghadamès, où il séjourna près de deux mois. Il partit de ce dernier endroit avec une caravane qui se rendait à Touât. Après vingt-jours d'une marche pénible, et en traversant l'Ouâdi Touât, le voyageur rencontra une troupe de Touarikhs dont les chefs lui demandèrent des présents; le major les satisfit et put librement continuer sa route. Quelques heures après cette rencontre, et à l'approche de la nuit, la caravane campa et le major se disposait à se retirer sous sa tente, lorsque les hommes qui faisaient paître les chameaux à peu de distance du lieu du campement, accoururent le prévenir que cinquante ou soixante Touarikhs se dirigeaient de leur côté. Le major, après s'être assuré de la vérité, envoya à leur rencontre Mohammed el Ghadamsi, accompagné de deux autres Cheikhs qui faisaient partie de la caravane, en les chargeant de savoir, des chefs de cette troupe, quelles étaient leurs intentions en le poursuivant ainsi. Nous voulons, répondirent-ils, que le Chrétien qui est avec vous retourne sur ses pas et n'aille pas plus loin. Après une vive altercation, et malgré l'opposition des trois envoyés, les Touarikhs se précipitèrent sur sa tente, et massacrèrent l'interprète qui se trouvait à l'entrée. Le major se défendit courageusement et reçut une légère

blessure sur l'avant-bras. Cependant les marchands qui composaient la caravane ayant fait cause commune, les agresseurs furent forcés de se retirer.

Ici le Maure de Tischit ne sait plus quelle est la route que le major a suivie pour se rendre à Tombouctou; mais il assure positivement que le voyageur anglais y est arrivé, qu'il y a séjourné, y jouissant de la plus grande liberté, et n'éprouvant aucune contrariété de la part de ses habitans. C'est, dit-il, à cinq journées nord de Tombouctou, et dans un endroit nommé Raouân, que le major fut assassiné par un parti de Brebiches : c'est à Tombouctou que ce Maure a appris ce malheureux événement.

Jonction de l'Océan Atlantique avec la mer du Sud.

Ce grand projet excite, depuis une dizaine d'années, l'attention des savans des deux mondes; c'est qu'il est facile de voir que son accomplissement serait d'un intérêt véritablement universel, et qu'une route nouvelle et directe vers la Chine et l'Inde, frayée à travers les deux Océans, amènerait une sorte de révolution commerciale. Il ne s'agit, pour y parvenir, que de couper l'isthme de Panama, au moyen d'un canal maritime qui serait l'un des plus vastes et des plus imposans travaux que les hommes aient jamais accomplis. Malheureusement un examen topographique de l'isthme a fait connaître des difficultés si grandes dans l'exécution de ce projet, qu'on y renonce. Il paraît que le gouvernement colombien va borner ses soins à rendre praticable le transport par terre : ce ne sera là qu'un faible dédommagement de tous les avantages qu'eût offerts le canal.

C'est un ingénieur anglais, M. Lloyd, que l'illustre libérateur de la république avait chargé de reconnaître l'isthme, et de choisir la ligne la plus propre à la réunion des deux mers. Il a lui-même

rendu compte de ses travaux dans un mémoire adressé à la Société royale de Londres, et qui présente des détails curieux.

Il arriva au mois de mars 1828 à Panama, et s'y joignit au capitaine Falmark, suédois, officier du génie au service de la république. Ils commencèrent leurs opérations le 5 du mois de mai, sans être rebutés par les pluies qui venaient de commencer, et par beaucoup d'autres obstacles. La ligne qu'ils mesuraient commençait à Panama, et fut conduite le long de l'ancien chemin, par Porto-Velo, jusqu'au lit de la rivière de Chagres, qui se jette dans le golfe du Mexique. La plus grande élévation par laquelle la ligne passait était à 193 m. 4 c. au-dessus du niveau de la mer, au moment du flux à Panama. Les pluies perpétuelles, auxquelles les ingénieurs et leurs aides étaient exposés, eurent une influence funeste sur leur santé, en sorte qu'ils se virent forcés de prendre une habitation fixe sur les bords du Chagres, et d'y rester jusqu'au commencement du beau temps de l'année suivante.

Ils reprirent donc leurs travaux le 7 février 1829, et les poursuivirent, en partant d'un point élevé de 46 m. 49 c. au-dessus du flux de la mer à Panama, toujours en descendant la rivière, jusqu'à un détroit nommé *la Braias*, et éloigné d'environ douze milles anglais de l'embouchure. La rivière y est très-marécageuse pendant la saison sèche, et l'on n'y remarque presque pas de courant vers la mer.

Ces travaux ont constaté que la hauteur moyenne de l'Océan Pacifique est, à Panama, de 1 m. 7 c. au-dessus de l'Atlantique à l'embouchure du Chagres; entre la hauteur la plus élevée et la plus basse du flux et du reflux de l'Océan Pacifique, la différence est de 18 m. 36 c.; cependant la différence ordinaire de la haute marée ordinaire est de 6 m. 46 c. A Chagres, la différence n'est que de 0 m. 17 c. pendant toute l'année. Il en résulte que, du temps du flux, qui arrive aux deux côtés de l'isthme presque en même temps,

l'Océan Pacifique, pendant le flux moyen, est de 3 m. 8 c., et l'Atlantique de 0,56 pieds au-dessus de la hauteur moyenne ordinaire de leur niveau. A l'époque du reflux, les deux mers descendent d'une quantité égale au-dessous de leur niveau respectif, et alors l'Océan Pacifique est de 1 m. 98 c. plus bas que l'Atlantique. On voit donc que, dans l'intervalle d'une marée à l'autre, le niveau de la mer Pacifique se trouve d'abord plus haut que celui de l'Atlantique, et successivement au même niveau, et enfin plus bas.

La chaîne des hautes montagnes qui joint les Andes de l'Amérique méridionale avec celles du Mexique, ne traverse point sans interruption l'isthme de Panama; car les Cordilières septentrionales qui bornent la province de Véragua du côté de l'est, finissent par des monts élevés et escarpés; une multitude de collines coniques, hautes de 300 à 500 pieds anglais, s'élèvent alors de la plaine. Entre Chagres, sur les bords de l'Océan Atlantique, et Chame sur l'autre Océan, ces collines sont moins fréquentes, moins hautes, et se trouvent séparées par des plaines quelquefois assez étendues. Il existe donc effectivement, à l'endroit le moins large de l'isthme, une lacune dans la chaîne de montagnes qui le traverse, tandis que cette chaîne n'est pas interrompue au sud et au nord de cet endroit : cette lacune indique la meilleure ligne de communication à tracer entre les deux mers. M. Lloyd a joint à son mémoire une carte sur laquelle se trouvent indiquées deux directions pour des chemins de fer. Elles commencent au même point, dans le voisinage de la jonction de la rivière de la Trinidad avec le Chagres; elles traversent ensuite la plaine; l'une se dirige sur Chame et l'autre sur Panama. Quoique la dernière soit la plus longue, elle paraît cependant préférable, parce qu'elle aboutit à une ville de quelque importance. M. Lloyd décrit les bords de la rivière de la Trinidad comme très-propres à recevoir des chantiers, principalement dans le voisinage du point qu'il

propose pour le chemin de fer. Cependant comme l'entrée de la rivière de Chagres est obstruée par une barre, il recommande l'établissement d'une communication avec la baie de l'Union, qui offre déjà d'excellens ancrages, et qui pourrait devenir à peu de frais un des ports les plus commodes et les plus sûrs du monde.

Autre projet. — On lit dans une lettre de Guatemala, du 20 octobre 1829: « Le général Verver, Ministre plénipotentiaire des Pays-Bas près de cette république, est arrivé ici depuis quelque temps, chargé par son gouvernement de l'importante mission de réunir l'Océan Atlantique avec l'Océan Pacifique, par un canal qui traverserait l'état de Nicaragua, depuis l'embouchure de la rivière de Saint-Jean jusqu'au golfe de Nicoya, ou jusqu'à Realejo, en se servant des eaux du lac de Nicaragua et de Léon. L'arrivée des ingénieurs qui doivent en lever le plan a été retardée par la guerre civile qui vient de se terminer. Ils sont attendus très-prochainement. Ce canal, qui faciliterait les communications de l'Europe avec l'Asie, ferait une révolution commerciale, et rendrait l'état de Nicaragua l'entrepôt du commerce de l'Europe, de l'Asie et des deux Amériques. Il doit être fait sous la protection du roi des Pays-Bas et de toutes les puissances maritimes du monde entier. Il pourra donner passage à un bâtiment de 300 à 400 tonneaux, sans décharger; les bâtimens de guerre seuls doivent en être exceptés. Ses eaux, en cas de guerre, seront neutres à vingt lieues de ses deux embouchures. Il paraît que la Russie prend le plus grand intérêt à cette entreprise, dont elle retirerait un immense avantage pour ses possessions de la côte nord-ouest. On dit que les Pays-Bas n'exigent aucun privilège pour leur commerce.

Passé de Boca-Grande, province de Carthagène, dans l'Amérique du Sud.

Pendant la dernière guerre que les Colombiens eurent à soutenir contre les Espagnols, ceux-ci comblèrent la passe de Boca-Grande

à Carthagène, en sorte que cette passe, qui auparavant était la plus facile et la moins périlleuse, est devenue, par l'effet de cette circonstance, fort dangereuse pour les navires autres que les caboteurs. C'est sous le vent de Boca-Grande que les bâtimens d'un certain tirant d'eau sont forcés maintenant d'aller chercher le passage nommé Boca-Quitte. Il est d'autant plus essentiel de faire connaître cette circonstance, que les cartes françaises, anglaises et espagnoles, continuent d'indiquer la passe de Boca-Grande comme la meilleure, quoiqu'elle soit devenue impraticable.

Caucase. — Mines d'argent ou de plomb argentifère.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, vient de recevoir de M. le docteur Meyer, l'un des membres de l'expédition scientifique envoyée par elle au Caucase, la nouvelle qu'à la suite de recherches assidues M. le général d'Engelhardt croit avoir retrouvé dans les montagnes du Caucase, à cent-vingt verstes du fort Grosnaïa, le gisement des mines riches d'argent ou de plomb argentifère, sur l'existence desquelles l'académicien Hamel avait fait l'année dernière une communication à l'Académie.

Nouvelles ouvertures dans le cratère du Vésuve.

Les journaux de Naples annoncent qu'il vient de se former deux nouvelles ouvertures dans le cratère du Vésuve. Les jours précédens, de fortes détonations intérieures s'étaient fait entendre, et les deux nouvelles bouches ont lancé une énorme quantité de matières enflammées et bitumineuses.

Fouilles dans les environs de Rome. — Riches débris d'antiquités.

Non loin de Rome et sur la gauche de la route d'Albano, on vient par suite des fouilles qu'a fait exécuter le duc Torlonia,

de découvrir de précieux débris d'antiquités dans un lieu où rien ne semblait devoir en annoncer la présence. Ce sont les restes de deux anciennes *villa*, décorées de superbes ornemens en marbres, et de magnifiques colonnes de dimensions et de matières différentes. On a pu y reconnaître quelques inscriptions grecques et romaines, toutes sépulcrales, mais sans importance. Ce qui est plus digne d'intérêt, ce sont sept statues en marbre blanc, et de taille moyenne, qu'on y a trouvées. De ces statues, qui représentent des hommes et des femmes, les unes étaient nues et les autres habillées. On a également rencontré deux copies fort belles et exactement semblables du groupe du satyre et de la nymphe que l'on voit au Vatican ; elles sont malheureusement endommagées l'une et l'autre. D'après le style de ces statues, des sculptures et des constructions où le tout était enfoui, on a pensé que ces monumens remontaient au troisième ou tout au plus au commencement du quatrième siècle.

Suède. — Mines d'argent dans la province de Calmar.

Un habitant de Stockholm, M. Segerman, a fait remettre, il y a quelque temps, au département des finances de Suède, un Mémoire dans lequel il avance qu'il a découvert, dans des montagnes de la province de Calmar, des mines d'argent dont les veines ont plusieurs milles d'étendue, et dont le produit suffirait pour racheter tous les papiers suédois sans qu'on eût besoin d'un emprunt à l'étranger.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET DU MOYEN ÂGE.

525. *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration de notre Seigneur*, par M. l'abbé SERVOIS, vicaire-général, etc. Cambrai, 1830. Hurez.

526. *Hannibal's passage of the Alpes*. — Passage des Alpes par Annibal, par un membre de l'Université de Cambridge, in-12. Londres, 1830. *Whittaker*. (5 sh.)

527. *Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karls des Grossen*, etc. — Eclaircissemens sur les campagnes de Charlemagne contre les Saxons et les Slaves. Mémoire pour servir à l'histoire et à la géographie du moyen âge, par Léop. de Ledebur, in-8°. Berlin, 1829.

528. *Mastino II, della Scala*. — Mastino II, seigneur de Vérone. Mémoire pour servir à l'histoire des Etats de la haute Italie au moyen âge, par Daniel Lessmann. in-8°. Berlin, 1829.

529. *Histoire du commerce entre le Levant de l'Europe, depuis les Croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique*, par M. G. - B. Depping. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 2 vol. in-8°. Paris, Imp. Roy. 1830. Treuttel et Würtz. (14 f.)

GÉOGRAPHIE MODERNE.

530. *Histoire générale des Voyages*, ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours, par C. A. Walckenaer, membre de l'Institut. t. xvii. Paris, 1830. Lefèvre.

531. *A Voyage towards the south Pole*. — Voyage au Pôle sud, par James Weddell, 2^e édit. in-8° avec de nombreuses cartes, planches, etc. Londres, 1830. Longman.

532. *Le monde comparé avec l'Empire Britannique*, par Adr. Balbi. Tableau. Paris, 1830. Bureau de la Revue des deux mondes (6 fr.)

Ce tableau, d'un statisticien bien connu pour ses excellents travaux, est déjà traduit en langue anglaise.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

533. *Historical account of discoveries and travels in north America*. — Relation historique des découvertes et des voyages dans l'Amérique septentrionale, par Hugh Murray, 2 vol. in-8°, avec une carte. Londres, 1830. Longman.

ASIE.

534. *Narrative of a Journey in to Khorasan*. — Relation d'un voyage dans le Khorasan, renfermant des détails sur les pays situés au N.-E. de la Perse, par James-B. Fraser, in-4° avec une nouvelle carte. Londres. Longman. (3 l. 3 sh.)

535. *Travels on the shore of the Caspian sea*. — Voyage sur les rives de mer Caspienne, avec quelques détails sur le commerce et les ressources du pays; par James-B. Fraser, auteur de: *Un Tour dans les monts Himalais*, etc. in-4°. Londres, 1830. Longman. (1 l. 11 sh. 6 d.)

536. *Narrative of a Tour*. — Relation d'un voyage dans quelques parties de l'Empire Turc. John Fuller, 1 vol. in-8°. New-Yorck.

EUROPE.

537. *Der reise secretair*. — Le secrétaire de voyage. Livre de poste, à l'usage des voyageurs, des négocians, etc. avec quatre cartes, par Raffelsperger, 2 vol. in-8° et un in-4°. Vienne, 1829-1830. (5 flor. 24 kr.)

Russie.

538. *Darstellungen aus Russlands Kaiserstadt*, etc. — Tableaux de la

capitale de la Russie et de ses environs jusqu'à Nowgorod, par le D^r Meyer. Hambourg, 1829. *Nessler*.

Monarchie autrichienne.

539. *Gemalde von Ungern*. — Tableau de la Hongrie, par J. de Csaplovics, 2 vol. in-8° avec une carte ethnographique. Perth, 1829. *Hartleben*. (3 rixd.)

Italie.

540. *Topografia statistica e letteratura del Casalmaggiore*. — Topographie statistique et littérature de Casalmaggiore. Mémoires historiques, critiques et politiques de l'abbé Gio Romani, 3 vol. in-8°. Casalmaggiore 1828-1829. *Bizzari*.

Grande-Bretagne et Irlande.

541. *A new topographical Dictionary*, etc. — Nouveau Dictionnaire topographique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, contenant la description de chaque ville, village et hameau dans les trois royaumes; par J. Gorton et W. Wright, in-8°, avec 48 cartes, in-4°, Londres, 1830. *Chapman*.

France.

542. *Dictionnaire complet de tous les lieux de la France et de ses colonies, villes, bourgs, villages, hameaux, etc.*, considérés dans tous leurs rapports géographiques avec la statistique, l'industrie, le commerce, les sciences et l'histoire, par P. M. Bar-

bichon 2 vol. in-8°, de 800 pages chacun, imp. en caract. neufs et à 2 colonnes, prix 20 fr. Paris. Tétot.

543. *Itinéraire descriptif de la France*, ou géographie complète, historique et pittoresque du royaume par ordre de routes, par M. Vaysse de Villiers. Région du nord-ouest, route de Paris à Rouen, au Havre, Dieppe, etc. in-8°. Paris, 1830. *Renouard*.

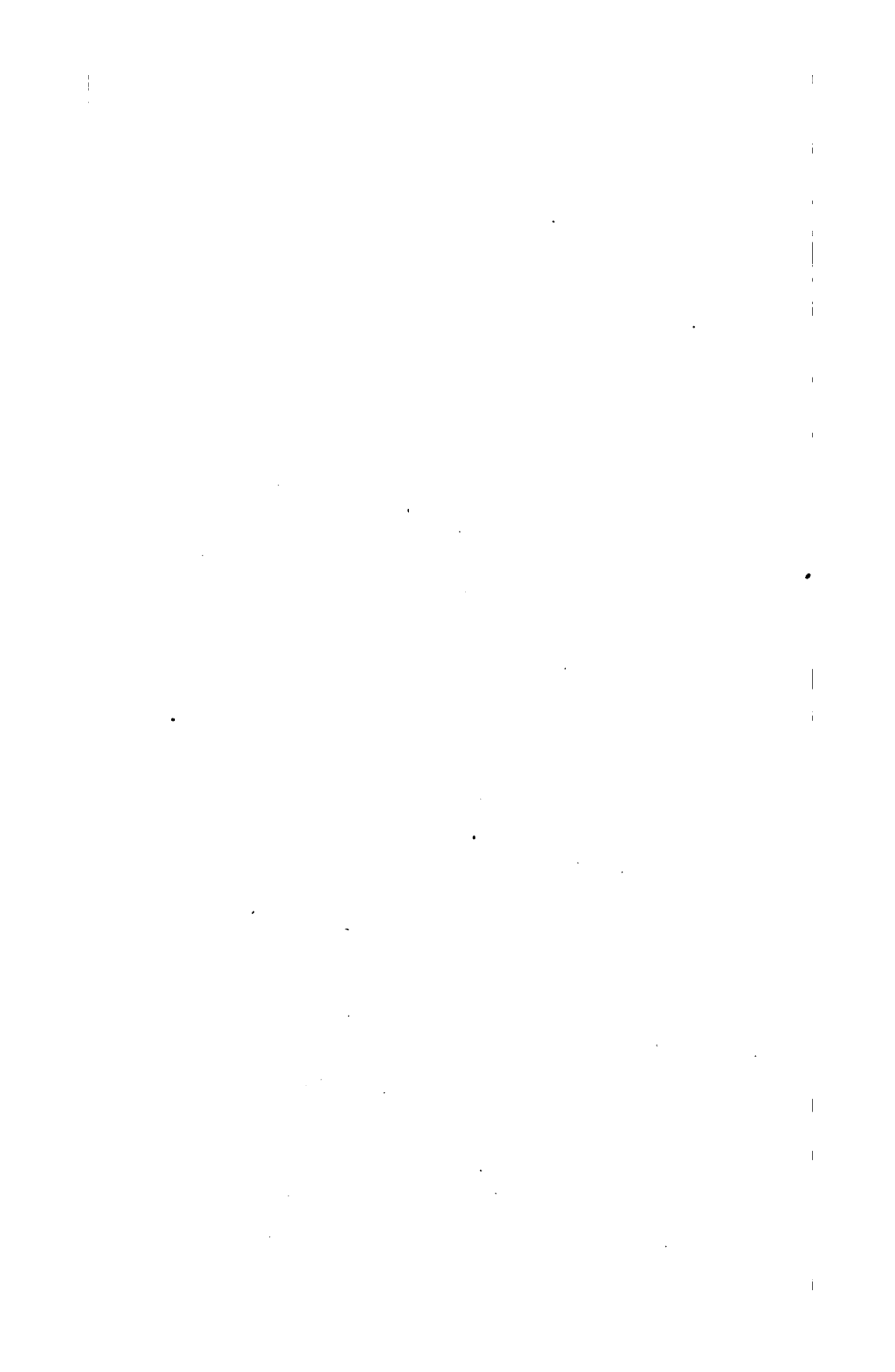
§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

544. CÔTES OCCIDENTALES D'AFRIQUE. — *Carte réduite de la Côte occidentale d'Afrique*, comprise entre le cap Vert et les îles de Los, publiée par le Dépôt général de la marine, 4 f°. Paris, 1830, Dezauches.

545. ÎLE DE CORSE. — 1° *Plan du mouillage de Sagone et de la côte adjacente*. — 2° *Plan de la côte de Bastia et du mouillage de la pointe d'Arco*, publié par le Dépôt général de la marine, 2 f°. Paris, 1830, Dezauches.

546. CÔTES OCCIDENTALES DE FRANCE. — 1° *Plan du cours de la Garonne*, depuis le pont de Bordeaux jusqu'au mouillage de Lormont. — 2° *Carte des côtes de France*, environs du bassin d'Arcachon, publié par le Dépôt général de la marine, 2 f°. Paris, 1830, Dezauches.

NOIROT, Agent de la Société.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 86. — JUIN 1830.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

*ANALYSE de l'ouvrage de WILLIAMS SHALER, ex-consul général des
Etats-Unis à Alger, intitulé :*

*Esquisse de l'État d'Alger, considéré sous les rapports politique, historique et civil, etc. ; traduit de l'anglais et enrichi de notes, par
M. X. BIANCHI, secrétaire-interprète du roi, membre de la commission
centrale de la Société de Géographie de Paris, etc., etc., avec un plan
d'Alger (1).*

Dans le nombre des ouvrages sortis des presses de la capitale, depuis qu'on agite la question d'Alger, réimpressions plus ou moins déguisées, analyses ou compilations plus ou moins indigestes, les bons esprits ont facilement distingué la traduction de celui de M. W. Shaler, actuellement consul américain à la Havane, et dont le public

(1) 1 vol. in-8°, librairie de Ladvocat, 1830.

doit l'opportune publication au zèle infatigable et éclairé de M. Bianchi, l'un des membres les plus laborieux de la commission centrale. La Société de Géographie, en accueillant dans une de ses dernières séances l'hommage de cette traduction, s'est trouvée heureuse de rendre à M. Bianchi toute la justice que ses collègues se plaisent à lui accorder, et le cas qu'ils font de ses travaux et de ses connaissances si variées.

Il appartenait, pour ainsi dire, exclusivement à notre collègue, de traduire l'ouvrage, où M. Shaler donne des notions si exactes de l'état d'Alger, puisque M. Bianchi, tout récemment revenu de la côte d'Afrique après la mission de M. le comte de La Bretonnière, dont il faisait partie en qualité de secrétaire interprète, venait de recueillir sur les lieux mêmes des renseignemens précieux (1), et de voir de ses propres yeux les hommes parmi lesquels M. Shaler avait vécu assez long-temps pour porter sur leur compte un jugement sain et impartial. Rien en effet ne doit inspirer plus de confiance au lecteur avide de connaissances, qu'il est obligé de puiser à des sources étrangères, que la confirmation et en quelque sorte la sanction que donne un traducteur éclairé, comme dans la circonstance présente, au texte de l'ouvrage qu'il veut faire passer dans une autre langue : il est aussi plus apte que tout autre à faire disparaître les taches légères qui se glissent dans le meilleur livre, et à relever avec sincérité et décence les erreurs qui auraient pu échapper à l'auteur, cédant à son orgueil, à ses préjugés nationaux, ou à cette infirmité de l'homme moral, auquel il faut si souvent appliquer le *errare humanum est*.

L'*Esquisse de l'état d'Alger* ne pouvait paraître, dans notre langue, en temps plus opportun : les regards de l'Europe entière, et surtout ceux de la France, sont fixés sur cette côte africaine où

(1) Voyez la relation récemment publiée par M. Bianchi sur les événemens du mois d'août 1829. — Paris, chez l'auteur, rue des Beaux-Arts, n° 11.

60,000 Français vont cueillir de nouveaux lauriers, en punissant l'insulte faite à leur pavillon. Aucun écrit moderne n'offre plus de renseignemens généraux sur la situation politique, historique et civile de la régence d'Alger. Rédigé sur les lieux, sous l'impression récente des événemens, et publié à Boston en 1826, cet ouvrage donne des notions précises sur l'état de cette régence, sur sa statistique, ses revenus, ses ressources, ses rapports anciens et actuels avec les diverses puissances de la Chrétienté, ainsi que sur les événemens militaires, sur la forme du gouvernement et sur le caractère des dominateurs et des diverses populations répandues dans les provinces soumises au gouvernement de la ville guerrière *Darul-Harb* Djèzaïr : دارالحرب جزائير.

L'écrit de M. Shaler peut être considéré comme divisé en deux parties. La première contient 216 pages dans la traduction française : les six chapitres dont elle se compose font connaître, 1° la géographie naturelle et politique de l'état d'Alger ; — 2° la religion et le gouvernement, qui se confondent l'un avec l'autre, là aussi bien que dans toutes les contrées soumises à l'islamisme ; — 3° la description de la capitale, sous les rapports militaires et civils ; — 4° les mœurs, la religion, l'origine, et les langues des diverses nations ou tribus qui habitent le royaume d'Alger ; — 5° son histoire politique depuis 1810 jusqu'en 1825 ; — 6° enfin l'examen hypothétique de ce que Alger pourrait devenir en cessant d'être sous le joug d'une association de corsaires, dont l'Europe *en général* semble aujourd'hui réclamer la destruction.

La seconde partie commence au chapitre VII, qui n'est qu'une simple copie du *journal* de M. Shaler, depuis le 22 octobre 1823 jusqu'au mois de novembre 1824. C'est une espèce de complément, qui offre au lecteur une application en quelque sorte vivante de ce que M. Shaler a établi dans les chapitres précédens. Cette manière de mettre les hommes et les choses *en action* aurait pu sans doute recevoir une application plus heureuse et plus inté-

ressante pour le plus grand nombre des lecteurs, qui ne sont point Américains.

M. Shaler termine son livre par un appendice composé de huit pièces diplomatiques ou explicatives, qui se rattachent à des sujets traités dans le corps de l'ouvrage. M. Bianchi y a joint une préface et quelques notes critiques, où l'on remarquera avec plaisir un ton de convenance parfait, et un sentiment d'amour du pays qui s'éveille, toutes les fois que l'orgueil national exagéré, dont l'Américain n'est pas moins rempli que tel habitant de la vieille Europe, se laisse entraîner hors de certaines mesures, et se montre accompagné quelquefois d'aigreur, et plus souvent d'une légèreté qui contraste trop avec le bon esprit et le bon sens qui ont en général guidé la plume quelquefois un peu lourde de l'auteur.

Avant de prouver par des citations tout le mérite des *Esquisses de M. Shaler*, je me fais un devoir d'exprimer le désir qu'une seconde édition, dont les matériaux sont tout prêts, succède bientôt à celle que nous possédons, mais qui est déjà épuisée. Cette seconde édition, revue avec soin dans toutes ses parties, offrirait de nombreuses corrections et des augmentations importantes : la première, qui a paru dans le courant d'avril, peut laisser quelque chose à désirer à cet égard ; mais la précipitation avec laquelle il a fallu l'imprimer en est la cause ; alors le temps commandait impérieusement, et il fallait obéir à ce vieil *autocrate*, qui, comme la fortune des anciens, est chauve par derrière.

M. Bianchi a joint à sa traduction un plan lithographié de la ville et des environs d'Alger, présentant un développement de 4000 mètres environ du nord au sud, sur 2000 de l'est à l'ouest, avec des détails de coupes et de profils qui donnent une idée aussi exacte que possible de l'état actuel des fortifications de cette place, et de la position de la flotte anglo-hollandaise, dans l'expédition de lord Exmouth en 1816. On est redevable à feu M. le colonel Boutin du travail primitif qui a servi à la rédaction de cette litho-

graphie ; elle est assez étendue pour que les lecteurs puissent suivre les mouvemens de l'armée française, lorsque nos troupes auront commencé le siège de la place (1).

J. M. JOUANNIN.

N. B. Les extraits et citations qui doivent compléter cet article ne paraîtront que dans le n° 87.

Carte de la province d'Alger ; vue et plan de la ville et de ses environs avec un texte explicatif par J.-G. Barbié du Bocage. 1 Feuille, Paris, 1830. Knecht et de Roissy, rue de Paradis-Poissonnière.

Relation de l'arrivée dans la rade d'Alger du vaisseau de S. M. la Provence sous les ordres de M. le comte de La Bretonnière, commandant les forces navales du roi dans ces parages ; excursion dans la ville et les environs d'Alger et détails sur l'insulte faite au pavillon du roi par les Algériens, le 3 août 1829, par M.-X. Bianchi, 80, Paris, 1830 ; chez l'auteur.

La guerre d'Alger a été l'objet d'une foule de publications, dont bien peu cependant sont dignes d'être citées avec éloge. Les anciens ouvrages ont été reproduits ; leur mérite justement apprécié, nous dispense d'en parler ; ils ont paru depuis une assez longue date, pour que l'on ait pu avoir une opinion faite à leur égard. Les nouveaux sont la plupart des compilations faites à la hâte, et

(1) Nous signalerons également une publication qui est due aussi à l'un des membres de la Commission centrale ; il s'agit d'un tableau *gravé sur pierre* où M. J. G. Barbié du Bocage a réuni à une vue de la côte et de la ville d'Alger un plan un peu plus petit et un peu moins étendu que celui de M. Bianchi, avec une carte de la partie de la régence qui s'étend à 12 lieues vers l'est et à 18 à l'ouest, et qui va jusqu'à une douzaine de lieues dans l'intérieur des terres. — M. Barbié du Bocage, en dédiant ce tableau à tous les officiers de l'armée de terre et de mer, l'a complété par un texte imprimé avec soin et rédigé avec clarté, quoique d'une manière très-abrégée : il l'a extrait d'un ouvrage de sa composition, manuscrit en 3 vol. avec atlas, sur *l'Histoire et la Géographie de la régence d'Alger*.

souvent sans une grande maturité de jugement. Toutefois , parmi ceux de ces derniers ouvrages, livres, brochures ou cartes, qui font exception à ce que nous avançons , il en est qui se recommandent d'eux-mêmes et par le nom de leur auteur. Ainsi , non - seulement nous distinguerons le volume qu'a publié le dépôt général de la guerre sur l'État d'Alger, volume accompagné des plans et cartes levés par le colonel du génie Boutin , mais encore la carte de M. Lapie , celle de M. J.-G. Barbié du Bocage , et la relation publiée par M. X. Bianchi , de l'arrivée du vaisseau parlementaire la *Provence*, dans la rade d'Alger, avec un plan de cette ville. Ces cartes et plans sont véritablement les seuls documens qui offrent quelques preuves de travaux et de combinaisons scientifiques.

Le colonel Boutin , dont chaque auteur de carte a invoqué le nom , sans chercher toujours à combiner ce qu'il avait fait avec les données antérieures ou postérieures présentées par les voyageurs , le colonel Boutin , mort dans ses voyages, avait fait, très à la hâte, toutes ses *reconnaisances*, car ses cartes ne sont autre chose. Son nom sert néanmoins en quelque sorte de passe-port aux ouvrages de tous ceux qui l'ont copié bien ou mal, et à d'autres qui quelquefois ne le connaissent même pas du tout. Quoique ses levés soient en général ce qu'il y a de mieux, ils ne donnent pas tout encore ; il a donc fallu recourir ailleurs pour compléter ses propres données. C'est là ce qu'à fait M. Barbié du Bocage. Sa carte dressée à l'échelle de 1/2 pouce pour 1,000 toises, est assez détaillée pour permettre, non-seulement de suivre les mouvemens de l'armée, mais encore pour servir après la victoire et la conquête du pays, à connaître les rapports de la ville d'Alger avec le pays qui l'entoure et fixer ceux des Français avec les tribus qui l'avoisinent. Elle comprend environ 12 à 15 lieues de superficie, et présente la province d'Alger, et une partie de celles de Mascara et de Titteri. Elle a été détachée d'un ouvrage considérable, dont M. Barbié du Bocage s'occupe sur le nord de

L'Afrique, et dont nous sommes, on conçoit notre impatience, empressés de jouir. La grande carte d'où ce morceau est extrait, renferme à la même échelle toute la Barbarie. Ce document devient précieux sans doute; mais, nécessairement, beaucoup de choses appuyées sur des probabilités ou sur le récit de simples voyageurs sont purement conjecturales. Les pays livrés à notre expédition seront levés par les habiles officiers de notre corps des ingénieurs-géographes, avec le talent qui les distingue; et alors, la vérité connue, tout ce qui est conjectural disparaîtra; alors aussi, comme toutes les autres publications du même genre, celle de M. Barbié du Bocage éprouvera de grandes modifications. Tel qu'il est cependant, nous pouvons affirmer que ce travail est celui qui nous a semblé le plus satisfaisant. Plusieurs indications s'y trouvent portées qui manquent dans la publication faite, même par le Dépôt de la guerre, et que l'on ne rencontre nulle part ailleurs. Aussi cette carte nous a-t-elle paru essentiellement utile, et son impression, un véritable service rendu à la chose publique.

On y reconnaît toutes les difficultés que peut opposer un terrain montueux et quelquefois raviné entre la baie de Sidi - Ferruch et la ville d'Alger. Turretta-Chica, Tchaouch ou Tchaouchli (Staoueli), Sidi-Khalef, le fort ruiné de l'Étoile, dont on a cependant voulu faire un point de défense, Sultan-Kalaçi ou fort de l'Empereur, se dessinent parfaitement bien, et l'on aperçoit les nombreuses batteries dont est parsemée la baie d'Alger, et que la bravoure de notre excellente marine saura bien faire taire, mais qui rendent en ce moment l'approche de cette baie véritablement redoutable. Craignant le renouvellement de la descente de Charles - Quint, qui s'était opérée de ce côté, les Algériens en avaient fortifié tous les abords. Il est vrai que la côte est basse et la plage assez unie, en sorte qu'il a fallu remédier au défaut de défense naturelle. A l'occident d'Alger, la côte offre un tout autre aspect; elle est défendue par des rochers et brisans nombreux; aussi, pour trouver un

lieu abordable, faut-il se transporter jusqu'à la baie de Sidi-Ferruch que protège la pointe du même nom. Quoique cette baie reste ouverte aux vents d'ouest, c'est cependant de ce côté le meilleur mouillage, comme l'indique la carte même de M. Barbié du Bocage. De Turretta-Chica située sur cette pointe à Alger, on ne compte guère plus de 5 lieues. Tel est le terrain sur lequel notre armée agit. Alger s'élève en amphithéâtre ; sur le bord de la mer ; une jetée avancée et qui se termine en forme de marteau, circonscrit, d'un côté le port dont l'entrée est assez resserrée, et de l'autre une baie assez vaste mais de peu d'importance pour la marine qui ne s'y trouve point en sûreté.

Comme cette carte a plus d'étendue que la distance de Turretta-Chica à Alger, il en résulte qu'elle laisse apercevoir le pays au loin. Ainsi, au revers du plateau qui domine la ville d'Alger et sur la pente duquel elle s'élève elle-même, on voit l'extension que prend la belle plaine qu'arrose, d'un côté l'Haratch et de l'autre la Ma-fran, plaine qui n'est bornée au sud que par les hauteurs où ces rivières ont leurs sources.

Le sol des environs d'Alger a des sources abondantes ; et il suffit même de le creuser à peu de profondeur pour y rencontrer de l'eau excellente à boire ; sous ce rapport, les craintes que l'on avait conçues sont réellement déplacées. Des traces d'aqueducs existent à l'Ouest de la ville, qui autrefois devaient lui apporter une masse d'eau considérable, et du côté de l'Est on en voit un moderne qui semble dans une meilleure situation encore, ou du moins préférable, puisqu'on a mieux aimé en construire un nouveau que de réparer l'ancien.

La carte dont il s'agit, indépendamment de la province d'Alger, et des parties voisines de celles de Titteri et de Mascara qu'elle présente, porte un plan de la ville d'Alger à l'échelle de 1 pouce pour 150 toises avec l'indication des principaux monumens de la ville et ses murailles. Le fort Bab-Azoun sur le bord de la baie d'Alger, le fort

l'Empereur (Sultan Kalaci), le fort de l'Étoile et les consulats de France et de Sardaigne, tous les deux sur la route de Turretta-Chica à Alger en marquent les limites.

Une vue de la ville montre dans une perspective bien entendue, ce que peut être Alger. On voit cette ville former amphithéâtre; on reconnaît les hauteurs qui la dominent et qui commandent même le fort de l'Empereur, ce qui semble au premier abord expliquer difficilement comment on a pu préférer ce dernier emplacement pour protéger la ville lorsque l'ennemi campé sur les hauteurs voisines peut rendre cette défense inutile. Cette vue très-instructive est parlante; on pourrait y suivre en quelque sorte les mouvemens de l'armée autour d'Alger, ou même autour du château de l'Empereur; et, au dire de personnes qui ont visité les lieux, elle est d'une grande exactitude. Une objection, ou du moins un mot de critique cependant; les bâtimens qui sont en mer devant la ville, paraissent trop près de la côte pour avoir des dimensions aussi fortes. Du reste, le soin avec lequel cette vue est traitée fait honneur à l'artiste M. Roux, qui l'a gravée sur pierre, aussi bien qu'au dessin topographique de M. Laurent. Il est rare, ou du moins nous n'avons que très-rarement vu une gravure sur pierre, exécutée dans toutes ses parties avec une aussi grande perfection.

M. Bianchi a réuni à sa relation, un plan de la ville d'Alger et de ses environs; mais ce plan est à plus grand point d'échelle que celui de M. Barbié du Bocage. L'intérieur de ce plan n'est cependant pas aussi détaillé, néanmoins il offre des choses que ne donne pas l'ouvrage de M. Barbié du Bocage; telles que la coupe des murailles, toute la façade de la ville du côté de la mer, façade devant laquelle navigue le vaisseau parlementaire *la Provence*, etc. Cette carte présente également un plan particulier du fort l'Empereur.

La relation qu'a publiée M. Bianchi, complète en quelque sorte ce que nous a donné l'ouvrage de Shaler que M. Bianchi a

fait si heureusement passer dans notre langue. C'est , jusqu'à l'expédition actuelle , la dernière page de l'histoire d'Alger , et celle qui n'offre pas le moins d'intérêt. L'auteur était lui-même acteur dans l'événement ; aussi doit-il nous inspirer quelque confiance. Son récit n'est pas dénué , malgré son titre , de faits de nature à trouver place dans un recueil géographique. M. Bianchi examine l'importance de la position d'Alger et parcourt ses environs. L'aspect qu'offre cette ville est imposant ; la marine , les batteries nombreuses dont le rivage est parsemé , le fort Bab-Azoun et celui des Anglais , et plus loin le château de l'Empereur , en rendent l'approche réellement redoutable. Toutefois , d'après la remarque faite par un habile officier d'artillerie , M. Signoret , qui se trouvait à bord de *la Provence* , remarque consignée dans la relation de M. Bianchi ; « les forts et les batteries d'Alger » réparties sur la côte pour la défense propre de cette place , n'offrent , vus d'une manière générale , que deux grands fronts pour » la couvrir du côté de la mer. Ces deux fronts peuvent être considérés en cas d'attaque , comme les deux faces d'un bastion du » corps d'enceinte d'une place forte , dont la batterie de la pointe » nord du môle serait l'angle saillant. L'une de ces faces entournée vers l'est ou l'intérieur de la baie d'Alger , l'autre vers le » nord ou la grande mer. Toute l'artillerie battant l'entrée de la rade est accumulée sur ces deux fronts. »

Bien que , par sa construction , Alger se rapproche beaucoup plus du genre des villes asiatiques que des villes européennes , elle est loin de présenter , généralement parlant , cet aspect pittoresque et cette élégance que l'on admire à Constantinople , à Smyrne et dans quelques autres villes de l'Orient. On n'y voit , ni ces élégantes mosquées , ni ces minarets élancés , ni ces coupoles dorées , ni enfin ces peintures qui ornent les habitations et qui se mêlent si bien à la verdure des cyprès qui les ombragent. C'est un vaste rideau dont la blancheur uniforme fatigue la vue ; et dans l'intérieur , l'œil

n'aperçoit qu'un amas confus de maisons plates, construites sur le même modèle, et dont l'aspect est interrompu de temps à autres par quelques dômes couverts de plomb, ou de grosses tours carrées surmontées de plate-formes qui tiennent lieu de minarets.

Du côté oriental cependant, le tableau s'embellit d'une manière même très-sensible. Du rivage de la mer aux montagnes voisines les plus élevées, ce n'est qu'une suite de collines et de vallées, au milieu desquelles se montre un nombre infini de maisons de campagne et de jolis jardins, asiles délicieux, où l'habitant de la ville vient durant la saison chaude respirer une fraîcheur qu'entretiennent des sources et des ruisseaux abondans. Les maisons sont construites dans le goût mauresque et surmontées de terrasses. Déjà, comme si les Arabes s'attendaient à quelque surprise, ils semblaient, vus de *la Provence* où se trouvaient alors M. Bianchi, se donner grand mouvement. Des tentes dressées, des canons montés même sur des affûts de campagne et attelés, animaient le chemin du faubourg de Bab-Azoun au cap Mentifous à l'extrémité la plus orientale du croissant que forme la baie d'Alger. Le fort Bab-Azoun, le point le plus important de cette côte garnie de douze batteries distinctes, offre un système de fortification tout-à-fait à part. C'est un grand édifice en maçonnerie élevé d'environ 30 pieds au-dessus du sol et de 60 au-dessus du niveau de la mer. Il se compose de deux parties rectangles différentes, mais parallèles entre elles, réunies par une espèce de courtine ou mur de clôture fermant à droite et à gauche l'espace qui les sépare. Ses moyens de défense du côté de la rade se composent de trois rangs de batteries superposées parallèlement les unes aux autres, et dont la première, à partir de la base, est casematée. Ces batteries sont armées de cinquante-sept pièces de canon de gros calibre.

Le fort de l'Empereur se détache des hauteurs voisines; il domine Alger. Son nom rappelle la malheureuse expédition de Charles V, qui en jeta les fondemens en 1541; les Turcs l'ache-

vèrent en 1545. Ce fort présente, comme le décrit très-bien Shaler, un polygone irrégulier garni de bastions, mais dépourvu de fossés, de chemins couverts et d'ouvrages avancés. Shaler lui donne une circonférence de 500 toises ; c'est trop peut-être ?

A l'extrémité orientale de la ville, s'élève le palais de la Casaba, citadelle de forme octogone, garnie d'embrâsures et de canons sur toutes les faces, et qui se découvre de très-loin en mer ; c'est là le séjour du redoutable dey, qui, de cet asile assuré fait peser impunément sur les habitans du pays un joug de fer.

Arrivés dans la rade d'Alger, M. le comte de La Bretonnière, commandant du blocus, MM. Bianchi, secrétaire-interprète du roi, de Nerciat capitaine de frégate et Gabrié descendirent dans le canot de *la Provence*, le 30 juillet 1829 et eurent bientôt atteint les premières lignes de la marine, qui, aussi bien que les rochers au milieu desquels elles ont été élevées étaient couvertes d'une immense population. Le capitaine du port, le premier drogman de la régence et le consul général de Sardaigne vinrent au devant d'eux. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre on les conduisit chez le ministre de la marine, qui sut dissimuler assez bien les sentimens qui l'animaient pour leur faire une réception qui n'avait rien d'hostile, tandis que c'était leur ennemi le plus déclaré et le plus redoutable. Ce ministre montra de la réserve, dit la relation ; il fit preuve d'une finesse telle que celle qu'on aurait pu attendre d'un diplomate européen. L'audience du dey fut indiquée pour le lendemain ; mais, par un raffinement de barbarie, on n'épargna point à des Français revêtus du caractère sous lequel M. de La Bretonnière se présentait, le spectacle des restes encore tout sanglans d'une malheureuse affaire qui avait eu lieu peu auparavant. Les frégates *l'Iphigénie* et *la Duchesse de Berry* avaient envoyé six chaloupes à la poursuite d'un corsaire algérien ; trois de ces chaloupes échouèrent sur la côte, où, de tous les hommes qui les montaient, un seul échappa au massacre que les Bédouins

firent de ses compagnons. Comme autant de trophées, ces tristes débris furent placés sous leurs regards ; et c'était à qui se présenterait le plus souvent à leur vue, affublé des vestes ou paltaux des marins tués dans cette circonstance.

Pour se rendre à la Cassaba il fallut traverser la longueur du môle qui peut avoir 500 pas de long , passer par la Porte de la Marine et parcourir ensuite des rues extrêmement étroites, mal pavées , sales, obscures, non aérées et dont la pente était souvent fort rapide. Des poutres placées transversalement au-dessus de ces rues semblaient destinées à maintenir respectivement la solidité de chacune des maisons contre lesquelles elles s'appuyaient. Et en effet les habitans d'Alger ont encore le souvenir des tremblemens de terre qui se succédèrent à de si courts intervalles et d'une manière si violente pendant neuf mois en 1717. C'est depuis lors qu'ils ont adopté cette mesure de sûreté. Ces maisons ont l'apparence de prisons ; sans fenêtres sur leur façade extérieure , elles n'offrent de ce côté que quelques ouvertures garnies de grilles de fer. Leurs portes sont petites et surmontées d'armes qui leur donne un air tout à fait triste. En revanche on a réservé pour l'intérieur tout ce qui tient aux agrémens de la vie. Trois quarts d'heure suffirent à peine pour le trajet pendant lequel on n'aperçut aucun édifice ou monument digne de fixer l'attention. Quant aux boutiques et aux magasins, il ne faut point en chercher ; à peine apercevait-on çà et là quelques échoppes de marchands de tabac et d'épiceries. Les plus considérables aussi bien que les plus fréquentés se trouvent dans la grande rue d'Alger, qui traverse cette ville du N. au S. En avant de la Cassaba est figurée une place peu étendue mais où s'élève une fontaine précieuse pour les habitans de la ville, qui jusqu'en 1611 qu'elle fut établie, n'avaient bu que de l'eau de citerne.

Enfin le parlementaire français entra dans la première cour de la Cassaba ; c'était là que le dey donnait ses audiences ; ce fut là qu'il le reçut, assis sur un fauteuil à l'extrémité d'une galerie lon-

gue et étroite. M. de La Bretonnière obtint par sa fermeté de conserver son épée, tandis que les consuls étaient tous obligés de se dessaisir de la leur; mais il dut, suivant l'étiquette, rester debout pendant une audience qui dura trois heures. Voici le portrait que M. Bianchi trace de ce personnage, dont le nom seul répandait un si grand effroi dans la Méditerranée.

» Hussein Pacha, dey actuel d'Alger, était ministre de l'intérieur lorsqu'il succéda le 1^{er} mars 1818 à Aly-Khodja son prédécesseur. Il avait alors 45 ans, et jouissait d'une bonne réputation; mais doué de peu d'énergie, il passait pour avoir un caractère facile à être influencé par tout ce qui l'approchait. Ce prince, qui a aujourd'hui 57 ans, est replet et d'une taille moyenne, ses traits n'ont rien de cette régularité, ni de cette dignité qui se remarque généralement dans les physionomies ottomanes. Sa figure, empreinte d'une sombre agitation, paraissait triste et sévère; peut-être aussi le caractère de nos différends avec lui et le sujet de nos conférences, contribuaient-ils beaucoup à cette teinte extérieure qui nous frappa. Nous ne pouvons donc rien dire des manières habituelles de ce prince dans sa vie privée. S'il faut en croire les rapports qui nous ont été faits dans la ville, Hussein pacha, depuis son élévation au pouvoir suprême, n'est parvenu qu'à force de crimes et d'intrigues à se maintenir dans le poste éminent qu'il occupe aujourd'hui. Vivant isolé au milieu de ses sujets, il a considérablement augmenté les fortifications de la Cassaba et n'admet dans cette citadelle, avec les plus grandes précautions, que ses ministres et ses favoris. Dans la crainte très-fondée où il est que les Algériens n'attendent qu'une occasion favorable de se défaire de sa personne, il ne sort jamais de cette forteresse. Lors d'une seule tentative qu'il fit pour aller inspecter des travaux de fortification, il faillit être assassiné, et n'échappa au danger qu'en rentrant précipitamment dans son palais.

» Hussein pacha parle et écrit assez correctement le turc et s'ex-

prime même en arabe avec beaucoup de facilité. Le surnom de Khodja (maître, professeur) ajouté primitivement à son nom, indique qu'il appartenait à la classe des lettrés. Ce prince passe en effet pour l'homme le plus instruit de la régence; mais on appréciera cette réputation à sa juste valeur en apprenant qu'il n'existe pas à Alger trois membres du divan qui lisent et écrivent correctement leur langue. M. le comte de La Bretonnière eut deux conférences avec ce personnage, mais elles furent sans résultat. Cependant le dey l'invita à parcourir Alger et ses environs et même à y faire un aussi long séjour qu'il pourrait le désirer, lui promettant partout sûreté et protection.

Moyennant cet appui, M. le comte de La Bretonnière et ses compagnons purent faire avec quelque facilité le lendemain une excursion dans la ville et dans ses environs. La veille avait été un jour de représentation, tous les regards avaient été portés sur eux; ce jour-là ils furent plus libres; à peine furent-ils remarqués de la foule; ils purent donc examiner tout ce qui leur parut mériter quelque attention, les fortifications de la marine, le port, les bâtimens qui s'y trouvaient, le môle dans toutes ses parties, et les batteries formidables qui en défendent l'approche.

Le port est encaissé par le môle et parsemé de dangers; le fond envahi par une végétation sous-marine, qui s'accroît de jour en jour, doit avoir à peu près cinq brasses dans sa plus grande profondeur. Sa figure est oblongue, et il peut contenir environ cinquante bâtimens de 3 à 400 tonneaux. Outre les remparts fortifiés qui le protègent, des chaloupes canonnières sont encore placées derrière une estacade en bois, renforcée d'une forte chaîne de fer et de plusieurs câbles et grelins. Tous les soirs cette chaîne est tendue pour fermer le port. M. Bianchi put voir en quoi consistait la marine algérienne; elle se composait, d'une grande frégate de 60, dans le plus pitoyable état, d'une autre moins forte, de deux corvettes, de deux bricks, de cinq goëlettes et d'une vingtaine de

chaloupes canonnières. C'était là toute cette marine qui inspirait des craintes si vives à tout le commerce de la Méditerranée et qui bientôt, nous devons l'espérer, sera employée à un meilleur usage.

Après cet examen, M. Bianchi sortit de la ville du côté du N.-O. par la porte *Bab-el-Oued*. En route il a pu constater que le magasin à poudre était situé de manière à n'être même pas, tant est grande sous ce rapport l'incurie des Algériens, à l'abri de la bombe. De cette porte, M. Bianchi et la petite caravanne dont il faisait partie, se dirigèrent vers la maison de campagne du consul de Sardaigne, laissant à droite les nombreuses batteries de la côte, une petite crique assez profonde, des moulins qui bordent le rivage, le cimetière des Chrétiens et des Juifs et le fort des Vingt-Quatre-Heures. Jusqu'au cap Caxines un chemin long et uni suit la direction de la côte; sur la gauche de ce chemin s'ouvre la vallée du torrent (*Oued*) qui présente une gorge profonde pénétrant dans la campagne, où l'on découvre dans les sites les plus pittoresques une foule de jolies maisons entourées de jardins dont les clôtures, formées de haies vives, de figuiers de Barbarie et d'aloès, produisent par la variété de leurs fleurs un charmant aspect. Sur ce chemin, M. Bianchi put voir plusieurs coupoles en ruines, qu'on dit être les tombes de six deys différens, dont l'élévation et la mort eurent lieu le même jour; le septième élu régna sans que l'on sache si son règne fut de bien longue durée. Il vit aussi les ruines d'une ancienne mosquée qu'avoisine la campagne du dey, avec un beau et vaste jardin. Toutefois, de ce jardin aux murs d'Alger, le sol paraît aride et est généralement découvert; des aloès d'une très-grande espèce, des cactus ou figuiers, raquettes, des myrtes et quelques oliviers, sont les seuls arbres qu'on y rencontre de distance en distance. Au-delà de la campagne du dey se présente sur le bord de la côte le fort des Anglais, l'un des meilleurs peut-être que les Algériens possèdent. On arrive ainsi à la pointe Pescade, d'où l'on aperçoit encore quelques batteries jusqu'au port Caxines; là,

commence la courbe qui figure la baie d'Alger, dont la pointe Pescade et mieux le cap Caxines à l'O. et le cap Mentefous ou Temenfous à l'E. marquent les extrémités. Suivant l'auteur de la relation, cette courbe aurait une étendue de 4 lieues. Les rivières Haratch et Hamise, y déversent toutes deux leurs eaux, qu'elles tirent, la première des monts Beni-Mouça, et la seconde de celles de Beni-Jâte, au sud d'Alger et de la belle plaine de Mitidja, qu'elles arrosent l'une et l'autre, comme le fait voir la carte de M. Barbié-du Bocage. Enfin, après avoir parcouru pendant dix minutes environ un chemin boisé dans lequel ils entrèrent, M. Bianchi et ses compagnons arrivèrent à l'ancienne maison du consul de France, alors occupée par le consul de Sardaigne. Il donne la description de cette maison. Comme lui, nous observons dans ces pays, une nature prodigue et qui semble ne demander qu'à produire; mais sous le despotisme algérien tout s'est enlaidi, tout a été étouffé. Nul doute que sous l'influence d'une administration régénératrice, cette contrée, autrefois l'une des provinces romaines les plus riches, ne reprenne le rang que lui assignait alors sa prospérité et sa splendeur. Ce sera là un des plus beaux résultats du triomphe de nos armes, triomphe qui sera lui-même celui de la civilisation!

Chez le consul de Sardaigne, les voyageurs retrouvèrent quatre de leurs compatriotes que ce fonctionnaire avait réclamés. Tous les quatre étaient capitaines de navires marchands. Faits prisonniers par les Algériens, ils avaient d'abord été conduits sur divers points éloignés du pays, portant comme des bêtes de somme, pour le compte de leur maître, les effets qui leur avaient appartenu. D'autres prisonniers avaient été également recueillis par les consuls des autres nations, ou placés dans une maison que le gouvernement algérien leur avait destinée près de la marine. « Nous sûmes qu'en général, dit l'auteur de la narration, ces Français n'étaient point maltraités. » Après avoir pris congé du consul de Sardaigne, on revint à la ville, dans laquelle on rentra par la porte *Bab-el-Oued*

non sans examiner avec toute l'attention que permettait la prudence les murailles qui entourent Alger de ce côté. Ces murs sont construits partie en terre , partie en briques , et leur hauteur peut être d'environ 20 pieds. Sur des tours carrées placées de distance en distance étaient quelques pièces de canon mal appuyées. Les fossés parurent avoir très-peu de profondeur ; probablement on ne les avait point déblayés depuis le temps du docteur Shaw qui en 1730 les vit déjà presque comblés. La défense de pareils remparts ne pourrait donc être très-redoutable, surtout pour des militaires dont pendant vingt-cinq ans la valeur fut mise à tant d'épreuves et chez qui rien n'égale le courage.

Le 2 août , M. le comte de la Bretonnière devait avoir sa seconde et dernière audience du dey ; tout en faisait présager le résultat peu favorable , et finalement le dey rejeta les propositions du gouvernement français , malgré les réclamations pleines de justice et de noblesse du parlementaire. Celui-ci fut donc forcé à prendre congé du prince pour regagner son vaisseau , et si , comme nous porte à le croire le récit de M. Bianchi , M. le comte de La Bretonnière et sa suite échappèrent au danger qui les menaçait déjà , c'est en cachant vis-à-vis du ministre de la marine , dont l'inimitié pour les Français était connue , le mauvais résultat des négociations. Néanmoins , jamais l'auteur de la narration n'entendit de la part du peuple un seul mot offensant contre les Français , et malgré les mauvaises dispositions du ministre de la marine , le parlementaire reçut au moment de son embarquement l'adieu le plus amical du capitaine du port et des personnes qui l'entouraient. Tout délai expiré , même celui laissé à la sollicitation du consul de Sardaigne , qui espérait voir le dey revenir de sa première décision , M. de La Bretonnière remonta sur son canot et sortit du port. Mais là , une mer affreuse le menaçait de dangers imminens ; il dut lutter contre la fureur des vagues pendant trois heures. Enfin il put remonter à bord de *la Provence* , où sa longue absence avait causé une vive

inquiétude. Ce vaisseau éprouva aussi les effets de la tempête ; il faillit échouer sous les batteries du fort Bab-Azoun où sa perte alors eût été inévitable. Le lendemain , 3 août, *la Provence* et le brick *l'Alerte* remirent à la voile , mais la violence du vent les força à passer l'un et l'autre sous les batteries de la ville et à la portée du canon. On était alors loin de se douter qu'aucune trahison fût possible , lorsque soudain, naviguant pour sortir de la baie , un coup de canon parti de la batterie du fanal vint réveiller toutes les craintes. Ce premier coup n'était qu'à poudre ; mais bientôt on vit accourir aux batteries , et aussitôt commença une canonnade à boulets. De cette manière et contre la foi des gens, *la Provence* dut essuyer le feu de quatre-vingts coups de canon et de plusieurs bombes. Il faut lire dans la relation les détails de cet événement dans lequel M. de La Bretonnière montra un si grand sang-froid et une si grande prudence. On voulait riposter ; la sagesse du commandant ne le permit pas ; heureusement que , sauf quelques avaries, le bâtiment n'éprouva aucun dommage ; personne ne périt. Onze boulets seulement avaient atteint le corps du bâtiment. Le lendemain on regagna le large, afin de réparer quelques-unes de ces avaries, et le surlendemain on reparut devant Alger, dont *la Provence* n'a plus, jusqu'à son retour à Mahon , abandonné les parages.

Hussein pacha sentait toute la déloyauté de la conduite tenue à l'égard de M. le comte de La Bretonnière ; son drogman fit remettre le 6 à celui-ci un pli renfermant une lettre qui annonçait que le dey désapprouvait ce qui s'était passé, et destituait le ministre de la marine et tous les chefs de batterie. Mais cette réparation n'étant point faite par le dey directement, elle n'avait aucun caractère officiel. La conduite de M. le comte de La Bretonnière dans cette circonstance parut digne des plus grands éloges ; elle excita au plus haut degré l'admiration du capitaine anglais Quin et des officiers de sa nation qui se trouvaient alors sur *le Pylorus* dans la baie d'Alger. La lettre écrite à cette occasion par M. Bowden mé-

decin du dey, lettre rapportée dans la relation de M. Bianchi, en fait foi.

Enfin, après une croisière de trois mois dans ces parages, M. le comte de La Bretonnière fit voile le 19 septembre pour Mahon. Ici se termine cette relation réellement curieuse et digne d'intérêt; elle est invariablement liée à l'histoire d'Alger; elle la complète. L'auteur y a réuni, non-seulement un plan d'Alger, mais encore une vue de la position de *la Provence* au moment où l'insulte du 3 août lui fut faite. Ces deux tableaux contribuent encore à augmenter l'intérêt de cette brochure. Pour les détails particuliers, nous renvoyons le lecteur au texte explicatif que M. Barbié du Bocage a donné au bas de sa carte.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ I^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 7 mai 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard, au nom de la députation qui a eu l'honneur de présenter à Mgr. le duc d'Orléans le tome III du Recueil des mémoires, annonce que S. A. R. a bien voulu témoigner tout l'intérêt qu'elle prenait aux travaux de la société et permettre que son nom fût inscrit sur la liste de ses membres.

Les académies de Berlin et de Turin adressent à la société un exemplaire du dernier volume de leurs mémoires.

M. le général Laferrière, et MM. Callier et Stamaty, admis récemment dans la société, lui adressent leurs remerciemens.

M. Caussin de Perceval adresse une série de questions sur la

Syrie, qu'il a remises ; d'après le désir de la société, à MM. Cal-
lier et Stamaty, qui accompagnent M. Michaud dans sa mission en
Orient.

M. l'abbé Langlois, supérieur du séminaire des Missions étran-
gères, adresse à la société les renseignemens qui lui avaient été
demandés par la section de correspondance au sujet des relations à
ouvrir avec les missionnaires français établis en Asie. (Voir p. 295.)

M. Coulier, en adressant le premier supplément à sa descrip-
tion des Phares, ainsi que sa réponse à M. Becquey, au sujet d'un
article critique relatif à cet ouvrage, demande que la société veuille
bien en faire l'objet d'un nouveau rapport. La commission ne croit
pas devoir exprimer d'opinion à ce sujet.

M. le général Bernard, au service des Etats-Unis, adresse à la
société la carte d'ensemble d'une reconnaissance et de levés faits
en 1826 et 1827, pour servir à tracer un canal à travers la Pénin-
sule floridienne. Cette carte, ainsi que le mémoire qui l'accompa-
gne, sont renvoyés à M. Girard qui veut bien se charger d'en
rendre compte.

M. Morin dépose sur le bureau un tableau des hauteurs de diffé-
rens points du département du Haut-Rhin au-dessus de la mer.
La société, en lui adressant ses remerciemens, exprime le vœu que
son exemple soit suivi sur les divers points de la France.

M. Girard dépose sur le bureau, de la part de M. Becquey,
directeur des ponts-et-chaussés, 1^o des tableaux d'observations
barométriques faites dans le département du Doubs; 2^o des tableaux
de nivellement de quelques vallées de ce département; 3^o une carte
des cours d'eau de ce département et des lignes de séparation de
leurs bassins principaux; 4^o une notice sur la géographie physi-
que de ce même département.

Ces travaux exécutés et adressés par MM. Parandier, ingénieur
des ponts-et-chaussées, et Duhamel, ingénieur des mines, sont

envoyés à la commission spéciale chargée de la carte hydrographique de la France.

M. Sueur Merlin annonce qu'il possède de nombreux documents sur le département du Doubs, et demande à être adjoint à cette commission.

M. David, vice-consul de France à Mexico, adresse à la société un atlas maritime de l'Amérique septentrionale par l'amiral Cortez, et quelques coquillages dont il avait annoncé l'envoi dans une lettre précédente.

M. le capitaine d'Urville est invité à vouloir bien rendre compte de cet atlas.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre de Londres du 24 avril, annonçant que l'institution africaine vient d'envoyer en Egypte un jeune officier, avec la mission de suivre la rive méridionale du Bahr-el-Abyad, jusqu'au Bournou, pays duquel (suivant l'opinion de lord Budhoe et du major Félix, qui sont allés à 4 ou 500 milles de là), les eaux paraissent s'écouler plutôt comme une chaîne de lacs que comme une rivière.

Le même membre dépose sur le bureau un exemplaire de la traduction du premier climat de la géographie de l'Edrisi, par M. Jaubert, d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque du Roi, formant le commencement du IV^e volume des mémoires de la société.

M. Jomard, au nom de M. le baron de Capellen, dépose sur le bureau le modèle d'une règle mobile pour tracer les courbes de l'invention de M. le baron de Derfelden de Hinderstein; et dont le dessin se trouve dans le tome III du Bulletin.

M. Jouannin annonce que MM. Raifé et Royer, présents à la séance, se proposent de faire un voyage dans l'empire Ottoman, et désirent recevoir les instructions de la société.

La commission centrale l'invite à vouloir bien extraire, du recueil des questions déjà rédigées par la société sur les différen-

parties de l'Asie, celles qui concernent les pays que doivent visiter ces deux voyageurs.

Sur la demande de M. Warden, la commission centrale décide que la section de correspondance sera invitée à préparer pour le 1^{er} juillet le travail relatif aux questions dont elle est chargée depuis plusieurs années, et qui depuis a été confié plus spécialement par la commission centrale à M. Barbié du Bocage.

Séance du 21 mai 1830.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Huerne de Pommeuse adresse ses remerciemens à la société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. de Vins de Peysac adresse à la société la relation des fêtes célébrées à la Havane, à l'occasion du mariage de S. M. Ferdinand VII. Remerciemens.

M. Vaysse de Villiers fait hommage à la société de son itinéraire descriptif de Paris au Havre. La commission centrale remarque que le titre ne fait aucune mention que cet ouvrage a été couronné par la société en 1826, et que M. le baron Delessert en avait fait les fonds.

M. David, vice-consul de France à Mexico, dans une lettre adressée à M. Barbié du Bocage aîné, annonce l'envoi de l'atlas maritime de l'Amérique septentrionale par l'amiral Cortez, et de quelques coquillages parvenus à la société dans sa dernière séance; il demande que la société mette à sa disposition, si elle le juge convenable, une somme qu'il destinerait à l'acquisition des ouvrages, cartes et plans publiés au Mexique.

La commission centrale, après diverses observations, se réserve de prendre cette demande en considération lorsque M. David aura

précisé la nature et l'importance des divers objets qui lui paraîtront devoir intéresser plus particulièrement la géographie.

M. Warden mentionne à cette occasion plusieurs mémoires et rapports officiels d'un grand intérêt, publiés chaque année sur ce pays, que la Société pourrait se procurer facilement et sans frais.

M. Martin, attaché à la mission de France en Grèce, dans une lettre écrite à M. Bianchi, annonce qu'il a fait l'échange du Bulletin de la Société avec le *Courrier de la Grèce*.

M. Bianchi, présent à la séance, fait hommage de la traduction, qu'il vient de publier, de l'ouvrage de Shaler, sur Alger. Il lui est adressé des remerciemens.

M. Eyriès, en manifestant combien il partage l'opinion de la commission centrale, sur le zèle et les travaux de M. Bianchi, fait à ce sujet quelques observations sur les circonstances de la publication anonyme qui vient de paraître, sous le titre d'*Histoire d'Alger*, et qui n'est que la réimpression de l'ouvrage français publié par Laugier de Tassy, en 1725 (La Haye).

M. Warden signale à l'attention de la Société un ouvrage publié par l'ancien consul général américain à Alger, M. Noa, contenant des renseignemens très-curieux sur Alger. M. de La Roquette veut bien se charger d'en rendre compte.

M. Barbié du Bocage aîné dépose sur le bureau une carte de la province d'Alger, avec une vue et un plan de la ville, faisant partie d'un atlas manuscrit, et d'un ouvrage inédit sur les états barbaresques. Remerciemens.

M. Eyriès, président de la section de publication, présente quelques observations au sujet du commentaire à publier sur les voyages de Marco - Polo. Il résulte de ces observations que la section dont il est l'organe ne peut être chargée de fournir les matériaux de ce commentaire, mais de les examiner lorsqu'ils lui seront soumis. Toutefois il a été observé que la Société devait

toujours s'efforcer de recueillir ces documens, et de les réclamer des diverses personnes qui, dans le temps, ont bien voulu promettre de s'occuper de cet important travail.

Le même membre appelle l'attention de la Société sur un manuscrit trouvé à Lille en 1819, maintenant en la possession de M. Granville Penn, et dont il existe une copie semblable dans la bibliothèque bodléienne d'Oxford. Ce manuscrit contient une description militaire des côtes d'Egypte et des moyens de défense qu'elles présentent. L'auteur est Gilbert de Lannoy, conseiller et chambellan de Philippe-le-Bon, et son ambassadeur auprès de Henri V.

M. Jomard a déposé sur le bureau la réponse de M. Caillié à l'article du *Quarterly Review*, sur le voyage à Temboctou.

Sur la proposition de M. Sueur Merlin, la commission centrale décide que le Bulletin de la Société sera envoyé à la Société d'Émulation d'Abbeville, en échange du Recueil de ses travaux.

§ 2. *Admissions, Ouvrages offerts, etc.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 mai 1830.

M. HUERNE DE POMMEUSE, ancien membre de la Chambre des Députés.

M. Adolphe RAIFÉ, architecte.

M. Alphonse ROYER, antiquaire.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 mai.

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette académie pour 1826*. Berlin, 1829; 1 vol. in-4°.

Par l'Académie royale des sciences de Turin : *Tome 33 de ses Mémoires*. Turin, 1829; in-4°.

Par M. le général Bernard : *Report of the Board of internal improvement on the contemplated canal between the Atlantic and the gulf of Mexico*; accompagné d'une carte en trois feuilles, avec les coupes et les profils. Washington, 1829.

Par M. David : *Portulano de la America setentrional diuidido en quatro partes*, publicado por orden del Esemo, lord Guadalupe Victoria, primer Presidente de la Republica Mexicana. Mexico, 1825; 1 vol. in-fol.

Par M. Jomard : *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*; tomes 5 et 6; in-8°.

Par M. Coulier : *Premier supplément à la Description des phares*, in-8°. — *Réponse à l'article de M. Becquey*, inséré au Moniteur du 2 mars, sur les phares de la France.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*; cahier d'avril.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*; cahier d'avril.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*; cahier de février.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel, manufacturier, agricole et commercial de la salubrité publique et des Beaux-Arts.* (Collection de ce Journal; livraisons 1 à 40 formant XIII volumes in-8°.) Paris, 1827 à 1830.

Par la Société Asiatique : *Cahier de février de son Journal.*

Par la Société de la Morale chrétienne : *Archives philanthropiques*; n° 1^{er}, mars 1830.

Par la Société des méthodes d'enseignement : *Journal d'éducation*; n° 23 et 24.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Cahier de janvier 1830 de son Journal.*

Séance du 21 mai.

Par M. Bianchi : *Esquisse de l'état d'Alger, considéré sous les rapports politique, historique et civil, contenant un tableau statistique sur la situation géographique, la population, le gouvernement, les*

revenus , le commerce , l'agriculture , les arts , les manufactures , les tribus , les mœurs , les usages , le langage et les événemens politiques et récents de ce pays; par V. M. Shaler, traduit de l'anglais par M. Bianchi, avec un plan de la ville, de la rade et des fortifications, etc.; 1 vol. in-8°.

Par M. Barbié du Bocage : *Carte de la Province d'Alger , avec une vue et un plan de la ville et de ses environs*; 1 feuille.

Par M. le chevalier Raffin : *Ode de Kraka , ou Chant du cygne de Lodbrok*. Copenhague, 1826; 1 vol. in-8°.

Par M. Vaysse de Villiers : *Itinéraire descriptif de Paris au Havre*, couronné par la Société de Géographie en 1824; 1 volume in-8°.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*; cahier d'avril.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*; cahier de mars.

Par M. A. Bertrand : *Bibliothèque physico-économique*; cahier de mai.

Par la Société de la Morale chrétienne : *Archives philanthropiques*, n° 2.

Par la Société de la Seine inférieure : *Extrait de ses travaux*, n° 26.

Par la Société d'Abbeville : *Analyse de ses travaux pour 1828*.

Par M. de Peysac : *Relation des fêtes , réjouissances , œuvres de bienfaisance et illuminations qui ont eu lieu à la Havane les 21, 22 et 23 février*, pour célébrer le mariage de S. M. le roi Ferdinand VII avec S. A. R. la princesse Christine de Bourbon; une brochure in-4°.

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Sources brillantes aux États-Unis.

Le territoire de l'Union renferme quelques-uns de ces jets de gaz signalés dans plusieurs localités de l'Asie, notamment en Chine. On trouve en effet, près de *Canandaigua*, capitale du comté d'Ontario, dans la partie sud-ouest de l'état de New-York, un assez grand nombre de sources d'eau chargée de gaz inflammable; celles de Bristol, à dix milles au sud de Canandaigua, sont situées dans un ravin formé de terre légère et traversé par un petit ruisseau. Le gaz s'échappe par les fissures de la terre, des bords et du lit du ruisseau; quand il sort de l'eau, il y forme de petites cloches, et il ne s'enflamme que lorsqu'on en approche du feu; mais lorsqu'il sort directement du sol, il donne une flamme brillante et continue, qu'une pluie abondante peut seule éteindre. C'est une surprise dont l'œil a peine à revenir, de voir ce feu courir sur les ondes, comme jadis le feu grégeois. Les sources du Middlesex, à douze milles de Canandaigua, sont répandues sur un rayon d'environ un mille de longueur. Les unes se trouvent au fond de la vallée, et les autres sont placées sur une hauteur, qui la domine à une élévation de 40 à 45 pieds. Ces dernières sources, qui sont fort nombreuses, ont été découvertes depuis quelques années seulement; elles sont indiquées par de petites élévations de plusieurs pieds de diamètre et de quelques pouces de haut, formées d'une terre noirâtre et bitumineuse, qui paraît avoir été déposée par le gaz. Quand on met le feu aux courans de gaz qui s'en échappent, ils répandent de vives lueurs dans l'atmosphère.

Les industriels habitans des États-Unis n'ont pas manqué d'u-

tiliser ces phénomènes naturels. Ceux qui vivent dans le voisinage, ont placé des bois perforés à l'orifice de ces sources de gaz : l'autre extrémité de ces bois vient aboutir au foyer de leur cuisine ; et le feu , fourni par le gaz , suffit pour faire cuire leurs alimens. D'autres tuyaux conduisent le gaz dans le parloir , ou salon de compagnie , et la flamme qui en sort donne une lumière égale à celle de plusieurs bougies.

Excursions dans l'Afrique centrale par l'Égypte.

La société de l'*Institution Africaine* de Londres vient d'envoyer en Égypte un jeune officier , avec la mission de suivre la rive méridionale du Bahr el Abyad jusqu'an Bournou. (Voir procès-verbal du 7 mai p. 284.)

Comme on l'a vu dans le procès-verbal du 16 avril dernier , de ce volume , p. 250 , des voyageurs français se préparent à faire une excursion dans l'Afrique centrale par la même voie. On doit donc espérer d'heureux résultats de voyages entrepris avec une si noble émulation.

COLOMBIE. — *Population.*

Le Secrétaire d'état au département de l'intérieur a présenté au Congrès le dénombrement de la population de la République. En le soumettant à l'assemblée nationale, il a fait observer « que , suivant ce document , le nombre des habitans de la Colombie s'élevait à 2,379,888 ; mais que les intendans des départemens avaient fait savoir que ce chiffre était trop faible , parce que les habitans , craignant que ce recensement n'eût pour objet la perception de contributions ou la levée de recrues , refusaient de se faire enregistrer. » D'après cette circonstance , on peut évaluer ce dénombrement à 2,800,000 ames , non compris les Indiens indépendans ou sauvages , au nombre de 203,835.

On peut conclure de ce qui précède que la population entière de la Colombie s'élève à 3,000,000 d'individus.

L'état suivant donne le nombre de députés de chaque province de la Colombie, en raison de sa population, suivant le recensement opéré pour les élections au congrès de 1827, et en vertu du décret du 24 décembre 1828.

PROVINCES.	POPULATION.	DÉPUTÉS.	PROVINCES.	POPULATION.	DÉPUTÉS.
1. Guayana.	16,310	1	<i>Report. . . .</i>	1,461,046	39
2. Cumana.	35,174	1	20. Monpos.	40,180	1
3. Margarita. . . .	14,690	1	21. Santa-Marta. . .	44,395	1
4. Barcelona. . . .	36,147	1	22. Biohacha.	11,925	1
5. Apure.	22,333	1	23. Cartajéna. . . .	143,645	4
6. Barinas.	87,179	2	24. Panama.	66,119	2
7. Caracas.	166,966	4	25. Veragua.	33,966	1
8. Carabobo.	159,874	4	26. Choco.	17,250	1
9. Trujillo i Marabbo. .	57,595	1	27. Popayan.	87,519	2
10. Coro.	21,678	1	28. Buenaventura. . .	17,687	1
11. Mérida.	41,687	1	29. Pasto.	27,325	1
12. Casanave.	19,080	1	30. Pichincha. . . .	133,169	3
13. Pamplona.	66,126	2	31. Imbabura.	59,025	1
14. Socorro.	135,081	3	32. Chimborazo. . . .	115,420	3
15. Tunja.	189,682	5	33. Cuença.	76,423	2
16. Bogota.	188,695	5	34. Loja.	34,471	1
17. Néiba.	47,157	1	35. Jaen i Mainas. . .	20,000	1
18. Mariquita. . . .	51,339	1	36. Guayaquil. . . .	56,038	1
19. Antioquia. . . .	104,253	3	37. Manabi.	17,450	1
<i>A Reporter. . .</i>	1,461,046	39	<i>TOTAL. . . .</i>	2,462,050 ⁽¹⁾	67

(1) On remarquera qu'il existe une différence entre ce chiffre et celui rapporté plus haut. Nous ne pouvons dire à quoi tient cette différence; nous nous contentons de la signaler.

Terre de Van-Diemen et Nouvelle-Galles du sud. — État de ces colonies. — Création d'un institut littéraire.

Les lettres de la terre de Van-Diemen, du 23 janvier, donnent des renseignemens satisfaisans sur l'état de la colonie; elles contiennent des nouvelles de Sidney jusqu'au 8 du même mois. Sir E. Parry, le nouveau gouverneur, y était arrivé avec sa suite de l'Angleterre. On prévoyait pour cette saison, à Hobartstown, une exportation considérable de productions coloniales. On armait plusieurs navires baleiniers; et un autre, chargé de moutons, chevaux et peaux de phoques, venait de partir pour Canton. Un institut scientifique et littéraire s'est formé dans cette ville; il est présidé par le gouverneur. On y a également établi un jardin botanique. Une institution mécanique y fleurit depuis longtemps.

Colonie de Swan River (Rivière des Cygnes).

On a reçu, par la voie de Sidney, plusieurs rapports sur la colonie de Swan River. Le sol répond à l'idée favorable que l'on s'en était formée: de nombreuses distributions de terres ont eu lieu dans un district. On a commencé à s'étendre dans un autre ouvert le 2 novembre, en deçà du 33^e degré de latitude sud. L'établissement se trouvait dans un état très-prospère; une quantité de terre considérable avait été mise en culture, et les travaux publics avaient été poussés avec une grande activité. Des réglemens ont été publiés par le lieutenant-gouverneur Stirling, relativement à la division du pays en comtés, en cantons, en juridictions et en sections. Chaque section contient un mille carré de 640 acres; chaque juridiction 25 sections; chaque canton 4 juridictions, et chaque comté 6 cantons: sous les autres rapports, tout est favorable. (*Sun.*)

On a reçu des papiers de Madras du 17 février. Ils donnent, dit un autre journal anglais (*le Globe*), des nouvelles de Swan River,

sans aucune date ; mais , d'après les détails qu'ils contiennent , les rapports doivent être beaucoup plus récents qu'aucun de ceux qui sont jusqu'à présent arrivés en Angleterre : ces nouvelles sont favorables. « Le gouverneur a dernièrement fait une excursion dans les montagnes , où une grande partie des colons l'a accompagné. Tout le pays paraît composé d'une belle terre grasse , qui ne se borne point aux bords de la rivière , où se trouvent les prairies les plus belles comme les plus étendues , mais qui compose aussi une grande partie du sol jusqu'au sommet des hauteurs les plus voisines. La rivière de Swan paraît former un courant plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord , et coule à travers les vallées des monts Darling , pendant 25 ou 30 milles , avant que d'arriver à l'Helen's Brook ; c'est là ce qui a pu faire croire aux premiers explorateurs qu'ils se trouvaient près de sa source : elle compte environ quinze affluens que l'on ne connaissait point.

JAPON. — *Délivrance du docteur Siebold.*

La lettre suivante , écrite le lendemain même de l'arrivée du docteur Siebold à Batavia , ne laisse plus aucun doute sur la délivrance de cet intéressant voyageur , et la conservation des précieuses collections de tous genres qu'il a formées pendant son séjour au Japon. Elle est adressée à M. le baron Van der Capellen , ancien gouverneur des Indes-Orientales , pour S. M. le Roi des Pays-Bas , et principal moteur du voyage entrepris par M. Siebold.

Batavia , 28 janvier 1830.

EXCELLENCE ,

« Enfin , après une rude épreuve que j'ai eu à soutenir dans la dernière année de mon séjour au Japon , je suis revenu hier à Batavia , avec les collections et les travaux littéraires que j'ai rassemblés dans ce pays durant plus de six ans et demi. Ces collections intéressantes sont sauvées , parce que j'ai remis à cette nation

soupçonneuse tous les doubles de mes travaux littéraires, et d'autres objets qui auraient pu choquer le gouvernement japonais. Il a cru être ainsi en possession de tout ce que je pouvais avoir dans ce genre, et m'a relâché en prononçant contre moi la sentence du bannissement.

J'ai passé treize mois aux arrêts dans mon appartement à Desima, temps malheureux, mais que j'ai employé à travailler, et peut-être ai-je fait alors beaucoup de bonnes choses. Le gouvernement japonais a probablement considéré tout cela comme des recherches scientifiques, et sous le rapport politique, notre gouvernement y a plutôt gagné que perdu. L'astronome impérial Taka-Hasi-Sakou-Saimou est jusqu'à présent le seul qui ait été sacrifié; il est mort en prison. Plusieurs de mes amis sont encore retenus prisonniers, mais ils en seront probablement quittes pour l'exil dans une île éloignée. Mon ami intime et mon élève ont été mis en liberté.

J'espère, dans quelques semaines, me mettre en route pour l'Europe, et V. Exc. peut être assurée que mes recherches dans l'empire japonais répondront à l'attente du monde savant. »

Le Java, vaisseau hollandais, arrivé le 7 juillet de Batavia à Anvers, a débarqué le docteur Siebold. Ce savant naturaliste, retenu si long-temps prisonnier au Japon, apporte 120 caisses pleines d'objets d'histoire naturelle et de géologie.

ÉTAT et situation des Missions françaises en Chine, en Cochinchine, à Siam et sur la côte de Malabar. — (LETTRE de M. LANGLOIS, supérieur des Missions étrangères, à la Commission centrale.) (1)

MESSIEURS,

Quoique le principal, ou même l'unique but que se proposent

(1) La section de correspondance ayant désiré pour adresser des demandes à MM. les Missionnaires, connaître les lieux où ils exerçaient leurs fonctions

les missionnaires qui partent du Séminaire des Missions étrangères, pour aller exercer les fonctions de leur zèle dans les régions les plus lointaines de l'Asie, soit d'annoncer l'Evangile aux peuples infidèles qui les habitent, et de maintenir et affermir dans la foi les particuliers qui l'ont embrassée; cependant, lorsqu'ils trouvent l'occasion de rendre à la Société des services d'un autre genre, ils le font volontiers, s'ils le peuvent faire sans s'exposer à compromettre les intérêts de la religion, et sans porter préjudice à l'exercice de leur ministère. Ainsi il y a quelques années qu'un missionnaire français, qui travaille dans le Sutchuen en Chine (M. Imbert), envoya des détails curieux et intéressans sur la manière dont s'y prennent les Chinois pour creuser des puits semblables aux puits artésiens, et sur les procédés qu'ils emploient pour utiliser le gaz qui sort de ces puits (1). Un autre missionnaire français, qui est en Cochinchine depuis plus de neuf ans (M. Gagelin), nous a envoyé quelques observations sur certaines choses défectueuses et inexactes qu'il a remarquées dans les cartes géographiques de l'Asie, publiées dans ces derniers temps (2). Mais, en général, les missionnaires sont tellement accablés de travail, qu'il ne leur reste pas de loisir pour s'occuper de ces objets scientifiques. Vivant au milieu des infidèles, sous des gouvernemens ennemis de la religion chrétienne, obligés en tout temps de ne voyager qu'avec les plus grandes précautions, pour ne pas être reconnus par les payens;

apostoliques, a eu recours à M. l'abbé Langlois, Supérieur des missions, qui a eu la bonté de leur adresser la lettre ci-jointe. Les détails que renferment cette lettre ont paru assez importans au comité du Bulletin pour être publiés, le comité s'empresse donc de le faire, sûr qu'il est de l'assentiment de M. le supérieur lui-même.

(1) Les lettres de ce missionnaire sur ces deux objets sont insérées dans le XVI^e cahier des Annales de l'association et de la propagation de la foi.

(2) La lettre de ce missionnaire paraîtra dans le XXI^e cahier des mêmes Annales.

obligés même souvent de se tenir tout-à-fait cachés, ils n'ont pas toujours la liberté d'aller là où ils veulent, et de se transporter sur les lieux où ils seraient à portée de faire les observations qu'ils désireraient pouvoir faire; et lors même qu'ils ont pu faire quelques observations sans se compromettre, ils ont encore besoin de beaucoup de prudence pour faire en sorte que les lettres où ils consignent leurs observations ne tombent point entre les mains des agens du gouvernement. En 1804, un paquet de lettres envoyé par un missionnaire italien de Péking, et intercepté par des mandarins, devint l'occasion d'une cruelle persécution contre les missionnaires et les chrétiens, parce qu'il contenait une carte géographique qui représentait une portion des côtes de la province de Xan-Tông, voisiné de la capitale de l'empire. Le missionnaire envoyait cette carte aux cardinaux de la Congrégation de la Propagande à Rome, pour les mettre à portée de connaître les chrétientés qui existent dans cette portion du territoire chinois, et de décider une question relative à la juridiction spirituelle sur ces chrétientés; mais le gouvernement chinois, naturellement ombrageux, devenu à cette époque encore plus soupçonneux et plus défiant, à cause de la connaissance qu'il avait des exploits et de l'ambition du chef qui gouvernait la France, et de la conduite des Anglais dans l'Inde, crut que cette carte était envoyée aux puissances d'Europe pour leur indiquer l'endroit où leurs vaisseaux pourraient aborder, afin de tenter de s'emparer de la capitale de l'empire chinois. Il ne vit plus alors, dans les missionnaires, que des espions des puissances européennes, qui, sous prétexte de prêcher la religion chrétienne et de rendre des services à l'empereur dans les sciences et les arts, travaillaient à faciliter aux souverains d'Europe les moyens de conquérir la Chine; en conséquence, le missionnaire qui avait envoyé la carte fut exilé en Tartarie, et les mesures les plus sévères furent prises pour empêcher que les autres missionnaires résidant à Péking n'eussent aucune communication avec les

Chinois et les Tartares , et que ceux-ci ne vinssent dans les églises des missionnaires. La persécution s'étendit bientôt à toutes les provinces; et depuis cette époque , les missionnaires qui étaient à la cour de l'empereur de Chine , n'ont plus joui de la même considération qu'auparavant. Ils y ont été abreuvés de tant d'amertume , que les uns se sont retirés volontairement , d'autres ont été renvoyés , et ceux qui sont morts n'ont point été remplacés. Il paraît que l'empereur de Chine ne veut plus avoir de missionnaires à sa cour : ceux qui sont au Tong-King et en Cochinchine ont eu aussi , ces années dernières , des vexations à essuyer de la part du souverain qui gouverne ces deux royaumes ; et si , depuis près de deux ans , ils éprouvent un peu plus de tranquillité , il est toujours à craindre que ces vexations ne se renouvellent.

Vous voyez par-là , messieurs , combien les missionnaires qui travaillent dans ces régions ont besoin d'apporter de réserve , de discrétion et de prudence dans leur correspondance avec l'Europe. D'après cela , après en avoir conféré et délibéré avec mes confrères les autres Directeurs du Séminaire des Missions étrangères , je pense que , pour allier ce que la prudence demande avec les vues de la Société de Géographie , il n'est ni nécessaire , ni expédient que je lui fasse connaître nominativement tous les missionnaires qui travaillent dans les missions dont ce séminaire est chargé , et qu'il suffit que je donne à la Société les noms de ces missions et des évêques qui les gouvernent , afin que la Société puisse adresser à ces évêques les questions dont elle désirerait avoir l'éclaircissement. Si ces évêques ne peuvent pas satisfaire par eux-mêmes à ces questions , ils connaissent quels sont ceux de leurs missionnaires qui , à raison de leurs talens , de leur prudence et de leur position , sont le plus capables d'y répondre , ou de prendre les renseignemens nécessaires. D'ailleurs , ils leur recommanderont les précautions qu'exige la prudence , selon les circonstances des temps et des lieux : et soit qu'ils répondent eux-mêmes à la Société ,

soit qu'ils chargent quelqu'un des missionnaires soumis à leur juridiction de cette correspondance, les vues de la Société seront toujours remplies, sans que les intérêts de la religion soient compromis. Une autre raison qui rend cette mesure plus convenable, c'est que les missionnaires, pour la plupart, n'ont point de résidence fixe, passent quelquefois d'une partie de la mission dans une autre partie qui en est très-éloignée, où ils ne seraient plus à portée de prendre les éclaircissemens qui leur sont demandés.

Voici donc quelles sont les missions dans lesquelles sont envoyés les missionnaires qui partent de ce séminaire :

1° *La mission du Tong-King*, qui ne comprend que la *partie occidentale de ce royaume*, c'est-à-dire tout ce qui est à l'occident du grand fleuve qui coule au milieu de la ville royale, et partage en deux portions presque égales la province du midi. Le vicaire apostolique de cette mission est M^r Longer, évêque de Gortyne, qui est très-âgé et très-infirmes. Le missionnaire qui est destiné à lui succéder, est, selon toute apparence, M. Havard.

2° *La mission de Cochinchine*, qui renferme les *royaumes de Cochinchine, du Camboye et de Ciampa*.

Le vicaire apostolique de cette mission est M. Taberd, nommé depuis trois ans évêque d'Isauropolis, mais qui n'a point encore pu être sacré. Après un séjour de plusieurs années dans la Haute-Cochinchine, il fut arrêté et conduit à la cour du roi, où il fut retenu pendant deux ans et demi, sous prétexte que le roi voulait se servir de lui pour interprète, et pendant ce temps-là des ordres avaient été donnés à tous les gouverneurs des provinces d'y envoyer tous les missionnaires qui étaient dans le Tong-King et la Cochinchine, qu'il voulait avoir tous sous sa main. Depuis près de deux ans, M. Taberd a recouvré sa liberté, ainsi que deux autres missionnaires, les seuls qui eussent été amenés à la cour. Il a passé depuis dans la Basse-Cochinchine, c'est-à-dire dans la partie la plus méridionale de ce royaume, pour y être plus éloigné de la

cour, et plus à l'abri de nouvelles vexations. M. Jaccard est le plus ancien des missionnaires qui restent dans la Haute-Cochinchine. C'est surtout dans cette partie du pays que les missionnaires ont le plus grand besoin de prendre des précautions pour ne point se compromettre dans leur correspondance, vu le voisinage où ils sont de la cour, et les dispositions du roi actuel, qui ne les aime point et qui hait la religion chrétienne.

3° *La mission du Sutchuen en Chine.* Cette mission comprend aussi les provinces de *Yun-Nân* et de *Kuei-le-Heou* ; mais il y a fort peu de chrétiens dans ces deux provinces, et les missionnaires européens n'y vont presque jamais. Le vicaire apostolique actuel est Mgr Fontana, évêque de Sinite, italien de naissance. Il a pour coadjuteur Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula, qui fut sacré à Paris le 2 février 1818, avant de partir pour la Chine.

4° *La mission de Siam* comprend tout le royaume de *Siam*, et plusieurs des îles qui sont dans le détroit de Malaca. Les chrétiens, dans cette mission, sont peu nombreux. Le vicaire apostolique est Mgr Florent, évêque de Sozopolis, qui réside habituellement à Bangkok, capitale du royaume de Siam. Ce prélat est âgé et très-infirmes. Son successeur sera, selon toute apparence, M. Bruguères, qui réside au même endroit. L'île de Pinang, ou du prince de Galles, dans le détroit de Malaca, fait partie de cette mission. Il y a dans cette île un séminaire de Chinois, à la tête duquel est un ancien missionnaire de Chine, nommé M. Lolivier.

5° *La mission des Malabares, ou de Pondichery,* comprend un certain nombre de chrétientés, disséminées dans une portion de la presqu'île de l'Inde, qui a environ 200 lieues de long sur 150 de large. L'évêque qui gouverne cette mission est Mgr Hébert, évêque d'Halycarnasse, qui réside à Pondichéry.

Voilà, messieurs, les noms de nos missions et de leurs chefs. Le moyen le plus sûr et le plus facile de leur faire parvenir les

lettres que vous souhaiteriez leur écrire, est de les remettre ici, au séminaire des Missions étrangères. Elles seront jointes aux lettres que le séminaire envoie chaque année par les différentes occasions qui se présentent.

Agrérez, je vous prie, etc.

Nouveau voyage de P. HIACYNTHÉ en Mongolie.

Krasnoyarsk, en Sibérie, 5 avril.

Le célèbre P. Hiacynthe qui, depuis plusieurs années, a été chef de la mission russe à Péking, vient d'arriver ici de Saint-Pétersbourg. Il se rend dans le pays situé au sud du Baikal, au lac Gouzinof-Ozero, autour duquel habitent les Mongols, qui se trouvent sous la dépendance de la Russie. Son voyage a vraisemblablement pour but de tout préparer pour le trajet de la nouvelle mission qui doit se rendre l'automne prochain à Peking.

Commerce de la côte orientale de la presqu'île de Malaca.

Le commerce de Singapore, avec la côte Est, se fait par les ports de Calantan, Tringanu et Pahang, et il est presque entièrement entre les mains des Malais et des Chinois. Il a lieu au moyen de petits bâtimens appartenant à ces différens ports, et d'autres appartenant à Singapore.

Environ huit ou dix bâtimens appelés *prows*, venant de Calantan, commercent avec Singapore; ils y font trois ou quatre voya-

ges dans le courant de l'année. Ils portent de l'or, de l'étain, du bois de sandal, des dents d'éléphants, et leurs cargaisons s'évaluent de cent à quatre cents dollars d'Espagne, suivant la grandeur du bâtiment.

De Tringanu, il ne part pas moins de trente à quarante *topes* et *prows*, qui commercent régulièrement avec Singapore; ils font trois ou quatre voyages par an. Ils importent de l'étain, du poivre, du café, de la soie, du coton, du bétel, du gibier, des oranges, et différens autres objets. Leurs cargaisons respectives sont, à ce qu'on prétend, de la valeur de mille à six mille dollars.

Ces vaisseaux peuvent être chargés de cent à cinq cents *piculs*; ils sont la propriété des Rajahs, qui possèdent aussi la plus grande partie de leurs cargaisons. Ils portent de dix à quinze hommes, qui en général sont des esclaves des Rajahs. Le Nakodah ou capitaine, est ordinairement chargé de disposer de la cargaison et d'acheter les objets en retour. Mais cela se fait principalement par l'entremise des Chinois qui résident dans ce port.

Les retours à la destination de Calantan et de Tringanu, consistent en opium, en coton filé, en soie brute, rouge, blanche et bleue, en tabac de Java, marchandises de Bengale, et objets précieux.

Notre commerce, dit l'auteur anglais auquel nous empruntons ces détails, avec cette partie de la Péninsule, commerce dont les Chinois sont les intermédiaires, et qui se fait en *pucals* (navires), est de beaucoup le plus considérable; ces embarcations sont en général de quarante à cinquante pieds de long, de quinze à dix-huit pieds de large dans la partie la plus grande, et d'environ six à sept pieds de profondeur; ils portent de vingt-cinq à trente hommes, qui, en y comprenant le nakodah, sont également intéressés à la fois dans le vaisseau et dans le voyage. Leurs cargaisons se composent d'opium, de coton filé, de marchandises du Ben-

gale et d'Europe, et sont, d'après ce qu'on assure, de la valeur de dix à vingt mille, et quelquefois trente mille dollars d'Espagne, suivant la saison de l'année dans laquelle ils partent de Singapore. Durant la mousson du N.-E., ou de novembre à janvier inclusivement, ils ne sont pas en état de naviguer vers le N.-O., en sorte qu'ils commencent à quitter cette route en février; pendant ce mois et les huit suivans, ils font trois voyages. L'expédition est toujours plus profitable au commencement de la saison; la cargaison est alors plus complète et d'un plus grand prix. Aussi, rien n'égale les efforts que l'on fait pour arriver le premier au marché. Et dès la fin de janvier ou le commencement de février, beaucoup de capitaines se mettent en route, quoiqu'ils n'aient guère l'espoir de doubler la pointe de Romania, à l'abri de laquelle ils sont fréquemment obligés de rester quinze jours, et quelquefois même trois semaines.

Le premier port où ils touchent sur la côte est Penang; ils y vendent ordinairement la moitié de leur cargaison, qu'ils échangent contre de l'or et de l'étain. De là ils se rendent à Tringanu avec ce qui leur reste; s'ils ne réussissent pas à se défaire du reste, ils vont à Calantan, à Paroni, et quelquefois à Sangora, la première ville de cette côte qui se trouve sous le gouvernement de Siam.

A leur retour, ils composent presque toujours leurs cargaisons d'or, de poivre, d'étain et de dents d'éléphants, en petite quantité. On compte maintenant quatorze de ces vaisseaux employés à ce commerce. Quand on n'évaluerait pas leur cargaison à plus de dix mille dollars, et qu'on ne supposerait que quatre voyages par an, cette branche de commerce monterait à l'importante somme de cent cinquante mille dollars. On ne saurait guère douter que la totalité du commerce anglais avec ce côté de la péninsule, en y comprenant celui qui se fait avec la marine du Rajah et avec les embarcations des indigènes, diffère peu d'un million de dollars.

D'après le nombre d'hommes que les *pucals* contiennent, et

d'après la manière de vivre des Chinois, il faut nécessairement faire une dépense très-considérable pour mettre à la voile. Nous sommes informés qu'ils ne sont pas mis en mer à moins de quatre cents dollars par mois; ce qui, pour quatorze bâtimens, pendant huit mois, monte à l'énorme somme de cinquante mille quatre cents dollars. Il n'en faudrait pas davantage pour équiper autant de vaisseaux européens de deux cent cinquante tonneaux, pendant le même espace de temps.

Dans tous les établissemens, le long de cette côte, les mines d'or et d'étain sont exploitées exclusivement par des Chinois. Les plantations de poivre sont confiées principalement à leurs soins. Ils n'ont cependant pas la liberté de vendre aucune partie de ce produit à d'autres qu'au Rajah lui-même, à moins que celui-ci ni leur en donne la permission; et dans le cas où le rajah ne se soucie pas d'acheter pour son propre compte, le Chinois est tenu de lui payer un droit d'un bunkal d'or par catty, dix pour cent sur l'étain, et un dollar par picul sur le poivre.

VOYAGE scientifique de M. PARROT.

Voici les résultats scientifiques du voyage de M. Parrot, tels qu'ils sont pour le moment connus du public. Après plusieurs essais infructueux, ce savant physicien est parvenu à la cîme de l'Ararat, et a pu mesurer la hauteur de cette montagne célèbre; elle a 16,200 pieds, et par conséquent elle est de 1,500 pieds plus haute que le Mont-Blanc. M. Parrot a fait niveler barométriquement, par M. Behaghel, un de ses compagnons, toute la route qui conduit de Tiflis à l'Ararat, ainsi que celle qui va de cette ville par l'Iméréthi et la Mingrélie à la redoute Kalch, sur les bords de la mer Noire; mais ses observations ne sont pas encore calculées. Le voyageur décrit la cîme occidentale, qui est la plus élevée de l'Ararat, comme une plaine d'environ 150 pas de circonférence; à

l'orient elle communique, par un plateau enfoncé, avec l'autre cime qui n'est pas si haute. Au-dessus de 1,200 pieds de hauteur, tout est couvert de glaces et de neiges.

Les instrumens que M. Parrot avait avec lui consistaient dans un appareil à pendule, un *inclinatorium* magnétique de dix pouces, des baromètres, un appareil d'arpenteur, etc. En fait d'instrumens astronomiques, l'expédition avait un théodolithe de Reichenbach, de huit pouces; un chronomètre d'Arnold, un de Maynie, un télescope de Dollond, de trois pieds, et un sextant de Tronsgleton.

M. Parrot était accompagné de MM. Behaghel, minéralogiste, Schiemann, savant en zoologie, et d'un botaniste, M. Hehn, tous les trois étudiants de l'université de Dorpat.

La peste qui a régné l'été passé dans le district d'Erivan, a empêché pendant trois mois les voyageurs de poursuivre le but principal de leur expédition. Ils ont employé ce temps à faire des observations d'histoire naturelle à Tiflis et dans les environs; ils ont fait aussi une excursion dans les montagnes du Kakhéti. Leur voyage s'est terminé par le petit Ararat, dont ils ont également atteint le sommet, et dont ils évaluent la hauteur à environ douze cents pieds de Paris. Dans leur retour en Russie, MM. Parrot et Behaghel ont exécuté un nivellement barométrique depuis Astrakan, le long du Volga, jusqu'à Tsarytsin, et de-là jusqu'au Don, et le long de ce fleuve jusqu'à la nouvelle ville de Tcherkask.

Navigation par la vapeur entre Suez et Bombay (1).

Une lettre d'Alexandrie, du 1^{er} mai, contient ce qui suit :

« Des Anglais ont établi une communication régulière avec l'Inde par la mer Rouge. Un bateau à vapeur à double pression,

(1) Voir plus haut, p. 204.

et de la force de 160 chevaux, est arrivé de Bombay à Suez en 21 jours. Les dépêches ont été immédiatement transmises au consul anglais à Alexandrie, pour être expédiées en Angleterre par Malte et Gibraltar. Ainsi, il suffit de quarante jours pour que les lettres parviennent de Bombay à Londres, tandis que le temps ordinaire était auparavant de cinq à six mois. Des dépôts de charbon ont été formés à *Haden*, *Djede*, *Moka* et *Kosseir*. Le bateau à vapeur perd dix jours par la nécessité où il est de s'arrêter. On a calculé que chaque tonneau de charbon pris au dépôt coûtait 10 liv. sterl., et que la consommation était au prix de onze tonneaux par jour.

RUSSIE. — *Mesure exacte d'un degré.*

Dix milles roubles ont été assignés par an, par S. M. l'empereur de Russie, pour la continuation des opérations entreprises pour obtenir la mesure exacte du degré. Ce travail, dont la durée sera, dit-on, de dix années, est confié aux soins de M. Struve de Dorpat. Deux officiers d'état-major, nés en Finlande, MM. Rosenius et Aberg, sont déjà partis pour leur patrie, afin de rechercher les points de réunion mathématiques entre Hochland et Tornea; M. Struve a le projet de faire un voyage à l'étranger, dans l'intérêt de cette grande entreprise.

EXPÉDITION *scientifique dans la partie septentrionale de l'Océan atlantique.*

M. Mertens a annoncé à l'Académie impériale qu'une expédition sous les ordres du capitaine Litke, composée de deux frégates et d'une corvette, doit se rendre cette année, par ordre de S. M. l'empereur, dans la partie septentrionale de l'Océan Atlantique : l'*Islande* sera l'objet des savantes investigations de cette expédition, et M. Litke se propose d'y faire une série d'observations sur la dé-

clinaison de l'aiguille aimantée et sur le pendule. M. Mertens a remarqué que même un séjour de courte durée dans cette île pourrait être très-important pour enrichir les collections de l'Académie, et particulièrement la collection botanique, si l'Académie jugeait à propos de joindre à l'expédition un naturaliste, qui pût aussi faire des recherches sur les différentes races d'acéphales et de mollusques nageant librement dans la mer, occasion qui se présente rarement aux navigateurs russes. M. Mertens a offert ses services à l'Académie, qui les a acceptés avec plaisir.

Eruption de l'Etna. — Poussière rougeâtre transportée d'au-delà des mers en Italie par le vent.

Les lettres de Sicile parlent avec détail de l'épouvantable catastrophe qui a affligé les alentours de l'Etna, le 16 mai dernier. Sept bouches se sont ouvertes sur le penchant de la montagne et plusieurs villages, on en cite huit, qui jusqu'alors avaient toujours échappé aux ravages de la lave, et ont été complètement détruits : toutes les habitations ont disparu sous des monceaux de pierres calcinées et de cendres rougeâtres projetées au loin dans les campagnes.

Quoique d'effroyables détonations eussent annoncé la catastrophe, les habitants des villages détruits étaient restés paisibles, rassurés par l'éloignement qui jusqu'alors les avait préservés d'un semblable désastre ; aussi beaucoup d'hommes et de bestiaux ont-ils péri. Ce n'est qu'après l'expiration du huitième jour qui a suivi ce désastre qu'on a pu s'approcher pour porter secours aux malheureux incendiés ; mais les recherches que l'on a faites ont été infructueuses. Jamais calamité n'a été plus terrible, plus imprévue, plus générale. Les côtes de la Calabre et toutes les parties de l'Italie, placées sous le vent qui soufflait dans cette nuit désastreuse, ont été couvertes d'une poussière rougeâtre, à peu près semblable à celle sous laquelle les terres voisines de l'Etna ont été ensevelies.

On avait attribué comme une conséquence toute naturelle la présence de cette poussière à cette éruption ; mais des lettres de Palerme donnent l'explication du second phénomène observé d'ailleurs dans toute l'Italie. Comme elle était tombée en plus grande partie encore dans les districts méridionaux de la Sicile, et qu'elle a été apportée par un vent du midi, elle ne pouvait pas provenir de l'éruption de l'Etna ; et l'analyse qui en a été faite ne permet pas de l'assimiler aux cendres volcaniques. Une poussière semblable tomba en Sicile dans les années 1807 et 1813, et l'on sut qu'à ces deux époques des ouragans terribles soulevés dans les déserts de l'Afrique, avaient élevé des trombes de sable, qui, poussées par le *sirocco* et traversant la mer, étaient venues fondre sur la Sicile et l'Italie. Des rapports détaillés annoncent qu'une caravane entière a péri vers le milieu de mai, ensevelie sous des montagnes de sable au désert. Il est donc probable que la poussière rougeâtre tombée en Italie a été transportée des plaines de l'Afrique par un vent impétueux du S.-E., qui l'a poussée jusqu'au-delà de la mer Méditerranée.

ERRATA du *Bulletin de mai*, n° 85.

Page 214, ligne 26, au lieu de *Tincé*, lisez *Timé*. — Pag. 217, lig. dernière, pag. 218, lig. 5 et 17, et pag. 223, lig. 6, au lieu de *Samanding*, lisez *Sansanding*. — Pag. 218, lig. 1, au lieu de *Raouat*, lisez *Zaoudt* ; ib. lig. 8, au lieu de *Magador*, lisez *Mogador*. — Pag. 221, lig. 3, au lieu de *Gramès*, lisez *Crames* ; ib. lig. 11, au lieu de *Amoul Gragine*, lisez *d'Amoul Gragim*. — Pag. 223, lig. 7, au lieu de *el-Brak*, lisez *el-Drah* ; ib., lig. 24, au lieu de *Uoun*, lisez *Noun*. — Pag. 227, lig. 18 et 26, au lieu de *Foudac*, lisez *Fondac*. — Pag. 257, lig. 17 et 28, au lieu de *Chame*, lisez *Chörera*.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

§ 1^{er}. LIVRES.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

547. *Dictionnaire géographique universel*, contenant la description de tous les lieux du globe, etc. t. VII. 1^{re} partie. Paris, 1830. A. J. Kilian, rue de Choiseul, 3, et chez Picquet, quai Conti, 17.
548. *A system of geography*.—Système de Géographie populaire et scientifique, par James Bell. vol. 4 et 2, vol. 3, 1^{re} partie. Glasgow, 1829. Blackie, Fullarton, etc.
549. *Traité élémentaire de Géographie*, contenant un Abrégé méthodique du Précis de la Géographie universelle, en 8 volumes, divisé en deux parties, celle des principes et celle des descriptions; précédé d'une introduction historique, et suivi d'un aperçu de la Géographie ancienne, sacrée et profane; par Malte-Brun, terminé d'après le plan et les matériaux de ce célèbre géographe, par ses collaborateurs MM. Larenaudière, Balbi et Huot; accompagné d'un Atlas composé de 12 cartes et d'un grand nombre de Tableaux statistiques et autres. t. 1^{er} et l'Atlas. Paris, 1830. Chez Aimé-André, libraire quai Malaquais, n° 13.
550. *Kritischer Wegweiser*, etc. — Guide critique dans la connaissance des Cartes géographiques. in-8°. Berlin, 1829. Schroppe.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

551. *A New system of Geology*. — Nouveau système de Géologie, dans lequel les grandes révolutions de la terre et la nature animée sont conciliées avec la science dans son état moderne, et avec l'histoire sacrée; par Andrew Ure. in-8°, avec 7 planches et 41 vignettes. Londres, 1830. Longman. (4 liv. 4 sh.)

552. *Réflexions sur les Fleuves et les Chaînes de montagnes primordiales et secondaires*; par M. le marquis de Brion, avec cartes qui se vendent séparément. Paris, 1830. Firmin Didot. (6 fr.)

GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

553. *The essays on the Geography of ancient Asia*.—Essais sur la Géographie de l'Asie ancienne, réunie pour éclaircir les campagnes d'Alexandre et la marche des Dix Mille, par le révérend John Williams, vicaire de Lampeter et recteur de l'Académie d'Edimbourg. Murray, London 1829.
554. *Hannonis Navigatio*. — Textum critice recognovit et annotatione illustravit. Fr. G. Kluge. in-8°. Lipsiæ. 1829. Naucke.

Océanie.

555. *Voyage autour du monde*, exécuté par ordre du roi, sur la corvette la *Coquille*, par L. J. Duperrey, commandant de l'expédition. (historique par M. Duperrey. 3^e et 4^e livraisons. Zoologie par MM. Lesson et Garnot. 15^e, 16^e et 17^e livraisons). chez Arthus Bertrand.
556. *Voyage de la corvette l'Astrolabe* exécuté par ordre du roi pendant les années 1826 à 1829, sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville. (Historique par M. d'Urville. 5^e, 6^e; 7^e et 8^e livraisons des planches, avec la deuxième partie du premier volume de texte.) Chez Tastu, rue de Valenciennes, 36.

AFRIQUE.

557. *Aperçu historique, statistique et topographique sur l'état d'Alger*, à l'usage de l'armée expéditionnaire, avec plans, vues et costumes; rédigé au dépôt général de la guerre. 3^e édition, in-8° et in-4°. Paris, 1830. Ch. Picquet.

558. *Itindraire du royaume d'Alger*, contenant la description des villes, villages, bourgades, tribus sujettes et indépendantes, ruines, antiquités, rivières, ruisseaux, montagnes, curiosités naturelles; des détails sur les mœurs et les superstitions locales, le climat, le sol, le gouvernement, la force militaire, les rapports avec les puissances chrétiennes; et un résumé de l'histoire de cette régence depuis les Romains jusqu'à nos jours in-8°. Paris, 1830. A. Mesnier; Picquet. (3 fr. 50 et 4 fr.)

ASIE.

559. *Geschichte der Ostmongolen*, etc. — Histoire des Mongols de l'Orient et de leurs dynasties. Traduite du Mongol de *Ssanany Ssetsen Chinglaidshi de l'Ordus*, avec des remarques, des éclaircissemens et des citations d'autres ouvrages inédits, et le texte original; par *Isaac Schmidt*, membre de l'Académie royale des sciences de Saint-Petersbourg. in-4°. St-Petersbourg. 1829.

• EUROPE. • Russie.

560. *Travels in Russia and a residence at St-Petersbourg and Odessa*. — Voyages en Russie et séjour à St-Petersbourg et à Odessa, dans les années 1827-1829; par *Edw. Morton*. in-8° avec planches. Londres. 1830. Longman, etc.

• Pologne. •

561. *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, publié en un volume par *Malte-Brun*. Nouvelle édition, entièrement refondue, augmentée et ornée de cartes; par *Léonard Chodzko*. 2 vol. in-8°. Paris, 1830. chez Aimé-André, quai Malaquais, n° 13.

Italie.

562. *Origine delle antiche e nuove fortificazioni di Bergamo*. — Origine des anciennes et nouvelles fortifications de Bergame, par l'abbé *Salvioni*. in-8°. Bergame, 1829. Mazzoleni. Description topographique et historique de la ville de Bergame.

Empire Britannique.

563. *Le Monde comparé à l'empire britannique*, par *Adrien Balbi*. Paris. 1830. Au bureau de la Revue des Deux Mondes, rue de Belle-Chasse, n° 14. prix 6 francs.

564. *Nouveau Guide des Navigateurs sur la côte est de l'Angleterre*, du nord aux Dunes, etc., etc. Traduit de l'anglais. Boulogne, 1830.

§ 2. ATLAS, CARTES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

565. *Croquis des environs d'Alger*, dressé en 1827, par MM. *Berard*, lieutenant de vaisseau, et *Aubry-Bailleul*, enseigne de vaisseau, pour servir à fixer les positions des bâtimens qui croisent dans ces parages.

566. *Esquisse de la côte septentrionale d'Afrique*. (partie comprise entre le cap Fegalo et le cap Ivi), levées en 1829, par M. *Abel Aubert du Petit-Thouars*, capitaine de frégate.

567. *Carte de la côte septentrionale d'Afrique* (partie comprise entre les caps Serra et Bugaroni), levée en 1822, 1823 et 1829, par le même.

568. *Croquis de la côte et des mouillages adjacens à la Tour Chica*. 4 fr. Paris, 1830. Au dépôt général de la marine.

NOIROT, Agent de la Société.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TREIZIÈME.

N^o 81 à 86.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	pages
— Rapport sur l'Histoire des colonies étrangères qui se sont fixées dans l'Abyssinie et le Sennaar.	5, 57
Promenades aux eaux thermales de Tchesmé-Ruines d'Érythrée.	17, 66
— Tableau de la Nouvelle-Hollande, terre de Van-Die- men, et de tous les établissemens.	23
— Rapport sur le Guide des Marins pendant la navigation nocturne.	32
— Troisième rapport annuel des présidens et directeurs de la Compagnie du chemin de fer de Baltimore à l'Ohio.	34
— Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre, et Miquelon, par M. De la Pylaie.	71
— Tableau statistique du cap de Bonne-Espérance.	74
— Rapport-verbal sur un mémoire de M. Burns, relatif à la branche orientale des Indes.	83
— Analyse du voyage à Tembouctou et à Jenné de M. Re- né Caillié.	101, 150, 213
— Rapport sur le manuel à l'usage des voyageurs qui visi- tent la vallée des bains de Gastein.	114

- Quatre années dans l'Afrique méridionale par M. Cowper-Rose. 117
- Rapport sur un mémoire concernant l'île de Ténériffe. . 162
- Note sur un article du Quarterly-Review, relatif au voyage de M. Caillié à Temboctou. 230
- Réponse de M. Caillié à cet article. 235
- Rapport sur la carte industrielle du département du Nord. de M. Jodot. 241
- Analyse de l'ouvrage de W^m Shaler sur Alger. 263
- Carte de la province d'Alger, par M. Barbié du Bocage. 267
- Relation de l'arrivée dans la rade d'Alger, du vaisseau la Provence, par M. Bianchi. *ibid.*

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

- Procès-verbaux des séances ordinaires. 37, 85, 122, 171, ... 248, 282.
- Membres nouvellement admis 41, 90, 126, 174, 179, 251, 287.
- Ouvrages offerts à la Société, 41, 90, 126, 174, 179, 251, 287.
- Procès-verbal de la séance générale du 26 mars, 1830. . . 179
- Rapports sur le concours de 1830;*
- 1^o Médaille annuelle pour la découverte géographique la plus importante. 180
- 2^o Prix d'encouragement pour un voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée 184
- 3^o Prix pour la description des monumens de Palenqué et de la Péninsule d'Yucatan. 186
- Programme des prix.*
- 1^o Une médaille annuelle pour la découverte géographique la plus importante. 187

2° Voyage dans le Soudan.	188
3° Voyage aux lieux connus sous le nom de Marawi. . .	189
4° Voyage dans la Caramanie.	191
5° Voyage dans la Guyane.	192
6° Antiquités américaines.	193
7° Origine des nègres asiatiques	195
8° Géographie de la France.	196
9° Nivellement des fleuves et rivières de France.	<i>ibid.</i>
Conditions générales des concours.	198

TROISIÈME SECTION.

DOCUMENS , COMMUNICATIONS , NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES , ETC.

— Renseignemens sur l'Ottawa , affluent du fleuve Saint-Laurent.	42
— Observations sur les variations de l'aiguille magnétique dans le golfe Saint-Laurent , par le capitaine Bayfield. .	44
— Expédition américaine dans les mers antarctiques. . . .	45
— De l'enseignement de la géographie en Danemarck. . . .	46
— Lettre de M. Brue des Garantières, relative aux îles Saint-Pierre et Miquelon.	52
— Note relative aux cartés d'Égypte , publiées par MM les colonels Jacotin et Lapie	<i>ibid.</i>
— Lettres du docteur Siebold , sur les mesures prises contre lui au Japon.	92, 95
— De l'utilité des ballons pour la géographie.	96
— Montagne brûlante en Australie.	127
— Observations sur l'origine et l'histoire des Bushmen. . .	131
— Nouvelle carte d'Italie par M. Buimi	132
— Relation d'un voyage de Nepal par Tazedo à la frontière de Chine, par un Cashmeero-Bhotiah.	133

- Lettre de M. David, vice-consul de France à Mexico, à
M. Barbié du Bocage, relativement à la Californie . . . 141
- Voyage de M. de Humboldt dans l'Oural et détail sur le
rapport des mines d'or et d'argent en Russie. 142
- Colonie de Swan-River. 146
- Nouvelle expédition anglaise en Afrique. 199
- Voyage de M. Dessalines d'Orbigny en Patagonie. . . . *ibid.*
- Délivrance de M. Bompland. 200
- Exploration des côtes de la Nouvelle-Guinée. *ibid.*
- Cochenille et vers à soie naturalisés à Java, culture du thé. 201
- Intérieur de la presqu'île de Malacca. *ibid.*
- Navigation par la vapeur entre Suez et Bombay. . . . 204
- Assassinat de M. Schultz dans le Kourdistan. *ibid.*
- Voyage de M. Meyer et Ménétrier dans le Caucase. . . 205
- Hauteurs de la chaîne méridionale de l'Oural. *ibid.*
- Cité irlandaise enfouie sous les sables. 206
- Notions géographiques des anciens Scandinaves, prix pro-
posé par la société pour la littérature danoise à Co-
penhague. 208
- Union encyclopédique pour la propagation des connais-
sances utiles. 209
- Lettre sur le voyage de Tembouctou 252
- Renseignemens nouveaux sur le major Laing, donnés
par un Maure de Tischit. 254
- Jonction de l'Océan atlantique avec la mer du Sud. . . . 255
- Passe de Boca-Grande. 258
- Mines d'argent ou de plomb argentifère dans le Caucase. . 259
- Nouvelles ouvertures dans le cratère du Vésuve. *ibid.*
- Fouilles dans les environs de Rome. — Riches débris
d'antiquités. *ibid.*
- Mines d'argent dans la province de Calmar en Suède. . 260
- Sources brûlantes aux États-Unis. 290
- Excursion dans l'Afrique centrale, par l'Égypte. 291

— Population de la Colombie.....	291
— Terre de Van-Diemen et Nouvelle-Galle du Sud.....	293
— Colonie de Swan-River.....	<i>ibid.</i>
— Délivrance du docteur Siebold.....	294
— État et situation des Missions françaises en Chine, Cochinchine, Tonquin, Siam et dans l'Inde.....	295
— Nouveau voyage du P. Hyacinthe en Mongolie.....	301
— Commerce de la côte E. de la presqu'île de Malacca.....	<i>ibid.</i>
— Voyage de M. Parrot au Mont Ararat.....	304
— Navigation par la vapeur entre Suez et Bombay.....	305
— Mesure exacte d'un degré en Russie.....	306
— Expédition scientifique au N. de l'Océan-Atlantique.....	<i>ibid.</i>
— Éruption de l'Etna. — Poussière rougeâtre en Sicile et en Italie.....	307
ERRATA.....	308

Bibliographie géographique.

— § 1 ^{er} Livres : Ouvrages généraux. . . .	54, 99, 147, 211, 261
— Géographie historique.	211, 261
— Amérique.	54, 99, 147, 211, 261
— Afrique.	99, 148, 211
— Asie.	54, 99, 147, 211, 261
— Océanie.	54, 147, 211
— Europe en général.	261
— Empire Russe et Pologne	100, 212, 261
— Suède, Norwège et Danemark.	148
— Îles Britanniques	55, 262
— Monarchie autrichienne.	262
— France.	55, 100, 262
— Espagne et Portugal	212
— Italie.	100, 145, 212, 262
— Turquie et Grèce.	55, 211, 212

— § 2° Atlas, cartes géographiques, plans, etc.	
— Atlas généraux.	55
— Atlas spéciaux.	100, 212
— Cartes générales et spéciales	55, 56, 148, 212, 262
— Plans.	212

FIN DE LA TABLE.

NOIROT, *Agent de la Société de Géographie.*

TRIANGLES DE

